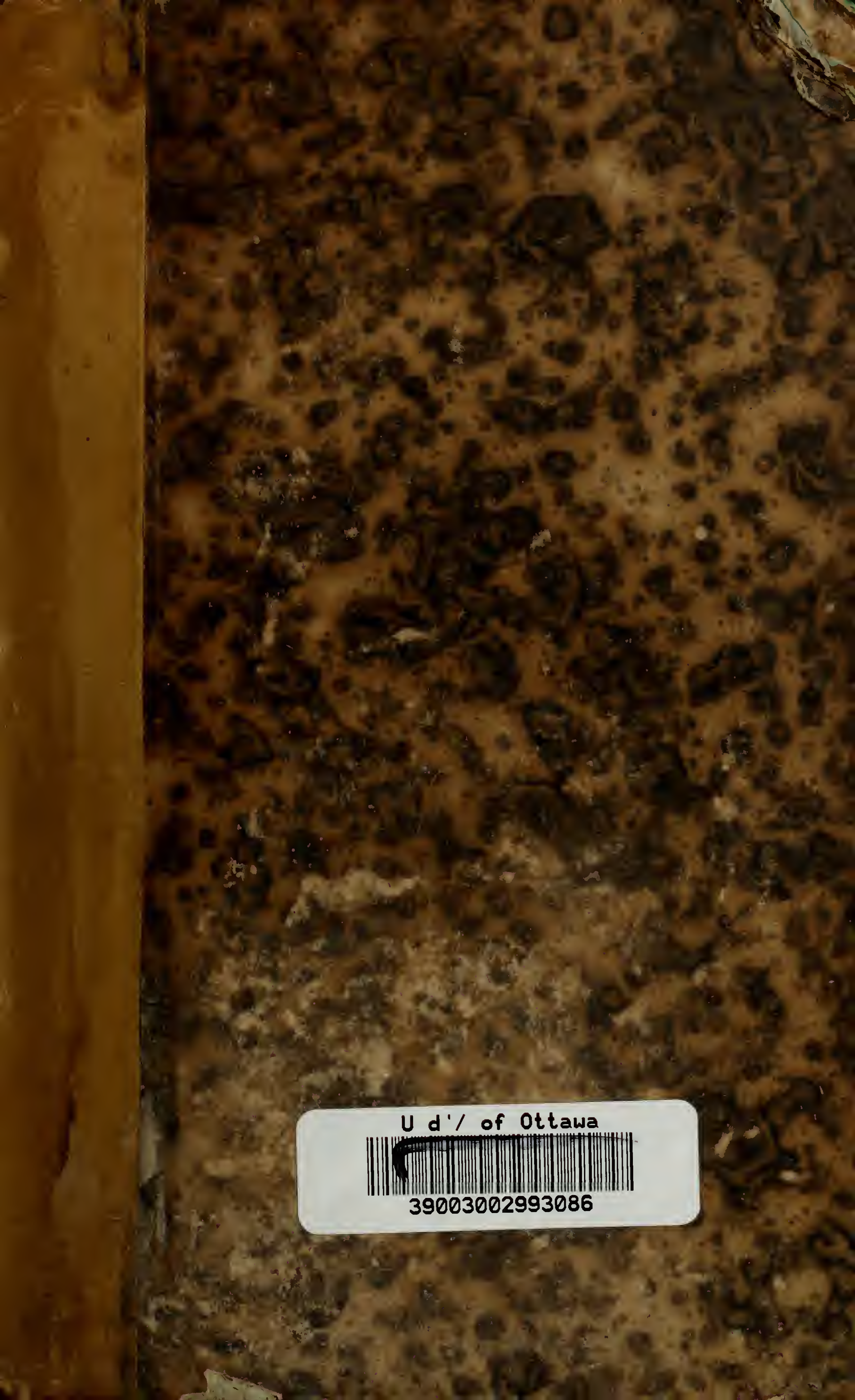

U d'/ of Ottawa
39003002993086



# CORRESPONDANCE

ET

# MÉMOIRES

## D'UN VOYAGEUR EN ORIENT.

TOME I.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

# CORRESPONDANCE

ET

# MÉMOIRES

## D'UN VOYAGEUR EN ORIENT,

PAR EUGÈNE BORÉ,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

TOME PREMIER.




PARIS,

OLIVIER-FULGENCE, LIBRAIRE,

8, RUE CASSETTE.

1840.

# AVIS DE L'ÉDITEUR.

---

Au moment où tous les regards tournés vers l'Orient attendent avec inquiétude la solution d'une des plus grandes questions qui aient agité le monde, nous avons cru qu'on ne lirait pas sans intérêt la correspondance d'un jeune voyageur qui vit depuis trois ans au milieu de populations encore peu connues de nous : les savants mémoires qu'elle renferme, ces lettres diverses, ces simples confidences même, écrites avec l'abandon de l'amitié, pourront jeter quelque jour sur certains points restés obscurs, et faire connaître à la France quels sont dans ces contrées lointaines ses véritables moyens d'influence.

M. E. Boré, auteur de cette correspondance, partit en 1837 pour l'Arménie, chargé par le Ministère de l'instruction publique et par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres d'une mission scientifique en Orient. Une éducation soignée, une instruction solide couronnée par de brillants succès universitaires[1], des études longues et conscien-

[1] M. E. Boré, élève du Collége Stanislas, obtint le prix d'honneur de philosophie en 1827.

cieuses, une connaissance approfondie des langues orientales l'avaient préparé de bonne heure à remplir dignement la tâche honorable qui lui était confiée ; les suffrages unanimes qu'il a reçus depuis des personnages les plus distingués de l'époque, en même temps qu'ils ont encouragé ses travaux, ont, ce nous semble, complétement justifié le choix de l'autorité.

Mais aux yeux des hommes religieux, M. E. Boré a un mérite particulier : il est non-seulement savant, il est aussi sincèrement chrétien ; tout en amassant de précieux documents et en faisant d'importantes découvertes, il a vu un champ plus vaste s'ouvrir devant lui. Sur cette terre, où chaque pas rencontre une ruine et réveille un souvenir, le voyageur, que touchent seulement les regrets du passé et qu'attriste le désolant spectacle du présent, passe et s'éloigne ; mais celui qui à l'amour de la science joint l'amour de Dieu et de ses frères, ne peut voir ces derniers souffrir sans se sentir pressé du désir de leur porter secours. En visitant ces monuments en ruine, vieux débris que le temps doit bientôt achever d'engloutir, notre voyageur, s'il n'eût eu que des pensées humaines, aurait copié quelques inscriptions et continué sa route ; mais à la vue de ces populations assises dans les ténèbres de

l'ignorance et de l'erreur, il fut saisi d'une compassion profonde, et comprit qu'il avait là un devoir plus important à remplir comme chrétien et comme Français. Sans renoncer à ses projets d'exploration, il fixa donc au milieu de ces peuples sa tente de voyage, résolu de travailler avec persévérance à les instruire et à les civiliser : tel a été dès lors l'objet de ses pensées et le but principal de ses efforts.

Malgré sa jeunesse et son isolement, au risque de passer pour téméraire, il espéra que la Providence ne lui manquerait pas. Et en effet cette Providence, dont les desseins sont impénétrables, ne semble-t-elle pas, en renversant tant d'obstacles que l'on avait regardés jusqu'ici comme insurmontables, tout disposer admirablement pour arriver bientôt à d'heureux résultats? L'espace qui nous a séparés si longtemps de ces pays éloignés disparaît tous les jours devant les conquêtes d'une industrie impatiente, destinée à son insu à préparer les voies pour un merveilleux et prochain retour à l'unité. L'islamisme est aux abois; et les réformes toutes chrétiennes, introduites récemment par la politique au sein de l'administration des contrées qui croient encore au Prophète, ne viennent-elles pas légitimer et confirmer l'espérance d'un avenir meilleur?

Déjà même cette espérance commence à se réaliser. Notre ambassade continuant en Perse le glorieux protectorat que la France a toujours exercé en faveur des chrétiens d'Orient, seconde par son action puissante la noble et religieuse mission de notre voyageur, et la Société des Lazaristes, d'accord avec le conseil de l'œuvre de la propagation de la foi, adoptant les pensées généreuses de ce nouveau missionnaire, a résolu de soutenir par sa participation et par des secours assurés les tentatives d'un zèle si pur et si désintéressé.

Que notre ami poursuive donc son œuvre avec courage et persévérance : il aura pour lui les vœux de tous les amis de la religion et du pays.



Notre voyageur n'avait pas quitté Tauris lorsque déjà la carte de son itinéraire était achevée. Nous regrettons de n'avoir pu la prolonger jusqu'à Ispahan.

Ce Recueil ayant été publié loin de M. Boré, les fautes et les incorrections qui pourraient s'y rencontrer doivent retomber nécessairement sur l'Éditeur.


CARTE
pour servir à l'intelligence
DU VOYAGE DE
M. EUGÈNE BORÉ,
dans l'Asie Mineure, etc.
MER NOIRE
ASIE MINEURE
TURQUIE D'ASIE
ARMÉNIE
Lac de Van
Lac d'Ourmiah
Lieues communes de France de 25 au D°
Agachs de Turquie de 22½ au Degré
Heures de marche des Caravanes
Cette planche est extraite de la nouvelle édition (1839) de la Carte de l'Empire Ottoman, en 12 f^lles par Noel et Vimen, et qui est la propriété de Mr. Chs Picquet.

# CORRESPONDANCE

ET

# MÉMOIRES

# D'UN VOYAGEUR EN ORIENT.

## A M. LÉON BORÉ.

Vienne, le 20 septembre 1837.

J'ai reçu hier seulement ta lettre de Venise. Tu avais raison de penser que je pourrais fort bien n'être pas encore arrivé dans cette ville. J'étais fortement attiré vers elle; car dès le 10 août, en passant à Inspruck, j'avais grandement envie de descendre vers la belle Italie et d'aller y travailler, renonçant à voir la capitale de l'Autriche. Si j'avais été seul, j'en aurais agi ainsi; mais le désir que mon compagnon de voyage avait de voir la Bavière et le plan d'aller à Vienne, depuis longtemps arrêté par nous, me firent changer de résolution. Voici bientôt un mois que je suis ici, puisque nous étions au 24 août lorsque j'y arrivai. Je ne devais et ne voulais y rester que quinze jours; mais j'ai été retenu par une circonstance imprévue, celle d'une petite maladie que j'ai faite, et dont je commence seulement à me relever. Je ne sais à quoi l'attribuer, n'ayant fait aucune imprudence pendant la route.

Depuis longtemps je ne me sentais plus la même vigueur ni le même désir d'entreprendre des excursions fatigantes. J'étais toujours inquiet et souffrant, et j'en attribuais la cause à la saison. Il a fallu me mettre au lit et garder la chambre, sans avoir ni fièvre ni mal de tête. J'ai employé ce temps à apprendre de l'arménien et de l'allemand, et à méditer. Ces petites indispositions, que j'appelle providentielles, ont un côté fort utile : elles vous font penser à des choses sérieuses, qui vous échappent dans la santé florissante. Il me semble avoir perdu de ma frivolité avec ma santé apparente ; et je bénis Dieu d'être plus méditatif et d'avoir moins de distractions mondaines. Mon état est appelé par le médecin d'ici, *état polycholique*. Il s'y mêlait aussi une influence de choléra, dont il y a toujours ici quelques cas. Ainsi, juge du danger que je pouvais courir, si j'avais été à Venise. Tout est donc pour le mieux ; et je sors aujourd'hui, le cœur content, de mon lit de souffrance ou plutôt d'ennui, pour profiter des ressources que m'offre le séjour de Vienne. J'ai des Arméniens ici comme à Venise, qui sont d'autant plus complaisants, qu'ils sont plus pauvres. Pendant huit jours j'ai déjà travaillé avec eux, quoique souffrant, et j'ai pu apprécier tous les services qu'ils me rendront. J'ai à ma disposition chaque jour, pendant deux heures, deux jeunes religieux charmants, doux, humbles, modestes et fort versés dans leur langue. Nous lisons, nous causons ensemble, et ils me montrent combien je savais mal beaucoup de choses que je croyais savoir. Il me faut dix minutes pour aller à leur couvent, sans traverser de lagunes. Leur *Erzbischof* m'a reçu de la manière la plus affectueuse. Je crois donc pouvoir gagner beaucoup dans leur société, et c'est une des raisons qui

m'ont décidé à rester ici. En outre, je veux connaître un peu leur bibliothèque, que je n'ai pu visiter encore. M. de Hammer va revenir de la campagne, et je serai aise de le voir. Je n'ai pas renoncé au projet d'aller à Venise; mais ce serait plus tard, en novembre, et lorsqu'il ne sera plus question du choléra. Puisque j'en suis à parler de mes projets, je veux te les exposer tous. Me voici loin de Paris et libre de mon temps. Je ne suis pas éloigné de l'Orient, où mes vues se portent depuis nombre d'années, et que je désirerais entrevoir pour compléter mes études. Je ne compte plus sur Constantine; et, au fond, je ne désire pas les honneurs incertains de cette expédition dangereuse et fatigante. Tu sais que l'étude des langues sémitiques est mon premier but, surtout celle du syriaque, que personne ne cultive chez nous et que je trouve très-importante. Or, le pays où on peut l'étudier est le Liban. Là on trouve de solitaires couvents, où l'on parle cette langue avec l'arabe pur et le turc; il y a aussi des Arméniens : enfin, là mieux qu'ailleurs je puis traduire le texte de mon Saint-Éphrem. Tu vois donc qu'il n'y a rien de chimérique ni d'enfantin dans ce projet. D'ailleurs, si je ne puis l'exécuter, mon intention est bien d'aller à Rome chercher, autant que je le pourrai, ces ressources près de la Propagande. Mais là, j'en aurais moins, et j'y reviendrai avec plus de fruit, après avoir été au Liban, voyage neuf, religieux et tout à fait dans mes goûts. Voici donc quel serait mon itinéraire : je resterais ici le mois d'octobre pour me rétablir et travailler. A la mi-novembre j'irais à Venise, et de là à Trieste, où je puis m'embarquer. Comme il n'y a qu'un pas jusqu'à cette ville, je pourrais tranquillement attendre l'occasion et en profiter, dès qu'elle

s'offrirait. Pour peu que tu réfléchisses à ce projet, je suis assuré que tu en jugeras ainsi. Cela posé, il faut prendre de loin ses précautions, autrement songer aux ressources. L'argent que j'ai emporté avec moi pour le voyage est dépensé. Il faudrait donc avoir 4,000 francs, que je prie mon notaire de mettre à ma disposition. Tu me répondras à Vienne, rue Kotslmarkt, n° 1499. Tu me diras ce que tu penses de ma résolution, et à quelle époque je pourrai avoir cet argent.

Il fallait une affaire aussi importante pour que je t'entretinsse de moi si longtemps. Une autre fois je te parlerai de Vienne, que je ne connais réellement pas encore. Embrasse ta chère femme et tes deux enfants.

---

## A M. EUGÈNE ***.

Vienne, le 24 septembre 1837.

Mon bien cher Eugène, j'ai été agréablement surpris, lorsque ce matin en allant à la poste, on m'a donné ta lettre. Elle m'attendait depuis le 9 ; et c'est seulement aujourd'hui 24 qu'elle m'a été délivrée : nouvel exemple de l'exactitude de l'administration. J'étais furieux; mais il faut dissimuler sa colère; car je sais certaines personnes que l'on a prié poliment de quitter l'empire, parce qu'elles manifestaient à ce sujet leur mécontentement. Il faut donc que tu aies perdu la tête, me dis-tu, pour t'obstiner à aller

dans un tel pays. Je te répondrai : l'arménien ! Tu ne sais pas ce que c'est que l'arménien. Pour lui, j'ai franchi toutes ces distances ; pour lui, je ferme les oreilles aux charitables conseils que tu me donnes. Le séjour de Vienne jusqu'à présent n'a pas été fort chanceux pour moi. Tes pressentiments ne se sont que trop réalisés ; j'ai souffert d'une maladie, qui bien certainement eût été le choléra, si j'avais été à Venise, ainsi que me l'a souvent répété le médecin qui m'a traité. J'ai donc eu une espèce de cholérine, qui m'a tourmenté plus de trois semaines et m'a mis à un régime de diète forcée. Voilà l'influence que je ressentais, lorsque je t'ai écrit ma première lettre ; mais ce mal, qui a frappé un instant ma santé, n'a fait qu'accroître en moi l'ardeur du travail. Il a élevé davantage mon âme vers Dieu et la science, pendant mes heures solitaires de souffrance ; bref il m'a si bien fait apprécier le prix du temps, que je ne veux plus le perdre en frivolités. Je me suis levé plein de dégoût pour ce monde, où j'ai trouvé du charme pendant un temps, et qui est si ami des plaisirs, surtout ici. Je conçois autrement ma mission, et je ne fréquenterai ici que les bibliothèques, les savants et les arméniens. Oui, mon cher Eugène, j'ai trouvé aussi à Vienne un couvent de Mechitaristes, où je vais chaque jour causer, écrire et lire. Deux jeunes religieux de mon âge me donnent des leçons, et nous sommes déjà liés d'une amitié étroite. Je fais de grands progrès avec eux, et je leur en témoigne ma reconnaissance. Je vais rester ici tout le mois d'octobre et la première quinzaine de novembre ; j'irai ensuite voir mes Méchitaristes de Venise, qui m'attendent, et me fortifier encore dans leur langue ; puis, vers la fin de décembre, j'irai, devine où ? Je voudrais que ce fût

au n° 108, si près de toi, de mon frère et de tous mes autres amis; mais j'en ai décidé autrement, et si Léon ne t'a pas fait part déjà du secret que je lui ai révélé, je te le confie aussi, en te priant toutefois de ne pas le divulguer pour le moment; parce que je veux que toutes mes mesures soient bien prises, avant de le faire connaître. Ce projet est celui dont je t'ai entretenu vaguement dans nos causeries, et qui est toujours demeuré comme une idée fixe dans mon cerveau. Il se rattache à mes études antérieures, et je crois qu'il rentre aussi dans ma destinée. M'occupant de l'Orient, je veux le connaître, et approfondir surtout la langue syriaque, que M. Quatremère possède seul chez nous. Cette explication te fait deviner et place déjà sur tes lèvres le mot *Liban !* Oui, cher Eugène, je veux aller au Liban m'enfermer avec ces pieux Maronites, dont M. de Lamartine et tous les voyageurs nous font une si touchante peinture, et, dans leur solitude, travailler sous leur direction l'arabe, qu'ils parlent très-purement. Ils savent aussi le turc; et parmi eux on trouve des Arméniens. Je ne puis te dire combien ce voyage me sourit, peut-être parce que je dois y mourir ou ne point exécuter les travaux que j'ai en tête : car l'homme court d'ordinaire après des chimères; mais cependant, comme il rentre parfaitement dans mon plan de vie, et que plus tard je ne pourrais probablement l'entreprendre, je ne veux pas le différer. Là j'achèverai ma traduction de saint Éphrem, et je puiserai de nouvelles forces pour revenir combattre en faveur du catholicisme, si ma faible plume doit jamais lutter pour sa défense. Je romprai avec le monde des fêtes et des distractions, dont je ne me soucie plus; et je reviendrai seulement chrétien et homme. —

Belles paroles ! me dis-tu : on voit que tu veux faire valoir tes chimériques projets... Je ne crains pas de ta part ces réflexions, mon Eugène; tu seras entré tout d'abord dans ma pensée, et, n'était la peine de nous séparer pour un peu plus de temps, je t'entendrais dire : Pars, tu fais bien. Je partirai ; et que j'aurai de choses à te dire à mon retour !

Tout à toi du fond du cœur.

---

## A M. LÉON BORÉ.

Vienne, 14 octobre 1837.

Mon Léon, je t'ai donné bien du tracas et de l'ennui par les commissions de mes deux dernières lettres, et mon bon Eugène en a aussi beaucoup souffert. Vous aurez maudit l'un et l'autre ma décision capricieuse, qui me porte du côté de l'Orient, et vous aurez regretté que j'aie attendu mon séjour à Vienne pour la prendre. Je vous demande véritablement pardon à l'un et à l'autre, et je sais qu'il faut être ou frère ou ami pour oser imposer de telles corvées. Cependant, je vous avouerai encore avec franchise que la réflexion ne fait que me présenter mon voyage sous un jour plus beau et plus avantageux. Quelques amis graves et savants, à qui je l'ai communiqué, l'ont approuvé ouvertement, et m'ont aidé à rassembler la petite bibliothèque choisie que je veux emporter. Elle se compose de tout ce qui a été publié dernièrement par les orientalistes

les plus distingués. Avec ce précieux trésor, je pourrai travailler largement dans ma solitude de la Syrie. Lorsque j'aurai reçu l'argent que je t'ai prié de me faire passer, comme je ne douterai plus alors de la réalisation de mon voyage, j'en avertirai MM. de Sacy et Quatremère. J'ai même l'intention de rédiger un petit Mémoire pour l'Institut, dans lequel je développerai le but et la nature des travaux que je me propose. Cette communication sera doublement importante : elle fixera d'un côté les regards de quelques-uns de ces messieurs sur mon expédition scientifique, et de l'autre elle leur prouvera peut-être qu'aucun des nombreux voyageurs qui m'ont précédé n'a fait ce pèlerinage avec des données aussi complètes que je puis en avoir. Je prépare ici mon voyage avec méthode et suite. Je lis, j'assemble, je compose tout ce qui peut l'éclairer et l'utiliser; j'étudie même la botanique, que j'ignorais complétement. Je suis assisté dans ce travail par un jeune savant aussi aimable que connu dans cette science, M. Endlicher. Sa maison, qui est charmante, m'est ouverte; et j'y trouve l'agréable uni à l'utile.

Vienne, malgré la frivolité de ses habitants qui ne parlent que de bals, de walse et de musique, est néanmoins un séjour fort commode pour celui qui veut fortement travailler. La bibliothèque impériale, par exemple, est une mine infiniment riche, où l'on trouve tous les ouvrages anciens et modernes. J'ai eu l'avantage d'être présenté en arrivant au bibliothécaire qui tient la partie orientale. C'est un riche baron hongrois, dont je suis devenu aussitôt l'ami, et qui m'assiste avec cordialité. Je vais peu dans le monde pour ne point me distraire; ce qui est facile ici, où les femmes sont mille fois plus légères encore qu'à Paris.

Près de plusieurs, ma fuite en Orient et ma retraite dans un monastère me rendent très-piquant. On ne comprend rien à mon originalité. Mon plus puissant soutien dans ces distractions n'est pas l'étude; mais bien notre admirable religion que j'essaie toujours de pratiquer. La connaissance du secrétaire du nonce, Italien aimable et directeur éclairé, est un contre-poids à toutes les mondanités.

---

# MÉMOIRE A L'ACADÉMIE

## DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Vienne, 26 octobre 1837.

MESSIEURS,

J'ose appeler aujourd'hui votre attention sur un projet de voyage auquel se rapportent des études antérieures, et que je crois devoir entreprendre, à un âge qui permet plus facilement d'en supporter les fatigues et peut-être les périls. A la vérité, la jeunesse est toujours fort ignorante; aussi, bien loin de me prévaloir de la mienne comme d'un avantage, je ne mets en avant cette considération que pour qu'elle soit mon excuse, en même temps qu'un titre de plus à votre bienveillance. Mais ce qui m'engage surtout à soumettre mon plan à votre docte assemblée, c'est que, d'une part, je compte dans son sein les vénérables membres auxquels je dois le peu que je sais, et dont les conseils m'ont dirigé jusqu'ici; de l'autre, j'ai l'espérance de recevoir des instructions propres à compléter et à rectifier mes faibles aperçus.

L'objet spécial de mes travaux étant l'étude, aussi approfondie qu'il m'est possible, des langues sémitiques, famille très-variée dans son unité, j'ai tourné mes regards vers la contrée de l'Asie où je dois le plus sûrement acquérir ces connaissances techniques et locales que d'autres parmi vous, Messieurs, ont pu, grâce à un heureux privilége du génie, se procurer dans l'Occident même. La contrée que j'indique est celle qui sépare l'illustre Phénicie, d'où la science se répandit avec l'écriture dans l'anti-

quité civilisée[1], de la patrie de cet autre peuple, dont la religion, complétée par le christianisme, est devenue la cause efficiente de la civilisation moderne. C'est la double et majestueuse chaîne de montagnes qui s'étend du nord-ouest au sud-est de l'ancien Aram[2], et qui porte encore le nom biblique de Liban[3]. Au milieu des guerres continuelles qu'a supportées la Syrie, depuis les premières invasions des Arabes jusqu'aux dernières campagnes du pacha d'Égypte, les hautes et riches vallées du Liban et de l'Anti-Liban ont presque toujours offert à diverses populations un asile paisible. Le christianisme, malgré les schismes et les hérésies, s'est conservé dans ce pays, qui fut son berceau. En effet, suivant la tradition, l'Évangile, apporté aux rois d'Édesse[4] par les apôtres, soumit à ses lois un nombre considérable de disciples; et la Syrie se trouva avoir donné naissance à la première église publiquement constituée. La foi nouvelle, opérant un merveilleux changement dans les esprits, substitua à la stérilité du paganisme romain une science féconde, qui, dès le deuxième siècle de notre ère, produisit la célèbre école d'Antioche[5], rivale de l'école d'Alexandrie, celle d'Édesse, que l'on peut appeler le séminaire de la Perse chrétienne, et le collége de Césarée, où Origène, chassé d'Égypte, avait des évêques pour auditeurs.

[1] Gesenius, *Monum. phœn.*, lib. prim., cap. v, p. 64. Leipsig, 1837.

[2] Genèse, xxiv, 10.

[3] Simonis, *Onomast. vet. Test.*, p. 71, 337. — Abulfeda, *Tab. syr.*, p. 18, 163. — De la Roque, *Voyage en Syrie*, t. i, p. 31. — Ritter's, *Erdkunde*, iie partie, p. 434.

[4] Bayer, *Historia Edessena ex nummis illustrata.* Petersb., 1734. — *Moyse de Khorène,* liv. ii.

[5] Münter, *Antiochiæ schola.* Hafniæ, 1811.

Ce mouvement intellectuel fut favorable au développement de la langue, qui, bien qu'elle ait une origine commune au babylonien, appelé improprement chaldéen, en diffère pourtant de manière à devoir être considérée comme le dialecte araméen de l'Occident, tandis qu'il faut attribuer l'autre dialecte à la partie orientale du pays d'Aram [1]. Le syriaque fut alors fixé comme langue littéraire, et la liste des écrivains plus ou moins distingués, que l'on voit se succéder depuis saint Éphrem jusqu'à Grégoire Bar-Hebræus et Abou'lfaradje, prouve quelle fut l'abondance, si je n'ose dire la richesse, de cette littérature, qui eut le tort, comme celle des Arméniens, d'être trop exclusivement ecclésiastique. L'étendue de terrain envahi par la langue syriaque correspond à cette longue ère littéraire d'environ dix siècles; car le nestorianisme, ayant émigré en Perse avec Barsuma [2], fut bientôt contraint de reculer encore devant l'intolérance musulmane, et de disperser ses églises errantes jusqu'au fond de l'Inde, de la Tartarie et de la Chine.

Mais il est inutile, Messieurs, de vous rappeler des faits que vous connaissez : je dois seulement, pour ramener la question au point de vue soumis à votre savant contrôle, vous dire ce que je me propose de faire dans le Liban. Volney alla s'enfermer huit mois au couvent de Mar-Hanna, pour y puiser les principes de la langue arabe. Plusieurs autres, qui sont devenus dans les consulats d'habiles interprètes, ont fréquenté depuis l'école d'Ainvaraca. Il n'y a peut-être pas en effet dans tout l'Orient d'endroit plus favorable pour ce genre d'étude, puisqu'on y apprend

[1] Hoffmann, *Gramm. syr.* Halæ, 1827. *Proleg,* p. 3 et 12.

[2] Münter, *loco citato.* — Assemani, *Bibl. orient.*, t. I, p. 351.

en même temps et également bien l'arabe et le turc. Tout en voulant continuer la culture de ces deux langues, je me propose néanmoins d'étudier spécialement le syriaque, qui s'est conservé dans la liturgie des catholiques et des nestoriens. Outre les avantages philologiques qui sont à tirer de cette langue, la plus riche de la famille sémitique après l'arabe, je la juge très-importante sous un double rapport.

Selon Michaelis, la version syriaque de l'Ancien Testament est, sans contredit, la plus utile, et celle que la Vulgate paraît avoir le plus constamment suivie [1]. L'exégèse peut surtout y trouver des éclaircissements nombreux et décisifs en ce qui tient à la lettre et au sens spirituel des Évangiles. Que sera-ce s'il s'agit de rechercher et d'approfondir les origines mêmes du christianisme oriental et les causes secrètes des premières hérésies qui en troublèrent l'unité.

L'Église de Syrie présida à l'enseignement de toutes les autres églises d'Orient, dont elle était la mère; elle évangélisa l'Arabie, la Perse et l'Arménie, dont les premiers patriarches continuèrent à recevoir leur investiture de l'évêque de Césarée, jusqu'au concile de Chalcédoine. De plus, les rapports établis entre ce pays et la Grèce, dès le temps de la domination des Séleucides, furent accrus et fortifiés par le christianisme, tellement qu'il s'opéra entre l'esprit syrien et l'esprit grec une fusion de la plus haute portée pour le développement de la science et de la civilisation parmi les autres peuples de famille sémitique. Ainsi la Syrie, après avoir donné aux Arabes leur système gra-

[1] *Biblioth. orient.*, t. IV, p. 40 : « Ex syriacâ linguâ et versione « usum loquendi rectissimè intelligi, multaque obscura hâc solâ ratione « illustrari posse videntur. »

phique, les initia encore à la science des Grecs, au moyen de traductions, dont on peut apprécier l'exactitude. Les écrivains de cette époque primitive possédaient souvent, à un égal degré, la connaissance du grec et de leur langue maternelle : saint Éphrem en est le plus frappant exemple. Saint Chrysostôme étudia pendant trois ans la théologie à l'école de Meletius, évêque d'Antioche; et Théodore de Mopsueste, dont les hymnes et les prières se conservent dans l'Église nestorienne, avait eu Nestorius lui-même pour disciple. J'insiste sur le fait de ces écoles théologiques communes aux Grecs et aux Syriens, pour faire sentir la possibilité de retrouver dans les monastères de la Syrie de précieux restes de l'antiquité chrétienne, ignorés de ceux mêmes qui les possèdent. En outre, les propres monuments de la littérature syriaque, recueillis par Amira, Isaac Sciadrensis, Josué Acurensis, Abraham Ecchellensis et principalement les deux Assemani, sont loin d'être complets. La multitude d'ouvrages célèbres dans leur temps, dont les savants n'ont fait que nous transmettre les titres, permet aussi de croire qu'il peut s'en être conservé quelques-uns, surtout chez les nestoriens, qui ont toujours eu le plus vif intérêt à garder des œuvres sur lesquelles portent, pour ainsi dire, les fondements de leur Église.

Si l'on passe à ce que j'appellerai le côté profane, par opposition au caractère généralement religieux de cette littérature, les mêmes raisons militent en faveur de l'existence de monuments inconnus, dont la découverte jetterait nécessairement du jour sur certains points encore fort douteux des antiquités phéniciennes, assyriennes, persanes, palmyréennes et grecques. Cette opinion acquiert une sorte de certitude, lorsque l'on pense que la Syrie, placée au

centre des contrées qui ont occupé la première place dans la civilisation antique, a dû retenir successivement quelque chose de leurs langues, de leurs symboles et de leurs mœurs [1]. Le trait distinctif du génie des Syriens comme des Arméniens, c'est d'avoir été constamment passif et assimilateur. Il en est de certaines nations comme de quelques individus, qui semblent destinés par la nature à transmettre la science plutôt qu'à y ajouter.

On me dira peut-être : comment espérez-vous découvrir des monuments et des ouvrages de quelque importance dans des lieux visités si souvent et par tant d'illustres voyageurs? — Oui, sans doute, la Syrie et la Palestine ont été fréquemment explorées, depuis le commencement du dernier siècle, par des hommes dont les récits prouvent qu'ils possédaient un grand talent d'observation et une science historique et topographique qui laisse peu à désirer. Il suffit de nommer Brown, Niebühr, Volney, Buckingham et Burckhardt. Mais je dirai à mon tour que ces savants, d'ailleurs si distingués, se proposaient autre chose. Tous, à l'exception de Niebühr, ignoraient les premiers éléments de la langue syriaque; la plupart avaient des préjugés philosophiques contre les pauvres moines qui la parlent, et qu'ils accusent injustement de ne pas la comprendre [2]. Il eût fallu, au contraire, gagner la confiance de ces religieux, naturellement défiants envers les étrangers; il eût fallu entrer dans l'ordre habituel de leurs idées, étudier l'histoire de leur Église, de leur théologie, leurs pratiques liturgiques et leur discipline; enfin passer d'un

[1] Lorsbach's, *Arch. für die morg. Litter.*, t. I, p. 246, et t. II, p. 231, 326. — Hoffmann, *Syr. ling. Hist.*, p. 19.

[2] *Mém. hist. du comte Ferrières*, t. II, 169. — Volney, t. I, p. 331.

monastère à un autre avec de bonnes recommandations, avec les moyens d'être également bien accueilli des catholiques et des nestoriens. C'est chez ces derniers surtout qu'un Européen pourrait faire d'heureuses découvertes ; parce qu'aucune inimitié religieuse ne les empêcherait de lui communiquer des ouvrages ou des renseignements qui ont dû nécessairement être dérobés aux doctes maronites de la Propagande. Que si, par une hypothèse peu vraisemblable, toute recherche à cet égard devait demeurer infructueuse, un tel résultat, qui détruirait les illusions des orientalistes, ne serait point sans utilité. Je ne parle pas des renseignements que l'on peut encore obtenir touchant les sectateurs d'Alî et les Druses, habitants de ces montagnes : les premiers nous sont déjà connus ; quant aux seconds, le grand travail que M. le baron de Sacy prépare sur leur société si longtemps mystérieuse, répondra, comme chaque ouvrage de l'illustre professeur, aux besoins de la science.

Après avoir puisé dans les différents monastères du Liban les connaissances qu'il espère y trouver, l'auteur du présent mémoire se propose d'aller à Naplouse étudier la langue et observer l'état des Samaritains. Leur correspondance avec les savants d'Europe, commencée au temps de Scaliger et close dernièrement par le secrétaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, fait désirer qu'avant l'extinction totale de cet ancien peuple, réduit à quelques familles, on puisse résoudre diverses questions, auxquelles ils n'ont pas assez explicitement répondu. Ces questions intéressent à la fois la religion, l'exégèse, l'histoire et la grammaire. Ainsi, on aurait à s'assurer s'ils n'ont point conservé, en partie ou en entier, les versions grecque et arabe accompagnées de commentaires des livres

de Moïse, qu'ils possédaient autrefois. Il faudrait consulter leurs ouvrages liturgiques, dont ils ont cité des passages pour prouver leur foi à certains dogmes, tel que celui de la résurrection. Est-ce à tort qu'ils ont laissé croire que la polygamie leur était permise, en ce sens qu'ils peuvent épouser deux femmes et les conserver l'une et l'autre aussi longtemps qu'elles vivent[1]? Quelles sont précisément leurs idées sur l'Hatahab ou Messie? De quelle manière prononcent-ils le nom de Jéhova, et quelle est leur règle dans la lecture de la loi? Ont-ils quelques souvenirs de l'ancienne règle des Dosithéens? — Tous ces points, et d'autres semblables, ne peuvent désormais être éclaircis que par un voyageur sachant l'hébreu et le samaritain et en état de communiquer directement avec ceux qui le parlent. Pietro della Valle nous dit avoir regretté d'ignorer la langue des Samaritains, lorsqu'il visita ce pays, où il refusa plusieurs livres qu'on lui offrait, et ne put vérifier si la prononciation correspondait exactement à celle des Juifs[2]. Maundrell fait le même aveu; et il ne put qu'avec peine savoir du grand-prêtre pourquoi Garizim est le mont du sacrifice, tandis qu'Ebal, suivant eux, est la montagne de malédiction[3].

Si la savante assemblée, au jugement de laquelle est soumis ce rapport, daignait s'intéresser à un voyage entrepris par amour des lettres orientales, l'auteur ne bornerait point là ses recherches; il les étendrait et les multiplierait en proportion des moyens qu'il aurait d'agir. Par exemple, s'il recevait quelque commission de la Biblio-

[1] *Not. et extrait des Mss.* t. XII. – *Mém. sur les Samar.*

[2] *Orig. Orient. eccles.*, p. 75.

[3] Gesenius, *de Pent. Sam.*, p. 61.

thèque du Roi et du Musée des Antiques, il pourrait plus aisément se procurer les manuscrits, les médailles. et les inscriptions dont l'acquisition lui paraîtrait précieuse. Aujourd'hui que le beau travail de Gesenius sur les monuments phéniciens vient de fixer, d'une manière si satisfaisante, la connaissance de cet ancien idiome, dont Bochart avait deviné, avec sa rare sagacité, l'origine et les lois grammaticales, on doit rechercher de plus en plus tout ce qui peut compléter cette étude. Or, il est à présumer que dans la Phénicie même, les souvenirs du peuple qui l'illustra n'ont pas entièrement disparu. Les religieux du Carmel, qui, sous la sauvegarde de la France, protectrice légale de tous les catholiques orientaux, relèvent les murs de leur monastère, possèdent une collection de médailles que l'on dit être phéniciennes, et qu'ils ont trouvées récemment. Il serait facile de s'assurer du fait, et, dans le cas où il serait avéré, de les engager à céder à la nation dont la puissance les protége, un dépôt qui ne leur est d'aucune utilité. M. Guys, ancien consul à Beyrouth, et le même qui a rédigé un rapport inséré dans la correspondance des Samaritains, dont nous venons de parler, a formé, selon le récit de quelques voyageurs, un cabinet d'antiques, où figurent en grande partie des monuments phéniciens, provenant des fouilles faites dans les environs et sur l'emplacement de Tyr même.

Si je me suis permis cette observation, qui ressemble plutôt à un renseignement, c'est pour vous avertir, Messieurs, que je ne négligerai jamais de prendre sur mon passage les informations scientifiques de cette nature, et que je me propose de copier ou de calquer toutes les inscriptions dont le type original ne pourrait être enlevé.

Pour revenir à l'itinéraire que je me suis tracé, lorsque j'aurai fait à Jérusalem une courte excursion, qui sera plutôt un pèlerinage chrétien qu'un voyage scientifique (bien qu'il puisse encore y avoir beaucoup à apprendre sur cette ville), je me rendrai, en remontant le Jourdain, au pays d'Haouran ou Chauran [1], que Burckhardt visita à deux reprises, en 1810 et 1812. Le nombre d'inscriptions qu'il a relevées prouve qu'il y avait en ce genre une ample moisson à recueillir; mais on peut lui reprocher de les avoir prises d'une manière incomplète et précipitée, outre qu'il a négligé celles qui pourraient tenir aux langues sémitiques. Je suivrai ensuite l'Oronte, d'après les indications données en 1834 à M. Poujoulat par le colonel Chesney. Cet intrépide explorateur du cours de l'Euphrate dit avoir rencontré sur sa route une quantité considérable de ruines et de pierres chargées d'inscriptions; mais comme il voyageait sous le nom et le costume d'un scheik arabe, il ne put s'arrêter à les examiner. Après avoir traversé Damas, d'où une visite à Palmyre produirait peut-être aux antiquaires quelques nouvelles découvertes, je compte séjourner un certain temps dans les villages de Malala, de Wara et de Sidnaïa, où se parle encore aujourd'hui, dit-on, l'ancienne langue de la Syrie. Il serait curieux de vérifier ce fait, et de constater sur quels points elle diffère de la langue classique. Antioche n'est plus qu'une ville chétive, aux rues sales et étroites; néanmoins, cette ancienne résidence de la dynastie des Séleucides, qui fut pour la Syrie le centre et le foyer des lumières pendant les premiers siècles du christianisme, mérite que l'on examine de nouveau et attentivement ses ruines, déjà explorées par le savant

[1] Ezéchiel, XLVII, 16.

Pococke : de même Séleucie, située sur les bords de l'Oronte, et qu'Abou'lféda désigne, ainsi qu'Edrisi, sous le nom de Suweida. Il est très-possible de faire, dans ces villes jadis si remarquables, d'importantes conquêtes pour la numismatique. Ne trouvons-nous pas chaque jour des médailles romaines dans nos vieilles cités gauloises? Généralement, dans cette partie de l'Asie, les banquiers et les changeurs, entre les mains desquels passent toutes les monnaies, sont des Arméniens; et il est facile à un chrétien de s'entendre avec eux, surtout lorsqu'il parle leur langue.

A la Syrie appartient encore, à proprement parler, la Mésopotamie, que les Hébreux appelaient Aram-Naharaïm, et qui pendant longtemps lui fut réunie politiquement. C'est un pays montagneux dans sa zone septentrionale; et, le climat étant fort tempéré depuis le milieu de l'automne jusqu'au printemps, il y a là moins de difficultés et de fatigues que dans les plaines brûlantes de l'Assyrie et de la Babylonie. Cette région présente un double intérêt; car on y trouve deux populations nouvelles à étudier : les Arméniens, dont l'ancienne province de Sophène comprenait la ville de Merdin, située au pied du Masius, et les Kurdes, à la vie pastorale et nomade, en qui l'on prétend voir les descendants des Chaldéens. Un examen approfondi de leur langue résoudrait sans doute cette question longuement controversée, et montrerait si c'est à tort que nous appelons chaldéen le dialecte de Babylone; tandis que la vraie langue chaldéenne nous serait inconnue, et constituerait un idiome propre, ayant des affinités avec l'ancien persan, le phelvi, la langue médique et l'arménien [1].

[1] Eichhorn's, *Repert.*, t. VIII, p. 118

Deux points me semblent surtout dignes d'attirer les pas et l'attention du voyageur dans cette contrée. C'est premièrement Nisibe, ville d'origine sémitique, comme l'indique son nom, et que les Romains appelaient Mygdonia, de la rivière qui la traverse. On y trouve aujourd'hui des chrétiens jacobites, et, pendant le moyen âge, elle était le siége métropolitain des nestoriens, dont la communion s'y conserve pareillement [1]. Vient ensuite Urfa ou Orfa, la Callirhoë des Grecs, que nous appelons Édesse. La chronique syriaque de cette ville prouve qu'elle a été anciennement très-florissante; et depuis Abgare, elle a toujours figuré avec distinction dans l'histoire arménienne.

Toute la partie limitrophe de l'Arménie méridionale doit d'autant plus exciter la curiosité, qu'elle n'a point encore été explorée. Mais comment vous exprimerai-je mon désir, Messieurs, d'aller, en remontant au nord-est, voir les imposantes ruines de Tigranocerte, et ces monuments situés au bord du lac de Van, que Moïse de Khorène, qui nous en donne une description si merveilleuse, attribue à Sémiramis [2]! Comment oser vous dire mon intention de revenir par l'Arménie, en séjournant à Eczmiadzin et dans les autres couvents où se trouvent de riches dépôts littéraires! Je sens trop que de si beaux et si grands projets peuvent n'avoir l'air que de rêves ambitieux. Il y a malheureusement, lorsqu'on expose un plan

[1] Rauwolf's, *Reisen*, p. 259.— Niebühr's, *Reiseb.*, p. 379.—Olivier. t. IV, p. 217.

[2] Voyez dans *l'Univers pittoresque* de Didot, à l'article *Arménie*, par M. Eugène Boré, la traduction du passage où Moïse de Khorène parle des constructions magnifiques de la grande reine de l'Assyrie. Le récit des voyageurs modernes concorde avec celui de l'auteur arménien. (*Note du D. de l'U. C.*)

semblable, la dure alternative, ou de taire une partie de ses idées, par sentiment de la disproportion qui existe toujours entre la faiblesse humaine et les vastes entreprises, et alors on n'excite qu'un intérêt médiocre; ou de présenter en détail tous ses moyens d'exécution, et dans ce cas on court risque d'être accusé d'outrecuidance, peut-être même de charlatanisme.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, je le répète en terminant, l'intention première de mon voyage est d'aller mettre en pratique dans l'Orient les savantes leçons que j'ai reçues des vénérables professeurs assis parmi vous. Je place en première ligne l'étude du syriaque, dont M. Quatremère m'a inspiré plus particulièrement le goût; parce que cette branche si importante des langues sémitiques est généralement négligée. Que si vous ne me jugez pas indigne de remplir une partie de la mission scientifique qui vient d'être bien imparfaitement soumise à votre examen, trop heureux de ce noble suffrage, je suis tout disposé à sacrifier encore autre chose que mon temps pour y répondre avec honneur.

Eugène Boré.

---

## A M. LÉON BORÉ.

Trieste, le 16 novembre 1837.

Cher frère, me voici à Trieste, dimanche 13 novembre, après un voyage long et pénible à travers le duché d'Autriche, la Styrie et l'Illyrie. On a ici la détestable habitude de ne vouloir pas accepter à la diligence les bagages des voyageurs, lorsqu'ils excèdent vingt livres. Tu penses que les miens doivent être plus pesants ; puisque j'emporte, outre mes effets, une petite bibliothèque orientale choisie, que je me suis composée à Vienne, pendant deux mois, avec grande peine et beaucoup de frais. J'ai fait venir de diverses parties de l'Allemagne les ouvrages de philologie qui peuvent m'être utiles dans ce grand dénûment de livres, où je vais me trouver longtemps. Il faut au moins tâcher d'avoir ce qui est le plus indispensable ; je crois y avoir réussi, en y comprenant les ouvrages dont je vous ai envoyé la liste à Paris.

J'ai donc été obligé de voyager avec un *Landkutsche*, et même d'en changer quatre fois. J'ai supporté gaiement tous les petits désagréments inséparables de la saison, trouvant déjà les chemins et les montagnes pleins de neige et de boue. Je me disais intérieurement : c'est un doux apprentissage de toutes les autres fatigues qui te sont peut-être réservées. J'ai été distrait par quelques compagnons de route assez agréables, et surtout par la composition de l'article que je t'envoie, et que j'intitule : *Première*

*lettre d'un Voyageur catholique.* Elle sera suivie d'autres lettres que j'ai l'intention de faire sur divers sujets. La seconde serait sur les Arméniens de Venise; la troisième sur l'état des Arméniens catholiques et *acatholiques* de Constantinople, en tâchant de bien savoir d'eux-mêmes en quels points ils sont séparés de l'Église, et en cherchant à attirer les regards de celle-ci sur nos frères dissidents. La quatrième pourrait être sur l'Église grecque actuelle; la cinquième sur les Maronites, car j'espère à cette époque être chez eux; et ainsi de suite.

Dis-moi ce que tu penses de ce projet. Je crois qu'il peut être aussi intéressant qu'utile de traiter ces questions. Lis et juge le premier échantillon que je t'envoie, toutefois en ne perdant pas de vue qu'il a été fait à trente reprises différentes, dans les auberges du Steyermark et au milieu des *Stube.* Dès que j'étais descendu de voiture, j'écrivais quelques phrases, que je n'ai même pas recopiées, parce que le temps me manque ici comme à Vienne. Là, c'était pour vouloir achever de prendre les notes relatives à mon voyage; et dans cette ville, j'ai à songer à mille petites bagatelles indispensables. Je t'écris ces mots en vue de la rade, qui est belle, spacieuse, illuminée et échauffée par un soleil déjà demi-oriental, et en jetant de temps à autre un œil scrutateur de l'avenir sur le bateau à vapeur qui m'attend, et qui doit m'emmener après-demain (16 novembre), à 4 heures du soir. Mon frère, un départ pour un voyage aussi lointain, et qui n'est pas exempt de périls, a quelque chose de solennel dans la vie. Ce n'est pas que je craigne de la perdre; j'y suis tout résigné; mais il semble toujours qu'un mystérieux rideau est déroulé devant vous; Dieu seul sait ce qu'il voile!

Écris-moi promptement. Je serai, si Dieu le veut, à Constantinople vers la fin de novembre. Là j'attendrai mes fonds et mes livres. Notre consul de Trieste, à qui j'ai été recommandé par M. de Sacy, m'a reçu avec une amabilité touchante. Il me promène partout et m'invite à dîner. C'est un ancien colonel décoré de juillet, plein de droiture et d'énergie, qui fait respecter ici le nom français. Si par hasard tu peux m'envoyer quelques lettres de recommandation pour l'Orient par tes connaissances et tes amis, fais-le : j'accepte toutes celles qu'on me donne.

## A EUGÈNE ***.

Trieste, le 16 novembre 1837.

Dans quelques heures, cher ami, je monte l'énorme bateau à vapeur que je vois devant moi dans la rade, et qui va me transporter au Bosphore. Je n'ai pu le visiter, parce qu'il est en quarantaine, comme arrivant depuis huit jours de Constantinople ; mais je sais qu'il est bon, commode, et qu'on trouve à bord une petite bibliothèque adaptée aux lieux qu'on parcourt. Je n'ose me flatter d'y pouvoir lire, écrire et travailler, ayant été autrefois très-malade du mal de mer dans la courte traversée de Saint-Malo à Jersey ; quoi qu'il en soit, j'accepte encore sur ce point tout ce qu'il plaira à Dieu, et je suis prêt à supporter les plus rudes épreuves pour arriver à mon but.

Je suis ici depuis dimanche soir, et nous sommes à jeudi. J'ai profité de ce petit délai pour me reposer de mon

fatigant voyage de Vienne ici, à travers des montagnes déjà couvertes de neige, et pour me procurer une infinité de petits objets indispensables en Orient. Notre consul m'a fait le plus gracieux accueil et m'a mis en rapport avec les hommes distingués de la ville. L'un d'eux m'a équipé des instruments nécessaires pour herboriser ; et je suis bien décidé à continuer l'étude de la botanique, que j'ai commencée à Vienne, afin de pouvoir faire quelques collections de plantes dans mes excursions.

Adieu : fais passer ma lettre à mon frère

---

# COUP D'OEIL

SUR

# L'ÉTAT RELIGIEUX DE L'AUTRICHE.

Vienne, ce 1er novembre 1837.

L'AUTRICHE est généralement peu et mal connue de la France. On dirait que d'immenses espaces séparent ces deux pays ; encore la distance seule n'expliquerait point complétement cette ignorance, puisque l'Océan Atlantique, interposé entre notre patrie et le Nouveau-Monde, ne nous empêche pas d'être informés de tout ce qui s'y passe, soit en religion, soit en politique. Il faut donc chercher ailleurs la cause de ce fait assez remarquable; et après un examen quelque peu sérieux, on découvre que le mystérieux éloignement dans lequel se tient l'empire germanique est une mesure d'état, qui ne suppose aucune haine ou antipathie nationale chez le peuple à qui on l'impose. Notre but n'est point ici de nous arrêter à l'examen de cette mesure politique, jugée opportune et adroite par les uns, dangereuse et imprudente par les autres, suivant le point de vue où ils se placent. Nous laissons à l'avenir le soin de décider la question.

Ce que nous nous proposons avant tout, c'est de faire connaître l'état religieux de l'empire, plus encore sous le rapport statistique que moral ou spirituel, n'osant porter un jugement définitif sur une matière aussi difficile; parce que la censure ne permet point des discussions de ce genre,

et que nous n'avons trouvé aucun ouvrage spécial propre à rectifier ou à modifier notre propre jugement. Ainsi nous réclamons humblement l'indulgence des lecteurs mieux instruits que nous sur ce sujet.

Les sages et les savants de l'antiquité étudiaient avec un soin particulier l'état religieux du pays qu'ils visitaient. C'est ce que nous voyons dans les œuvres de Platon et d'Hérodote. Ils avaient grandement raison, et nous ne pouvons mieux faire que de suivre leur exemple. En effet, le principe religieux d'une société est véritablement l'âme qui fait mouvoir et agir ce vaste corps que nous nommons nation ou peuple. Si donc cet élément spirituel et supérieur est sain et normal, on peut conjecturer, sans crainte d'erreur, que les actes extérieurs participeront de cette droiture et de cette rectitude. De même aussi, dans un sens inverse, l'état externe d'une société suffisamment approfondi et étudié peut faire deviner l'état interne, qui est exactement à l'autre ce que l'âme est à notre corps.

Soit que l'on choisisse l'un ou l'autre de ces deux moyens pour arriver à la solution proposée, il deviendra toujours extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de constater d'une manière sûre et complète quel est l'état religieux des masses; parce que l'esprit, ne pouvant embrasser un sujet aussi vaste et aussi compliqué, se perdra dans l'analyse des détails. Il faut donc encore imiter en ce point les sages anciens, qui, pour parvenir plus sûrement à connaître la religion d'un peuple, et afin de pénétrer plus avant dans les profondeurs de son existence sociale, commençaient par étudier l'état des corporations religieuses présidant à son éducation morale et intellectuelle. Si la classe chargée d'enseigner les autres est savante, vertueuse

et zélée, on a déjà quelque droit de conclure que l'enseignement religieux sera florissant parmi le peuple : au contraire, cette portion supérieure et choisie du corps social ne lui communique-t-elle plus avec la même plénitude la lumière et la vie, quelque révolution inévitable troublera son existence. Partant de ce principe, on peut affirmer que toute perturbation politique ou sociale dérive d'un affaiblissement quelconque du sentiment religieux.

Avant d'appliquer cette observation à l'Autriche, nous croyons devoir rappeler préalablement et en peu de mots l'état de l'Allemagne catholique, depuis la grande lutte politique qu'elle soutint contre le protestantisme, pendant la guerre de trente ans. Le traité qu'on décore du nom de *paix de Westphalie,* bien loin d'apporter un remède efficace aux plaies de la société religieuse, ne fit que perpétuer et légaliser son état de crise et de souffrance. Comment pouvait-il résulter quelque bien d'un acte, où la diplomatie moderne, usurpant avec audace les droits du pouvoir religieux, déclarait que, jusqu'à tel fleuve ou telle montagne, on aurait la liberté d'être catholique; tandis qu'au delà de ces limites, on devait suivre forcément la religion réformée? Avec l'unité de foi disparut l'unité politique, et par conséquent la force de l'ancien empire germanique. Il se forma deux Allemagnes dans l'Allemagne même, celle du midi et celle du nord, qui depuis est toujours restée ouvertement ou tacitement hostile à la première. Bien plus, cette Allemagne du nord, devenue le centre et le foyer du protestantisme, ne déposa les armes du combat que pour déclarer à sa rivale une guerre intellectuelle plus active. En affranchissant la pensée humaine de toute loi, et en proclamant le principe d'une liberté illimitée, elle prépara ce mouvement

scientifique, qui prit aussitôt un développement prodigieux. La science protestante consacra de préférence ses recherches et ses études à deux sujets principaux. Le premier fut la connaissance et l'emploi littéraire de la langue allemande, à la place du latin, dont l'intelligence était exclusivement réservée à la classe toujours assez bornée des savants; le second fut l'exégèse ou l'interprétation des saintes Écritures. Tels ont été les deux points d'appui, et, en quelque sorte, les deux retranchements sur lesquels le protestantisme a commencé par dresser ses batteries, pour attaquer de front l'Église. En traduisant les saintes lettres dans la langue nationale, Luther agissait habilement. Il avait d'une part l'honneur d'imprimer un des premiers à l'allemand une forme qui est restée comme modèle de style littéraire; et de l'autre, il avait pour lecteurs toutes les masses gagnées à sa nouvelle doctrine. Les catholiques eurent le tort immense de ne pas combattre leurs adversaires avec les mêmes armes, et de se renfermer dans la position si désavantageuse de la résistance passive.

Qu'arriva-t-il? L'ennemi les pressa dans la forteresse où ils se tenaient avec une sécurité coupable, parce qu'ils la savaient inexpugnable. Il conquit même librement les avant-postes; et le scandale alla toujours croissant. C'est ainsi que la foi, sans l'action, est encore, en ce sens, une foi morte et réprouvée de Dieu. En se tenant sur la pure défensive, les catholiques laissaient donc à leurs adversaires l'avantage incalculable de l'agression, puisque celui qui attaque choisit le temps, le lieu et les moyens propres à rendre ses coups plus redoutables. Au bruit et au mouvement ils opposèrent le repos et le silence : mais celui quise tait a généralement tort aux yeux de la foule. Ils devaient,

au contraire, se mêler hardiment à la polémique qu'une science hostile organisait contre l'Église.

En effet, les universités du nord, filles puînées des anciennes universités catholiques, mais infidèles à la foi de leurs mères, avaient livré leurs chaires aux docteurs de la réforme. Elles étaient devenues un vaste arsenal, où d'infatigables ouvriers préparaient et acéraient les traits qu'ils devaient ensuite lancer impunément. Comme nous le disons, le principal moyen d'attaque chez les réformés fut la critique des textes sacrés, conçue dans un système plus large et tout nouveau. Au lieu de se borner aux versions des Septante et de la Vulgate, ils étudièrent le texte original, et ajoutèrent à la connaissance de l'hébreu celle des autres langues tenant comme lui à la famille dite *sémitique*, et qui suppléent souvent avec bonheur au sens obscur ou incomplet de ses mots. Ils firent valoir hautement et avec orgueil cette science réelle et estimable en soi, et qui, loin d'infirmer ou de détruire les interprétations données par l'Église, lorsqu'elle est employée avec justesse et convenance, vient au contraire les corroborer et en démontrer l'exactitude. A les entendre, ils étaient les premiers qui rompissent les sceaux mystérieux des saintes lettres; et l'Église, malgré son mandat divin de les expliquer, n'en comprenait plus le sens. Voici l'accusation grave qui ressort des travaux des premiers critiques, tels que les Buxtorfs. Elle a été répétée par les philologues du dernier siècle, entre autres par Schultens. Michaëlis et tous les plus célèbres orientalistes de l'Allemagne protestante ne cessent encore de la reproduire journellement avec un dédain superbe. Néanmoins, en pénétrant avec quelque effort au fond de cette science qui les rend si vains, on découvre

que tous les frais et l'étalage de leur érudition ne consistent, le plus souvent, qu'en de vains mots et en des subtilités grammaticales, dont la science de la grammaire, chaque jour développée par l'étude croissante et plus complète des langues orientales, démontre à son tour la fausseté ou l'ineptie. Dès l'origine, les catholiques auraient dû descendre sur le même terrain, rivaliser d'ardeur dans les études qu'on faisait tourner au détriment de leur foi, afin de pouvoir contrôler et estimer à leur juste valeur tant d'œuvres qu'on vantait comme décisives et inattaquables; tandis qu'elles n'avaient d'autre mérite que leur téméraire nouveauté. Alors aurait été mise à découvert l'indigence de cette science parée des lambeaux de pourpre d'une philologie fautive; et les faibles n'auraient point pensé que l'Église craignait et défendait la vérification des textes qui sont les fondements de sa foi.

A côté des érudits, grandissait la classe moins nombreuse des écrivains cherchant, ainsi que nous le disions, à créer une littérature proprement nationale. Ce sont eux qui ont doté leur langue de cette forme si parfaite qu'elle prit tout à coup vers le milieu du dernier siècle. Il s'éleva de leur sein, comme par enchantement, des poëtes, des historiens et des philosophes, dont l'esprit généralement anticatholique était d'autant plus dangereux, qu'il n'avait point la frivolité du philosophisme français. Il suffit de nommer Klopstock, Schiller, Lessing, Goethe, Kant et Hegel. Leurs écrits, acceptés par toutes les classes de la société, fortifièrent les préjugés des uns, fournirent une autorité nouvelle aux autres, et en entraînèrent un grand nombre dans une incrédulité encore plus hostile à la foi que le protestantisme [1].

[1] On peut citer ici comme preuve de ce que nous avançons le scanda-

Quels furent donc, parmi les catholiques, les écrivains capables de faire face à ces puissants adversaires? Il est triste d'avouer que l'Église d'Allemagne fut inféconde pendant toute cette période; comme si Dieu avait pris plaisir à l'exposer faible et nue aux coups de ses ennemis, afin de les confondre par ce spectacle même, qui leur prouvait qu'une œuvre d'origine divine peut subsister malgré et sans le génie, dont les hommes sont si fiers. Ainsi, sous ce rapport, l'impuissance devient un signe de force et une raison de vérité; puisque le premier caractère de celle-ci est de subsister par elle-même et en vertu de son énergie intrinsèque, à l'exemple de Dieu même, dont elle n'est, à proprement parler, que l'être manifesté. Dieu voulait sans doute encore montrer en même temps l'évidence du principe contraire; qui est que l'erreur, impliquant en soi toute négation de l'être, ne possède pas les conditions de la durée, et s'épuise elle-même à la longue : spectacle qu'offre actuellement cette même Église protestante, dégénérée dans un état voisin du socinianisme.

De plus, un autre fait non moins digne de remarque, c'est que les premiers hommes appelés à la défense du catholicisme et choisis pour poser les bases d'une littérature véritablement catholique, lorsque le temps de sa création fut venu, sortirent des rangs du protestantisme : tant la pénurie était grande dans l'Église d'Allemagne! Outre Stolberg, Frédéric Schlegel et Adam Müller, nous pourrions en citer encore plusieurs autres combattant aujourd'hui en faveur de la doctrine qu'ils ont eu le bonheur de connaître et de suivre. Leur parole a eu du retentissement;

leux ouvrage de Strauss, dirigé dernièrement contre la personne de N. S. J.-C., et qui repose uniquement sur les principes du kantisme.

l'esprit public des catholiques s'est réveillé ; et on a vu parmi eux se former une littérature, dont les deux centres principaux sont les universités de Bonn et de Munich. Espérons que cette aurore radieuse, qui colore déjà un côté de l'horizon, l'inondera tout entier plus tard de ses splendides clartés. Si une autre partie reste encore dans l'ombre, il ne faut point en accuser la lumière vive et pénétrante, mais bien les milieux opaques qui s'interposent entre elle et les corps qu'elle pourrait éclairer. Expliquons plus nettement notre pensée.

Partout l'Église protestante, complétement assujettie au pouvoir temporel, reçoit, en retour de sa passive obéissance, appui et protection. Outre la Prusse, qui s'est constituée ouvertement en Allemagne comme le *Saint-Empire* des réformés, nous pouvons, sans sortir de la question, citer ici l'Angleterre et les Pays-Bas. Dans tous ces États, la religion est étayée sur le bras de chair des souverains ; et ce soutien, condition nécessaire de son existence, peut en même temps nous faire apprécier ses garanties de solidité et de durée. Au contraire, le caractère essentiel de l'Église catholique est, comme l'histoire ancienne et moderne le prouve, de n'être jamais plus florissante que sous un pouvoir hostile et persécuteur. A Dieu ne plaise que nous mendiions pour elle les faveurs des princes de la terre ! Seulement il serait à désirer que la puissance, qui, dans l'intérêt propre de sa conservation, affecte de remplir à l'égard du catholicisme en Allemagne les mêmes devoirs que la Prusse envers le protestantisme, eût réellement le courage de s'acquitter de cet office, et ne le trahît pas secrètement, quand elle semble le protéger. Nous parlons ici de l'Autriche, dont le chef,

décoré du titre d'empereur, est censé avoir conservé à l'égard de Rome les anciennes prérogatives dont jouirent ses prédécesseurs. Or, il faut savoir que, si le souverain est encore personnellement aujourd'hui franc et vertueux catholique, le gouvernement, (et par ce mot il faut entendre cette innombrable et mystérieuse hiérarchie d'hommes chargés, moyennant un salaire, de faire tourner péniblement la machine administrative), a cessé depuis longtemps de l'être. Cette étrange révolution s'opéra dans le dernier siècle, sous un empereur que le philosophisme avait gagné à ses idées : nous avons nommé Joseph II, ce souverain demi-réformateur, à qui la puissance de l'Église faisait ombrage, et qui entreprit de la modifier et de l'enchaîner, par un code de lois plus tracassières et plus oppressives que celles même qui, dans les pays protestants, entravent l'action du catholicisme. Joseph II est descendu dans la tombe; et cependant il semble encore présentement gouverner : sa pensée domine dans les lois, comme sa statue sur la place publique de Vienne; et la position de l'Église n'a pas changé, parce que ses successeurs ont manqué de l'intelligence ou de la volonté nécessaire pour rompre avec son système. En examinant les effets de ce même système, nous revenons à la question posée préalablement, et dans laquelle nous nous proposions d'étudier et de faire connaître l'état du clergé.

Nous trouvons en Autriche la division ancienne et naturelle qui sépare le clergé en deux classes, sous la double dénomination de *régulier* et de *séculier*. La première classe comprend ces hommes qui, dès le temps des Paul et des Antoine, pressés d'un impérieux besoin de mener une vie contemplative plus semblable à celle de leur divin Maître,

répudiaient gaîment le monde, ses richesses et ses illusions. Le principe monastique, uniforme et simple dans son origine, comme tout ce qui commence, s'est développé successivement; et, selon les goûts et les exigences de chaque siècle, il a subi divers changements et revêtu cette riche variété de formes qui le caractérise au sein de son unité. Il n'est plus permis aujourd'hui à l'intolérance de déclamer sur l'inutilité des instituts monastiques : l'histoire et le bon sens public ont fait justice de ces vaines accusations. Comment, par exemple, celui qui parcourt les provinces de l'empire autrichien pourrait-il douter de l'immense et directe influence exercée sur la civilisation par les ordres religieux, lorsque, dans les contrées montagneuses de Salzbourg, de la Styrie et de la Hongrie, il aperçoit ces beaux monastères reposant, comme l'aire de l'aigle, sur la pointe de quelque rocher délicieusement situé à l'entrée d'un vallon solitaire; surtout, quand on pense que c'est sous la protection et à l'exemple des anciens religieux que ces contrées, premièrement stériles, sont devenues fécondes! Leur parole groupait autour de leur cloître de pauvre paysans; et chaque monastère formait comme une colonie, dont tous les membres recevaient avec des terres un enseignement profond et durable, qui s'est admirablement perpétué dans ces pays, où le voyageur trouve toujours une hospitalité patriarcale, sans que jamais on parle de brigandages ou d'autres crimes, que la nature des lieux rendrait néanmoins souvent impunis.

Joseph II décida, dans sa sagesse suprême, que les monastères étaient trop multipliés dans ses états; et il en abolit un grand nombre, principalement dans la Hongrie. Il faut avouer que le nerf et la vie des instituts monasti-

ques est l'esprit de dénuement conforme à l'Évangile, et que la richesse, dès qu'elle n'est plus utilisée par la charité, devient fatale et corruptrice. C'est le triste exemple qu'offraient alors plusieurs ordres, dont les abbés, séduits par le titre et le rang de princes de l'empire, venaient déployer à la cour un luxe peu pardonnable, même chez de grands seigneurs. En voulant ainsi servir deux maîtres, ils perdirent les faveurs du roi des cieux et du roi de la terre : et, en descendant au rôle de courtisans, ils se préparèrent à subir tous les caprices du pouvoir temporel [1].

Les titres et les dignités n'excitent plus présentement l'ambition des chefs des ordres religieux. En se retirant avec prudence des intrigues du monde politique, ils en ont évité les tracas et les dangers. Plût au ciel qu'ils se fussent également mis à l'abri des périls attachés à la richesse, particulièrement de nos jours! En effet, depuis que l'industrie sans cesse croissante a développé chez toutes les classes une cupidité démesurée, les hommes avides d'acquérir jettent des regards de convoitise sur ceux qui possèdent. Ils calculent la valeur de leurs propriétés

[1] *L'Encyclopédie autrichienne,* ouvrage national qui se trouve entre les mains de tout le monde, après un singulier éloge de l'édit de Joseph II, publié le 13 octobre 1781, et qu'elle qualifie de *mesure pleine de tolérance et de modération* (t. II, p. 287), ajoute que les heureux résultats de cet édit furent: 1°. de supprimer toute communication entre le saint-siége et l'Église d'Autriche sans l'approbation du gouvernement; 2°. que toute controverse religieuse, *en vertu de la liberté de conscience,* fut soigneusement défendue; 3°. que beaucoup de riches fondations furent supprimées et leur revenu affecté au soulagement des pauvres; 4°. que les chants liturgiques ne se firent plus en latin seulement, mais aussi dans la langue du pays, etc., etc. — En lisant de semblables absurdités confirmées par la grave autorité de la censure, on serait réellement tenté de douter si l'Autriche est encore catholique.

et demandent raison de leur gestion. Or, l'examen sera plus curieux et plus sévère, si ceux qui en sont l'objet ont fait profession d'une pauvreté absolue. Que sera-ce si l'on voit des revenus s'entasser annuellement dans la maison, sans se répandre au dehors sur les pauvres, comme une pluie bienfaisante, ou sans que des travaux utiles (et parmi ceux-ci nous comprenons ceux surtout qui sont destinés à l'avancement de la science et des lumières) en prouvent le légitime emploi ! Les fonds réservés uniquement à des bâtisses somptueuses ou à des embellissements de luxe trouveront difficilement une excuse, même auprès de ceux qui dépensent tous leurs revenus dans ces inutilités. Nous ne voulons, ô ciel ! offenser aucun des religieux qui nous ont reçu avec une si franche hospitalité; mais, dans leur intérêt et dans celui de la religion, nous leur conseillons, avec un vrai sentiment de charité, rehaussé par celui de la reconnaissance, de veiller soigneusement à tous les actes de leur administration ; car la pente est glissante. Ainsi, nous avouerons que, dans ces cloîtres qui s'élèvent sur les bords du Danube, plus magnifiques que le palais de l'empereur à Vienne, nous voyions avec peine le religieux qui nous promenait dans l'enceinte de la bibliothèque d'un de ces couvents s'arrêter avec complaisance à nous montrer les splendides dorures, et les enjolivements faits dernièrement avec d'énormes frais, qu'on eût pu consacrer bien plus utilement, par exemple, à acquérir les ouvrages de la science ou de la littérature moderne. Ailleurs nous recevions avec regret, comme don, la dernière publication d'un des membres de l'ordre ayant pour titre : *Almanach des charades* ; surtout lorsque nous pensions qu'elle suc-

cédait à de doctes et précieux travaux sur les antiquités historiques du pays. Nous aurions encore mieux aimé voir dans un troisième couvent d'humbles et étroites cellules sanctifiées par la prière et la science, que les spacieuses et élégantes serres vitrées, citées par le *Guide du Voyageur* comme les plus belles de la monarchie. Enfin, nous tairons les récriminations universelles que nous avons entendues touchant l'opulence d'un ordre ancien et renommé, qui possède presque en entier certains faubourgs de la capitale; tandis qu'on s'étendait en intarissables éloges sur la conduite sévère des Liguoristes, sur l'industrie chrétienne et laborieuse des Méchitaristes arméniens et sur la charité des frères de la Miséricorde.

Une seule voie de salut est ouverte désormais aux ordres religieux, dont la vie n'est pas absorbée par des travaux d'une utilité sociale et visible, comme l'est celle des corps chargés de l'enseignement, ou par les travaux plus rudes d'une pénitence expiatoire, comme chez les trappistes : et cette voie est celle que nous appelons la grande route de la science. C'est en y entrant qu'obtiendront grâce et crédit auprès du siècle les corporations qui, par leur aisance et par leur loisir, peuvent cultiver ses différentes branches, ainsi que le faisaient nos vieux bénédictins, et que commencent à le faire ceux qui ont entrepris si généreusement chez nous de faire revivre cet ordre illustre. Qu'ils viennent se placer sur le même terrain, et nous leur promettons une victoire assurée sur tous leurs compétiteurs. En effet, la foi qui les éclaire leur découvrira souvent des secrets qui sont dérobés aux autres par les ténèbres palpables de l'incrédulité. De plus, leur vie solitaire et méthodique, en mettant chaque jour, pour ainsi dire, en coupe réglée et périodique les

heures destinées à l'étude, leur assurera à la longue une masse de temps numériquement plus considérable que ne le peut être, en un même espace de jours donné, celui dont disposent les gens vivant au milieu du monde, dont les loisirs se perdent en de vaines distractions ou en des devoirs nécessités, que l'on nomme devoirs de position, de famille et de société. Un troisième avantage propre aux ordres religieux, c'est de pouvoir seuls entreprendre des travaux littéraires ou scientifiques qui se continuent et se transmettent d'une génération à une autre. La plupart des savants, ainsi qu'on l'a remarqué, meurent sans postérité; ou, s'ils en ont, leurs enfants, par une inexplicable bizarrerie de la nature, n'ont jamais les mêmes goûts que leurs pères : en sorte que ceux-ci, en mourant, laissent trop souvent leurs œuvres à jamais imparfaites et inachevées.

Dans les cloîtres, au contraire, les pères, sur leur lit de mort, se voient déjà revivre dans les novices qu'ils ont formés; et ils s'endorment dans le Seigneur avec le consolant espoir que ces jeunes disciples, initiés aux différents ordres de leurs idées, achèveront sur le même plan l'édifice qu'ils ont commencé. C'est ainsi que chez les Bénédictins se sont exécutés ces travaux dont l'immensité confond les érudits les plus laborieux. Enfin, des religieux ne seront point atteints de cet esprit de jalousie inquiète et égoïste qui travaille les corps académiques, au point de diviser les membres, et de les porter à accaparer comme leur bien propre certaines spécialités, en célant aux autres des communications qui leur pourraient être utiles : toujours parce qu'on préfère sa réputation ou son intérêt privé à l'avancement de la science. Car, comment pourrait-on retrouver ces petitesses déplorables en des hommes

à qui tout doit être commun, la prière comme la pauvreté et le savoir?

Maintenant, pour revenir à notre sujet, les trois ordres les plus influents de l'empire sont les Bénédictins, les Augustiniens et les Écossais. Les Bénédictins ont les couvents les plus anciens et les plus célèbres. Entre tous ceux qui leur appartiennent, on doit citer en première ligne Melk, fondé en 984. Sa bibliothèque renferme une riche collection de manuscrits, principalement du XIII[e] et du XIV[e] siècle. Les études historiques relatives à l'Église et au moyen âge ont surtout été cultivées dans ce monastère, comme le prouvent les travaux de Pez, de Hueber, de Kropfmartin, et plus récemment de Keiblingen. Parmi les Bénédictins du Tyrol, qui, après avoir été chassés de leur antique couvent de Saint-Blaise, situé dans le Schwarzwald ou la Forêt-Noire, sont venus chercher un asile près de Mairan, on distingue le chanoine Ziegeler, versé dans les langues orientales, et qui s'est spécialement occupé de l'étude des Pères de l'Église et de la dogmatique.

Entre les nombreux couvents érigés par les religieux de Saint-Augustin, on distingue d'abord celui de Klosternenburg, situé à deux lieues environ de Vienne, dans une position superbe. Pendant les guerres de l'Empire, les Français l'occupèrent; mais ils respectèrent sa bibliothèque, son église demi-gothique et ses cloîtres spacieux, dont les restes des abbayes de Noirmoutiers et de Jumiége ne peuvent donner qu'une idée imparfaite. Le prélat est M. Ruttenstock, ancien professeur de droit ecclésiastique à l'Université de Vienne, et qui a publié en latin élégant et correct une histoire abrégée de l'Église. Dans la haute Autriche, le même ordre possède le monastère de Saint-

Florian justement renommé, et dont l'histoire a été composée par le chanoine Stiltz. Ses écrivains, qui généralement se sont livrés à des recherches historiques, sont les chanoines Arnet, Chemel et Kurtz, lequel a publié beaucoup de documents relatifs à l'histoire de l'Autriche. Il fut fondé au x[e] siècle et restauré en 1671. Sa bibliothèque, qui est assez riche, est surtout connue par son célèbre *Psautier polonais*, le plus ancien monument de la littérature de la Pologne. Il appartenait à Marguerite, première femme de Louis I[er], roi de Hongrie : il a été publié à Vienne en 1834.

Les religieux Écossais ne possèdent plus depuis longtemps dans leur société un seul membre de la nation à laquelle ils doivent leur origine et leur titre. On sait, qu'au temps des croisades, il vint sur le continent un grand nombre de moines de l'Irlande et de l'Écosse. Ce sont eux qui fondèrent dans le nord de la Suisse la fameuse abbaye de Saint-Gall. En 1111, ils allèrent à Ratisbonne jeter la première pierre du monastère de Saint-Jacques, qui acquit également dans la suite une haute réputation. L'an 1155, cette maison était déjà assez florissante pour envoyer à Vienne une colonie, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours avec une prospérité toujours croissante. Ce corps s'occupe de l'enseignement; et la jeunesse vient puiser dans ses écoles la connaissance du grec et du latin. Les Écossais ont fait beaucoup moins pour la science que les deux ordres précédents. Ils n'ont produit dans les temps derniers qu'Oberleitner, qui s'est acquis quelques titres à la reconnaissance des orientalistes par ses utiles publications.

Les autres principaux couvents, après ceux que nous

avons nommés, sont : dans la basse Autriche, Heiligenkreuz, Gottweih, Zwettel, Herzogenburg, Lilienfeld, Altenburg, Seitenstetten, Wiener-Neustad, Geras, Staatz et Eisgarn; dans l'Autriche supérieure, Kremsmünster, Lambach, Wilhering, Schlaegel, Reichersberg, Sanct-Peter, Michelbeuern et Schierbach; dans la Styrie, Admont, Sanct-Lambrecht, Rein et Vorau; dans la Carinthie, Sanct-Paul; dans la Bohême, le célèbre couvent de Strahow à Prague et les monastères d'Emmaüs, de Braunau, d'Ossegg, de Tepl et de Hohenfurt; dans la Moravie, Raygern, Neureisch et Poltenberg.

La Hongrie, qui forme un royaume indépendant enclavé dans l'empire autrichien, a conservé, malgré la réforme arbitraire de Joseph II, un nombre assez considérable de couvents. Nous citerons, en premier lieu, les Piaristes, à cause des éminents services qu'ils rendent à la société, en donnant à la jeunesse une éducation chrétienne. C'est de l'accomplissement de cet important devoir, pour lequel ils ont été institués, qu'ils tirent leur nom (*instituti ad usum scholarum piarum*). Il n'est pas inutile de rappeler que cet ordre a pour fondateur Joseph Calasanz, qui l'établit à Rome au commencement du XVII^e^ siècle, en se proposant avant tout de combattre plus avantageusement par ce moyen le protestantisme. Les Piaristes ont en Hongrie vingt-cinq colléges. Les Carmélites sont de beaucoup les plus nombreux, car ils possèdent encore quatre-vingt et une maisons. Les Minorites occupent onze couvents plus ou moins considérables. Les Capucins en ont un nombre égal, ainsi que les frères de la Miséricorde. On ne compte que trois couvents de Servites et de Dominicains. Les femmes, qui généralement en Allemagne paraissent moins portées

à embrasser la vie religieuse qu'en France, soit parce qu'elles ne jouissent pas de la même liberté de suivre leur vocation, soit parce que leur première éducation donne une direction différente à leurs idées, ne possèdent en somme que onze monastères dans ce pays. On trouve en Galicie soixante-dix cloîtres d'hommes.

On regarde communément la position du clergé séculier comme plus facile que celle des ordres religieux, et on pense qu'il est astreint à une perfection moins élevée. Évidemment cette opinion est erronée; puisque le prêtre vivant dans le monde est tenu à la même rigidité de mœurs et à une égale pratique des vertus chrétiennes. On peut même dire qu'il a une tâche plus forte à remplir que le religieux uniquement occupé de sa propre sanctification; puisqu'il doit travailler au salut des autres concurremment au sien. Il est bien vrai, en un sens, que celui qui vit dans la solitude, pur de tout contact avec le monde, et qui vaque à la contemplation des choses célestes, peut s'élever plus promptement à un degré supérieur de la vie spirituelle : sous ce rapport, le prêtre est au moine ce que le simple laïc est au prêtre lui-même. Mais cette considération accessoire n'infirme en rien la conséquence que nous voulons tirer, laquelle tend à appliquer au clergé nos observations précédentes touchant les ordres religieux. Toutefois, nous croyons devoir ajouter une restriction relativement à la nécessité de cultiver la science, proposée comme le seul moyen de salut désormais possible aux corporations monastiques instituées primitivement dans ce but. Il est évident que ce devoir ne peut être imposé à la majeure partie du clergé. Chargée d'un laborieux ministère, elle n'a ni le temps, ni les moyens de se livrer à la

vie scientifique. Et, comme elle ne pourrait le faire qu'au détriment du troupeau qui lui a été confié, ce que nous reconnaissons comme une obligation chez les autres deviendrait au contraire, dans ce cas, une faute capitale. On peut seulement ranger dans la même catégorie que les ordres savants cette portion assez nombreuse du clergé d'Autriche, qui occupe de riches canonicats ou se voue à l'enseignement, en se faisant agréger aux universités. Les chanoines sont trop dans l'habitude de considérer leur place comme une honorable retraite accordée à des services antérieurs ou à leur mérite personnel; tandis que les autres, en s'isolant dans le cercle individuel de leurs études, et en ne se mêlant pas assez au reste du clergé, ne lui communiquent point la science et les lumières qu'ils ont la mission et le privilége d'acquérir pour lui. Du reste, il faut avouer que, faute d'une impulsion assez forte communiquée par les membres supérieurs du clergé, les hommes d'un mérite réel et notoire sont rares dans son sein ; et que, s'il s'en trouve, un inconcevable abus de leur raison les pousse forcément en dehors de l'orthodoxie.

Jahn nous en offre le premier exemple. Chargé, au commencement de ce siècle, de l'enseignement de l'Écriture-Sainte à l'Université de Vienne, il remplit cette place avec une rare capacité. Pour s'en convaincre, il suffit de lire son *Archéologie biblique,* ouvrage où il déploie une érudition solide et une vaste connaissance des mœurs, de l'histoire et des langues de l'Orient, dans leurs rapports avec l'Ancien Testament. Partout, il se montre adversaire redoutable du rationalisme, et il semble même préoccupé de la pensée de conformer ses interprétations à celles de l'Église. Cependant, un jour, je ne sais quel

mauvais démon lui suggéra la pensée de nier l'existence de Satan, des esprits mauvais et de tous les démons en général ; et cela, en s'appuyant sur la lettre de l'Écriture, qu'il prétendit être partout favorable à son opinion, bien que le génie tentateur apparaissant sous la figure du serpent dès les premiers chapitres de la Genèse prouve évidemment le contraire. Cette opinion opposée à la foi de l'Église fut nécessairement condamnée à Rome, et l'on invita Jahn à la rétracter. Il s'y refusa, et par conséquent fut suspendu de ses fonctions ecclésiastiques. Il persista opiniâtrément dans ses idées; et, lorsqu'un prélat, vers les derniers temps de sa vie, l'engageait charitablement à accepter la foi commune des fidèles, Jahn se contentait de répondre : *Monseigneur, savez-vous l'hébreu?*

Actuellement, le prêtre Günther a la réputation d'un philosophe habile, mais trop hardi dans ses spéculations transcendentales. On lui reproche de tomber dans un gnosticisme mystique et de vouloir trop expliquer des mystères inexplicables. Chef d'une école sans disciples, il vit en quelque sorte retiré dans la solitude de ses idées, sans être aucunement utile au clergé, qui ne comprend pas ses ouvrages ou qui les rejette comme suspects.

Un autre ecclésiastique, nommé Veith, attaché au service de l'église métropolitaine de Saint-Etienne, travaille avec un zèle louable à la cause de la religion, comme prédicateur et comme écrivain. A toutes les principales solennités, sa parole éloquente développe les grandes vérités du christianisme à l'auditoire nombreux qui se presse autour de sa chaire. Il sait imprimer à son style un tour nerveux et original, qui assure un grand succès à ses divers ouvrages. Il publie en ce moment une traduction alle-

mande de nos plus belles hymnes liturgiques et de nos prières. Sa version du *Dies iræ* est à elle seule un chef-d'œuvre. Les catholiques doivent lui avoir d'autant plus de reconnaissance pour tous ses travaux, qu'il a quitté avec un admirable courage le judaïsme pour entrer dans leurs rangs.

Les ecclésiastiques choisis pour l'enseignement des universités et des colléges ne se montrent pas toujours dignes de ce grave emploi, parce que plusieurs d'entre eux doivent leur avancement moins à une capacité réelle qu'au crédit des grands seigneurs dont ils ont élevé les enfants, et qui leur font octroyer ces places comme des sinécures. Telle est l'académie de Prague, dont les membres produisent rarement des œuvres utiles. Cet abus empêche les hommes de talent de désirer à Vienne l'institution d'un corps académique, ainsi qu'il en a été plusieurs fois question, parce qu'ils craindraient de le voir envahi par des créatures du pouvoir, sans que la science y gagnât beaucoup. Cependant, nous le répétons, le seul mérite de la vertu n'a plus assez d'empire sur les hommes d'une société corrompue et fière à l'excès de ses lumières pour les ramener au bien. L'exemple des bons jettera tout au plus dans quelques consciences une velléité de remords promptement étouffés par les passions et les sollicitudes du siècle, si la science ne vient accabler du poids de son autorité la raison dédaigneusement arrogante dans son ignorance même.

Voici quels sont les différents degrés de l'échelle hiérarchique du clergé : le patriarche, l'archevêque, l'évêque, l'abbé, le prieur, les chanoines siégeant au chapitre, les chanoines simples, l'évêque titulaire, l'abbé titulaire, le prieur titulaire, l'archiprêtre, le doyen, le curé, le chapelain, le vicaire, le desservant et le coopérateur.

Le patriarche siége à Venise, sans avoir la haute juridiction, que suppose son titre, sur le reste de la monarchie. Les archevêques sont au nombre de onze. L'archevêque siégeant à Prague est le primat de la Bohême. La Hongrie possède également un primat, qui a conservé le privilége remarquable de pouvoir communiquer directement avec le saint-siége, sans aucune entremise de la part du pouvoir temporel, que Joseph II a fait si jaloux et si exigeant. Ce primat perçoit des revenus affectés à sa place la somme annuelle de 360 mille florins, ce qui équivaut à 900,000 francs de notre monnaie. L'archevêque d'Agram est à peu près aussi riche. L'archevêque de Salzbourg a perdu sa principauté et n'a conservé, de tous ses droits, que celui de confirmer les trois suffragants de Gurk, de Seckau et de Lavant. On compte cinquante-neuf évêchés. L'Empereur confirme tous les dignitaires ecclésiastiques *in temporalibus*.

Quelle prodigieuse influence le clergé n'obtiendrait-il pas, s'il savait bien user de sa richesse! Le peuple, à la garde duquel il est préposé, est essentiellement bon; et le doute, fils de l'ignorance, n'est pas encore descendu jusqu'à lui. Que de fois nous avons été tendrement édifiés en assistant à l'office divin, dans quelque église hardiment jetée sur la pente de la montagne et dominant de sa flèche blanche les pins les plus élevés! Nous admirions ces hommes rangés dans la nef parallèlement à leurs femmes et à leurs enfants, priant avec une évangélique ferveur ou faisant retentir les voûtes du temple de leurs chants harmonieusement cadencés et soutenus par l'orgue; car le moindre village a un orgue dans son église et souvent une musique qui exécute les messes des premiers compositeurs. Tout le

pays respire la foi et la piété. Les maisons du Tyrol supérieur, par exemple, sont peintes de fresques édifiantes, où se révèle quelquefois un vrai talent d'artiste. Les chemins sont bordés de calvaires, de statues et de croix, au pied desquels le paysan, en allant à son ouvrage, s'agenouille et fait quelque dévote prière. Nous lisions avec le plus vif intérêt les inscriptions dont sont chargées quelques-unes de ces croix, plantées au lieu où quelque fâcheux accident est arrivé, tel que la mort subite d'un voyageur, ou la chute d'un imprudent conducteur périssant sous les roues de sa voiture. Les circonstances de son trépas sont toujours relatées dans un style naïf et sentencieux, qui ne manque pas d'avertir le lecteur de se préparer continuellement à bien mourir. Le défunt est toujours représenté dans l'attitude où la mort l'a frappé; et l'on voit au-dessus de sa tête le ciel entr'ouvert avec l'image de la bienheureuse Marie, venant à son secours ou l'introduisant près du Père des miséricordes. Les auberges, que l'on considère chez nous comme des lieux profanes et de scandale, ont à l'entrée de la salle où l'on boit et l'on mange un bénitier ; et, au fond de l'appartement, sont suspendues les images du Christ et de la Vierge. Nous avons vu avec une consolante édification, dans un village de la Styrie, le maître de l'hôtel dire pieusement son *Benedicite* et ses Grâces avec les hôtes descendus chez lui.

Notre lettre s'allongerait indéfiniment, si nous voulions citer tous les autres traits de religion et de piété que nous a offerts cette population profondément catholique. Mais nous sortirions de notre sujet; et nous ajouterons seulement cette réflexion : c'est que si le clergé ne préserve point le peuple de l'incrédulité et de l'esprit irréligieux qui

ont déjà gagné depuis longtemps la noblesse et la bourgeoisie, ce bien disparaîtra promptement. La frivolité, l'amour du plaisir et du luxe étouffent les sentiments religieux de l'aristocratie, de même que l'orgueil de la richesse et un demi-savoir, décoré du nom d'émancipation intellectuelle, ont matérialisé la classe moyenne et commerçante. Mais, comme dans une nation le peuple est toujours cette nation elle-même moins quelques hommes, nous ne désespérerons jamais de celle où il est encore pur et craignant Dieu.

---

# LES RELIGIEUX ARMÉNIENS DE VIENNE.

Trieste, ce 16 novembre 1837.

Toutes choses étaient providentiellement préparées sur la terre pour la propagation de l'Évangile, lorsqu'il fut prêché aux hommes. A la division politique des royaumes et des empires, cause directe et inévitable de la diversité des cultes et des symboles, avait succédé l'unité sociale du monde grec-romain. Autour de ce centre civilisateur se groupaient les peuples nouvellement conquis du nord de l'Afrique et de l'Asie occidentale. Régis par les mêmes maîtres et administrés par des lois égales, tous formaient comme un milieu social, compact et homogène, à travers lequel se transmettaient, rapidement, d'un pays à l'autre, toutes les idées religieuses et philosophiques. Voici comment le christianisme, dès le commencement du second siècle, avait envahi l'empire romain; et pourquoi des traces de la nouvelle doctrine se manifestèrent simultanément à ses extrémités les plus opposées. La frontière où s'arrêtaient les hordes appelées plus tard à partager les dépouilles de leurs dominateurs était aussi la limite du mouvement intellectuel; et ces peuples ne pouvaient être initiés à une idée religieuse que par la propagande de l'*apostolat*. Il fallait qu'un ou plusieurs hommes se dévouassent, en venant révéler à leurs frères la vérité qu'ils avaient connue. Cet important devoir de l'initiation était rempli, chez les uns par un pauvre missionnaire, chez d'autres par quelque saint évêque; et chez plusieurs, ainsi que nous le voyons

parmi les nations du nord de l'Europe, par une pieuse reine qui gagnait d'abord son époux à sa croyance.

L'apôtre des Arméniens fut leur premier patriarche, l'illustre saint Grégoire, surnommé à juste titre l'*illuminateur;* puisque c'est lui qui, selon les anciens chants liturgiques de leur Église, « les tira des épaisses ténèbres de « l'idolâtrie, et fit luire à leurs yeux la lumière incréée « du Verbe fait chair. » Élevé à l'école de Césarée, Grégoire y avait puisé avec la science grecque les principes de la foi chrétienne. Il revint dans sa patrie, convertit le roi Tiridate, son persécuteur, et jeta les fondements de l'Église arménienne, que les lumières et la sainteté de ses pères et de ses docteurs ont élevée à un haut degré de gloire dans l'Orient. Les successeurs de Grégoire se montrèrent dignes, par leur savoir et leurs vertus, d'occuper le siége patriarcal, tant qu'ils demeurèrent dans l'orthodoxie, c'est-à-dire jusqu'à l'époque du concile de Chalcédoine. Mais lorsque la doctrine d'Eutychès et les principes du monophysisme eurent altéré l'intégrité de la foi, la nation entière fut comme frappée d'une impuissance soudaine. Elle s'arrêta dans la voie de la civilisation et perdit son indépendance politique. Le clergé déchut de la gloire littéraire que les écrivains du quatrième et du cinquième siècle avaient fait rejaillir sur le corps tout entier. On concevra facilement la raison de ce changement, si l'on réfléchit que les Arméniens, en se séparant de l'Église romaine et de l'Église grecque, encore orthodoxe, se privaient des ressources de la civilisation, dont Rome et Constantinople étaient les deux principaux foyers; en même temps qu'ils ne devaient plus espérer de trouver dans leurs gouvernements des protecteurs contre la puissance envahissante des Arabes.

Dès le second siècle de l'Hégire, les khalifes étendaient leur juridiction sur la majeure partie de ces contrées, dont les habitants abandonnés à eux-mêmes étaient dépouillés de la liberté civile et religieuse. Il y eut, à la vérité, une ou deux époques plus heureuses, où la royauté, rétablie avec de persévérants efforts, semblait reprendre vie, et où les lettres jetèrent de nouveau un assez vif éclat. Mais comme ni les patriarches, ni les rois ne désiraient véritablement se réunir au centre de la catholicité, et qu'ils persistaient avec un triste orgueil à s'isoler dans leur propre faiblesse, la nation ne put se relever; et elle resta gisante sous le joug des Seldjoukides, des Ortokides et des Perses, qui tour à tour emportaient un lambeau de son territoire, jusqu'à ce que la puissance ottomane vînt définitivement lui porter le dernier coup.

Au milieu des révolutions politiques et religieuses qui bouleversèrent perpétuellement la face du pays, il s'était conservé dans la nation même une autre nation, bien inférieure en nombre et presque inaperçue, qui était constamment restée fidèle à la foi de l'Église catholique. Elle avait généreusement résisté à des séductions de tout genre; et, travaillant sans cesse à la réunion des deux Églises arménienne et latine, elle avait encouru la grave accusation d'agir contre les intérêts du pays; tandis que, dans la réalité, elle pouvait seule servir efficacement sa cause, en resserrant les liens qui l'unissaient anciennement à la catholicité tout entière. Quelques missionnaires envoyés par la propagande de Rome contribuèrent malheureusement, par leur zèle indiscret et par leur complète ignorance de la langue, des mœurs et des préjugés de la nation, à retarder l'époque de cette réunion, au lieu de la hâter. Il fal-

lait, pour qu'une tentative de cette nature réussît, qu'elle eût un caractère national, ou autrement, que son plan fût conçu et exécuté par des Arméniens versés dans la littérature et dans l'histoire politique et religieuse de leur patrie. A cet effet, Dieu suscita, au commencement du dernier siècle, un homme qui consacra les sueurs et les fatigues de sa longue vie à préparer le retour de ses frères à l'unité catholique; il se nommait *Méchitar*, nom d'un heureux augure pour les siens, puisqu'il a dans sa langue la signification de *consolateur*.

Méchitar, que ses fréquentes relations avec les missionnaires catholiques avaient conduit à étudier les lettres et les langues de l'Occident, comprit bientôt que la civilisation et la science s'étaient réfugiées depuis longtemps en Europe; et qu'il fallait élever sa nation à la hauteur des peuples latins, pour la tirer de l'état d'abjection où l'avait réduite le despotisme des Turcs. Mais il sentit aussi qu'un seul homme ne pouvait effectuer cette régénération intellectuelle, et que ses efforts isolés viendraient toujours se briser inutilement contre les obstacles sans nombre semés sur sa route. Le travail de plusieurs, coordonné vers ce but commun et ennobli par une pensée chrétienne, était à ses yeux, avec raison, le seul moyen de réussite. Ce n'était, en d'autres termes, que l'association religieuse, proscrite aujourd'hui par les mêmes lois qui proclament contradictoirement la liberté de conscience: elle, qui, fécondée par le catholicisme, a fait éclore dans son sein toutes ces admirables institutions de frères pénitents expiant nos fautes par leurs austérités; de moines laborieux entretenant pendant les jours de barbarie le feu sacré de la science; de religieux soldats mourant sous le fer des musulmans pour la croix; de vierges dé-

vouant leur vie au soulagement de toutes les souffrances humaines : sans parler des confréries et des corporations, qui, durant le moyen âge, ont couvert l'Europe de ces merveilleux monuments, que notre art, devenu païen, ne peut même imiter.

Notre pauvre prêtre arménien parcourut pendant quinze ans l'Asie Mineure et l'Arménie pour s'adjoindre quelques ouvriers. Il endura les persécutions des Turcs et de ses frères dissidents, et eut à lutter contre mille autres difficultés inattendues; mais sa constance fut bénie du ciel, et il parvint à trouver un asile à Modon, où il se retira sous la protection du gouvernement vénitien, qui possédait alors la Morée. Lorsque les Turcs s'emparèrent de ce pays, les Arméniens se réfugièrent à Venise. La république leur accorda l'île de Saint-Lazare, et ils y ont fondé un couvent, qui depuis, par le savoir de ses religieux et par les publications de ses belles presses orientales, s'est acquis une haute renommée[1].

Le nombre des disciples de Méchitar s'accrut si rapidement, qu'il songea bientôt à établir ailleurs une succursale de son monastère. On raconte que peu de temps avant sa mort il eut un songe, dans lequel un de ses enfants bien-aimés, le jeune Sutchkardanchéan, lui apparut cueillant un rameau d'un arbre qu'il venait de planter et le portant dans une autre terre fertile, où il prit soudain racine et poussa des rameaux couronnés de fleurs et de fruits. Cette espèce de vision se réalisait vingt ans après la bienheureuse mort du fondateur.

En effet, les deux religieux Dieudonné Babik et Minas

[1] Le lecteur qui voudrait avoir de plus amples renseignements sur la congrégation des Méchitaristes de Venise, pourra consulter le petit

Gasparenz quittaient Venise en 1773, et se transportaient sur la rive opposée du golfe, dans les murs de Trieste, vieille colonie romaine, qui, dès le quatrième siècle de notre ère, manifestait déjà ce goût et cette habileté commerciale, qui, prodigieusement développés dans ces derniers temps, lui assurent à tout jamais le sceptre de la Mer Adriatique. En 1775, Marie-Thérèse autorisait leur établissement dans une portion du terrain occupé précédemment par les jésuites, tombés dès lors sous le poids d'une proscription générale. A cet emplacement attenait l'église de Sainte-Lucie, dite aussi l'église des Saints-Martyrs. Nous avons admiré la position de ce lieu, gracieusement situé sur le versant occidental de la colline qui domine la ville de Trieste et sa rade, et d'où l'œil, arrêté seulement à l'est et au nord par le gigantesque rempart des monts d'*Opeina*, s'étend indéfiniment à l'ouest sur une mer toujours tranquille, et d'où s'élève à l'horizon, comme un point bleu, l'église d'Aquileia, autre colonie romaine, dont les ruines attestent l'incroyable opulence, et qui a été le siége du patriarcat, transféré postérieurement à Venise.

Les instituts religieux, appelés à vivre et à prospérer, croissent lentement dans la pauvreté et l'humiliation. Tels ont été les commencements même du christianisme et de la vie de son divin auteur. C'est que l'esprit de dénûment et de sacrifice peut seul pénétrer les membres d'une corporation de cette force de volonté qui est la condition première de la durée de son existence. La maison des Arméniens se forma à Trieste sous ces favorables auspices. Les religieux, d'abord en petit nombre, ne s'occupaient que

ouvrage publié à Venise en 1835, et réimprimé à Paris en 1837, sous le titre d'*Histoire du couvent de Saint-Lazare*.

de la direction spirituelle des négociants, leurs compatriotes, qui habitaient la ville. Les catholiques d'Orient leur ayant envoyé quelques nouveaux frères, ils purent étendre le cercle de leurs fonctions. En même temps, le monastère s'agrandissait ; et deux écoles étaient ouvertes, l'une pour les novices et l'autre pour les enfants.

Lorsque Joseph II, attentant aux droits imprescriptibles de l'Église, entreprit de la réformer dans son empire, il épargna la maison des Arméniens. En visitant Trieste, il avait pu lui-même apprécier l'utilité de leur institut ; et non-seulement il confirma le diplôme d'installation que leur avait accordé Marie-Thérèse, mais il leur concéda encore le privilége d'avoir une imprimerie. Les livres arméniens sortis de ces presses sont plutôt élémentaires que scientifiques. Avant de songer à composer des ouvrages d'érudition, les religieux devaient s'occuper du premier enseignement littéraire et moral de la jeunesse.

La révolution française amena, en 1797, nos armées conquérantes dans l'Istrie et l'Illyrie ; mais elles respectèrent le culte que les chefs tentaient d'abolir dans la mère-patrie ; et ainsi les moines arméniens n'eurent point sujet de se plaindre de l'intolérance de nos généraux. La seconde invasion, qui eut lieu en 1805, ne porta non plus aucun détriment à l'ordre, dont les progrès, quelque lents qu'ils fussent, étaient bien manifestes. Le vénérable supérieur, Dieudonné Babik, avait été sacré en 1800, à Venise, archevêque d'Eczmiazin ; et, le premier, il avait donné à ses religieux le nom de *Méchitaristes*, que ne portaient point encore les pères de Saint-Lazare, appelés alors Antoniens, du nom de Saint-Antoine, dont ils avaient pris d'abord la règle pour base.

Mais, au moment où la maison, après avoir surmonté les premières difficultés, paraissait se consolider définitivement, elle fut soumise à une épreuve si rude que les âmes d'une foi timide ou portées à se défier de la Providence durent désespérer de son salut. L'an 1807, époque de la troisième invasion des Français, les religieux arméniens furent dépossédés de leur couvent et chassés de Trieste. Nous avons avec douleur entendu le récit des souffrances et de la misère que fit peser sur eux cet acte révoltant d'injustice; et il faut avouer que nous rougissions, en quelque sorte, dans cette circonstance, de porter le nom de Français; puisque nous voyions le chef de notre armée occupant ce pays accusé d'une concussion honteuse et sacrilége. Nous ne prétendons point défendre l'honneur du général Marmont, qui a laissé de déshonorants souvenirs dans toutes ces provinces, qu'il régissait en vrai proconsul romain; et nous n'oserions également certifier de la complète innocence de son agent, M. Deval, si connu depuis par le coup d'éventail qu'il reçut du dey d'Alger; néanmoins nous dirons, dans l'intérêt de la vérité et aussi pour laver notre nation d'un injuste opprobre, que ni le général Marmont, ni son agent, M. Deval, ne se sont approprié aucune partie des dépouilles du couvent arménien. Nous affirmons ce fait d'après les renseignements que nous avons pris sur les lieux et près des magistrats, ayant entre les mains toutes les pièces relatives à cette affaire, sur laquelle, certes, ils doivent porter aujourd'hui un jugement impartial. Seulement le général et son secrétaire ont pu prêter une oreille trop facile aux perfides suggestions des créanciers, à qui les religieux devaient encore une faible somme pour le terrain qu'ils avaient acheté, et d'où l'on

trouvait fort commode de les expulser, sous prétexte qu'ils étaient insolvables, afin d'en ressaisir l'entière propriété. Après cela, nous ne garantissons point que les accusés s'élevassent assez au-dessus des préjugés puérils du temps contre tout ce qui tenait aux corporations monastiques, pour ne pas trahir imprudemment la joie secrète qu'ils ressentaient de voir le pays délivré de ces hôtes incommodes [1].

Quoi qu'il en soit, la congrégation fut dissoute par un arrêté du gouverneur, et les membres reçurent l'ordre de retourner en Orient, ou d'aller dans la Transylvanie, qui est toujours occupée par des colonies arméniennes considérables. Plusieurs se soumirent à cet ordre, et d'autres essayèrent de le faire révoquer ou de s'y soustraire. D'abord le supérieur Babik, fort de la justice de sa cause, voulut aller lui-même l'exposer à Napoléon, qui s'était déclaré ouvertement le protecteur des Arméniens de Venise. A Milan, le vice-roi Beauharnais l'écouta favorablement, et il était déjà arrivé à Gênes, lorsque, par les nouvelles intrigues de Marmont, ou plutôt des ennemis qui se servaient de l'autorité du général, il reçut l'ordre de retourner à Trieste et de s'embarquer pour l'Orient.

Babik trouva encore le moyen d'éluder ce commandement, et il se réfugia sous la protection de l'Autriche. Il se retira donc à Vienne, où il fut rejoint par Aristaces, économe du couvent, et aujourd'hui archevêque et supérieur de l'ordre, dont il peut être considéré aussi comme

[1] La perte supportée par la congrégation peut être évaluée à un million de francs, à cause de la valeur prodigieuse qu'avait acquise cette partie de la ville par le prompt accroissement de la population. Outre leur mobilier, les religieux ont eu encore à regretter une bibliothèque dans laquelle se trouvaient des manuscrits arméniens.

le fondateur, ainsi que nous le montrerons ensuite. Aristaces avait été détenu trois mois à Trieste, comme instigateur des démarches du supérieur Babik, et comme étant la cause de sa retraite en Autriche.

Plusieurs autres frères, impatients de se réunir à leur chef, avaient également pris la route de Vienne; mais, leur extrême misère ne leur permettant pas d'achever le voyage, ils s'arrêtèrent dans la petite ville de Cilli, dont le voyageur admire l'heureuse position au pied des montagnes neigeuses qui servent de limites à la Styrie et à la Croatie. La charité est aussi vivante que la foi chez les pauvres montagnards de cette contrée, qui présente le singulier phénomène d'une race slave bizarrement jetée au milieu de populations d'origine hongroise, latine et germaine. Ils s'empressèrent donc de prêter assistance aux religieux étrangers.

Ceux-ci traînaient avec résignation leur chétive existence, en attendant des jours meilleurs ; et Dieu ne tarda pas à justifier l'espoir qu'ils mettaient en sa providence. L'empereur François, en passant à Cilli, fut frappé de la vue de ces frères, dont l'épaisse barbe noire cachait mal les traits amaigris par la faim et l'indigence. Il s'informa de leur état; et dès qu'il le connut, il leur fournit les moyens d'aller à Vienne près de leur supérieur, s'engageant à donner à la congrégation un lieu de retraite. En effet, l'an 1810, il choisit dans le Joseph-Stadt, qui fait partie de l'immense réseau de faubourgs circonvenant les glacis de la ville de Vienne, un ancien couvent de Capucins à demi ruiné, ainsi que son église. Les Arméniens s'y retirèrent; et l'année suivante, les aumônes abondantes qu'ils recueillirent en Orient et en Allemagne leur permirent d'acheter, de leurs propres deniers, ce terrain dont ils devenaient ainsi

les tranquilles et libres possesseurs. Afin de favoriser le développement de la société, l'Empereur ajouta à ses anciens priviléges celui de pouvoir imprimer le bréviaire latin, droit que la Hongrie seule partage avec eux dans tout le reste de la monarchie. Il leur permit aussi de recevoir des héritages et d'acquérir tout ce qu'ils voudraient, avantage dont ne jouissent pas les autres corporations religieuses.

L'an 1826, le vénérable archevêque d'Eczmiazin, Dieudonné Babik, mourut après une vie remplie de bonnes œuvres, laissant la direction de la communauté entre les mains d'Aristaces Azaria, qui, la même année, fut sacré archevêque de Césarée. Ce vertueux prélat, doué d'une activité infatigable et formé dès sa première jeunesse à la discipline de l'ordre, qu'il avait vu traverser ses différentes phases de décadence et de prospérité, put, à la faveur des ressources nouvelles qu'il possédait et de celles qu'il a su encore heureusement se créer, imprimer un mouvement progressif à la maison, et l'élever à l'état florissant qui assure désormais son existence. Il demanda de Constantinople et des autres parties de l'empire turc une recrue de jeunes disciples, qu'il a formés suivant la méthode européenne, et qui sont destinés à reverser sur les contrées encore ténébreuses de leur patrie les lumières qu'ils sont venus puiser à la source de notre civilisation. Ils dépassent aujourd'hui le nombre de trente; et ils sont divisés en triple classe de professeurs, de novices et de simples élèves. Nous les avons visités avec joie dans leur maison de campagne, que le supérieur a acquise en 1827. Cette retraite, qui dès le treizième et quatorzième siècle servait de communauté à des religieuses, et qui, en 1451,

transformée en couvent de Franciscains, s'était conservée jusqu'à la réforme de Joseph II, époque où elle devint une raffinerie, a été réparée avec une simplicité décente. L'église totalement détruite a été convenablement rebâtie Elle est située à Klosterneuburg, près de ce magnifique couvent d'Augustiniens, dont nous avons parlé dans la lettre précédente, et avec l'excessive opulence duquel elle contraste admirablement. Un des bras sinueux du Danube, qui embrasse une île verte et touffue, comme celles de notre Loire, baigne les pieds du jardin, élevé en amphithéâtre et dominé par la maison blanche, qui se sépare aux extrémités en deux ailes régulières. La bibliothèque, placée à l'étage supérieur, est rangée avec un ordre bibliographique vraiment louable. Lorsque les religieux nous montrèrent leurs manuscrits orientaux, ils nous racontèrent en soupirant comment une riche collection, qui leur était envoyée de Constantinople et des provinces arméniennes, s'était perdue dans le trajet de mer par un naufrage. Nous comprîmes aisément toute l'amertume de leurs regrets. Ils nous montrèrent ensuite, à notre grand étonnement, un observatoire, un cabinet de physique et d'histoire naturelle, ainsi qu'une collection de minéraux et de médailles. Leur zèle les dispose à ne négliger aucune branche de la science ; et, à mesure que leurs ressources augmentent, ils veulent aussi suivre ses progrès. Que le clergé catholique de France et d'Allemagne n'imite-t-il au moins ces catholiques arméniens !

Mais cette maison n'était que provisoirement habitée par les religieux, qui doivent seulement y venir passer la saison des vacances. Monseigneur Aristaces Azaria a bâti, dans le court espace d'une année, un vaste couvent, à la

place des masures qui formaient l'ancien cloître des Capucins. Nous sommes arrivés en quelque sorte à Vienne pour assister à l'inauguration de l'édifice. La fête, fixée au 18 octobre, était solennelle et touchante. L'empereur Ferdinand, accompagné de l'Impératrice et de toute sa cour, se tenait avec un pieux recueillement, dont nous avons été édifiés, au milieu des jeunes novices et des prêtres arméniens récitant les prières de leur liturgie; pendant que le nonce du Pape et l'archevêque de Vienne bénissaient le ciment que Sa Majesté posa sur la dernière pierre, par un usage diamétralement opposé au nôtre, bien que le but et la signification symbolique soient les mêmes. L'Empereur visita ensuite l'imprimerie, qui a reçu une extension considérable. Huit presses, dont quelques-unes sont mécaniques, occupant ensemble plus de soixante-dix ouvriers, furent mises en œuvre pour tirer devant ses yeux un exemplaire d'une prière arménienne traduite en vingt-quatre autres langues, tant orientales qu'européennes, et imprimée avec les caractères spéciaux de chaque idiome. Les langues principales d'Europe sont le français, l'anglais, l'italien, l'allemand, le russe, le hongrois, et celles de l'Asie le turc, l'arabe, le persan, l'arménien littéral et vulgaire. Toutefois ce luxe typographique, quelque surprenant qu'il soit, ne peut néanmoins être mis en parallèle avec le même travail exécuté par les Méchitaristes de Venise, qui ont à leur disposition les types les plus modernes et les plus rares, tels que ceux du caractère syriaque Estrangeloz, de l'hébreu et du chinois; tandis que le caractère oriental, dans le travail dont nous parlons, se borne à un type Arabeneski assez correct.

Jusqu'à l'an 1806, nos religieux n'avaient cessé de pu-

blier chaque année à Trieste quelque ouvrage; mais ces impressions n'avaient ni la correction, ni l'importance de celles de leur nouvel établissement. Leurs presses ne furent réellement restaurées qu'en 1816; et jusqu'en 1837, on compte environ vingt-un ouvrages arméniens. Ils achèvent en ce moment un dictionnaire arménien-turc, qui sera suivi de la contre-partie en turc-arménien, publication fort utile pour les sujets de l'empire ottoman. Ils ont également mis au jour un certain nombre d'ouvrages turcs, mais imprimés avec des caractères arméniens. Désormais ils veulent aussi employer le caractère Neski, surtout pour l'arabe et le persan; et leur premier essai a été fort heureux dans la publication d'un ouvrage mystique de Djelalleddin Roumi, traduit du persan par M. Rosenzweig, orientaliste fort versé dans la connaissance de cette langue, ainsi que le prouve déjà son édition du poëme de *Joseph et Suleïcha* [1].

L'imprimerie des Méchitaristes de Vienne n'est pas seulement destinée, comme celle de Saint-Lazare de Venise, à donner des éditions d'ouvrages arméniens propres à accroître la culture intellectuelle de leur nation; on peut dire qu'elle a quelque chose de plus complet et de moins exclusif, puisque l'Occident y est au moins aussi en honneur que l'Orient même. Car il faut savoir que monseigneur Aristaces Azaria a conçu la généreuse idée de créer une société bibliographique semblable à la société des *bons livres*, chez nous, dans le but de développer l'instruction du peuple, et de répandre au milieu de lui des ouvrages qui serviront à l'affermir dans la foi catholique. Outre une infi-

[1] Le titre est ainsi conçu : *Auswahl aus den Diwanen des Mewlana Dschelaleddin Rumi aus dem Persischen mit beigefügten Original texte*, etc. Wien, 1838.

nité d'ouvrages allemands, on y imprime encore des livres français, hongrois, italiens et latins. Tout cela se vend dans la monarchie autrichienne, et le profit commercial qui peut en résulter constitue la principale et peut-être l'unique ressource du couvent.

Si, après avoir essayé de faire connaître l'origine et la consolidation de cet institut si digne d'intéresser les catholiques, nous voulions entrer dans le détail des autres observations avantageuses pour l'ordre en général et pour chaque membre en particulier, nos éloges fatigueraient le lecteur. La qualité d'étranger attaché à la même foi orthodoxe suffisait d'abord pour nous attirer l'accueil le plus hospitalier; mais, comme à ce titre nous réunissions celui d'ami des lettres arméniennes, alors nous avons été honoré d'une attention vraiment trop flatteuse. D'ailleurs les Arméniens catholiques sont naturellement portés à aimer la France, par l'effet de l'expérience qu'ils ont faite, depuis plus de deux siècles, que son gouvernement est et a toujours été en Orient leur unique et légal protecteur. Pendant notre séjour à Vienne, la cellule des deux jeunes pères Thomas et Alexandre s'est convertie en une école, où nous apportions, en échange de la langue arménienne, notre propre langue. Le savoir et l'habileté de nos maîtres, en étalant à nos yeux toutes les richesses de la grammaire et de la littérature, dotées si richement par Moïse de Chorène [1], Elisée et Nersès-le-Gracieux, stimulaient heu-

[1] Moïse de Chorène et Elisée sont deux historiens qui ont ouvert l'ère littéraire de la nation arménienne, et qui sont devenus classiques l'un et l'autre par la pureté et l'élégance de leur diction. Le premier offre un intérêt incomparablement plus grand, en ce qu'il remonte aux origines de la monarchie, et qu'il indique des sources précieuses et aujour-

reusement notre ignorance; et nous avons encore mieux compris quel parti on en pouvait tirer, soit pour l'exégèse sacrée, soit pour l'histoire générale de l'Église et du christianisme en Orient. L'insatiable avidité de savoir, qui tient en éveil l'esprit de ces jeunes religieux et de leurs confrères sur tous les points capitaux de la science, nous fait concevoir de belles espérances sur l'avenir de la congrégation, et sur les avantages que le reste de la nation doit en retirer. Ils comprennent parfaitement que leurs travaux antérieurs ne sont guère que préparatoires, et qu'il leur reste encore beaucoup à faire pour rivaliser avec la maison de Venise, dans les travaux d'érudition historique et philologique. Mais ils se sentent la force de tenter cette lutte; et ils nous répétaient avec assurance qu'ils ont à leur disposition des matériaux assez complets pour écrire une histoire de leur église plus exacte que celle de *Tchamtchéam* [1]. Ils se disposent même à imprimer prochainement un exposé des huit premiers conciles généraux d'Orient.

Nous ne pouvons trop les encourager tous à marcher d'un pas ferme et soutenu dans la voie qu'ils se sont ouverte par leurs sueurs et leur patience; et nous serions trop heureux, si ce public hommage de reconnaissance

d'hui inconnues; tandis que le second se borne à décrire les guerres religieuses qui mirent aux prises la Perse et l'Arménie, lors de l'établissement du christianisme. Nersès peut être considéré comme le saint Chrysostôme de la littérature arménienne.

[1] Tchamtchéam était un religieux de la congrégation de Venise, vivant à la fin du dernier siècle. Il a composé une histoire générale en trois gros volumes in-4, dans laquelle il fait entrer les documents fournis par tous les principaux historiens. Cette compilation savante est extrêmement précieuse pour la connaissance de la vie politique et religieuse de sa nation, et l'on peut aussi y trouver une multitude de renseignements relatifs à sa littérature.

rendu à la société des Méchitaristes de Vienne pouvait, en exprimant notre gratitude, être pour les membres un nouveau motif obligatoire de remplir plus promptement les espérances qu'ils font naître chez ceux qui les visitent et qui les connaissent.

En réclamant de nouveau l'indulgence du lecteur, nous le prions de ne considérer cette notice sur une congrégation particulière que comme un épisode ajouté à l'étude que nous nous proposons de faire, pendant notre voyage, sur l'état des Arméniens catholiques de l'Orient, et sur les Grecs orthodoxes répandus dans les îles de l'Archipel, ou disséminés sur la côte de l'Asie Mineure. Puis, si Dieu nous juge digne de remplir le plan que nous avons conçu, nous pourrons dire aussi quelle est la situation des églises et des couvents catholiques de la Syrie, en même temps que nous jugerions comme très-utile d'ajouter quelques considérations sur les autres églises qui ont eu le malheur de se détacher du centre de l'orthodoxie.

---

## A EUGÈNE ***.

Syra, ce 1er décembre 1837.

Bien cher ami, prends ta carte d'Europe ou de Grèce, et cherche au milieu des îles de l'Archipel celle du nom de Syra. C'est là le lieu d'où je t'écris. J'y ai été retenu par un accident arrivé au bateau à vapeur de Constantinople correspondant avec celui qui m'a amené de Trieste. Il s'est rencontré avec le bateau français dans un canal assez étroit, et, comme notre capitaine, qu'on dit être un homme d'énergie, ne voulait pas, d'après certains règlements de marine que je ne connais point, céder le vent au bateau autrichien, il l'a heurté dans le flanc, et ce dernier a eu beaucoup de peine à regagner Constantinople, où il reste à se réparer. J'ai donc été forcé d'attendre quatre jours le bateau français, qui doit venir ce matin, et qui me transportera ce soir à Smyrne. Le second jour, je serai enfin à Constantinople. J'ai l'avantage de ne jamais m'ennuyer, parce que je ne me trouve pas seul. Je suis tellement dominé par toutes les idées diverses que m'inspirent les lieux que je parcours, que tout me devient une continuelle étude. Ainsi, j'ai profité de mon court séjour ici pour explorer l'île et m'enquérir de son histoire. Elle m'a paru digne d'intérêt; et j'y ai trouvé matière à une *troisième lettre*, qui est presque achevée, et que je vous enverrai dès mon arrivée à Constantinople. Tu la feras passer immédiatement à mon frère, ainsi que la *seconde*, que tu trouveras ci-incluse. Je lui recommande encore de veiller à leur inser-

tion dans un journal catholique, toutefois si on les en juge dignes. Lis-les, si tu as le temps, et dis-moi franchement ce que tu en penses. Depuis que je suis parmi les Grecs, je mets un peu de côté mes langues plus orientales, pour m'occuper en passant de celle-ci. En quelques jours, à l'aide d'un petit livre de dialogues très bien fait, que je me suis procuré par hasard en Allemagne, je suis parvenu à comprendre les autres et à me faire comprendre, pour les choses nécessaires de la vie. Je babille le plus possible avec ces Grecs, que je ne puis me lasser de regarder; parce qu'ils ont conservé extérieurement quelque chose de cet air fier et de cette beauté que nous supposons chez les anciens Hellènes, et que chacune de leurs paroles me rappelle leurs anciens auteurs, qu'eux-mêmes ne connaissent pas. Toutefois, comme je le dis dans ma troisième lettre, il ne faut venir ici qu'avec des *souvenirs*. Le présent y est bien triste. On trouve une grande misère et de la barbarie chez cet ancien peuple civilisateur; et l'on voit une effrayante stérilité dans tous ces lieux que notre imagination peuple de fontaines, de cascades, de bosquets, d'orangers et de citronniers.

Voici sommairement quel a été mon itinéraire. Parti de Trieste le 16 au soir, par une mer extrêmement violente, j'ai passé toute la nuit et la journée du lendemain dans les pénibles souffrances du mal de mer. J'arrive le 17 au soir dans le port d'Ancône et je me lève de mon lit de douleur pour saluer le drapeau tricolore, qui flotte sur la citadelle; puis, en apercevant la terre, je me sens comme miraculeusement guéri. Je déjeune, dîne et soupe comme quatre en même temps, puisque je n'avais encore rien pris; et, dès ce moment, ayant sans donte payé le tribut suffi-

sant à la mer, je suis aguerri contre elle, comme un vieux matelot; au point que, dans les bourrasques que nous éprouvons presque continuellement, je suis le seul des passagers novices à me promener fièrement sur le pont, et à contempler ce magnifique spectacle des flots écumants et courroucés. Le 19, je débarque à Corfou, première terre grecque que je vois. Le temps est magnifique; une température de printemps échauffe l'air. C'est le seul beau lieu de la Grèce que j'aie encore vu; l'île est boisée d'oliviers , et on y voit réellement dans les champs des orangers, des citronniers et des aloès. Le 19 au soir, je repars, et, à une heure de la nuit, le capitaine vient, d'après ma recommandation, me réveiller, pour que je voie l'île d'Ithaque. La lune se lève et répand une clarté douteuse sur les rocs de l'île. C'est précisément le moment favorable : parce qu'on peut lui supposer toutes les formes et toute les beautés homériques. Le 20 au matin, j'aperçois Missolonghi, dont il ne reste que quelques masures; et je fais mon entrée dans ce célèbre golfe de Lépante, où la chrétienté porta le premier coup mortel à la puissance ottomane. Patras, où nous débarquons à huit heures, est une ville qui s'élève lentement sur un terrain désolé par la guerre. J'y visite notre consul, jeune et élégant Parisien, nouvellement arrivé depuis dix jours avec sa jeune femme, et que je trouve presque au désespoir; tant il est déçu sur la nature des lieux. Le 21, je passe devant Navarin, et je reste toute la journée sur le pont à contempler les monts de l'Arcadie, de la Messénie, de la Laconie, de l'Argolide; et ces pics, dont les plus élevés étaient déjà couverts de neige, me semblent, sous leur beau soleil, entourés des ombres de tous les grands hommes que mon imagination

évoque à plaisir. Au soir, le vent fraîchit; il augmente : et nous mettons deux jours, au lieu de onze heures par un temps favorable, pour arriver dans le golfe de Salamine. Le 24, j'entre dans le Pirée. C'est là que je sens surtout renaître mon ancien amour pour la littérature grecque. Je prends une misérable voiture comparable à nos plus laids coucous, et je dis à l'Athénien : Εἰς τὴν Πόλιν. Il me comprend : c'est encore la manière de désigner Athènes. Je visite par un beau ciel (car le ciel y est toujours infiniment plus beau que la terre), les ruines du Parthénon, de l'Aréopage, du temple de Jupiter-Olympien, etc., etc. Quels noms ! n'est-ce pas? Et comme ces lieux doivent me donner des émotions ! Je pense à toi, si plein de goût et de sentiment pour les arts; et je fais la comparaison de ce que ces lieux étaient autrefois avec l'état chétif de la capitale actuelle d'Othon. Le soir, je remonte sur le bateau à vapeur, où j'achève l'article des Méchitaristes, que j'ai fait pendant la traversée, au milieu du roulis des vagues et des coups de vent. Le dimanche matin, j'arrive juste à temps pour entendre la messe dans la cathédrale des catholiques de Syra.

Ma prochaine lettre t'expliquera ce mot. Ainsi tu vois, qu'à part le retard, j'ai toujours été heureux dans ma traversée, et que ma santé est toujours bonne. Adieu.

## A EUGÈNE ET A LÉON.

Péra, ce 6 décembre 1837.

Cher frère, j'arrive bien portant à Constantinople; et me voici entre Stamboul et Galata, vis-à-vis la pointe du sérail, dans cette rade magnifique, dont toutes les descriptions n'exagèrent pas la beauté. Je débarque aussitôt; et la première personne que je rencontre au bureau de l'agence des *vapeurs françaises* est un ancien condisciple du cours de turc à la Bibliothèque du Roi. Nous nous embrassons comme des frères, et il me donne l'adresse de Cor, qui demeure chez le *reis-effendi*, ou ministre des affaires étrangères. J'y cours, et je le trouve avec une joie inexprimable. C'est lui qui doit me défrayer et me soutenir, en attendant l'argent que je vous ai demandé au mois d'octobre, et que je n'ai pas trouvé, non plus que vos lettres que j'attendais. Il ne me reste que trois napoléons; et certes, j'aurais été fort embarrassé ici, comme je vous l'ai déjà dit, sans la présence de Cor. A la vérité, je ne me serais pas aventuré sans l'espoir de le rencontrer. Nous nous promettons tous les deux de bien étudier la langue et les mœurs du pays. Nous sommes arrivés précisément à l'époque la plus intéressante de l'année, pendant le ramazan, qui est le carême turc, comme tu sais. Le soir, les mille et une mosquées de la ville étaient toutes illuminées.

Je ne suis pas encore logé : je suis descendu provisoirement dans un hôtel, et je fais chercher par mes religieux arméniens, pour qui j'avais des lettres de recommandation,

une demeure dans une famille arménienne, si la chose est possible. Je donnerais beaucoup pour qu'ils eussent la main heureuse; ce logement me serait très-profitable. Je suis donc à Péra, chez une brave Française de Versailles, qui m'a reçu avec une grande honnêteté, et qui me sert à la parisienne; mais j'aimerais mieux le mince service turc, et demeurer chez des Turcs, ou chez d'autres orientaux.

La peste a cessé ici, quinze jours avant mon arrivée, et je puis errer sans craindre dans les rues et les bazars. Toutefois elle était à Smyrne, où je suis débarqué samedi pendant trois heures, et où j'ai eu le temps d'aller au café du Pacha fumer un narguilé ou pipe persane, et boire du moka. Puis, j'ai été présenté au vicaire apostolique, près de qui l'évêque de Syra me recommandait. De plus, j'ai retrouvé un de mes amis de Vienne, qui était arrivé la veille. Il semblait que nous nous étions donné rendez-vous.

Le temps que j'ai mis à finir ma troisième lettre m'ôte celui de t'écrire plus longuement; je ne veux pas manquer le départ du bateau, qui a lieu à l'instant.

Une autre fois je vous en dirai davantage. J'attends mes effets et mon argent : écrivez-moi. Je vous embrasse tous les deux, ainsi que la femme et les enfants de Léon.

*P. S.* Je te prie de me faire recevoir dans l'Association de la Propagation de la Foi, comme simple membre; mon article te dira pourquoi.

# LES CATHOLIQUES DE L'ARCHIPEL.

Syra, ce 30 novembre 1837.

Hier, à l'aube du jour éclairant encore à peine les cimes vaporeuses de l'île de Salamine et les collines plus rapprochées du Pirée, nous entrions dans ce port dont le nom s'associe naturellement à tout ce qu'il y a eu de grand et de glorieux dans la Grèce. Notre œil cherchait les lions de marbre qui en gardaient l'entrée, lorsque nous nous rappelâmes que l'un d'eux se tient majestueusement aujourd'hui à la porte de l'arsenal de Venise. Sur ce rivage, où se construisent sans ordre des maisons d'une forme moderne, il ne reste aucun vestige des immenses murailles qui l'entouraient, et dont le prolongement allait, sur deux lignes parallèles, se réunir à l'enceinte d'Athènes. La route nouvellement ouverte qui mène à la ville n'est plus l'ancienne voie; et le pays qu'elle traverse est tellement nu et calciné par le soleil, qu'on se demande à plusieurs reprises si cette terre désolée est bien réellement celle si vantée par les poëtes, et dont l'image nous apparaît dès l'enfance parée de couleurs riantes et vives, propres à nous faire dédaigner le climat fortuné de la France. Si celui qui aborde aux rives de la Grèce ne veut point être tristement déçu, il doit remonter au delà de deux mille ans, et la juger sous l'impression de ses souvenirs classiques. Le passé seul peut compenser la réalité du présent, et nul doute qu'on ne rangeât parmi les fictions de la mythologie tout ce que les historiens nous racontent des merveilles de l'art

pendant leur âge, si le temps, pour sauver, en quelque sorte, la bonne foi assez équivoque des Grecs, n'avait épargné quelques monuments, qui demeurent comme d'irréfragables témoins de leur véracité. Ces ruines principales sont au nombre de trois : le temple de Jupiter Olympien, celui de Thésée, et l'Acropole. Après les voyageurs et les écrivains illustres qui ont décrit si savamment ces chefs-d'œuvre anciens, nos éloges seraient bien faibles et probablement inutiles. Mais un autre motif nous empêche d'essayer même cette description, c'est qu'elle ressemblerait à une appréciation esthétique de l'art païen ; tandis que notre but est de ramener ici toutes nos considérations au point de vue catholique. En passant devant l'Attique et Athènes, nous ne pouvions ne pas jeter un regard d'admiration sur ce peuple, qui, transmettant au reste de l'Europe les lumières et la science, qu'il avait reçues de l'Égypte et de la Phénicie, fut réellement dans l'antiquité comme la nation médiatrice de l'Orient et de l'Occident.

Une petite île jetée au milieu du groupe des Cyclades, à quelques trente lieues de l'Attique, nous ramène à notre sujet : c'est Syra, une des îles de l'Attique, du côté de la Turquie, enclavée dans le royaume de la Grèce. Lorsqu'on arrive dans la rade, la ville, qui porte le même nom que l'île, présente un curieux et plaisant aspect. Ses maisons blanches, aux toits plats, aux fenêtres étroites et rares, et dont la façade est universellement tournée vers la mer, sont étagées irrégulièrement sur une haute colline, dont la base commençant au port se termine en cône parfait. Derrière s'élève une chaîne de montagnes découpées en deux pics réguliers, qui dominent la ville, et l'abritent des vents du nord et de l'ouest. Le voyageur, qui se hasarde dans le

labyrinthe des ruelles de la cité grecque est tout surpris, lorsqu'après avoir gravi péniblement jusqu'au milieu de la colline, il voit cette forêt de maisons, qu'il croyait d'abord, par un effet d'optique, agglomérées en une seule ville, séparées par une petite plaine et un ruisseau, qui forme la limite de deux villes bien distinctes, désignées sous le double nom de supérieure et d'inférieure. L'étonnement augmente, quand il apprend que la partie supérieure est exclusivement catholique, et la basse ville attachée à la communion grecque.

D'où provient cette différence? Les citoyens de ces deux cités n'auraient-ils pas la même origine, ou les uns auraient-ils eu plus de courage et de constance à conserver la foi que les autres? A quelle époque et à quelle cause peut-on assigner ce bizarre assemblage? Telles sont les questions qu'on se pose involontairement et que nous voulons tâcher de résoudre.

La mythologie des temps héroïques étend sur toutes les origines de la Grèce des ombres flatteuses, qu'il est souvent impossible à la pure critique de dissiper. Comment, en effet, distinguer le point qui sépare la fiction de la vérité, ou comment dégager celle-ci de l'enveloppe étrangère que l'incrédulité ou l'ignorance y ont ajoutée? D'un autre côté, si l'on rejette les renseignements fournis par les poëtes, on se prive d'un secours que nul autre ne peut quelquefois suppléer.

Nous dirons qu'on a vu dans Syra l'ancien Scyros, dont Homère et Ovide font mention, et où Achille fut caché durant son enfance. L'origine de ce nom serait celui de Sirius, fils d'Apollon et de Synope, fille d'Asope, à qui son père aurait donné pour résidence cette île, située en

face de Délos, où il eut d'abord sa cour et ensuite des autels. Nous laissons au lecteur entière liberté d'admettre ou non cette étymologie ; et si nous en proposions une, nous préférerions peut-être la chercher dans le mot sémitique *Tsoar* ou *Sour*, le même que le nom de Tyr, capitale de la Phénicie, vu qu'un des pics de l'île porte encore le nom de Phénissa ; et que réellement la signification de *Rocher* lui convient parfaitement : car, sur toute sa surface, qui a près de dix lieues de circonférence, elle ne présente qu'un amas de rocs et de pierres, à peine recouvert en certains endroits de quelque terre végétale [1].

L'histoire nous apprend qu'elle fut la patrie de Phérécides, maître de Pythagore ; et, si nous la consultons sur les âges ultérieurs à la domination des Athéniens dans l'Archipel, nous avons lieu de présumer, qu'avec les autres Cyclades, Syra passa successivement sous la puissance des Ptolémées, rois d'Égypte, et sous celle de Mithridate et des Romains, qui érigèrent ces îles en province, en même temps que la Lydie, la Phrygie et la Carie. Quand l'empire d'Orient se constitua, les empereurs grecs demeurèrent les maîtres paisibles de l'Archipel, jusqu'à l'année 1207, où Marc Sanudo, noble vénitien, fut créé duc de Naxie et d'un certain nombre des îles de l'Archipel, parmi lesquelles Syra devait être comprise.

Toutefois, une tradition du pays rapporte, qu'à une épo-

[1] Il n'est pas inutile de remarquer qu'un passage du traité d'Héraclide de Pont, conservé par Étienne le géographe, nous apprend qu'Oliaros, qui est vraisemblablement l'Antiparos des Grecs, était une colonie des Sidoniens. Or, Antiparos n'est située qu'à une dizaine de lieues de Syra. Thucydide, dans le premier livre de son admirable histoire, rapporte que les Phéniciens possédèrent les premiers toutes les îles de l'Archipel, bien avant l'arrivée des Cariens.

que qu'il serait difficile de préciser, toute la population de l'île fut décimée par la peste, à l'exception de quarante femmes qui se trouvèrent réduites à un triste veuvage. Par hasard une galère vénitienne vint aborder à la côte; et le capitaine, ayant connu la singularité du fait, choisit parmi ses rameurs quarante hommes qui devinrent les époux des quarante femmes. Ce récit populaire signifie probablement que la population fut recrutée, sinon renouvelée entièrement par les Vénitiens, au temps où ils tenaient le sceptre de la Méditerranée.

Il est bien certain que les habitants de la ville supérieure doivent avoir une origine latine. L'usage de la langue italienne qui s'est perpétué parmi eux, leur habitude distinctive de prononcer certaines lettres de l'alphabet grec selon le dialecte vénitien, les traits du visage, l'antipathie qu'ils manifestent pour les Grecs, la désinence des noms propres : tout enfin démontre clairement qu'ils viennent de l'ouest de l'Europe; et, n'était le costume et certains usages orientaux qu'ils ont forcément adoptés, on se croirait, en gravissant les rues montueuses de leur ville, dans quelque province de l'Italie. Parmi les noms de famille, quelques-uns sont français; ils ont été apportés soit par des aventuriers, soit par des artisans, que l'espoir d'exercer avantageusement leur métier y attirait des autres parties du Levant.

Jusqu'à la dernière révolution de la Grèce, cette colonie latine composait l'unique population de la ville et de l'île. Les moyens de subsistance étaient le négoce et la culture du peu de terrain que la nature livre au bras des habitants. Plusieurs d'entre eux allaient servir comme hommes d'affaires ou comme simples serviteurs dans les consulats des

Échelles ou dans les ambassades de Constantinople, où ils se distinguaient généralement par leur intelligence et leur probité. Ils revenaient toujours, comme les Suisses, dans leur patrie, lorsqu'ils avaient amassé un petit pécule, propre à augmenter l'aisance de la famille.

La colonie avait sa constitution propre, dont la forme était une république aristocratique, nouvelle preuve que ceux qui l'avaient établie sortaient de Venise. Six chefs élus chaque année par le peuple formaient une espèce de sénat, statuant sur les lois et veillant au bien-être de la société. Une sage influence théocratique tempérait ce pouvoir; puisqu'il soumettait toutes ses délibérations à la sanction de l'évêque. Lorsque l'île passa sous la domination turque, la liste des chefs était présentée au Grand-Seigneur; et on lui offrait en même temps le tribut annuel de 15,000 piastres, moyennant quoi il confirmait l'élection, et s'engageait à protéger l'île contre les attaques des pirates.

Au temps où les Jésuites avaient le soin des missions en Orient, ils administraient Syra et les autres îles, telles que Tinos, Andros et Mycone. Tournefort nous dit [1] qu'il en trouva huit à Naxie, capitale du Naxos, instruisant la jeunesse et évangélisant le peuple. La foi catholique fit une perte irréparable, quand ils furent rappelés de ces lieux, devenus plus tard la conquête des Russes, sous Catherine; parce que nul autre enseignement ne put contrebalancer l'influence des propagandistes schismatiques. C'est ainsi qu'on compte actuellement à peine 300 catholiques dans la même île de Naxos; tandis que, du temps de Tournefort, les principales églises de Naxie seule étaient

[1] *Relation d'un voyageur au Levant*, t. I, p. 258.

au nombre de dix-sept; et huit couvents réunissaient une multitude de religieux. Les Jésuites se sont maintenus à Syra et dans l'île voisine de Tinos, et le peuple y bénit leur zèle apostolique.

Les efforts de ces religieux ont été secondés efficacement, durant les quinze dernières années, par un homme que le ciel semble avoir envoyé à l'église de Syra pour la conserver, au milieu des circonstances critiques où elle s'est trouvée. Il se nomme Louis-Marie Blancis. Il occupe le siége épiscopal de l'île, et est le délégué apostolique de la Grèce. Nous n'avions pour nous présenter devant lui d'autre titre que celui de catholique; et certes il suffit dans ces lieux où la foi n'a jamais été aux prises avec le doute, surtout près des hommes qui l'alimentent et la fortifient. Pendant le long entretien que nous eûmes avec ce digne prélat, entretien qu'il égayait par son aménité naturelle, nous essayâmes de surprendre sa modestie et de lui arracher quelques aveux sur sa vie passée. Nous les reproduirons fidèlement ici; et le lecteur comprendra facilement combien ils sont au-dessus de tout éloge.

Monseigneur Blancis est né à Turin vers l'an 1772. Appelé par sa vocation à l'état ecclésiastique, il entra dans l'ordre de Saint-François et reçut les ordres. Un désir irrésistible de travailler à étendre le royaume de Dieu parmi les peuples infidèles ou hétérodoxes de l'Orient le porta à passer à la propagande. Il quitta l'Italie, à l'époque où les Français entraient victorieux dans Rome, et se retira à Smyrne. Sa charité a élevé dans cette ville un monument auquel s'attachera le souvenir impérissable de son nom, et qui ne pouvait être conçu et exécuté que par le catholicisme. Sur un roc aride situé à l'extrémité du golfe, qui forme le port de la

ville, il a fait bâtir un hôpital, uniquement destiné au traitement de ceux qui sont atteints de la peste, maladie terrible, qui semble avoir établi son domicile dans les rues sales et étroites de la cité turque. Pendant dix-huit ans, il a rempli les fonctions d'aumônier, et l'on peut dire aussi de frère infirmier, près des malades; et là il se trouvait amplement dédommagé de ses fatigues et de ses dangers par les conquêtes multipliées qu'il faisait à la foi. Elu préfet de l'ordre des Franciscains, il fut obligé de quitter Smyrne et d'aller à Constantinople. Il avait trouvé le moyen d'utiliser aussi heureusement son zèle dans la capitale ottomane, lorsqu'on lui proposa le siége de Syra, dont l'église, faute de pasteurs, courait risque de se perdre, ainsi que celles de plusieurs îles environnantes. Il accepta ce nouvel emploi comme un des avant-postes que Dieu lui confiait, dans la guerre que les Grecs dissidents suscitaient aux catholiques. Pour comprendre cela, il faut savoir que la position de ceux-ci était devenue très-délicate, au temps de la dernière révolution. Les Grecs, qui avaient toujours affecté de les rejeter du sein de la nation, comme soumis à un pouvoir spirituel étranger et par conséquent antinational, redoublèrent alors d'animosité. Ils leur reprochaient injustement de refuser à la cause de l'affranchissement de la patrie un concours dont ils ne voulaient aucunement. D'ailleurs, nous le demandons de bonne foi, quel avantage les catholiques pouvaient-ils espérer du triomphe de la cause grecque, lorsqu'ils avaient de si fortes raisons de croire que les vainqueurs déploieraient à leur égard une intolérance plus hostile que l'indifférence assez tolérante des Turcs? Dans l'incertitude où ils étaient du résultat définitif de ces événements, le parti le plus raisonnable qu'ils devaient

prendre était de rester dans un état complet de neutralité; c'est aussi ce qu'ils firent.

Cependant les Grecs, exaspérés par les revers qui les accablaient quelquefois dans la lutte douteuse qu'ils soutenaient contre la Porte, s'en prenaient aux catholiques, qu'ils disaient les abandonner; et alors ils se disposaient à tirer des représailles terribles de ces prétendus ennemis. Un jour, ils menacèrent les habitants de Syra de monter à leur ville et de la livrer au pillage; déjà même ils commençaient les hostilités, lorsqu'une goëlette française, nommée l'*Estafette*, entre à pleines voiles dans le port. Les catholiques viennent implorer l'assistance de ces libérateurs inattendus, et ils l'obtiennent. Le capitaine, homme d'énergie, déclare que si les catholiques ne sont pas respectés, il détruira la cité grecque, qui commençait à s'élever sur le port. Les Grecs promettent de déposer les armes; et les catholiques, pour témoigner au ciel leur reconnaissance, suspendent à la voûte de leur église patronale de Saint-Georges, en forme d'ex-voto, une petite goëlette d'argent, exécutée sur le modèle de la grande qui les avait sauvés. Nous avons vu nous-même ce témoignage de leur gratitude glorieux pour notre nation; et nous savons qu'en plusieurs autres circonstances, ils ont trouvé leur salut en se mettant sous notre protection. Ainsi, à la prière de monseigneur Blancis, l'amiral de Rigny, qui commandait la station du Levant, laissait continuellement dans le port un bâtiment de guerre, pour défendre au besoin les catholiques syriotes.

La France est encore dans le Levant la protectrice de l'orthodoxie. Si la cause de la foi pèse bien peu dans la balance politique de ceux qui nous gouvernent, du moins,

en vue de l'intérêt et de l'honneur national, ils ne négligent jamais le moyen d'action que donne notre titre de puissance très-chrétienne, et qui suffit pour nous assurer l'alliance et l'amour des catholiques d'Orient. Tous ont les yeux tournés vers notre patrie; et ils sont fiers d'arborer, dans les jours de solennité, le drapeau français sur leur église. Quelle n'est pas leur consolation, lorsque celui qui les visite leur apporte des paroles d'encouragement, lorsqu'il leur raconte tous les progrès de notre clergé dans la piété et dans la science, et qu'ils le montrent assisté d'une jeunesse laborieuse et zélée, qui a juré aussi de consacrer tous les instants de sa vie à la défense et à la propagation de la vérité!

Il est assez remarquable que notre gouvernement, qui se déclare ailleurs si franchement athée, prenne ici un caractère orthodoxe, et qu'il ne change rien à l'ancienne législation des consulats. Ainsi, chaque consul a sa chapelle et un prêtre qui la dessert. A Syra, c'est encore un vieux et digne capucin. Nos agents s'efforcent, d'une manière louable, de favoriser les missions des Lazaristes; et c'est à eux que recourent toujours avec succès les catholiques de toutes les nations. La liberté du culte, accordée aux Arméniens de Constantinople par le crédit de notre ambassadeur, prouve la justesse de cette observation. En outre, plusieurs membres du clergé reçoivent quelque modique allocation, qui devient aussitôt, dans ces contrées si pauvres, une ressource très-profitable. Le bon évêque de Syra nous parlait avec reconnaissance de la pension de 300 francs qui lui est remise fidèlement chaque année.

Pour revenir à la vie de ce prélat, que nous avons interrompue en développant quelques considérations acces-

soires, nous ajouterons qu'en venant prendre la direction de son troupeau, il le trouva dans un état de découragement et d'affliction très-grande. Les deux ou trois religieux qui lui prodiguaient leurs soins, n'ayant pas un caractère temporel assez imposant, ne pouvaient imprimer aux Grecs la considération nécessaire à la prospérité du culte catholique. Chaque jour, la ville inférieure s'accroissait rapidement, en recevant dans ses murs tous les Grecs que les événements politiques y poussaient, comme vers un lieu de refuge, et tous les étrangers que l'espoir de quelque gain y attirait. Ce ramas de population, composée d'hommes sans croyances ou de toutes les croyances, n'offrait point à l'ancienne colonie de fortes garanties de sécurité; aussi monseigneur Blancis commença-t-il l'exercice de ses droits épiscopaux par fixer une ligne de démarcation infranchissable aux habitants de la ville basse, et qui détermine la limite de la ville supérieure. Jusqu'à présent aucun infidèle n'a pu la dépasser et s'introduire dans la cité orthodoxe. Voici la cause principale de la conservation de la foi et de la piété parmi les catholiques. Nous pouvons dire encore à leur louange qu'ils ont un caractère national, propre et bien distinct; à tel point, qu'à l'époque de la constitution du nouveau gouvernement, ils ne voulaient pas se donner aux Grecs ni retourner sous la domination des Turcs, mais bien former une petite république indépendante, comme celle de Saint-Marin, ayant son port libre et ses autres franchises. Ce beau rêve de liberté s'est évanoui sous le souffle de la diplomatie européenne; et les vieux Syriotes ont été incorporés à ce qu'on appelle le gouvernement grec.

Monseigneur Blancis s'occupa de la réparation des

églises, qui étaient dans l'état le plus déplorable. Tout le troupeau voulut contribuer à cette sainte dépense, et les plus pauvres apportèrent leur *lepta*[1]. Quatre églises furent bâties ou restaurées. Celle de Saint-Georges, qui couronne le sommet de la colline, a obtenu par sa position le titre de cathédrale. Elle est située près de l'évêché, petite maison simple à deux étages, d'où l'œil plonge sur les deux villes, et embrasse un horizon immense, dont les îles de Tinos, de Mycone et de Délos, perdues dans une mer azurée, sont les principaux points d'arrêt. Cette modeste demeure n'était pas entièrement achevée, lorsque nous la visitâmes; et monseigneur Blancis, qui craignait de notre part quelque reproche de luxe, avait bien soin de répéter que la vétusté de sa première demeure, qui menaçait ruine, l'avait forcé à ce surcroît de dépenses. Du reste, avant de songer à soi, il avait pourvu à toutes les nécessités de son troupeau. Il avait institué des écoles et fait réparer près de cinquante chapelles. Le nombre de ces chapelles s'élève à plus d'une centaine; et elles sont dispersées dans toutes les parties de l'île, à cause d'un ancien usage, emprunté à la liturgie grecque et arménienne, qui défend aux prêtres de célébrer le même jour plus d'une messe dans la même église. La piété des fidèles avait imaginé de multiplier indéfiniment le nombre des lieux propres à la célébration du divin sacrifice, afin de compenser par ce moyen la rigidité liturgique de l'Orient.

Comme les prêtres chargés de l'administration du diocèse étaient tous étrangers, la situation de l'Église était assez précaire; puisqu'elle pouvait manquer de pasteurs,

[1] Nom de la petite monnaie grecque, qui a moins de valeur que le centime. Il faut cent onze *leptas* pour faire un de nos francs.

et que d'ailleurs le nombre de ceux qu'elle possédait n'était pas suffisant pour ses besoins. Monseigneur a voulu remédier à cet inconvénient; et il a choisi, parmi les enfants des écoles primaires, ceux que distinguaient leur aptitude au travail et leur intelligence. Il a complété leur éducation par un enseignement analogue à celui de nos colléges. La rhétorique et la philosophie sont professées par le P. Henri, jésuite belge d'origine, qui nous a paru posséder une instruction solide et variée. Il a vieilli dans les missions du Caucase; et il est versé dans les langues tartare, arménienne et russe. Ce savant est relevé par d'autres mérites infiniment plus grands, nous voulons parler de ceux d'une carrière vraiment apostolique. Ainsi, dans la conversation, nous avons obtenu de sa modestie l'aveu qu'il avait baptisé plus de huit cents idolâtres. La vie spirituelle qu'il mène et les travaux théologiques qui l'occupent ne l'empêchent pas de cultiver l'ancienne littérature grecque. Il a fait des recherches philosophiques sur la mythologie; et c'est lui qui nous a proposé l'étymologie grecque du mot Syra.

Nous sommes entré dans la classe des jeunes clercs; et tout ce que nous avons vu est bien propre à justifier l'espoir que monseigneur fonde sur ses élèves. Il a eu beaucoup de peine à les retenir dans une maison réglée comme nos séminaires; parce que c'était une innovation dans les mœurs du pays, et que d'ailleurs ses ressources ne lui permettaient pas de bâtir un local convenable. Enfin, depuis plus d'une année, les clercs venaient recevoir leurs leçons et passer la nuit dans l'établissement, qui porte aujourd'hui le nom de séminaire. A l'heure des repas, ils retournaient dans leurs familles. Monseigneur Blancis a encore voulu réformer ce point, et il leur a donné un cuisinier,

qui les nourrit, moyennant la rétribution presque incroyable, vu sa modicité, de 6 francs par mois; cependant plusieurs ne peuvent la payer, et c'est la charité pastorale qui pourvoit à leur subsistance.

Monseigneur compte toujours sur la Providence pour se libérer des charges qu'il s'impose; et il nous avouait gaîment qu'elle ne lui avait jamais fait faute. Ses principales ressources consistent dans les dons de l'œuvre de la Propagation de la foi. Si ces dons étaient réguliers et plus abondants, il pourrait, outre une infinité de bonnes œuvres appropriées à la circonstance, bâtir un collége, institution bien utile dans le temps actuel, parce qu'elle sauverait de l'enseignement gratuit des méthodistes, établi récemment dans l'île, un grand nombre d'enfants, et qu'elle exciterait de plus parmi la jeunesse l'amour de l'étude et de l'instruction.

Nous n'avons jamais mieux senti combien belle et utile est l'institution catholique de la Propagation de la foi, qu'en venant sur les lieux pour lesquels elle a été instituée. On connaît seulement alors les ressources créées par cet impôt annuel levé sur la piété des fidèles; et l'on entrevoit toute la profondeur de la charité chrétienne, qui, dispensée sagement, devient une cause de salut ou de rachat pour une infinité d'âmes. Une somme modique, qu'on peut prélever facilement sur quelque vanité ou sur un plaisir promptement oublié, devient aussitôt un trésor de joie inépuisable, certains que nous sommes d'avoir coopéré, pour notre part, à l'extension du royaume de Dieu. Si chaque catholique capable de comprendre la grandeur de cette œuvre versait seulement une goutte de sa charité dans le sein de l'association, ce tribut universel forme-

rait comme un océan d'amour, dont nulle force adverse ne pourrait arrêter l'immense effusion.

L'esprit de propagande, né du catholicisme, s'est développé avec lui; car les peuples anciens ne connaissaient que la force brutale, pour imposer leurs symboles ou leurs lois. Il s'est manifesté sous toutes les formes; et celle qui convient le mieux à notre époque est, sans contredit, l'association de la Propagation de la foi; parce que, parmi ses innombrables avantages, elle renferme celui de détruire directement la propagande exercée par les sectes chrétiennes, lesquelles, avec des moyens d'action pécuniairement beaucoup plus grands, n'obtiennent néanmoins aucun résultat.

Puissent tous ceux qui liront par hasard cette lettre entrer avec nous dans l'association, et exercer la double influence de l'autorité ou de l'amitié pour y attirer les autres! Nous les en conjurons au nom de la foi et de la charité.

---

## A EUGÈNE ***.

Constantinople, ce 26 décembre 1837.

Bien cher ami, les quelques mots que je t'ai écrits en arrivant ont pu te faire deviner l'impatience avec laquelle j'attendais vos lettres. En effet, depuis mon départ de Vienne, je n'avais reçu aucune nouvelle, et je craignais beaucoup que, n'étant point averti à temps, tu eusses dirigé mes fonds sur cette ville, au lieu de les envoyer à Constantinople. Le 17 décembre, on m'annonce que le *Scamandre* est venu. Je vole à l'administration des postes, dont le directeur est, par un heureux hasard, un de mes anciens condisciples du cours de turc, et je lui demande s'il n'a point pour moi quelque dépêche. Sur sa réponse négative, je me retire confus et désolé, pensant que mes lettres font quarantaine dans les bureaux de Vienne, et ne pouvant m'imaginer que vous m'aviez oublié. Le 19, je vais voir Cor; et, pendant que je cause avec lui, un des secrétaires du ministre vient lui remettre un gros paquet de lettres; il brise l'enveloppe : juge de ma joie, lorsque je vois quatre lettres pour moi, et qu'après les avoir ouvertes, je lis ce concours de bonnes nouvelles, sur lesquelles je n'osais compter. Le billet de change venait fort à propos renouveler ma bourse. Depuis huit jours il n'y restait plus rien; et j'avais eu recours à l'amitié de Cor, qui me disait encore quelques minutes avant la réception du paquet : « Mon bon ami, ne vous attristez pas de ce re-

tard : vous savez que tout mon argent est à votre disposition ; ainsi nous vivrons en commun tant que vous le voudrez ; je suis dans le cas de venir à votre aide. » La présence d'un semblable ami, dans un tel pays, est chose précieuse, comme te le prouve cet exemple ; et j'ai senti mon attachement et ma sympathie redoubler pour ce brave ami, que j'aime presque autant que toi, ce qui n'est pas peu dire. Il se trouvait dans ta lettre et dans celle de mon frère deux passages qui le concernaient ; je les lui ai lues sur son *divan ;* et je ne pouvais assez me répandre en éloges sur l'établissement de nos bateaux, qui, après un délai de vingt jours environ, établissent des rapports réglés et certains entre Constantinople et Paris. Je puis dire que je suis un des premiers à jouir de ce bienfait ; car, avant le mois de novembre, le service n'était pas aussi régulier entre Marseille et Stamboul. Quant à la ligne des bateaux à vapeur de l'Autriche, je l'ai étrennée en venant jusqu'à Syra à bord du *Kolowrat* Steam-boat, ainsi nommé du nom du ministre de l'intérieur, et qui a pour collègues le *Metternich* et le *Ferdinand.*

Me voici donc à Constantinople, mon Eugène : dans cette ville, où, poussé par je ne sais quel instinct, je voulais venir l'année dernière, à peu près à cette époque. Je t'assure, que si ce n'était la pensée d'amis et de parents bien chers laissés loin de moi en Europe, je n'aurais jamais le moindre regret d'être venu ici. Tout ce pays m'intéresse singulièrement. Je ne puis faire véritablement un pas sans vérifier quelque lecture précédente sur l'Orient, ses usages et son langage. J'ouvre les yeux, les oreilles, afin de ne rien perdre de ce que je vois ou entends. Si je passe dans la rue, je recueille toutes les paroles que je puis saisir, et

je les inscris dans le catalogue turc que je me fais pour mon propre usage. Cette opération si simple me conduit à des applications de règles grammaticales qui me rappellent de longues et pénibles études antérieures. Je demeure près du grand cimetière de Péra; et, lorsque je descends à Constantinople, j'ai toujours soin de le traverser. D'abord, ses allées ombragées de grands cyprès me plaisent beaucoup plus que les rues boueuses de notre quartier; en second lieu, c'est que j'erre parmi une forêt de tombeaux, dont chaque inscription devient une étude pour moi, et me servira indirectement à déchiffrer les autres inscriptions des monuments que j'espère trouver plus tard. A ce sujet, je te raconterai que, l'autre jour, j'étais planté devant la tombe d'un janissaire, essayant d'achever la lecture de son éloge funèbre : un mot mal gravé et déjà à demi effacé par le temps m'arrêtait, sans que je pusse l'expliquer. Je m'épuisais en conjectures, lorsqu'un jeune enfant turc, admirablement beau, vient à moi et me dit : « Voulez-vous que je vous aide? » Je souris à sa proposition, ne lui croyant pas assez de science pour venir à bout de ce style mêlé d'arabe et de persan. Quel fut mon étonnement, lorsqu'il lut toute l'inscription devant moi, sans hésiter, et plus rapidement que je n'avais fait pour la première ligne toute seule! Je lui demandai comment il se faisait qu'à son âge il fût aussi instruit : « C'est qu'on me destine, dit-« il, à devenir iman ; je suis au service d'une mosquée. » Je le comblai d'éloges, et j'intéressai son savoir, en lui promettant de revenir le chercher, les beaux jours, à l'heure de ma promenade, afin de prendre de lui des leçons de lecture lapidaire. Je suis persuadé que cet encouragement servira à son avancement dans l'étude; et je prépare peut-être

un uléma, si dans quinze ans il s'en trouve encore ici. Son nom, que j'ai retenu, est *Osman*. C'est ainsi que je mets tout le monde à contribution ; et souvent il m'arrive d'accoster le dernier portefaix ou ouvrier, pour lui faire une question insignifiante, que j'ai préparée d'avance, seulement pour voir s'il comprend mon turc. Lorsque j'ai été compris je me retire tout fier; et je vais plus loin faire une application de ma leçon du matin. Toute la journée se passe donc à étudier, et, lorsque je quitte mon cabinet, c'est pour aller *baragouiner turc*, travail qui n'est pas le moins pénible de ceux qui m'occupent journellement. A part Cor et deux autres amis que j'ai retrouvés, et dont je te parlerai, je fuis la présence d'un Franc comme celle d'un oiseau de mauvais augure. Je ne veux avoir aucun rapport avec les *civilisés*, qui sont d'ailleurs, pour la plupart, fort incivilisés, et même le rebut de notre civilisation. Je te disais dans ma dernière lettre que je désirais singulièrement être reçu dans une maison arménienne; mais, sur le rapport de l'archevêque catholique des latins, Français pour qui j'avais une lettre de recommandation, après la confidence du patriarche catholique arménien, qui m'avait dit aussi verbalement que ses compatriotes coreligionnaires se défiaient trop des Francs pour les recevoir, et que je ne pouvais espérer cette hospitalité de la part des schismatiques, vu qu'ils suivent dans toute sa rigidité le régime de l'intérieur turc, j'avais presque renoncé à mon chimérique projet. Je me voyais réduit à faire comme tous les autres Francs voyageurs, c'est-à-dire, à me mettre dans une auberge, ou à sous-louer chez quelque Franc une chambre séparée. Cependant, tu verras que j'ai eu le bonheur de parvenir à mon but. Les Méchitaristes de Vienne,

que ma deuxième lettre, datée de Trieste, t'aura fait connaître, si elle t'est parvenue, m'avaient donné des lettres de recommandation pour deux de leurs frères établis ici et dirigeant une école. Ces bons frères, prévenus de mon arrivée, avant de me voir, par d'autres lettres, m'ont reçu avec une cordialité vraiment touchante; il semblait que je fusse un des leurs. Je les avais chargés de faire la recherche de la maison arménienne rêvée si longtemps d'avance, et ils m'avaient répondu : « Si la chose est possible, nous vous la procurerons; laissez-nous deux jours pour chercher quelque personne digne de vous. » Je les remerciai beaucoup, et je commençai à concevoir quelque espérance. Le deuxième jour, lorsque je vais les voir, ils me disent qu'ils ont trouvé ce que je désirais; et le P. Antoine me conduit aussitôt dans une maison voisine. Les maîtres viennent nous recevoir, et font dire par mon truchement, qui était le bon P. Antoine, qu'ils me reçoivent non comme un hôte ou étranger, *mais bien comme un frère*, d'après ce qu'on leur avait dit sur mon compte. J'étais tout confus de cette bonté; et ma reconnaissance s'accrut encore, lorsqu'ils me firent monter dans leur *chambre d'honneur*, destinée à devenir la mienne. C'est de là que je t'écris, et je veux te la faire connaître. Son élégance orientale m'a émerveillé; et elle produit le même étonnement sur ceux qui me visitent. Figure-toi une grande chambre carrée, où je fais en tous les sens, en me promenant, quatorze à quinze pas. Le plafond est sculpté en arabesque; un beau tapis neuf orne le plancher; et le devant, qui, suivant l'usage de ce pays, est un vaste balcon vitré, avançant sur la rue, est rempli par un large sopha recouvert de percale et orné de festons de dentelle, sur lequel huit personnes peuvent s'asseoir, à l'o-

rientale, les jambes croisées ou demi-couchées; des rideaux blancs et verts, entrelacés avec un goût *parisien*, me défendent des regards curieux, lorsque je les tire. Deux commodes à la française, placées vis-à-vis l'une de l'autre, au milieu de la chambre, servent à contenir mes effets de toilette; et aux deux coins situés parallèlement au divan, sont deux énormes armoires peintes en jaune, comme le reste de la chambre, destinées, l'une à contenir mon lit, qui ne s'étend que le soir sur le tapis, et l'autre à servir de bibliothèque pour tous mes livres. Deux tables, qu'on a fait dresser, me servent de pupitre à la Tronchin, en les superposant; et de là je t'écris, trouvant que cet éloge ne te fera rien imaginer au-dessus de la réalité. Les cheminées sont chose inconnue. On les remplace par un vase en cuivre très-élégant, nommé *mangal*, où l'on entretient la braise allumée. Tous les matins, on m'apporte ma provision; et, n'étant pas frileux, je ne la renouvelle pas de la journée. Quant aux chaises, il ne faut pas en chercher. Ce meuble est presque inconnu ici; et véritablement, avec de tels sophas, on peut bien s'en passer. J'ai une antichambre presque aussi grande, et dont la croisée est aussi garnie d'un canapé. Il ne me sert que le matin pour faire ma toilette. Là se trouve une fontaine en marbre, où je puis faire à mon aise toutes mes ablutions.

Voilà, cher ami, une partie des avantages de mon logement, fort rares dans ce pays, et que je dois à l'*Arménien*. Mais j'en ai trouvé d'autres non moins précieux, comme je te vais le dire. Il s'agit de la famille composant la maison. D'abord le mari est un brave homme, fou de la civilisation française, et qui cherche, le plus possible, à

s'en rapprocher. Ainsi il a rejeté l'ancien costume arménien, composé du manteau et du bonnet; et il a revêtu le pantalon et la redingote, puis le *fes* turc. S'il ose, dans quelques années, il prendra le chapeau ; mais les Turcs ne le permettent pas encore. Sa femme, âgée de trente-six ans environ, est un beau type de femme arménienne, mais un peu défigurée par ses souffrances continuelles, dues, en partie, aux fatigues que lui cause le soin de la famille. Elle est pleine de bonté et de prévenances. Plusieurs fois le jour, elle monte à ma chambre pour me demander ce que je désire manger le lendemain ou le soir même. On s'applique à me faire une cuisine la plus française possible; et vraiment on y réussit assez bien. Juge du progrès des Arméniens sous ce rapport, quand je te dirai que les Turcs mangent encore avec les doigts, et qu'ils ignorent l'usage des fourchettes, des cuillers et de la table. Les enfants sont au nombre de six, cinq filles et un garçon. Me voici, diras-tu aussitôt, bien à même d'étudier le caractère des jeunes filles arméniennes. Vraiment oui, cher ami, et jamais je n'eusse osé espérer être pareillement situé. Voici les filles, avec leur âge : *Arous* a dix-sept ans et demi; *Louitska* seize ans et demi, et *Sophia* quinze ans et demi : vient ensuite *Akabi*, qui ne compte que dix ans, et *Anitsa*, qui en a quatre. Les trois aînées sont charmantes. Je ne puis me lasser d'admirer leur candeur, leur simplicité, leur air d'innocence, leurs prévenances entre elles et leur bonté pour moi. Elles semblent avoir deviné le fond de mon âme, qui sent si bien le prix et le bonheur de cette angélique pureté, qui n'est troublée chez elles par aucune passion et aucun désir, puisqu'elles ont toujours grandi sous l'aile de leur mère, sans sortir plus d'une fois la semaine, et seulement

pour aller à l'office du dimanche. Elles ne causent jamais avec les jeunes hommes de leur âge; parce que ceux-ci, suivant l'usage, se tiennent toujours avec les hommes dans les réunions, fumant pacifiquement le *tchibouk*, et concevant peu d'ailleurs les plaisirs de la conversation et des frais d'esprit, qui font chez nous tout le charme de la société. Si j'avais le goût et le temps d'écrire des romans, je pourrais choisir un type de jeune fille, tout à fait inconnu à nos romanciers de profession, et qu'on ne trouvera plus dans quelques années, même ici, lorsque la civilisation y aura introduit son luxe. Leur mise est simple comme leur âme virginale; elles ne prennent soin que de leurs longs cheveux noirs, qui leur enveloppent la tête de leurs tresses, disposées en forme de diadème. Elles ont déjà la robe, tandis que la mère porte toujours le pantalon; et elles paraissent avoir quelques notions de nos modes, étudiées sur les femmes franques. Mais, quand elles sortent, elles portent leurs pantoufles et leurs brodequins rouges, le manteau brun et le voile blanc, qui ne laisse paraître que les yeux et le nez. Je puis dire que mes trois aînées sont mes trois principaux maîtres de conversation; elles parlent également et agréablement le turc, qui a un charme tout particulier dans la bouche des femmes. Je passe avec elles toutes mes récréations qui suivent le déjeuner et le dîner, dont on a fixé les heures à la *parisienne*, à cause de moi. Le soir surtout, ne sortant point, chose peu agréable ici, à cause des chiens et de la boue, et d'ailleurs, ne voulant pas voir de Francs, comme je te le disais, je reste au milieu de la famille; et je les entends babiller. Les trois aînées m'entourent et me font parler, pendant que les deux petites me grimpent sur les épaules. Lorsque je dis quelque mot singulier par sa prononciation

ou par son emploi, elles rient comme des folles et me corrigent. Je leur fais faire un cours de grammaire continuel, parce que j'analyse chaque mot de leur langue, ce à quoi elles n'avaient jamais pensé. Après le turc, nous passons à l'arménien, qui est proprement leur langue. Cet arménien est un dialecte corrompu de l'arménien littéraire que je lis et parle, et qui n'est compris que par les gens instruits, comme les docteurs et les prêtres. Lorsque quelques-uns d'entre eux viennent me visiter, et que nous parlons, on m'écoute avec respect, la connaissance *de la mère langue* étant un signe de distinction qui mérite les égards. J'ai déjà été invité dans la famille, et je me suis bien tiré de l'étiquette cérémoniale, laquelle consiste à savoir gravement fumer et boire à petites gorgées le café, servi dans des tasses grandes comme des coquetiers, puis à prononcer les formules de remerciement, en faisant le salut, c'est-à-dire, en inclinant légèrement la tête en même temps qu'on porte la main sur la bouche et sur le front.

L'éducation des femmes est ici fort négligée. Un père fera toutes sortes de dépenses pour un fils, et ne s'occupera aucunement de ses filles. Ainsi mes *trois grâces arméniennes* ont appris elles-mêmes à lire, l'usage des pensionnats n'étant pas connu, à cause de la peste et des préjugés des parents, qui ne veulent jamais se séparer de leurs enfants. Le fils de la maison, qui en deviendra le chef à la mort du père, et qui est un gamin de huit ans, est déjà au collége. Lorsqu'il saura lire passablement l'arménien, on le mettra au *français*. Ses sœurs grillent de connaître aussi quelque chose de cette langue, et, pendant les repas, elles me demandent toujours comment on dit telle chose *francisdjé*, c'est-à-dire en *français*. Nous échangeons

ainsi nos connaissances; et, pour seconder leur zèle, je leur fais lire encore, pendant mes récréations, du turc et de l'arménien, ce qui leur est aussi utile qu'à moi. Puis j'ai déjà commencé à leur donner quelque notion de français. L'aînée y met beaucoup de zèle et d'attention. Les deux autres, qui n'ont pas le titre de *doudou* (ceci correspond à mademoiselle), seulement réservé à la première, et qui sont des rieuses décidées, y mettent moins de soin. Avec le temps, j'espère leur apprendre quelque chose, ne fût-ce que notre alphabet, fort différent du leur. Notre jeu habituel est le jeu de cartes, qu'elles aiment beaucoup, quoique l'honneur de gagner soit le seul mobile de notre intérêt. J'ai déjà appris quatre jeux turcs et arméniens, que je joue avec une certaine habileté, et dont je connais tous les termes; ce qui fait un dictionnaire à part dans le dictionnaire même. Moi, je n'ai pu leur enseigner, en revanche, que l'*écarté*. Là se borne mon savoir : je ne parle pas de la *bataille*, que j'ai pu montrer aussi à *Akabi* et à *Anitsa*. Ainsi se passent mes soirées, mon bon ami, de six et demie jusqu'à huit ou neuf heures, après quoi je monte travailler jusqu'à dix heures et demie. Tu vois que je ne vais pas chercher le plaisir bien loin, et que je n'ai aucuns frais de voiture, de gants blancs et de toilette, ce qui ne m'empêche pas de voir sans cesse posés devant moi des minois qui feraient le désespoir de tes coquettes. Je m'entends appeler de plusieurs côtés à la fois, *mossieu Borrré*, bruit que tous ces petits gosiers font avec beaucoup de grâce, afin de rendre comme moi la prononciation de l'R, qu'ils croient imiter soigneusement; car ils ne peuvent reconnaître mon défaut d'organe, qui m'est commun avec tes *badauds*. On m'appelle encore *serpaïr*, mot arménien qui

veut dire *frère;* et vraiment je me sens bien tous les sentiments d'un frère pour ces aimables créatures. Il n'y a qu'un domestique dans la maison. C'est un vieux serviteur, qui, après s'être acquitté de son service, vient, suivant un usage qui contraste singulièrement avec nos mœurs, s'asseoir au milieu de la famille, et prendre part à notre jeu, lorsque nous l'appelons : ce qu'elles font quelquefois. Il a sa pipe et sa tasse de café comme les autres; et souvent il est interrogé sur des difficultés de langue, parce qu'étant très-dévot, il connaît bien le langage de l'église ou la langue littérale. Les jeunes sœurs s'occupent avec la mère des détails du ménage; et je t'assure que la maison est tenue avec une propreté que tu rencontreras chez peu de femmes de chambre. Ce sont elles qui blanchissent et repassent mon linge, et elles tiennent beaucoup à me montrer leur talent. Quand la mère leur donne la permission, et qu'elles ont quelque chose à m'apporter, je les entends monter toutes les trois précipitamment vers ma chambre, tandis que les deux autres petites les suivent de loin. Alors elles me font mille questions; et, en rangeant mon linge, elles s'extasient sur la beauté de mes cravates, de mes gilets, etc., etc. Tout est si nouveau pour elles; et excite si puissamment leur curiosité!

Je veux cependant en finir avec ma description, sur laquelle je n'ai insisté que pour te rassurer sur l'état de mon logement ici. Tu penseras que Dieu est juste, même pour l'*arménien*, et qu'il sait récompenser de leurs peines ceux qui se livrent à cette étude. Etant aussi bien casé, je ne pense aucunement, ainsi que j'en avais l'intention, à quitter Constantinople cet hiver, c'est-à-dire, d'ici le mois de mars ou d'avril. D'ailleurs, j'ai tant à faire ici pour mes



études que je pourrais largement m'y occuper plusieurs années. Je tâche, en ce moment, d'apprendre à parler le turc, connaissance fort importante; puisque dans tous les pays musulmans on parle et on connaît cette langue. J'ai trouvé un excellent maître, qui vient trois fois la semaine me donner une leçon d'une heure et demie. Il parle également bien le turc, l'arabe et l'arménien. C'est un Arménien d'origine, mais schismatique; tandis que ceux chez qui je suis sont catholiques. Ils tiennent tellement à ce titre qu'ils le mettent toujours en avant; et je puis dire que la cause de notre prompt et mutuel attachement est dans l'unité de foi, qui est le lien le plus solide, et le premier titre à ma réception dans l'intérieur de la famille. Dans quelque temps, lorsque je serai plus en état de questionner et de comprendre les réponses, je m'introduirai chez les schismatiques, étant très-désireux de connaître exactement le point de scission avec l'église latine. J'espère faire sur ce sujet une *lettre*, si par hasard vous avez trouvé celles que j'ai envoyées dignes de quelque intérêt. A ce propos, je répondrai à une observation que tu me fais dans ta dernière lettre, où tu me proposes de les insérer dans un journal autre que ceux que nous appelons catholiques avant tout. Je ne crois pas qu'elles puissent convenir pour ces feuilles, et qu'elles soient goûtées des lecteurs. Il faut se borner à notre public, moins nombreux si tu veux, mais plus choisi. D'ailleurs nous autres, nous ne devons pas travailler pour le bruit et la réputation. Je t'assure que je suis presque insensible à cet encens de la renommée; je veux me proposer le bien et l'avantage de la cause sainte, à laquelle nous travaillons : après cela advienne que pourra. J'ai l'intention d'adresser dans quelque temps, lorsque mon

voyage aura pris un caractère, des lettres à l'Académie. Ce sera le côté scientifique et mondain de mon pèlerinage; je ne sais encore si Dieu me fournira des matériaux abondants. D'ici à quelque temps, je me tairai. J'ai une foule de choses de première nécessité à apprendre: ainsi, après la langue, vient l'écriture, que je savais mal, et comme un écolier. Je veux attraper *la main orientale* pour le turc, l'arabe, le persan et l'arménien. Or, sache, cher ami, que ce n'est pas chose facile. Il faut un exercice long et soutenu, sous les yeux d'un maître capable. J'ai commencé cette tâche et je veux la continuer. Avec ce travail je fais marcher en même temps l'étude du phénicien, qui m'intéresse singulièrement, et celle du samaritain. Je me prépare ainsi à arriver convenablement dans mes couvents syriaques, tout en jetant un coup d'œil sur mon hébreu, qui est toujours complété par ces autres connaissances. Cher ami, avec quel plaisir j'ai lu tes réflexions sur la fête de Noël! Et comme je me suis rappelé en détail nos veillées en attendant le saint office. Ces souvenirs devenaient pour moi un nouveau motif de célébrer dignement la fête. Je me suis adressé, pour avoir un directeur, aux Lazaristes, qui sont tous Français, et qui appartiennent à l'ordre dont la maison centrale t'avoisine. Il faut voir de quelle considération ils sont entourés ici, et comme leur présence est utile. Ils sont le seul collége existant dans l'empire turc; et ils donnent à l'élite de la jeunesse une éducation française. Leur établissement est très-grand et très-beau pour ce pays. Avec quel bonheur je voyais, en le visitant, que c'était la France, qui, sous le rapport des lumières et des efforts pour propager la civilisation, occupait de beaucoup le premier rang sur toutes les autres nations! Je me propose

bien d'insister sur ce point dans un de mes articles. On nous trouve toujours où il se fait quelque bien pour la religion ; et cependant, à en juger par les hommes qui nous gouvernent, on croirait que nous l'avons perdue sans retour. Je me suis donc adressé aux Lazaristes, et je suis allé trouver le sous-directeur, homme d'un sens parfaitement droit, et qui a une haute portée dans l'esprit. Nous avons lié promptement amitié. En parlant avec lui, je lui adressai une question sur un ouvrage que j'avais remarqué dans sa petite bibliothèque, et qui portait le nom de l'abbé *Carron*, que tu as vu chez moi. Je lui demandai s'il le connaissait, et il me répondit avec empressement que c'était son meilleur ami; que, lorsqu'il était à Paris, il lui faisait de fréquentes visites. Comme le bon abbé Carron descendait habituellement chez moi, je me suis rappelé l'avoir entendu souvent prononcer le nom de M. *Leleu*, son compatriote; et M. Leleu s'est rappelé m'avoir *vu en blouse grise* me promener dans le petit jardin du n° 108, d'heureuse mémoire, et qui est actuellement si loin de moi. Voici comment on se retrouve, sans y penser : nous avons été heureux l'un et l'autre de nous trouver déjà amis. Ce matin, jour de Noël, j'ai assisté à l'office dans leur chapelle. Il m'a fait placer au chœur; et là, j'ai suivi le plus dévotement possible la cérémonie, qui était vraiment touchante, et où je trouvais un attrait tout particulier, en entendant l'orgue répéter les mêmes motifs que tu entendais, le même jour et à la même heure, dans l'église de Saint-Sulpice. Tous les Français qui habitent Constantinople s'y trouvaient, en grande partie, et je remarquai avec plaisir un bon nombre de nos matelots.

J'ai encore peu visité Constantinople. Le temps me

manque et la saison n'est pas favorable. Il fait continuellement mauvais ou très-froid ; aussi, depuis trois jours, la terre est couverte de neige, et le froid est aussi dur que dans nos hivers. La seule différence, dit-on, c'est qu'il passe très-promptement. J'ai été deux fois visiter la place qui, pendant le carême turc, est le *Longchamp* des dames turques élégantes. Il est très-curieux de les voir dans des *Arabas*, ou voitures dorées ayant la forme d'un berceau, et conduites par deux bœufs ou deux chevaux, qui marchent toujours au pas, à cause du mauvais état des rues. Leur voile ne les couvre plus autant que les années passées ; et celles qui sont bien, le laissent apercevoir, de manière à ne pas s'y méprendre. J'en ai remarqué qui, en me voyant les regarder, laissaient tomber, comme par distraction, leur voile, pour faire paraître des boucles d'oreilles à la française et même des robes à gigot. Je ne pouvais m'empêcher de sourire à cette innocente ruse de leur vanité, qui paraît se trouver chez elles au même degré que chez nos Françaises.

Je ne t'en écris pas plus long aujourd'hui, et je remets à douze jours la suite de ma correspondance, qui sera adressée cette fois à Léon, bien que je sache que tu lui communiqueras également cette lettre. Je te le répète une fois pour toutes, je vous écris à tous les deux; car tu mérites bien d'être regardé comme un frère.

Dans ma communion de ce matin j'ai prié pour toi, cher ami, afin de n'être pas en retard de mon côté; et j'ai mis de nouveau mon voyage sous la protection du divin Sauveur, dont j'espère visiter l'année prochaine le berceau à Bethléem. Ainsi, il m'arrivera ce qu'il plaira à Dieu : je suis disposé à l'accepter comme l'effet de sa toute-puissante

volonté. Il sait que je ne me propose qu'une seule chose, d'être utile un jour à la cause de son Église, s'il m'en juge quelque peu digne. — Cor est très-reconnaissant de ton bon souvenir et me charge de te le témoigner. Je t'embrasse tendrement ainsi que mon frère Léon : ne m'oublie pas près de nos communs amis.

P. S. Je compte aussi sur la boîte de pharmacie que tu auras fait composer par ton ami M. Boudet. J'ai toujours ton petit flacon et ton couteau, que j'aurais dû perdre déjà dix fois, et qui se retrouvent toujours fort heureusement.

Quand tu verras la bonne Jeanne et mes anciens portiers, ne les oublie pas. Adieu à quinze jours.

---

## A LÉON BORÉ.

Constantinople, ce 3 janvier 1838.

Mon Léon, tu me disais dans ta dernière lettre que mon absence était une privation véritable pour toi; qu'elle t'attristait le cœur. Je conçois d'autant mieux cette douleur qu'elle est réciproque, et que certaines fois je suis tenté de me demander pourquoi, dans cette vie si pleine de déceptions et de chagrins, on ajoute encore aux maux involontaires d'autres déplaisirs dépendant de notre volonté ; et, parmi ceux-ci, je range en première ligne les amertumes de l'exil auquel on se condamne, en se séparant de ceux à

qui nous sommes unis par le sang et par tant d'autres liens. Ces instants de regrets couvrent l'âme de tristesse, et passent sur elle, comme ces nuages, qui, dans un jour nébuleux, obscurcissent la face du soleil. Quand la lumière revient, les objets vous apparaissent sous un autre aspect, et tout rentre dans le calme. Heureusement que, pour mon compte, je suis mû par l'idée immuable et inflexible d'un devoir ou d'une mission que j'accomplis. C'est le seul sentiment qui puisse soutenir, dans un voyage tel que le mien, et fortifier contre les divers obstacles qu'on doit s'attendre à trouver sur sa route. Aussi je plains ceux qui ne voyagent que pour leur agrément, ou qui, comme ce tas d'Anglais que j'ai déjà rencontrés, promènent leur ennui d'un lieu à un autre. Il n'y a, avec l'amour de la science et l'espoir d'accomplir plus tard quelque bien, que l'appât du gain ou un but commercial qui puisse pousser les hommes à des voyages aussi lointains.

La lettre que j'ai envoyée à Eugène, voici quinze jours, t'aura plus que rassuré sur mon séjour à Constantinople. J'ai eu le bonheur de rencontrer cette excellente famille arménienne, au milieu de laquelle je trouve tous les soins et toutes les attentions d'une autre famille. Cet avantage est inappréciable. Aussi n'ai-je pas regardé à le payer un tiers environ au-dessus du séjour plus économique de l'auberge. Cette différence d'ailleurs ne me gêne pas, puisqu'en somme je dépense moins ici qu'à Paris. Je vais donc attendre dans ce gîte les beaux jours du printemps; et alors, ayant acquis quelque notion du turc avec les autres connaissances diverses que je venais chercher ici, je prendrai le chemin de la Syrie. Je n'ai encore rien arrêté définitivement sur la route que je suivrai. Mon itinéraire sera

subordonné aux circonstances et à l'état de mes finances à cette époque.

Cor est le seul ami, avec un père lazariste, que je m'empresse de voir, en fait de Francs J'évite, autant que possible toutes les autres connaissances; et je me renferme dans la société des Arméniens. Néanmoins je n'ai pas réussi complétement à m'éclipser et à cacher ma demeure. On vient me dénicher, et jeudi encore, j'ai une invitation à dîner chez un banquier français. Cor demeure assez loin de chez moi. Il me faut le même temps à peu près pour aller le voir, que pour me rendre de la rue de Vaugirard à la Bibliothèque du Roi. Tout ce qui est turc, à peu d'exceptions près, réside à Constantinople; et tous les Francs, avec les Arméniens et les Juifs, sont relégués à Galata et à Péra. Péra, lieu de ma résidence, est sans contredit le plus agréable; puisque les deux autres villes se ferment au coucher du soleil, et qu'on ne peut sortir de chez soi après dix heures du soir. Quand on fait une visite et qu'elle se prolonge dans la nuit, on couche dans la maison. C'est un usage reçu; et l'embarras que l'on donne n'est pas grand. Il suffit d'étendre sur le tapis un matelas de plus avec deux couvertures. On ne connaît pas encore l'usage de nos lits ni tous les accessoires d'une chambre à l'européenne. Les maisons construites en bois sont quelque chose d'intermédiaire entre la tente du désert et les édifices ordinaires de nos villes. Elles sont jolies à l'intérieur, chez les personnes riches; mais elles ont peu de solidité, et semblent construites pour un pays où il ferait toujours chaud. Aussi en arrivant je m'imaginais qu'on ne connaissait pas ici le froid. Cependant il a commencé avec une certaine intensité, voilà quinze jours.

Depuis ce moment, il ne cesse guère de tomber de la neige; elle couvre la terre, à une hauteur que je n'ai jamais vue en France. A la vérité le froid n'est pas aussi intense que chez nous fort heureusement; puisque ma chambre, malgré toute sa beauté et son élégance, est fermée si négligemment que la neige, dernièrement, avait passé à travers les jointures des fenêtres et blanchi mon tapis. Le seul moyen pour se garantir du froid dans ces maisons, où il n'y a pas de cheminée, est un poêle improvisé, qu'ils appellent *tendour*. Il consiste à mettre sous une table carrée un brasier bien allumé; cette table est ensuite recouverte de tapis et de couvertures, qui concentrent et conservent sous elle la chaleur. Du divan, où l'on est couché, on étend les pieds et les bras sous cette table, en attirant sur soi la couverture, et la chaleur vous pénètre de toutes parts, comme dans un bain de vapeur. La table sert en même temps de tapis pour le jeu de cartes; et c'est sur elle qu'on boit le café. Voilà comment je passe ordinairement la soirée avec la famille et les hôtes visiteurs, qui viennent en cercle puiser au foyer commun une portion de cette chaleur. Les femmes passent toute la journée autour de ce même *tendour*, ce qui les rend très-frileuses. Comme les hommes, elles sont couvertes de pelisses bien fourrées; et toujours on me demandait si je ne gelais pas avec mes simples habits.

J'ai eu peu de visites à faire au premier de l'an; et ce jour, qui fait époque dans la vie de Paris, passe ici inaperçu comme les autres jours. Tu devines aisément, cher frère, tous les vœux que je fais pour votre bonheur mutuel.

J'écris à M. Dureau de Lamalle, qui a eu l'amabilité de me donner des détails sur la séance où il a lu mon rap-

port. C'est un homme excellent, qui, dès l'année dernière, me témoignait un intérêt véritable, et m'engageait à venir dans ces contrées.

Mille choses tendres et aimables, mon bon frère. Fais-moi passer le plus souvent possible de tes nouvelles. Je pense que tu tiendras Louise au courant de mon voyage, et que tu lui communiqueras en partie mes lettres. Je souhaite aussi une excellente année à mon bon Eugène, et le prie de recevoir l'assurance de mon amour tout fraternel. Tout à toi.

## A M. DUREAU DE LAMALLE.

Constantinople, ce 4 janvier 1838.

Monsieur, je vois avec un profond sentiment de reconnaissance que l'éloignement n'a point affaibli l'intérêt tout gratuit et si peu mérité que vous n'avez cessé de me témoigner, depuis le moment où j'ai eu l'avantage d'être connu de vous. Je vous en remercie bien sincèrement; et si, par hasard, mon voyage peut être en quelque chose utile à la science, je sais à qui j'en serai redevable.

Me voici à Constantinople, dans cette ville, où, vous le savez, je voulais venir dès l'année dernière. Ce qui m'a empêché de prendre la route plus directe d'Alexandrie, c'est la rencontre que j'ai faite à Vienne de M. Cor, mon intime ami, jeune homme très-versé dans les langues orientales, et qui, par ses manières prévenantes et son tact exquis, s'est déjà concilié l'estime de tous les Turcs

qui entourent Reschid-Bey, ministre des affaires étrangères. Il est son ami et son secrétaire, position fort avantageuse pour lui, et surtout pour la France : car son amour patriotique lui fait chercher tous les moyens de pouvoir être utile à notre nation, il faut l'avouer, si mal représentée ici, et dont l'honneur est chaque jour compromis.

Je lui ai fait part du projet dont je vous dois l'idée première : savoir, de pénétrer dans le *Khaziné* ou *Trésor*, qui renferme, dit-on, de précieux restes de l'antiquité classique et de la littérature des Arabes. Nous ne négligerons aucun moyen pour nous introduire dans ce lieu, plus tentant pour moi que le jardin des Hespérides. Si cette faveur peut s'accorder, nous saurons enfin quelle foi ajouter aux récits de tant de voyageurs. Si nous parvenons à notre but, nous commencerons par dresser le catalogue des ouvrages; et, au moyen de nouveaux *Bakhchich*, seul moyen de conclure toutes les affaires du pays, nous tâcherons de faire tirer copie de quelque ouvrage précieux, s'il s'en trouve. Je pense que dans ce cas nous pourrons compter sur la coopération de la Bibliothèque du Roi. Nous préparons les voies, sans révéler notre secret, et en paraissant ne pas attacher d'autre importance à cette visite que celle d'un pur intérêt de curiosité.

Je m'applaudis chaque jour d'être venu ici, à cause des ressources de tout genre que je trouve pour mes études orientales. Je vois que j'aurai amplement matière à occuper plusieurs années d'un travail continu, avant d'aller en Syrie ; mais il faut se borner, et ne pas perdre de vue le but premier qu'on s'est proposé.

Je demeure dans une famille arménienne, où l'on ne sait pas un mot de français. La nécessité de parler conti-

nuellement turc m'a déjà fait faire dans cette langue quelques progrès. J'ai aussi l'occasion de parler arménien, langue qui est un peu ma marotte, comme vous le savez.

D'après ce que vous m'avez dit, Monsieur, j'ai quelque motif d'espérer des encouragements ; cependant, comme chez nous tout est malheureusement trop souvent l'effet de l'intrigue ou de la faveur, je ne compte encore que sur mes propres ressources, et je me sens le courage d'agir seul au besoin.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mon sincère attachement, vous le protecteur et l'ami de ceux qui s'intéressent aux lettres et à la science, que vous honorez. Soyez persuadé que je garderai toujours un bien doux souvenir de toutes vos bontés, et veuillez agréer, avec ma reconnaissance, l'hommage du respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble et très-dévoué serviteur.

---

## A EUGÈNE ***.

Constantinople, ce 4 février 1838.

Cher Eugène, je commencerai cette lettre par te gronder. J'arrive du bateau à vapeur : voyage que je fais toujours inutilement depuis un mois, toujours pour entendre la désolante réponse : « Point de lettres pour vous. » Quoi !

moi, qui, depuis un mois, en ai écrit un si bon nombre, et qui en attends encore quelques-unes comme réponses à celles que je t'ai envoyées de Vienne, de Trieste et de Syra, rester ainsi sans nouvelles de mes amis et de tout ce qui m'intéresse! Et cela, lorsque nous avons un bateau à vapeur qui arrive ici tous les dix jours! Il faut qu'il y ait un coupable oubli, ou que tes lettres aient été égarées, en passant par les bureaux du ministère. Il n'est pas présumable que ton amitié se soit fondue tout à coup comme la neige, et que tu m'aies abandonné. Jamais cette pensée ne me passera par la tête. Si j'étais à parcourir les régions de l'Arménie ou de la Mésopotamie, je renoncerais aisément au bonheur de recevoir régulièrement vos lettres, sachant que cela n'est pas possible. Mais à Constantinople, qui, grâce à la généreuse entreprise de notre gouvernement, est assimilée actuellement aux autres capitales de l'Europe, je ne puis faire un semblable sacrifice. Si depuis tes dernières lettres, qui contenaient le mandat, et dont je t'ai accusé réception, tu m'en avais envoyé d'autres, dis-le-moi; et nous prendrons, chacun de notre côté, les mesures nécessaires pour aller aux renseignements, et savoir ce qu'elles sont devenues. Il faut avoir été soi-même quelque temps sur une terre lointaine et étrangère pour comprendre l'impatience avec laquelle on attend un mot d'écrit des siens.

Venons maintenant à l'autre partie de ma lettre, qui te dédommagera de cet exorde *ab irato*. Je suis toujours parfaitement dans la famille arménienne que je t'ai fait connaître précédemment. Tous ceux qui me visitent envient ma position, ou me disent qu'ils ne conçoivent pas comment j'ai pu réussir à me caser de la sorte. Le maître de

la maison, me dit-on, donne un exemple inouï de courage, en recevant dans sa maison un Franc. Il y a quelques années seulement, certains préjugés, ou la crainte des Turcs ne leur eussent pas permis de donner une aussi longue hospitalité à un Européen. Mais aujourd'hui les Arméniens, en général, et surtout les catholiques, comprennent que leur salut et leur appui est dans la puissance européenne : et, entre tous les états, c'est encore vers la France que leurs regards se portent avec plus de confiance et d'espoir. Il faut être ici, cher ami, pour juger de l'avantage que vous donne le titre de Franc, et de la supériorité que vous confère votre qualité de Français, qui est le Franc par excellence. D'après les anciennes capitulations, que nos rois presque seuls ont obtenues de la Porte, les Francs ne sont pas incorporés dans le reste des raïas ou sujets chrétiens. Ce qui les distingue extérieurement, c'est le droit exclusif de porter la casquette ou le chapeau, privilége dont je n'avais jamais soupçonné l'importance, avant d'aborder ici. Les Arméniens et les Juifs ont leur bonnet; les Turcs se coiffent avec cette triste et disgracieuse calotte rouge, que tu leur vois à Paris : ainsi, on se reconnaît surtout à la tête; puisque les Turcs ont adopté le reste du costume européen. Il n'est pas permis aux raïas de prendre notre coiffure, signe d'indépendance et de liberté. Aussi, il faut voir comme ils l'envient, et comme ils insistent sur la qualité d'*homme qui porte chapeau*. Tous les Francs relèvent chacun de leur propre ambassade, et ne sont pas sous le coup de l'injuste justice des Turcs, qui se permettent encore souvent l'arbitraire à l'égard de leurs sujets chrétiens, lorsqu'ils convoitent leurs richesses. Un autre privilége des Francs, c'est encore de pouvoir sortir à toutes les heures

de la nuit; tandis que les *raïas* sont obligés de se renfermer chez eux à une certaine heure, à peu près à neuf heures et demie. Il y a quelque temps, je jouai le rôle de père de famille et de chef de maison, à l'égard de la patrouille. Je revenais de soirée avec ma famille arménienne, et je les fis passer : la mère, pour ma femme, et les jeunes filles, pour mes enfants, bien qu'elles aient de quinze à dix-sept ans. Mais la propre bêtise des soldats turcs et l'obscurité me servirent fort heureusement. Bien entendu, le mari n'était pas là. Il n'y avait que le domestique, arménien, il est vrai, mais à qui la qualité du maître confère le droit de liberté.

Je m'imaginais que l'hiver était chose inconnue dans ce pays; mais c'est une erreur : la neige est restée vingt-cinq jours sur la terre. Il est même plus difficile de le supporter ici qu'en France; parce que les maisons ne sont point aussi chaudes, et que l'usage des cheminées est un luxe que les Francs seuls se permettent. Pendant tout ce temps, je sortais peu. Les rues sont si sales, si étroites et si incommodes, qu'il fallait une raison déterminante pour me tirer de chez moi. C'est alors que j'ai su apprécier l'avantage de loger dans une maison aussi bonne et aussi agréable que la mienne. Toutes mes soirées se passaient au milieu de la famille; et là, je trouvais une société telle que je l'aime : simple, gaie et innocente. Mes jeunes filles sont toujours d'une amabilité rare; et il n'y a soins et prévenances qu'elles ne me témoignent. Toutes les trois y mettent une certaine rivalité, que j'ai soin d'entretenir, sans donner néanmoins à aucune de la jalousie; parce qu'en adroit politique, je ne laisse pas entrevoir celle que je préfère au fond de ma pensée. Les cartes sont toujours notre diver-

tissement principal; mais, afin de donner un caractère utile à ces soirées, j'ai transformé mes trois jeunes Arméniennes en disciples, et je leur enseigne les principes de notre langue. Elles lisent déjà; et elles savent par cœur plusieurs expressions de la conversation, qu'elles répètent avec cette pureté d'organe qui caractérise les gens de leur nation. En outre, je leur ai appris le calcul. Elles ignoraient même la forme d'un chiffre; et aujourd'hui elles comptent jusqu'à deux milliards, et savent imperturbablement les trois premières règles. Mon enseignement se faisant nécessairement en turc, j'en tire toujours mon profit; et je puis te dire, sans me flatter, que, depuis les deux mois que je suis ici, j'ai fait des progrès si rapides, que je reçois beaucoup de compliments dans mes visites; je peux même soutenir la conversation. En même temps, je m'exerce à parler l'arménien, ce qui n'est pas facile; vu que ce dialecte est tout différent de la langue des livres, et qu'il est mêlé de mots turcs et persans. Je me suis fait un petit nombre d'amis parmi les Arméniens catholiques les plus instruits que j'ai rencontrés, et, dans mes visites, je les mets toujours à contribution, en changeant leur conversation en une véritable leçon de langue. Le maître que j'ai pris, et dont je t'ai déjà parlé, est vraiment habile, et j'en suis toujours content. Il vient régulièrement trois fois la semaine; et j'ai soin de lui préparer de bons exercices, sans oublier mes pages d'écriture, qui s'améliorent chaque jour sensiblement. L'hiver dans ce pays cesse aussi brusquement qu'il commence; ainsi, depuis huit jours, nous avons un temps de mai. J'en profite pour faire de belles et longues promenades. C'est là que je fais briller mon nouveau talent d'équitation, talent fort rare ici, et que les

Turcs apprécient beaucoup. Hier j'ai fait une délicieuse excursion avec notre bon et excellent ami Cor. Nous avons été visiter des tombeaux célèbres de sultanes ; nous étions montés sur les deux plus beaux chevaux du ministre des affaires étrangères, ornés de leurs housses et caparaçons. Je caracolais avec coquetterie devant les gros pachas que nous rencontrions, et qui sont placés sur leurs chevaux comme des sacs de farine. Nous avons trouvé à la promenade beaucoup de dames turques, qui, dans leurs longs manteaux, avec leurs voiles blancs et leurs bottes jaunes, sont encore un spectacle qui pique beaucoup ma curiosité. En passant, j'essaie toujours d'entendre quelques paroles de leur conversation, et de saisir leur prononciation, qui est excellente. La présence de Cor m'est aussi agréable qu'utile. Il me mène chez ses connaissances, qui sont fort variées. Nous devons visiter ensemble le patriarche des hérétiques et d'autres principaux de la nation. Malheureusement, dans deux mois, il retourne en Europe avec le reis effendi, qui vient de recevoir de nouveau la mission d'ambassadeur à Paris. Nous sommes obligés de différer l'exécution d'un projet qui nous occupait sérieusement, et que nous étions décidés à réaliser, même assez prochainement, s'il était resté ici. Nous voulions publier en turc, en français et en arménien un journal mensuel, tenant un peu du *Journal des Connaissances utiles* et du *Magasin pittoresque*. Il aurait été orné de petites gravures, et nous nous serions proposé spécialement d'instruire en l'amusant ce peuple, qui en a si grand besoin. Nous avions déjà reçu l'approbation d'une multitude de personnes ; et je ne doute nullement que nous n'eussions fait quelque bien. Comme Cor était un coopérateur indis-

pensable, et qu'à moi seul je ne suffirais pas pour diriger le journal, nous en remettons l'exécution à l'année prochaine; parce qu'à cette époque il espère revenir à Constantinople et peut-être s'y fixer. De mon côté, je reviendrai aussi travailler à établir cette feuille; et, dans l'intervalle, je ferai une partie de mon voyage, dont le plan, eu égard aux circonstances, se trouvera sans doute modifié. Ainsi, au lieu de finir par l'Arménie, je commencerais par explorer ce pays; et j'y serai d'autant mieux préparé, que j'aurai vécu tout cet hiver à l'arménienne. Je ne vois à la réalisation de ce projet aucun inconvénient; et, ce qui achèverait de me décider, c'est que MM. les Lazaristes, qui sont des prêtres aussi bons que vertueux et mes meilleurs amis, veulent m'adjoindre un de leurs pères, qui profiterait de mon excursion pour explorer le pays, et voir ce qu'il serait possible d'y faire pour le catholicisme. Je serais trop heureux et trop honoré d'avoir avec moi un pareil compagnon, dont la présence sanctifierait, pour ainsi dire, mon voyage, et pourrait le rendre utile à la cause de la religion. J'ai même reconnu dans cette coïncidence la coopération du ciel, en qui je mets absolument et uniquement toute ma confiance. Ainsi, si la chose se fait, nous partirons probablement à l'époque que j'avais fixée antérieurement, c'est-à-dire vers la fin d'avril, ou le commencement de mai. J'espère à cette époque avoir reçu tous les objets que j'attends et le reste des fonds que tu dois me faire passer. La privation incompréhensible et complète de toutes nouvelles de la France, depuis cinq semaines, m'inquiète et me fait craindre que ces objets, auxquels tu avais peut-être réuni des lettres, ne soient perdus. Aussitôt après la réception de cette lettre, ne manque pas

de m'écrire. Je laisserai mes fonds chez MM. les Lazaristes. Ils ont dit qu'ils se chargeraient de me les faire parvenir dans quelque temps. Je saurai alors définitivement si le gouvernement me donne ou non une subvention. Si je suis abandonné à mes propres ressources, je te dirai à qui il faudra t'adresser, pour me trouver de nouveaux fonds. Dans tous les cas je veux exécuter mes voyages. L'avenir ne m'inquiète nullement avec le capital de science que je compte acquérir. Je suis bien décidé à prendre, s'il le faut, sur le numéraire qui compose mon patrimoine, et qui est toujours à ma disposition chez mon notaire.

La connaissance de MM. les Lazaristes est pour moi une source continuelle d'avantages. M. Leleu, directeur en second, homme infiniment capable et surtout comprenant bien son époque, me témoigne un attachement véritable. Dans le cas de l'impression de notre journal, ces messieurs nous prêteraient leurs presses et un très-beau local dans leur couvent, qui appartenait autrefois aux Jésuites. Le mercredi, ces messieurs viennent me chercher; et nous allons ensemble à leur campagne, située à deux lieues, sur les bords du Bosphore, dans une position magnifique. Si je passe ici la belle saison, ils m'ont offert une chambre, que bien certainement j'accepterai, trouvant près d'eux les avantages de la solitude réunis aux charmes d'une société agréable. Partout où je passe, je me sens surtout attiré vers les hommes du clergé. Et au fond, c'est parmi eux seulement que l'on trouve, dans ces pays, quelque instruction et des renseignements sur l'histoire et sur la société. Les principaux docteurs de la nation arménienne viennent souvent me visiter et me font mille avances. Les simples Arméniens, qui se trouvent séparés naturellement

de leurs papas ou prêtres par leur propre ignorance, ne conçoivent rien à ma prédilection pour leurs docteurs. Et, d'après le malheureux préjugé que la plupart des Francs contribuent à entretenir ici, comme ils s'imaginent que dans notre patrie nous n'avons plus de religion, ils s'étonnent de voir un simple particulier la professer sans crainte. Aussi m'appellent-ils quelquefois *demi-papas*. Dans ta prochaine lettre, cher ami, donne-moi longuement de tes nouvelles et des renseignements sur ce que tu fais et sur nos communs amis. Ne m'oublie jamais près d'eux, lorsque tu les vois. Je conserve soigneusement leur souvenir; et je me rappelle souvent les agréables instants que nous avons passés ensemble.

## A EUGÈNE ***.

Constantinople, ce 2 février 1838.

Bien cher Eugène, je t'écris quelques mots aujourd'hui, en envoyant cette lettre à M. Étienne, procureur général des Lazaristes. J'ai fait sa connaissance indirectement, par l'entremise de M. Leleu, père lazariste, dont je t'ai déjà parlé, et qui, chaque jour, gagne davantage mon amitié et ma confiance. Son amour du bien est si noble, si désintéressé; il a des vues si hautes sur la propagation de la foi dans ces contrées; et, en même temps, son dévouement est si entier, si franc, si actif, qu'il serait bien difficile de ne pas s'attacher à lui. Vois, mon Eugène,

comme la Providence arrange et dispose toutes choses pour le mieux. Il est plus que probable maintenant que j'aurai des compagnons de voyage dans mon exploration de l'Arménie, que j'espère entreprendre vers le commencement de mai. MM. les Lazaristes veulent envoyer un ou deux de leurs membres dans ce pays, afin d'examiner l'état des quelques catholiques qui y sont disséminés, d'établir avec eux des rapports fréquents et de tâcher d'en augmenter le nombre. Ne serai-je pas heureux d'être voyageur missionnaire, chose que j'avais toujours vaguement rêvée ; et de faire, s'il est possible, quelque bien, en enrichissant la science? Comment craindrais-je d'affronter des périls ou de supporter des fatigues, ayant près de moi un ami, qui sera en même temps mon directeur? Comme les enfants d'Israël, nous commencerons notre marche par le service divin ; et je ferai les fonctions d'acolyte. Si la mort vient me surprendre, ce qui est dans l'ordre des choses très-possibles, je serai assuré du moins de ne pas manquer des secours de la religion. Moi, je ferai le médecin ; et, de cette manière, nous pourrons pénétrer dans toutes les maisons. Celui sur qui on a jeté les yeux n'est pas M. Leleu. C'est un autre missionnaire, homme de cœur et d'énergie. Il gardera, bien entendu, *l'incognito*, de peur d'éveiller les soupçons des schismatiques ; et il passera pour être attaché à ma suite. Je vais m'occuper de me procurer toutes les lettres de recommandation nécessaires. La chose me sera facile, ayant ici des connaissances parmi les plus hauts personnages arméniens, catholiques et *acatholiques*, qui sont en relation avec leurs frères d'Arménie. Par mon ami Cor, j'espère avoir un bon firman ou passeport et des lettres pour les principaux pachas.

Je ne puis écrire aujourd'hui à M. de Sacy, pour le remercier ainsi que l'Académie, du beau et grave rapport qu'ils m'ont adressé. Je ne m'attendais pas réellement à tant d'honneur; et, si Dieu le permet, je ferai tous mes efforts pour remplir en partie leur mandat. M. Desgranges, mon ancien maître de turc, que tu as eu l'honneur de voir, m'a écrit une lettre pleine d'amabilité et d'intérêt. Je veux attendre encore quelque temps pour lui répondre en turc, langue dans laquelle je fais chaque jour des progrès sensibles. Elle est très-belle, surtout lorsqu'on sait l'arabe et le persan ; parce qu'on a la faculté d'y introduire un nombre illimité de mots de ces deux idiomes, ce qui est regardé comme la marque d'un homme lettré.

Je crois t'avoir dit que Reschid bey retourne à l'ambassade de Paris, et que Cor l'accompagne. Il laissera de véritables regrets parmi tous les Turcs qui ont été à portée de le connaître, pendant son séjour ici. Il faisait presque toutes les affaires du ministère des affaires étrangères. Il serait bien important pour la France qu'elle eût un semblable drogman. Nous avons perdu ici toute notre ancienne influence; et nous voulons travailler, Cor, d'autres amis communs et moi, à la faire revivre. Je crois la chose assez facile; si par hasard tu peux nous aider, réunis-toi à nous. Au retour de Cor à Constantinople se rattachent de beaux projets de civilisation et de propagande catholique, comme la création d'un journal turc-arménien, et l'impression de petits ouvrages populaires. De concert avec MM. les Lazaristes, nous fonderions une véritable Société de bons Livres. Déjà ils ont fait bâtir un local et monter des presses. Tout est prêt; les bras seuls manquent. Il nous semble qu'il y a beaucoup de bien à faire dans ce

pays; et véritablement il est urgent de porter remède à l'ignorance, qui, assez généralement, obscurcit la foi dans des âmes d'ailleurs fort pures.

---

## A LÉON BORÉ.

Constantinople, ce 25 mars 1838.

Mon Léon, comment se fait-il que depuis trois mois tu ne m'aies écrit qu'une seule fois, lorsque tu sais combien je tiens à tout ce qui vient de toi, et quelle consolation vous apportent, sur la terre étrangère, quelques mots de ceux qui vous aiment. Il n'est pas de jour où ma pensée ne me transporte à Jully, lieu gravé dans ma mémoire, et qui me laisse de si agréables souvenirs. Je n'oublierai jamais l'année scolaire 1831, que j'y passai tout entière près du maître, travaillant à acquérir la science, et, je puis le dire aussi, à avancer dans les voies de Dieu. C'est là que je me suis pénétré plus profondément de l'esprit et de la foi du christianisme, en lisant les SS. Pères, en étudiant la Bible et en rédigeant notre métaphysique, qui n'avait d'autre but que d'expliquer par la raison les dogmes du symbole. Si, depuis cette époque, je suis resté un peu chrétien, je le dois à cet enseignement, auquel se joignait la pratique d'une vie retirée, et toute consacrée à l'amour de Dieu et à la contemplation de la vérité.

Cher frère, voici bien les deux choses seulement dignes d'occuper l'esprit et le cœur de l'homme, durant les jours

qui nous sont comptés. Je n'ai jamais été mieux convaincu du vide et de la misère de ce qu'on appelle proprement le monde, que depuis que je l'ai quitté, pour commencer ma carrière de voyageur pèlerin.

Outre mes études orientales, dans lesquelles j'ai fait des progrès sensibles cet hiver, le séjour de Constantinople m'a été infiniment utile sous un autre rapport, que tu ne soupçonnais peut-être pas. Je veux parler de cette vie chrétienne et intérieure. Isolé au milieu de mes bons Arméniens, et fuyant le contact des Francs, qui ne présentent que de rares exceptions d'hommes honnêtes et estimables, j'ai passé tout mon hiver dans une véritable retraite, avec Dieu, mes livres, quelques *vartabieds*, docteurs-prêtres du clergé arménien, et mes deux amis français, Cor, que j'aime chaque jour davantage, et M. Leleu, ce prêtre lazariste si admirable, dont je vous ai déjà parlé. Cette société m'a amplement suffi ; et ma pensée n'était ni aux fêtes, ni aux plaisirs que j'aurais trouvés à Paris. Ici, j'ai fui l'occasion de me mêler à ce monde, parodie du nôtre, et qui n'est, dit-on, qu'un foyer de toutes les passions, élevées à une nouvelle puissance par le manque de la bonne civilisation.

Que d'instants j'ai passés dans une douce et calme mélancolie, promenant ma pensée sur toutes les têtes chéries que j'ai laissées si loin, et la rattachant à mille faits, à mille circonstances inaperçues ou mal appréciées, au temps de leur actualité, et alors mieux jugées et mieux senties, par l'effet de la distance et de l'isolement ! Cette situation d'esprit était favorisée par un état de demi-souffrance, que je regarde comme un impôt nécessaire levé par l'atmosphère orientale sur mon corps. Accoutumé à la température généralement égale de notre France, je croyais la retrou-

ver ici ; et, le premier mois de mon arrivée, je voulus conserver mes habitudes de travail prolongé et sans feu. Mais l'humidité de l'air, contre laquelle vous protégent mal de fragiles maisons en bois, m'a prouvé qu'il fallait imiter, sous ce rapport, les usages du pays, et se vêtir plus chaudement : expérience qui me sera profitable pour le reste de mon voyage. Les beaux jours vont m'enlever cette indisposition ; et depuis qu'ils commencent, je me sens mieux. Ce climat est très-singulier ; il est d'une variabilité et d'une inconstance sans exemple pour moi. Le matin il gèle ; à midi on sue ; et le soir on grelotte de nouveau. Je croyais les hivers plus chauds ici qu'à Paris. Eh bien, je te dirai que je n'avais jamais souffert du froid avant de venir ici : c'est aussi ce que j'ai entendu dire à des Russes de Saint-Pétersbourg.

Quoi qu'il en soit, cher ami, ces petits accidents, qui ne sont rien près des fatigues et des privations de tout genre que je m'attends à supporter, loin de nuire en rien à mes vues et à mes projets, sont rentrés dans mon plan : en ce sens que j'ai mieux travaillé, et que j'ai acquis une foule d'idées plus sérieuses et plus vraies de chaque chose. Je mets tout mon espoir en Dieu ; et, comme je suis mieux résolu que jamais à faire servir à la gloire de son église et de sa religion toutes mes découvertes, je ne doute pas qu'il ne vienne à mon aide. Le mandat que l'Académie m'a envoyé et l'encouragement que j'ai reçu du ministre me prouvent déjà que ma confiance n'est pas vaine. Enfin la coïncidence surprenante de la mission des Lazaristes, qui s'attachera à mon voyage, achève de m'en convaincre. Je compte travailler avec eux, quelque temps, dans ces pays, et prendre une position, peut-être assez neuve jusqu'à pré-

sent : celle de savant-missionnaire. Pardonne-moi le premier titre, que je m'arroge seulement à cause du corps savant que je représente.

Je viens en ce moment de la Chancellerie de France, où j'étais allé chercher la procuration que j'envoie à Eugène. Le Chancelier, homme très-recommandable, m'a entretenu avec le plus grand intérêt. « Vous allez, m'a-t-il dit, dans des pays où, il y a quelques années, un voyageur français a trouvé une mort assez tragique. » Puis, il m'a raconté l'aventure de l'infortuné Schultz, que je connaissais, et qui, envoyé en 1828 par le Gouvernement, fut massacré par les Kurdes, qu'il avait insultés. « Voici, a-t-il ajouté, une caisse qui renferme quelques débris de ses effets, que je suis chargé de vendre. » Ce disant, il l'ouvre ; et, à mon grand étonnement, j'y trouve une infinité d'objets qui ne peuvent convenir qu'à moi, et que je regrettais de n'avoir pas apportés : tels que tabatières, rasoirs pour cadeaux, des cartes routières, une édition de poche de Chardin, de Tavernier, etc. Je n'ai pas encore fait de prix ; mais j'aurai cela à bon marché ; parce qu'on veut enfin s'en défaire. Il ne me manque plus que ma malle, que j'espère recevoir avant la fin d'avril. Je voudrais partir au plus tard vers le commencement de mai.

Je visiterai d'abord l'Arménie, commençant ainsi par où je comptais finir dans le plan que j'ai soumis à l'Académie. Mais les circonstances modifient toujours les premiers plans ; et je me trouve naturellement préparé à cette exploration, après avoir séjourné au milieu des Arméniens, et entretenu des relations avec les catholiques et les *acatholiques* de cette nation, qui tous s'empressent de me donner des renseignements et des lettres de recommandation. La

Providence a encore voulu que je trouvasse ici des missionnaires protestants qui ont visité une partie de cette contrée, il y a sept ans. Bien qu'ils l'aient fait dans un esprit tout à fait opposé au mien, je n'ai pas laissé de lier avec eux quelques rapports, afin d'en tirer des renseignements et des avis, soit sur la manière de voyager, soit sur celle de m'équiper. Ils ont aussi des livres qui me sont fort précieux et que je consulte.

Je ne perds pas mon temps, je t'assure, et je trouve les jours infiniment trop courts pour la besogne que je vois sans cesse devant mes yeux. Quand on est à la veille d'un semblable voyage, on sent mieux tout ce qui vous manque de connaissances spéciales, et combien il serait important d'être complet. Je me suis remis aux mathématiques, afin d'apprendre à lever des plans; à la botanique, pour connaître les plantes et les recueillir; à la minéralogie, etc., etc. Je m'applique beaucoup aussi à écrire à la turque, en me servant de leur *qualem*, ou plume : art très-difficile, mais fort joli, et auquel on prend goût. J'ai acquis une assez belle main; mon ami Cor en est tout surpris.

J'écris aujourd'hui à M. de Sacy, pour le remercier de ses bontés, et le prier d'offrir mes remercîments à l'Académie. J'ai fait de même une lettre pour M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, dans laquelle je lui exprime toute ma gratitude. Je profite de la circonstance pour lui exposer un côté de l'esprit de mon voyage. Il le comprendra peut-être mieux, et s'y intéressera davantage. Mon intention, comme je le lui dis, est d'envoyer des rapports à l'Académie, afin de la tenir au courant de mes observations. Ces communications seront sans doute fort lentes; mais nul remède à cet inconvénient.

MM. les Lazaristes seront ici mes correspondants : c'est à eux qu'il faudra désormais adresser toutes mes lettres, livres, effets, etc., etc. Ils ont la bonté de m'offrir une chambre dans leur couvent, au commencement de mai. Je l'accepte avec d'autant plus de plaisir que je trouve parmi eux des hommes avec qui parler. Ils veulent également que je cherche l'hospitalité dans toutes leurs maisons de Damas, d'Alep, de Beyrout, etc., etc. : offre toute providentielle et pleine de bonté.

La correspondance des bateaux éprouvant quelque retard, je puis t'écrire plus longuement; et je ne laisse pas échapper cette bonne occasion. Je suis allé visiter les objets appartenant à l'infortuné Schultz. Je ne puis t'exprimer ma joie, lorsque j'ai vu et revu sous mes yeux précisément tous les ouvrages qui me manquaient, et que j'aurais mis plusieurs années à recueillir, même à Paris; attendu que quelques-uns sont fort rares et se rencontrent difficilement. Schultz n'avait point improvisé, comme moi, la partie matérielle de son voyage. Il s'y était pris de longue main, et avait fait des préparatifs dispendieux. Rien n'est oublié; tout est calculé avec une admirable prévoyance. Il m'a montré combien je me serais aventuré sous bien des rapports, s'il ne m'avait, involontairement et contre mon attente, donné cette leçon, en m'apprenant ce qui me manquait. Depuis huit ans, ces objets étaient renfermés dans une chambre; et ils ont précisément ce qui me convient, c'est-à-dire une valeur moindre et toute relative. J'ai trouvé, par exemple, sur certaines villes anciennes, et surtout sur la Mésopotamie, que je veux visiter comme lui, des collections de mémoires et d'ouvrages dépareillés, cousus ou reliés ensemble. Quelques-uns sont arrachés d'ou-

vrages d'une centaine de francs de valeur; et je les aurai probablement pour peu de chose. Mes concurrents de l'enchère n'en connaîtront pas même le nom. Il se trouve des ouvrages allemands très-précieux, dont on n'a pas même inscrit le titre dans le catalogue; parce que ceux qui l'ont fait ignoraient cette langue : telle est la partie de la Géographie de Ritter relative à l'Asie occidentale, 2 vol. dépareillés. Je n'avais pas voulu acheter l'ouvrage, qui revient à plus de 60 fr. Voici le détail des principaux objets : un dictionnaire arabe-vulgaire, qui me manquait, les voyages de Ker-Porter, Morier, le Zend-Avesta, toutes les copies d'inscriptions cunéiformes, que je regrettais inutilement de n'avoir pas prises en partant, le parfait maréchal, un manuel de chimie et de médecine, une boîte pour les médailles, un dictionnaire français-russe, pour traverser les frontières de l'Arménie, etc., etc. Je n'en finirais pas, si je t'énumérais ces véritables richesses littéraires. Pour ma cuisine j'hériterai de plats étamés, faits exprès pour ce voyage, de couteaux, etc., etc., enfin d'un service. Le tout est un peu endommagé, mais peut être réparé. C'est surtout la collection des cartes qui me sera précieuse. Il y en a une douzaine, que je n'aurais jamais pu me procurer, sans les détacher, comme il l'avait fait, d'ouvrages et d'atlas très-chers. Elles sont toutes collées sur toile et prêtes pour la route. J'hériterai aussi de ses portefeuilles, et même de son épinglette, qui était une tête de Napoléon. Un sentiment de tristesse me saisissait l'âme, en voyant tous ces objets que la mort me livrait. Ton sort, me disais-je involontairement, sera peut-être semblable! Eh bien, cher Léon, comme dans ce voyage je veux travailler autant pour Dieu et pour son église que pour la

science, je ne regretterais pas d'y succomber, je te l'assure; je me regarderais comme un vrai martyr.

Je partirai avec un Lazariste plein de cœur et d'énergie; et nous nous adjoindrons un ancien prêtre arménien, schismatique converti. Il est lettré et me sera infiniment précieux pour des renseignements dans les couvents et près du clergé. De plus, le long de la route, il me servira encore de maître, et me donnera des leçons continuelles. J'espère aussi décider un jeune médecin français, dont j'ai fait ici la connaissance. Il est instruit sur la botanique et les autres sciences naturelles. Ses observations me seraient d'un grand secours. En outre, près des pachas, des simples Turcs et des Arméniens, il me procurerait souvent un accès plus facile par les traitements et les remèdes. Moi-même, je gagnerais en considération aux yeux de ces gens, paraissant voyager avec mon médecin et mon aumônier. Deux domestiques arméniens, dont l'un serait pour la cuisine et l'autre pour les chevaux, composeraient le reste de ma petite caravane.

Nous aurons, j'espère, pour voyager toutes les facilités possibles. L'ambassadeur français, que j'ai vu hier, et qui ma reçu avec beaucoup de distinction, m'a promis de m'obtenir un bon firman. Comme le ministre qui les délivre est celui près de qui Cor se trouve, et que d'ailleurs il me connaît, j'ose espérer qu'il me sera favorable. Ce même ministre m'a promis en outre de me faire donner des lettres de recommandation pour les principaux pachas des provinces. Le Patriarche latin doit me munir de lettres pour les autorités ecclésiastiques qui relèvent de sa juridiction; et j'en obtiendrai encore des Arméniens catholiques et schismatiques pour leurs amis et connaissances. Tout semble concourir à me seconder et à lever les obsta-

cles que je puis rencontrer. Espérons que Dieu me protégera, et qu'il se servira peut-être de son indigne serviteur pour opérer quelque bien.

Ces préparatifs plus grands et plus complets, dont je viens de parler, supposent de nouvelles dépenses; et les fonds que j'ai maintenant à ma disposition seraient fort insuffisants. Je me serais même trouvé arrêté ici quelques mois, c'est-à-dire une année, puisque la belle saison seule permet de voyager, si je n'avais trouvé MM. les Lazaristes. Ils me font ici toutes les avances de fonds sans intérêt, sur ma parole de faire verser à Paris la somme qu'ils m'auront donnée ici. Je veux donc faire remettre à M. le procureur général dix mille francs, avec lesquels je puis agir sur des bases plus larges, et ne pas tronquer mon voyage, qui serait mesquin, et n'offrirait pas les mêmes sûretés, si j'étais contraint de diminuer ma suite de domestiques ou de chevaux. D'ailleurs, dès que j'aurai obtenu un résultat, bien certainement le Gouvernement s'intéressera à un voyage qui peut lui faire honneur et lui être utile, même politiquement, comme je l'explique dans ma lettre de remercîments à M. le ministre de l'instruction publique. Il m'accordera donc ce qu'on donnait à Tessier et aux autres, c'est-à-dire au moins six mille francs. Pour le moment, il y aurait mauvaise grâce à moi de ne pas me contenter de trois mille francs; et je me garderais bien de faire aucune observation à ce sujet.

Cor m'a fait appeler chez lui avant-hier. C'était pour recevoir la caisse que le bon Eugène a mis tant de soin à me préparer. Elle m'est arrivée en bon ordre, et un mois plus tôt que je n'osais l'espérer; de sorte que je bénis encore la Providence de ce bienfait. Je ne compte pas quitter

Constantinople avant le dimanche de la *Quasimodo* (comme l'on dit à Angers), qui arrive le 22 avril. Dans huit jours, je sortirai de chez l'excellente famille arménienne, où j'ai passé mon hiver, environné de soins et de prévenances de toutes sortes, pour aller chez MM. les Lazaristes. Par une faveur signalée et exceptionnelle, ils me donnent une chambre dans leur couvent. Je me réjouis de passer ainsi trois semaines auprès d'eux, surtout dans le temps de Pâques. J'y ferai une espèce de retraite, pour me préparer à mon voyage. Dans mes récréations, j'interrogerai souvent le vieux supérieur, M. Brisset, homme admirable, qui est ici depuis quarante ans. Il m'apprendra beaucoup de choses, que lui seul connaît, sur les catholiques, à l'émancipation desquels il a si puissamment contribué. Je veux composer aussi dans cette solitude un article sur leur société, que je t'enverrai sous forme de lettre. Je suis plus à même de prendre ici mes leçons de géométrie, pour lever des plans, mesurer les montagnes, etc., etc. J'ai acheté un *Sextangle*, qui me permettra de faire toutes ces opérations fort nécessaires et très-goûtées. Je trouve beaucoup de charme à cette étude, qui m'apprend des choses que j'ignorais complétement. Mon maître de physique est un jeune homme fort distingué, et dont M. Arago fait grand cas.

## A M. DUREAU DE LAMALLE.

Constantinople, ce 30 mars 1838.

Monsieur, permettez-moi de vous donner un nouveau signe de vie et de reconnaissance, avant mon départ. Demain je quitte Constantinople, et je m'achemine vers l'Arménie, en traversant les anciennes provinces de Bithynie, de Cappadoce et de Pont. J'ai préparé mon matériel le mieux possible; et le supplément que j'ai rencontré fort à propos, dans les effets du pauvre Schultz, me sera d'une grande utilité. J'ai toutes les meilleures cartes et les livres nécessaires. Le reis effendi, Reis Pacha, m'a donné, de sa main, des lettres pour les principaux gouverneurs et beys. Les banquiers arméniens, leur patriarche et leurs évêques me munissent aussi de papiers de toute sorte, propres à me faciliter les voies. Après cela, il faut être tranquille et s'abandonner pour le reste à la Providence.

J'ai trois personnes à ma suite, dont un ami français, un Turc pour me protéger, et un Arménien pour mon service.

J'espère vous adresser prochainement quelque lettre pour l'Académie.

Nous n'avons pu pénétrer encore dans la bibliothèque du sérail; mais mon ami, M. Cor, ne perd pas ce projet de vue; et peut-être sera-t-il prochainement en position de le réaliser.

Je termine, monsieur, en vous renouvelant l'assurance de mon inébranlable et constant attachement.

Je n'oublierai jamais tout ce que vous m'avez témoigné d'intérêt et de bienveillance. Veuillez donc agréer, avec tous mes remercîments, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Eugène Boré.

---

## A EUGÈNE ***.

Constantinople, ce 23 avril 1838.

Ta lettre du 16 mars, mon Eugène, est arrivée bien à propos pour calmer mon mécontentement et les soupçons que j'étais tenté de concevoir contre ta tendre et fidèle amitié. Je te grondais dans mes dernières lettres, mais comme quelqu'un que l'on aime ; tu as dû t'en apercevoir. Enfin tout s'arrange bien ; et je puis désormais partir. Terrible mot que celui-ci, et dont on ne pèse guère toute la valeur que lorsqu'on est sur le point de le réaliser. Un voyage comme celui que j'entreprends ne ressemble en rien à ceux que l'on fait en Europe. Il faut tout prévoir, tout combiner pour le transport, et descendre jusque dans les moindres détails : car on ne saurait espérer trouver ailleurs les choses oubliées. Mais avant d'entrer sur ce point dans de plus amples explications, causons de nos affaires, et répondons aux questions que tu m'adresses. Je suis l'ordre que tu m'as toi-même indiqué.

Il est clair que mes pistolets arriveront désormais trop tard ; il ne faut donc plus y songer. Je m'en suis procuré une paire à piston, qui me semble assez bonne. Elle appartenait à un officier français, venu en Turquie pour servir d'instructeur dans l'armée. J'ai fait sa connaissance; et elle m'a été fort utile, puisqu'il a pris la peine de s'occuper de mon équipement de voyage. C'est d'après ses conseils que je me suis fait fabriquer une selle toute simple à l'anglaise, avec des fontes. Je l'ai essayée, l'autre jour, sur un cheval arabe ; et, en cavalcadant aux yeux des spectateurs, dont plusieurs ne dédaignaient peut-être pas mon talent, je m'applaudissais de nouveau d'avoir été au manége Thirion. En pensant aux mille lieues que j'aurais peut-être à parcourir à cheval dans ma prochaine campagne, je me disais : si tu n'avais des *principes*, comment pourrais-tu t'habituer aux chevaux de toute taille, de toute allure et de toute bouche, que tu rencontreras ? Comment deviner leurs instincts, prévenir leurs malices et ne pas se démoraliser, quand ils ont des instants de gaieté. Tout ceci est extrait du Manuel Thirion.

Cet officier s'est encore occupé de la confection d'un bon pantalon de cheval, qui ressemble à celui d'un carabinier, étant garni de cuir partout et ayant une lisière rouge sur le côté. A un autre pantalon parisien j'ai fait mettre également sur le côté une bande d'étoffe d'or ; en sorte que j'aurai tout l'air d'un officier retraité de lanciers : surtout lorsque j'y joindrai ma casquette, faite sur le modèle de celle des chasseurs d'Afrique, mais bleue et toute galonnée d'or ; ma redingote d'été, refaite à la militaire, avec une rangée de boutons de métal sur le devant, un collet et des passe-poils rouges ; ma giberne et mon grand sabre

de dragons. Voici, diras-tu, une tenue complète, et que les Kurdes respecteront nécessairement, surtout lorsqu'elle est relevée par une paire de moustaches de six mois de date. Mon sabre ne sera point une arme inutile dans mes mains. Cet officier a encore eu la bonté de m'enseigner la manière de m'en servir. Je sais donc parer en tierce et en quarte, faire le moulinet à droite, à gauche et en arrière, donner les coups de pointe en avant, en tierce et en quarte, sabrer les cavaliers et les fantassins. J'espère bien ne pas mettre une fois en pratique ces leçons; mais, si toutefois l'occasion s'en présentait, je ne regretterais pas de pouvoir résister à un ennemi. D'ailleurs ces gens me respecteront davantage, s'ils me croient quelque peu guerrier. Ainsi une paire de pistolets de ceinture, un poignard, mon sabre et mon fusil, destiné surtout à abattre les lièvres et les perdrix, qu'on dit abonder dans ces contrées, forment mon équipement complet. Je te ferai connaître celui de ma suite.

La mort de M. de Sacy m'a causé un vif et durable chagrin. Voici comment je l'ai apprise : J'étais allé avec mon bon ami Cor, par un beau jour de soleil, voir notre ambassadeur, qui réside à Terapea, situé à deux lieues et demie de Constantinople. On y va par le Bosphore, dont la vue m'apparaît toujours plus resplendissante et plus magnifique. Nous causions avec l'amiral Roussin; et je lui présentais le mémoire que m'a envoyé l'Académie, et qui se trouve signé par mon vénérable maître.

« Je viens, nous dit-il brusquement, d'apprendre sa « mort. » Cette nouvelle nous frappa de stupeur l'un et l'autre. Nous nous regardions les larmes aux yeux; et, lorsque nous fûmes sortis, nous causâmes longuement encore de cet événement, calculant toutes les suites fâcheu-

ses de cette mort pour les lettres orientales, pour leur étude en France, et pour nous autres en particulier. Nous perdions un protecteur puissant et un maître, dont le nom seul était une recommandation pour ses élèves. Je puis me flatter d'avoir profité de ses leçons jusqu'à la fin, et d'être venu à propos les continuer en Orient. Je vois d'ici toutes les ambitions s'agiter pour se partager ses dépouilles. A qui confiera-t-on ses places? Sera-ce au plus digne? J'en doute. L'intrigue et la faveur ont trop de poids chez nous. Tu as eu tort de me regretter, bon ami, comme pouvant prétendre à quelque chose. Je suis encore trop jeune et trop incapable. Il faut que je mette à profit mon séjour dans ces pays et les voyages que je vais entreprendre. D'ailleurs, comme je veux surtout être utile à l'Église, je ne pense point à ce qui est seulement du monde. Sous ce rapport, je suis sans la moindre inquiétude; et je me dis que Dieu saura pourvoir convenablement à mon avenir.

La boîte de pharmacie que tu m'as envoyée est admirable pour le choix des remèdes. Un jeune médecin, dont j'ai fait la connaissance, a bien voulu me commenter les explications de M. Boudet, et ajouter les autres drogues qui peuvent m'être utiles. J'en ai rempli le coffre; et maintenant je puis avoir l'air d'un pharmacien ambulant. Mon intention du moins est de me faire passer pour médecin. Avec ce titre, on gagne beaucoup en considération; et, outre que le voyage devient plus économique, il offre aussi plus de sécurité. D'ailleurs tous les Francs ont la réputation d'être médecins; et l'on me prendrait pour un ignorant. Je porte des simples fort innocents, dont j'ordonnerai des décoctions, dans les cas où je ne voudrai faire ni bien ni mal. J'ai appris à saigner, à faire des bandages et des li-

gatures; et je sais par cœur certaines formules nécessaires. Autant que possible, je suivrai le sage conseil qui m'est donné par M. de Slane, de n'user de mes remèdes que sur les gens du pays où je passerai, et de me contenter d'observer une diète sévère. Je prendrai, certes, toutes les précautions; et après cela, je m'abandonnerai à la volonté de la Providence.

J'ai trouvé dans ta lettre le billet de deux mille francs, et je les ai touchés. Tu as raison, cher Eugène, de me recommander l'économie : car j'entends fort mal cet article, bien que je ne fasse assurément aucune folle dépense. Tu ne peux concevoir combien il en coûte pour voyager ainsi. Mes préparatifs n'en finissent pas; cependant je ne veux porter avec moi que les objets les plus nécessaires. Si je voulais parcourir ces pays en aventurier, et comme certains Francs le font, en se joignant à des caravanes, la dépense ne serait pas considérable. Mais de la sorte, je n'atteindrais pas le but que je me propose; et mieux vaudrait demeurer chez soi. Voulant précisément suivre des voies nouvelles, autres que les grandes routes, il me faut porter tout ce qui m'est nécessaire pour la nuit, pour la cuisine, etc, sans compter mes livres, pour lesquels je me bornerai nécessairement, dans la crainte de trop augmenter mon matériel. Deux domestiques me sont nécessaires, et je les ai déjà arrêtés. L'un est Arménien, né en Arménie même, et parlant le dialecte du pays; l'autre est Turc et musulman. Je l'ai pris pour qu'il aille présenter mon firman aux pachas et me faire préparer les chevaux dans les postes. Si je chargeais un chrétien de cet office, il ne serait ni aussi bien, ni aussi promptement servi. Mon compagnon de voyage paiera tous les frais qui le regarde-

ront. Pour te le faire connaître en peu de mots, je te dirai que c'est un excellent prêtre, de trente-sept ans environ. Il est né à Naples, du temps de la domination française; et, bien qu'il ait un nom italien, *Scaffi*, néanmoins, comme il est toujours resté avec des Français, et qu'aujourd'hui il est dans la congrégation des Lazaristes, il se regarde comme Français. Son caractère est doux et prévenant; il est robuste de constitution, et paraît devoir supporter aisément toutes les fatigues.

Pour moi, je suis toujours un peu éprouvé par l'air de Constantinople, auquel il faut s'habituer. Mais on dit que le climat d'Asie est très-sain; j'espère donc retrouver dans ces contrées toute mon ancienne vigueur. Tu ne peux comprendre, cher ami, dans quels minutieux détails il faut descendre, avant d'entreprendre un semblable voyage. Depuis un mois et demi, j'achète, je commande, et toujours je vois que quelque chose me manque. Je te le répète, sans MM. les Lazaristes, je n'aurais pu partir cette année, n'ayant pas sur-le-champ à ma disposition tous les fonds nécessaires. Ces messieurs ont la bonté de me faire les avances. Depuis la dernière lettre où je vous ai prévenus, toi et mon frère, je pense que vous avez reçu la somme que je demandais à mon notaire.

Mon Eugène, ma nature est ainsi faite; mon cœur se laisse prendre sans effort par les autres; et, lorsque je les quitte, je suis tout attristé et plongé dans une longue mélancolie. Pendant le peu de temps que je suis resté ici, je puis me vanter d'avoir fait des amis dévoués. Trois ou quatre maisons arméniennes sont en quelque sorte tout en deuil. Ces braves gens étaient fort touchés de mes attentions et de la sympathie réelle que j'ai toujours ressentie

pour eux. « Vous n'êtes pas comme les autres Francs, me répètent-ils; ils sont fiers et ont l'air de nous dédaigner. » En effet, plusieurs Francs sont assez ignorants pour les confondre avec les Juifs; et, comme ils ignorent leurs usages et leurs habitudes, ils les croient encore barbares. Moi, je me plaisais à relever leur nation à leurs yeux; et elle le mérite bien. Je leur citais leur histoire; je leur rappelais leur ancienne prospérité; je leur disais, qu'en s'unissant à la France catholique, ils pourraient peut-être retrouver un jour cet heureux état. Je paraissais désireux de connaître leur langue, de lire leurs livres : tout cela les flatte naturellement. Dans ce moment, je reviens de voir la famille qui a eu la bonté de si bien me recevoir. La mère et les jeunes filles m'entouraient de mille soins et me disaient : « Pourquoi vous avons-nous connu? Nous n'avons eu que le temps d'apprendre à vous regretter. » J'ai pleuré malgré moi avec elles, et je leur ai donné rendez-vous pour l'hiver prochain; bien que l'avenir soit fort incertain, et que Dieu seul le connaisse. Certes, je suis bien loin de mériter cet attachement, bon ami; je rougis de paraître meilleur que je ne suis. Mais cette tristesse est douce au fond, parce qu'elle vient du cœur; et j'aime mieux pleurer en les quittant, que de me séparer d'elles avec indifférence.

Tout se prépare bien pour mon départ, que j'ai fixé à lundi prochain. Une seule chose me manque, le temps de finir tout ce que j'ai entrepris, ou plutôt tout ce que je voudrais faire. Je serai même obligé de me borner dans mes lettres. Le cher ami Cor m'est toujours d'un grand secours; il m'a présenté l'autre jour à Reschid Pacha, dont le crédit va toujours croissant. Ce ministre m'a reçu avec une considération toute particulière; il m'a même donné

sa main en sortant. Il a lu mon firman pour le voyage ; et, comme il trouvait qu'il n'était pas encore assez bon, il a donné l'ordre d'en faire un nouveau. En outre, il m'a demandé les noms des principales villes où je passerais, en me disant qu'il me donnerait des lettres de recommandation pour les pachas. J'en ai obtenu aussi du patriarche schismatique (chose qu'il n'accorde pas d'ordinaire aux Francs), et de trois gros banquiers, qui m'adressent à leurs correspondants. J'ai trouvé un bon domestique arménien, de ma taille, mais bien plus robuste. Il appartient à la corporation des porte-faix de Constantinople, célèbres par leur force. Il se nomme *Abraham*. Mon domestique turc s'appelle *Ali*. Il a ses pistolets, son sabre et son fusil ; et il ira toujours en avant, pour me préparer les voies. Je ne sais si j'oublie quelque chose ; mais d'ici à lundi, j'ai encore quatre jours devant moi ; avant de partir, je te ferai de nouveaux adieux, en y joignant quelques lettres, nécessaires et promises, et mon article, que je vais faire. Je te promets de continuer à dire pour toi l'*Ave*, que nous nous sommes promis le jour de Pâques. Toutes les circonstances que tu m'as rappelées étaient présentes à ma mémoire ; et je m'unissais d'intention avec toi, assuré qu'à la même heure nous élevions là-haut les mêmes prières. J'assistais à la messe dans mon couvent ; et le rite latin, chanté par des voix françaises au milieu de Constantinople, produisait sur moi une douce et pieuse impression.

Transmets cette lettre à mon frère, cher ami, avec toutes mes protestations d'amour et d'attachement, et reçois-les aussi pour toi. Ne m'oublie pas auprès du cher M. de Slane, dont je mettrai à profit les conseils ; de Godin, que j'avais rencontré si heureusement à Munich ; de M. Boudet, qui

me préservera sans doute de toutes les maladies; et de tous nos autres amis. Je me repose toujours sur ton amitié si dévouée. Quand tu liras ces lignes, où serai-je? Je réponds comme les Turcs : *Allah* le sait.

Ton Eugène.

---

## A EUGÈNE ***.

Constantinople, ce 5 mai 1838.

Monsieur, je vous adresse quelques lettres, qu'Eugène m'a chargé de vous acheminer, avec un article pour l'Université catholique, où vous remarquerez un passage corrigé par moi d'après la permission de notre ami. Il est parti mercredi dernier, au matin, muni de bagages et de recommandations qui doivent nous donner bonne confiance. J'ai du reste comme lui la conviction intime qu'il marche dans la voie de la Providence, et qu'il sera l'objet d'une protection toute spéciale. Je prierai avec vous, de tout mon cœur, pour que le bon Dieu nous le ramène ici sain et sauf, après avoir fait beaucoup pour la religion et pour la science. Seul ici, au milieu de la foule, je regrette vivement son absence, après avoir passé de si heureux instants avec lui. Heureusement que je vais avoir encore plus d'occupations, et que j'aurai probablement à m'occuper bientôt d'un voyage en Europe, pour revenir ici passer l'hiver avec lui. Si, comme je l'espère, je puis réaliser ce projet, j'aurai à Paris le plaisir de vous voir; et, par le moyen d'Eugène, dont nous

aurons beaucoup à parler, je resserrerai ces liens d'amitié que je me rappelle avec plaisir avoir commencé à former avec vous.

Agréez ces sentiments et l'assurance de mon dévouement amical,

Votre frère en N. S.

M. J. Cor.

---

# CONSTANTINOPLE.

Constantinople, ce 1er juin 1838.

L'ASPECT de Constantinople frappe et attache involontairement l'œil sensible aux beautés de la nature extérieure. Dès qu'on a doublé la hauteur des îles des Princes, en venant des Dardanelles, la ville se déploie démesurément sur la gauche et jusqu'à l'horizon. Ses vieilles murailles byzantines demi-ruinées, et qui commencent au château des Sept-Tours, justement célèbre dans l'histoire; ses minarets blancs, sveltes et élancés, comme les cyprès qui les entourent; les coupoles arrondies de ses mosquées, que domine la basilique imposante de Sainte-Sophie, et le désordre capricieux des mille maisons de bois, aux couleurs éclatantes et aux fenêtres mystérieusement grillées : toutes ces choses, qui retracent et résument les trois époques bien tranchées de la capitale de l'Orient, tour à tour catholique, schismatique et musulmane, excitent un vif intérêt mêlé de surprise. Ce dernier sentiment s'élève bientôt à la puissance de l'admiration, lorsque vous entrez dans le port, formé par une anse profonde, qui s'unit à la rivière des Eaux-Douces. A gauche, vous retrouvez encore Stamboul, cette cité *bien gardée* de l'islamisme, qui vient du nord-ouest aboutir perpendiculairement à la mer, en formant l'angle dit communément Pointe-du-Sérail, lequel est un vaste emplacement entrecoupé de jardins, où croît de préférence, comme dans tous ceux de la Turquie, l'arbre de la mort, et où s'élèvent sans ordre des bâtiments de toute forme, généralement destitués de la

magnificence extérieure que l'imagination accorde gratuitement aux palais des sultans. Au nord, de l'autre côté du port, s'allonge parallèlement la cité de Galata, ancien comptoir des Francs, dont le souvenir de la longue domination subsiste dans la Tour de l'Horloge, monument le plus élevé de tout Constantinople, et dans les murs d'enceinte, également de construction génoise. Au delà, s'étend dans tous les sens vers la campagne, l'autre cité indéfinie de Péra, qui, mieux que sa voisine, présente le bizarre et unique exemple dans le monde de l'agglomération d'hommes de toutes races, de toutes couleurs et de toutes religions. Enfin, sur la rive orientale et opposée du Bosphore, apparaît Scutari, qui n'est déjà plus de l'Europe, et dont l'immense et sombre cimetière va presque toucher à la bourgade qui fut autrefois Chalcédoine.

Ces quatre villes distinctes forment, à proprement parler, la capitale de l'empire ottoman; et même quelques-uns regardent comme un faubourg de la grande cité le long enchaînement de maisons et de villas, souvent réunies en bourgs ou villages, qui s'étendent des deux côtés du canal, jusqu'à l'entrée de la Mer Noire. Si le feu, par ses fréquents incendies, ne désolait terriblement ces lieux, dont les frêles habitations n'opposent aucune résistance à ses ravages, on pourrait dire que les quatre éléments des anciens ont conspiré mutuellement à leur beauté; car la terre, l'eau et l'air les ont favorisés de dons et de grâces particulières. En effet, le sol est fécond : il suffit de le remuer légèrement pour qu'il se couvre d'une abondante moisson. L'atmosphère est sans cesse rafraîchie par tous les vents, qui changent avec une inconstance plus grande qu'ailleurs; et, hormis les quatre mois d'hiver, à la vérité un peu diffi-

ciles, parce que l'insouciance orientale, dépourvue de l'activité industrieuse et inventive de l'Europe, ne prend pas la peine de se garantir du froid, le ciel est rarement chargé de nuages; il n'est ni grisâtre, ni écrasé comme dans nos climats.

L'eau tient ici dans la vie un rang inconnu chez nous, comme le luxe et la multitude des fontaines l'attestent. Généralement, elle est encore l'unique boisson des musulmans et de beaucoup de chrétiens. Les uns et les autres attachent une grande importance à ses qualités, dont ils sont habiles connaisseurs. Aussi, lorsqu'ils vous questionnent sur votre pays, ne manquent-ils jamais de s'enquérir si les eaux y sont savoureuses. Ils éprouvent le besoin d'en boire à plusieurs reprises le jour; et vous voyez des troupes d'hommes et de femmes autour des fontaines et des chapelles votives, où sont exposés des vases pour les passans, la boire avec la même avidité qu'un vin exquis. Celle que distribuent les canaux des aqueducs, ou qui se conserve dans les citernes, est limpide et bienfaisante. Que dirons-nous des eaux du Bosphore, toujours d'un bleu céleste, semblable à l'azur des lacs du Tyrol? Combien de fois, des hauteurs de Péra ou de Stamboul, lorsqu'au détour d'une rue la mer surprend agréablement vos regards, ne les avons-nous pas arrêtés avec complaisance sur ses ondes tranquilles, sillonnées par d'innombrables caïques, qui fuient aussi légères que les gondoles vénitiennes, à travers la forêt des navires pavoisés de toutes les bannières, ou qui tournent, comme la dorade, autour des grosses frégates turques, dormant sur leurs ancres! Oui, nous ne pouvons trop le répéter, la nature est admirable à Constantinople; et, pour que ce lieu devienne un des plus for-

tunés de l'univers, il ne lui manque qu'une chose : des hommes.

Effectivement, la société y est attaquée d'un mal plus profond qu'elle ne l'a jamais été à aucune époque, chez un peuple quelconque de l'Europe; et, en rappelant ici le principe devenu désormais incontestable, que les peuples chrétiens peuvent seuls être régénérés, parce qu'ils renferment seuls en eux l'élément de vie inépuisable que leur communique la seconde révélation, nous laissons déjà deviner combien peu nous partageons les chimériques espérances des publicistes qui rêvent la régénération prochaine de l'empire ottoman. La cause de leur erreur vient de ce qu'ils envisagent toutes choses sous le point de vue politique et humain. Mais il faut débarrasser toute question sociale des vains accessoires qui la voilent, comme un vêtement trompeur; il faut mettre de côté ce qu'il y a de variable et de contingent, pour pénétrer jusqu'à l'élément spirituel, qui forme et anime chaque institution. En un mot, il faut juger un peuple des hauteurs du dogme et de la foi; sinon, l'on est exposé à des méprises grossières; ou tout au moins, les jugements que l'on forme sont nécessairement incomplets. C'est ce qui nous donne, à nous autres catholiques, habitués à considérer les événements et les révolutions des sociétés dans leurs rapports avec le christianisme, unique principe de vie et de développement social, la faculté et peut-être le droit de porter un jugement sur les hommes, les faits et les lieux que nous sommes en position d'observer.

Le mahométisme a eu une haute mission à remplir. Il devait infliger une correction sanglante et exemplaire aux peuples d'Orient, premiers dépositaires de la foi chré-

tienne, qu'ils trahirent ensuite déplorablement, à la suite de disputes théologiques, uniquement inspirées et alimentées par une vanité ignorante et puérile, qui ne pouvait consentir à reconnaître la suprématie romaine. Les provinces de Syrie et le royaume d'Arménie, qui avaient cessé de bonne heure d'être catholiques, essuyèrent aussi les premières invasions des Arabes; et, depuis, le joug de l'islamisme a constamment pesé sur ces contrées. Les Grecs, qui suivirent plus tard leur exemple, subirent aussi le même sort. Des débris de leur domination se forma l'empire turc, dont les conquêtes ne s'arrêtèrent que devant l'héroïque résistance des peuples orthodoxes de la Hongrie et de la Pologne, comme précédemment les Arabes avaient cédé dans la France catholique à l'épée de Charles Martel. Les vainqueurs de Lépante, qui portèrent aussi de leur côté la première atteinte à la force maritime des Turcs, n'étaient-ils pas également catholiques? Depuis cette bataille jusqu'à celle de Navarin, la puissance ottomane a graduellement faibli; et, en demeurant stationnaire, en vertu de la loi de Mahomet, qui immobilise et pétrifie tout ce qu'elle touche, elle a considérablement reculé, sous le rapport de la civilisation et des lumières, toujours progressives chez les peuples chrétiens de l'Europe. L'Alcoran, assemblage confus de traditions talmudiques et chrétiennes mal comprises, étant aussi bien le fondement de la loi civile que de tous les dogmes, communique aux sociétés soumises à sa doctrine une forme politique si intimement liée à la forme religieuse, qu'elle ne peut changer qu'avec celle-ci. De là vient que toutes les tentatives d'amélioration et de progrès dans les institutions de l'État seront nécessairement infructueuses; parce qu'elles ne peuvent s'ef-

fectuer sans une réforme dans le symbole; et les Turcs, il faut en faire le triste aveu, sont encore bien éloignés d'avoir la force ou la grâce de se dégager des inexorables étreintes de cet autre dieu Moloch, qui broie et étouffe impitoyablement ses adorateurs. Quelques esprits, éclairés par une droite raison et par les lumières qu'ils sont allés puiser au sein de la civilisation occidentale, frappés de ce fait, entrevoient déjà l'important dilemme posé devant eux: ou de périr en restant musulmans, ou de revivre en devenant chrétiens. Mais l'ignorance et le fanatisme obscurcissent encore l'intelligence des masses, qui sont séparées du christianisme par la barrière insurmontable qu'élève entre elles et lui un dédain superbe pour le culte des populations qui leur obéissent.

Quiconque a lu l'Alcoran conçoit combien il est difficile d'abjurer une religion dont le livre répète, à chaque verset, que les croyants sont seuls dans la bonne voie; et qu'il faut exterminer les infidèles, de crainte d'être séduit, à moins qu'eux-mêmes ne se convertissent. Mahomet, après avoir habilement appuyé sa doctrine sur les deux passions les plus énergiques et les plus vivaces du cœur humain, l'orgueil et la concupiscence de la chair, avait pris un excellent moyen pour conserver ses disciples dans ses erreurs. C'était de leur interdire comme mauvaise toute autre science que celle qu'il prétendait leur révéler, et de les parquer, en quelque sorte, dans leur propre ignorance. Il en résulta qu'ils n'ont jamais eu ni le désir, ni les moyens de connaître la vérité; et cependant la régénération ne peut s'effectuer que par la science. Voici encore à quelles conditions, suivant nous.

Il faut premièrement que les Turcs perdent la supério-

rité de la domination, trop propre à nourrir l'orgueil et la foi au prophète, qui la leur avait promise comme récompense. Tant qu'ils commanderont, ils ne s'abaisseront jamais jusqu'à embrasser la religion des peuples qu'ils regardent et traitent comme leurs esclaves. Ils doivent passer par l'épreuve des revers et de l'infortune, qui amènent communément à l'âme les pensées sérieuses. Lorsqu'ils seront commandés et circonvenus de toutes parts par la civilisation lumineuse de l'Occident, alors, élevant la tête et contemplant cette aurore nouvelle, ils sentiront peut-être le néant des prophéties antérieures sur la perpétuité et l'universalité de leur règne. Ils seront contraints de participer à quelque degré de la civilisation qui les refoule; et les bienfaits qu'ils en éprouveront les prépareront sans doute à rechercher et connaître la source première d'où ils découlent. De quelque manière qu'ils agissent, ils seront nécessairement achevés par leur propre barbarie, s'ils ne tendent la main aux hommes de la chrétienté, qu'ils regardent toujours comme des ennemis; tandis que ceux-ci les plaignent seulement comme des frères égarés, et les convient aux destinées nouvelles de perfectionnement, que l'avenir nous réserve.

Maintenant, si, d'après ces considérations, la ruine temporelle des Turcs est la voie directe et naturelle qui les mène à la régénération spirituelle, l'état actuel de la Turquie nous donne lieu de croire que le moment où s'accomplira ce grave événement ne peut être fort reculé. Il faut venir ici pour s'en convaincre, en assistant au triste, mais utile spectacle d'une nation agonisante et se débattant vainement contre le trépas, qui la menace.

Le premier indice de cet état est le total abandon de

l'agriculture dans les campagnes. Au fond des provinces les plus éloignées, comme dans le voisinage de Constantinople, la terre manque de bras qui la travaillent. Ici, la verdure uniforme et languissante qui la recouvre lui donne un air de souffrance et de tristesse : on dirait une veuve en deuil, pleurant sur sa stérilité. Les Turcs, élevés dans les steppes de la Tartarie, n'ont jamais été agriculteurs ; et, après la conquête, ils n'ont pas daigné le devenir. Il leur était plus commode de charger les vaincus du soin de les nourrir, pendant qu'ils se reposaient dans la jouissance paresseuse de ces biens. Les sujets non musulmans, ou *Raïas*, furent bientôt réduits à la condition de colons par ces nouveaux maîtres, tout aussi durs que les planteurs d'Amérique. Comme la richesse et l'abondance des récoltes les exposaient davantage aux avanies, sans qu'ils retirassent aucun bénéfice de leur travail, ils se contentèrent de cultiver une portion de terrain suffisant aux besoins de la famille ; et, lorsqu'ils le pouvaient, ils embrassaient une autre profession. Aussi les grains nécessaires à la subsistance du peuple viennent-ils de la Russie. Il en est de même du vin et des autres denrées, que l'on tire du dehors. L'industrie étant complétement nulle, tous ses produits sont envoyés de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne, dont les navires n'emportent en échange que des piastres. Aussi la monnaie diminue-t-elle chaque jour, et l'empire va s'appauvrissant en proportion ; tellement qu'il est réduit, pour faire face à ses affaires, à battre de la fausse monnaie : c'est-à-dire que le numéraire mis en circulation a une valeur intrinsèque moindre que celle qui lui est accordée par le tarif officiel. Mais cette spéculation, avantageuse pour le moment, ne fait qu'ajourner la ban-

queroute générale, laquelle sera d'autant plus désastreuse que l'empire aura été plus épuisé.

Un second signe de décadence, c'est le dépérissement sensible de la race turque. On compte les musulmans dans Constantinople même; et leur nombre semble à peine égaler celui des Arméniens et des Grecs. Ceux que l'on rencontre portent rarement sur la figure ce caractère imposant de majesté, que les historiens leur accordent assez unanimement, à leur arrivée sur le sol européen. L'armée confirme encore cette observation d'une manière plus frappante : au lieu des robustes et mâles soldats de Mahomet II, qui donnèrent cours à ce proverbe : *Fort comme un Turc*, on ne voit que des adolescents imberbes, ployant sous le faix du mousquet, et mourant par centaines de phthisie dans les hôpitaux. Cet affaiblissement organique, causé en partie par les vices, est augmenté aussi par l'indigne rapacité des chefs, qui spéculent sur leurs vêtements et leur nourriture.

Les intentions du souverain sont bonnes, dit-on ; il veut le bien du peuple. Mais, comme la forme de son gouvernement arbitraire s'oppose à ce qu'il soit bien conseillé et qu'il mette de la suite dans ses plans de réforme, il n'obtient aucun résultat réel. Tout est sacrifié à l'ambition des grands, qui ne cherchent qu'à se nuire et à se supplanter, en trompant leur maître. L'adulation empêche la vérité de parvenir jusqu'à ses oreilles. Ainsi, entre autres exemples, le Moniteur Ottoman, fondé depuis quelques années, ne transmet point à la Turquie, comme nous l'espérions de loin, les lumières de la civilisation et d'un enseignement populaire. Il se borne à donner les listes des mutations opérées dans l'administration, soit civile, soit militaire, après

avoir rempli toutefois les deux tiers de ses colonnes d'éloges dictés en l'honneur du sultan par une vaine étiquette. Les autres tentatives d'amélioration, inspirées par le génie européen, avortent pareillement, faute d'unité dans l'exécution, et à cause de l'opposition vigoureuse qu'elles rencontrent dans le corps du clergé, qui est d'une intolérance extrême.

Nous abrégeons ce portrait, qui certes n'est pas flatteur; mais nous devions ces aveux à la vérité. Tels sont les dominateurs de la Turquie. Passons à ceux qu'ils commandent.

Au premier rang, nous trouvons les Grecs, maîtres dépossédés de leur propriété par les Turcs, qu'ils servent toujours à regret et par contrainte, comme l'indique leur air ineffaçable de fierté et de rancune mal déguisée. Le temps n'a pas altéré leur nature; on retrouve toujours en eux ce peuple remuant, spirituel, ami des arts et apte à tout ce qu'il veut sérieusement. Mais en revanche, il a conservé aussi sa frivolité, son inconstance, et surtout ce défaut capital qui lui avait fait perdre anciennement la réputation de droiture et de bonne foi. Du reste, il ne faut pas s'en étonner; comment se serait-il corrigé de ce vice? Est-ce dans la servitude, depuis la chute du Bas-Empire, alors qu'il faut surtout user de déguisements et d'artifices? Ou bien encore, est-ce dans les derniers temps, à l'école de corruption et d'immoralité des Phanariotes? Au contraire, ces derniers chefs d'une aristocratie née de la vénalité ou de la prostitution et enrichie par les exactions iniques de l'hospodarat, ont achevé de démoraliser la nation; et ce sont eux encore qui, préférant leur intérêt particulier au bien général, ont longtemps paralysé les efforts de la Grèce, cherchant à briser ses fers. Aujour-

d'hui que ce parti n'existe plus que de nom, et qu'il n'exerce plus sa fatale influence, les Grecs ne font pas cependant de progrès sensibles vers une amélioration sociale. Il faut en chercher la raison dans l'esprit d'individualisme qui a toujours caractérisé ce peuple, en le portant à s'isoler orgueilleusement, et à repousser le concours ou les lumières de ceux qui peuvent le servir. Cette défiance ou cette haine part d'un sentiment religieux fortement développé, depuis le schisme de Photius. Nous retrouvons donc encore une cause spirituelle, là où il semble d'abord n'être nullement question de dogme et d'orthodoxie; tant il est vrai que tout fait social trouve son explication dans ce qui constitue véritablement l'âme de toute société : nous voulons dire la religion.

Oui, les Grecs subissent encore malheureusement les conséquences fâcheuses de leur scission avec Rome. Depuis qu'ils ont quitté le centre de la catholicité, ils sont restés complétement en dehors du mouvement de civilisation et de science qui porte toujours en avant les autres peuples de l'Europe. Toute activité intellectuelle a cessé; et le clergé n'a plus produit de ces hommes, qui, comme les Chrysostôme et les Basile, avaient été les lumières de l'Église primitive d'Orient. Bien plus, ce corps, qui doit toujours marcher en avant, en donnant aux autres l'exemple et le goût de l'instruction et du bien, est tombé promptement dans une ignorance blâmable. En perdant le sens élevé du christianisme, il l'a transformé en un culte de pratiques toutes pharisaïques. Les simples prêtres n'ont plus eu la vertu du célibat; et tous les évêchés, jusqu'au patriarcat de Constantinople, sont devenus le but et le prix d'une basse intrigue, sur laquelle le pouvoir

temporel se plaisait à spéculer, en mettant proprement à l'enchère ces dignités sacrées. La simonie s'étendit comme une lèpre sur toute la hiérarchie ; et l'on fit trafic des choses saintes. Nous avons vu nous-même des papas grecs vendre des prières à des femmes turques, qui venaient secrètement en pèlerinage boire l'eau d'une fontaine miraculeuse. Nous savons aussi des exemples de divorces iniquement prononcés avec l'autorisation de l'évêque, qu'on avait obtenue à prix d'argent. Avili par de semblables abus, le clergé n'a pu se maintenir dans la considération qui lui est nécessaire ; et le peu de respect que le peuple lui témoigne publiquement en est une preuve visible. Néanmoins, il réussit à entretenir les préjugés et à fomenter les passions de la multitude contre les Latins. Nous sommes toujours sous le coup de leur antipathie ; et, si quelques catholiques, par exemple, donnant le fâcheux exemple de l'apostasie, consentent, soit pour contracter un mariage, soit par quelque autre intérêt, à entrer dans leur Église, ils sont astreints à se faire rebaptiser.

Les prêtres, convaincus de leur propre infériorité, évitent soigneusement le contact des missionnaires latins ; et ils ne manifestent pas même la velléité de revenir au centre de l'orthodoxie. Aussi nous ne voyons pas d'amélioration possible à l'avenir de ce peuple. Si l'empire change de maître, il ne fera que passer sous la domination d'un autre ; et il s'abuserait étrangement, s'il pensait reconquérir le pouvoir. D'abord, il n'en a pas l'énergie ; en second lieu, les qualités capables d'exciter l'intérêt d'autrui lui manquent complétement. Il resterait seul avec la faiblesse de l'individualisme, dans lequel il s'est retranché, sans trouver d'auxiliaires. Dans la Grèce redevenue libre,

les esprits sont sortis de leur long sommeil ; et, les lettres reprenant de leur crédit, la littérature ancienne est devenue quelque peu populaire. Il y a eu simultanément un effort pour la science et pour le bien général. Mais ici, tout est mort. Si quelques jeunes gens étudient, c'est dans un but d'intérêt, comme de vendre plus tard leurs services aux Turcs, soit dans les bureaux de la Porte, soit dans les ambassades, en qualité de drogmans. L'éducation publique est totalement négligée, surtout celle des femmes, qui ne sont élevées que dans le goût de la parure et du plaisir. Après cela, nous le demandons, comment espérer quelque bien de ce peuple?

Il n'en est pas ainsi des Arméniens, qui forment une nation compacte et séparée soigneusement des autres par ses coutumes traditionnelles, que le temps en général n'a pas encore altérées. Leur caractère est heureux ; ils sont doux, humains et honnêtes. Seulement, l'habitude de servir des maîtres exigeants et la vie de bazar qu'ils mènent leur a communiqué je ne sais quelle finesse souple et insinuante, à laquelle s'habitue difficilement la franchise indépendante de nos mœurs. Ils laissent toujours percer malgré eux l'esprit diplomatique et calculateur du marchand. Du reste, ce défaut, que la nécessité des circonstances leur a comme imposé, et qu'ils perdraient probablement, si les temps devenaient meilleurs, est racheté par trop de qualités, pour qu'il diminue leurs droits à notre intérêt et à notre estime.

Les Arméniens se divisent en deux catégories, qu'il ne faut jamais perdre de vue ; parce qu'eux-mêmes ont toujours soin de faire cette distinction. Les premiers, beaucoup plus nombreux, sont les *schismatiques*, dénomination

qu'ils rejettent comme injurieuse, bien qu'elle leur convienne réellement, puisqu'ils sont sortis de l'unité de l'Église, à l'époque du concile de Chalcédoine. A cet égard, ils sont dans la même position que les Grecs ; et cependant ils sont bien moins éloignés que ceux-ci de revenir à l'orthodoxie Ils ont plus de bonne foi et de pureté d'intention ; il ne leur manque que le courage. A différentes reprises, ils ont cherché à se réunir ; mais ce qui les effrayait toujours, c'était de reconnaître la juridiction du souverain pontife, question qui est la pierre d'achoppement de tous les autres dissidents. A mesure que le goût de l'instruction se répand parmi eux, ils perdent leurs préjugés, entretenus par l'ignorance, et ils se rapprochent davantage de la vérité : car l'Église catholique a le beau privilége de ramener par les lumières de la science ceux qui lui sont échappés. Or, depuis quelques années, les Arméniens ont fait de louables sacrifices pour l'instruction publique : ils ont fondé des écoles primaires ; et, dans quelques-unes, on enseigne même le français. Ils ont suivi en cela l'impulsion et l'exemple que leur avaient donné les catholiques, dès le siècle dernier ; lorsque Méchitar Abbas alla fonder son couvent dans les lagunes de Venise. Nous espérons d'heureux résultats de cette disposition des esprits ; mais, pour qu'elle devînt plus sûrement favorable à la religion, il faudrait qu'elle fût secondée et dirigée par le clergé. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Ce corps semble avoir abdiqué depuis longtemps le noble privilége du savoir ; et les simples prêtres, généralement pères de famille, ne considèrent, pour ainsi dire, leur ministère auguste que comme un soin accessoire du ménage. Et qu'en résulte-t-il ? Ils ont perdu, aux yeux des fidèles, le respect qu'ils dénient

à Dieu ; ils sont tombés sous la dépendance des séculiers, dont les plus puissants les tiennent à leurs gages comme d'autres domestiques. Nous les avons vus avec peine, siégeant à la même table, n'oser porter la main au plat qu'après un signe facultatif de l'aga ou du maître; et c'est avec le même sentiment que nous les avons entendus chanter à la soirée, pour notre divertissement, des passages du *Charagan*, ou de leurs hymnes sacrées.

Le clergé catholique, au contraire, est traité avec une sainte dignité. Lorsqu'un prêtre entre dans une maison, tous les membres de la famille viennent successivement lui baiser la main, qu'ils portent ensuite respectueusement au front. En général, cet honneur est justement décerné au mérite et à la vertu de ces hommes, qui tous gardent le célibat, suivant la coutume de l'Église d'Occident. La plupart d'entre eux viennent en Europe étudier la théologie et les principales langues qu'on y parle. Tels sont les *Collegela*, qui sortent des écoles de la *Propagande*, et les Méchitaristes, appartenant aux deux congrégations de Venise ou de Vienne. La quatrième classe comprend les religieux du Liban et les *Bouralu*, qui sont les prêtres élevés dans le pays. Nous insistons sur cette classification, comme essentielle pour se rendre compte des influences diverses qui partagent les esprits du clergé catholique.

Les plus influents sont les religieux de Venise. Ils ont communément sur les autres l'avantage d'une instruction plus variée; leurs manières sont aussi plus engageantes; et ils forment comme le parti aristocratique de la hiérarchie. Aux moyens d'action que leur donne la presse du riche couvent de Venise ils joignent encore l'avantage de capter le crédit des familles les plus puissantes, dont ils

sont les desservants. Ayant les premiers contribué à remettre en honneur la langue et la littérature arménienne, à l'aide desquelles ils ont exhumé leurs anciens souvenirs historiques, ils ont dû naturellement représenter dans la nation le parti national. Ce service paraissait légitimer leur prétention à diriger son mouvement social. En se plaçant à la tête, ils espéraient aussi ramener à eux les dissidents. Mais quelque louable que fût cette intention, il fallait en outre, pour la mettre à l'abri de tout reproche, la soumettre au chef de l'Église, lui demander ses conseils, agir suivant sa volonté, au lieu de prétendre décider seuls cette question, en quelque sorte comme une affaire de famille. De la sorte, on aurait évité l'accusation méritée de faire des concessions incompatibles avec la foi, comme il arriva à l'époque du *Miapanoution,* ou de la tentative de réunion des deux Églises. On se souvient qu'alors l'excommunication fut lancée contre les plus téméraires, qui étaient allés officier, de leur propre autorité, dans les églises des schismatiques, comme s'ils eussent été au fond bien orthodoxes, et qu'un malentendu seulement les eût mis en dehors de la catholicité. La preuve, néanmoins, qu'ils n'étaient pas d'accord, c'est que, sommés de formuler leur symbole, ils osèrent, avec une simplicité hypocrite, présenter celui de Nicée. Dans cette circonstance, les sauveurs de la foi catholique furent les missionnaires latins, comme nous le dirons ensuite; et non les autres membres du clergé arménien. Les disciples de la Propagande ne sont ni assez nombreux, ni assez puissants dans la nation, pour être les vérificateurs de l'orthodoxie.

La congrégation de Vienne compte ici plusieurs représentants; et l'appui qu'ils trouvent dans quelques maisons

recommandables leur permet d'employer plus activement leur action pour contrebalancer celle des religieux de Venise, trop portés vers leurs frères égarés ; comme s'ils oubliaient que l'Église ne peut jamais capituler sur les articles de la foi, et qu'elle rappelle charitablement les enfants qui l'ont quittée, sans pouvoir aller à eux ; parce qu'elle est une et entière comme la vérité, qu'on admet ou que l'on rejette. Certainement leur désir de rétablir l'unité est digne d'éloge, et nous ne pouvons trop y applaudir ; puisqu'il est inspiré par la charité, dont la religion nous fait un précepte obligatoire. Nous-même, quelque étranger que nous soyons à la nation arménienne, nous déclarons qu'il n'est pas de sacrifices que nous ne nous imposassions avec joie, pour préparer ou pour accélérer le jour de la réunion ; parce que ce jour serait grand et beau dans l'histoire de l'Église, et qu'il rendrait la vie à un peuple plein de force morale, qui se poserait naturellement à la première place parmi les populations de l'Orient, si, avec l'unité de foi, il reconquérait son unité nationale. Mais nous ajoutons aussi que notre dévouement ne pourrait dépasser les limites fixées par l'Église, qui impose ses conditions et qui n'en reçoit pas. Que si cet aveu effraie les Arméniens, après tout qu'ils consultent l'histoire universelle de l'Église ; et ils se convaincront aisément que celle-ci n'a jamais agi autrement avec aucun autre peuple. Il y aurait donc plus que de l'orgueil chez eux à prétendre faire une exception ou une innovation parmi le reste de l'humanité.

Depuis la conversion du peuple arménien au christianisme, on a pu remarquer, à toutes les époques, dans leur histoire, une tendance manifeste des séculiers à s'immiscer

dans les affaires de leur Église, et à mettre le clergé sous leur dépendance. Au temps de la monarchie, les rois travaillaient en ce sens; après eux, les *ischkhank* ou les princes. Aujourd'hui, les banquiers de Constantinople veulent jouer le même rôle. La richesse établissant encore ici d'une manière plus tranchée que chez nous la démarcation des différentes classes sociales, celui qui possède le plus a conséquemment le plus de pouvoir et de crédit; quelles que soient d'ailleurs la date et la cause de sa fortune. La noblesse fondée sur le mérite ou l'ancienneté du sang est chose complétement inconnue; et même celui qui tombe de l'opulence à la misère perd simultanément aux yeux des siens sa considération. Ce vice social a été communiqué aux Arméniens par les Turcs, chez qui il n'existe pas d'aristocratie, selon l'esprit chevaleresque du moyen âge. Notre nouvelle aristocratie financière de la Chaussée-d'Antin peut donner une idée exacte de celle dont nous parlons : c'est dire assez clairement le cas qu'il en faut faire.

A une époque qui n'est pas fort reculée, et dont nous ne pouvons tracer ici l'histoire dans tous ses détails, parce qu'elle nous entraînerait trop loin, certains banquiers catholiques s'intéressaient vivement à la réunion des deux Églises. Des motifs d'ambition personnelle et l'espoir de commander à la nation entière, étaient, il faut l'avouer, le mobile de leurs actions, plutôt que le pur amour du bien spirituel de leurs frères et le désir de voir tout le troupeau réuni sous un seul et même chef. Ces banquiers rencontrèrent une forte opposition dans ceux d'Ancyre, qui passent encore pour les plus catholiques d'entre les catholiques; et, comme ils avaient aussi le crédit de la

richesse, on pensa que le moyen le plus expéditif pour se délivrer de ces adversaires, était de ruiner leurs maisons; et voici par quelles voies on arriva à ce but. On obtint la destitution des pachas dont ils étaient les banquiers; et, comme ces gouverneurs de province ont d'immenses crédits ouverts chez leurs *sarrafs* [1], qui leur font toutes les avances possibles, dans l'espoir d'en être plus tard amplement dédommagés, leur ruine soudaine ruina les bailleurs de fonds; et ceux-ci ne purent tenir tête plus longtemps à leurs ennemis. Dès que la banqueroute fut déclarée, on pensa à les faire chasser de Constantinople; attendu que leur présence était toujours un obstacle aux menées du parti contraire. Telle fut l'occasion de l'exil des Ancyriotes, célèbre dans l'histoire de l'Église catholique arménienne; parce qu'il fit briller dans tout son jour la ferveur d'une foi aussi vive qu'aux beaux temps du christianisme persécuté par les empereurs.

En effet, on vit le 1er janvier, pendant un hiver très-rude, ces malheureux proscrits traverser le Bosphore, et s'acheminer, au milieu des neiges, vers la ville d'Ancyre, où on les reléguait. Tous leurs meubles étaient vendus à l'encan dans les rues de Constantinople, et achetés par les Juifs. Comme on faisait courir le bruit, pour ébranler leur courage, qu'Angora, la mère-patrie, n'était pas le terme de l'exil, et qu'arrivés à cette ville ils recevraient l'ordre de promener encore plus loin le spectacle de leurs misères, tant qu'ils ne consentiraient pas à s'unir aux schismatiques, le chef de la mission française des Lazaristes les exhortait en ces termes, en leur donnant sa bé-

[1] Le mot *sarraf*, d'origine arabe, et usité dans la langue turque, correspond exactement à notre mot *banquier*.

nédiction : « Allez, mes enfants, ne craignez rien; vous souffrez pour la foi et la justice. Si vous êtes envoyés dans l'Inde ou aux extrémités de l'Asie, ici nous ne vous oublierons pas; et nos prières, unies aux souffrances de votre martyre, obtiendront du ciel des grâces précieuses pour votre Église. » Les paroles du missionnaire étaient prophétiques; car non-seulement les Ancyriotes furent rappelés de l'exil; mais encore, quelques années après, l'émancipation des Arméniens catholiques était obtenue, par l'entremise du gouvernement français.

Ce fait et plusieurs autres, que nous taisons, prouvent suffisamment l'abus que nous avons signalé. Si le clergé ne songe enfin à s'affranchir du contrôle de la juridiction séculière, il sera constamment paralysé dans son action, et exposé à des tracasseries interminables. Ce qui le livre faible et sans défense aux attaques du dehors, c'est le manque d'unité et l'éloignement réciproque que manifestent les membres des quatre classes dont nous avons parlé. Bien plus, les frères d'une même congrégation vivent isolés, soit dans leur propre maison, soit dans les familles où ils vont exercer le ministère; car il faut savoir que, malgré la piété sincère et générale de la nation, le culte n'a point le même caractère d'unité et de publicité qu'il a chez nous. Ainsi, les prêtres vont dans les familles entendre les confessions des pénitents; et, comme les chapelles particulières sont très-multipliées, ils y célèbrent les saints mystères. La vie retirée des femmes, qui sortent rarement, est le motif principal que l'on fait valoir pour excuser l'état de domesticité auquel le culte est abaissé. Mais nous répondons à cela qu'un peuple élevé à la dignité de catholique ne doit plus suivre les habitudes et les préjugés des

musulmans, en ce qui concerne la condition des femmes. Il doit les laisser jouir du saint affranchissement dont elles sont redevables partout à la loi chrétienne. Toutefois, qu'on nous permette d'ajouter à quelles conditions.

Il faut premièrement remédier au mode de leur éducation, totalement nulle sous le rapport intellectuel. N'est-il pas blâmable que, même parmi les catholiques, il soit assez rare de rencontrer une jeune fille sachant écrire; et que toutes les lectures des femmes, lorsqu'elles savent lire, se bornent au Paroissien. Elles ignorent complétement l'histoire, la géographie, le calcul et toutes les autres connaissances familières à nos enfants. On conçoit alors que le passage brusque, et non préparé par l'instruction, de leurs habitudes aux nôtres, qui mettent naturellement en rapport les deux sexes, serait très-dangereux, et pourrait dépouiller la nation de cette précieuse pureté de mœurs, qui l'honore encore, surtout lorsque les hommes sont proportionnellement aussi ignorants. Sans connaissances, la bonne société est impossible. Pour que les esprits trouvent du charme et un aliment à la conversation, ils doivent préalablement être éclairés. Tous sentent la nécessité d'une réforme, et sont invinciblement attirés vers notre civilisation. *A la frangua*, ou *à la manière des Francs*, est le cri qui sort à chaque instant de toutes les bouches. Mais ils doivent être circonspects dans l'emprunt qu'ils veulent nous faire. Le cœur humain est naturellement enclin au mal, et porté à choisir ce qui favorise ses passions. Qu'ils sachent que, pour être civilisé, il ne suffit pas de changer de costume, de se vêtir à la mode, ou d'apprendre à danser. Mieux vaudrait mille fois pour leur bonheur qu'ils conservassent la simplicité patriarcale de leurs mœurs, que

leurs femmes se promenassent toujours voilées de leur pudique manteau, et que les hommes ne quittassent ni les brodequins rouges, ni les pelisses qu'ils portent avec dignité. Nous avons vu plusieurs fois avec peine les jeunes gens, plus amis que les anciens du changement et de la nouveauté, adopter avec le frac des manières moins décentes et moins honnêtes; comme si elles faisaient aussi partie de leur nouveau costume. A la vérité, ceux qui portent le nom de Francs leur donnent généralement un bien mauvais exemple, ainsi que nous aurons occasion de le remarquer, en parlant de Galata et de Péra.

Ces deux villes étant le séjour d'hommes qui viennent de toutes les parties du globe s'y établir pour le commerce, renferment une population, dont la partie flottante est peu digne de considération. Gagner et amasser de l'argent est son occupation unique. Pour y parvenir, toutes les voies sont bonnes; et la plus courte est celle que l'on préfère; parce que l'on peut au moins retourner plus tôt dans sa patrie jouir de sa fortune. Quelques exceptions honorables démentent heureusement la sévérité de cette observation; et l'estime publique, qui les environne, prouve toute la puissance de la vertu, honorée là même où elle est si rare. Nous voudrions que le récit des intrigues et des misères, qui trop souvent sont la nouvelle du jour, ne parvînt pas aux oreilles des Turcs et des Arméniens: alors la signification du nom de *Franc* ne tendrait pas à être indignement dénaturée.

C'est ce nom de *Frenk* que les *Raïas*, ou sujets chrétiens et juifs de la Porte, ambitionnent et envient, comme une sauvegarde contre le fanatisme ou l'arbitraire. En effet, il implique bien l'idée de liberté; puisqu'il vous

soustrait à la juridiction de l'autorité locale, pour vous soumettre à celle de votre ambassadeur respectif. Ce privilége, que la France obtint la première entre tous les autres royaumes, et dont elle jouit seule pendant longtemps, est partagé aujourd'hui par les plus minces États de l'Europe, qui veulent tous avoir des représentants à Constantinople.

Si nous voulions rechercher ici la cause de ce fait assez remarquable, que les Européens ne sont encore connus des Orientaux, au dix-neuvième siècle, que sous la dénomination de *Francs*, et l'Europe sous celle de *Frenkistan*, nous pourrions en déduire des conséquences glorieuses pour la nation française, et qui seraient en même temps autant de preuves de l'influence qu'elle n'a cessé d'exercer au dehors, comme à l'intérieur de l'Europe. Nous pourrions peut-être également en tirer des inductions favorables pour le rôle qu'elle est appelée à jouer prochainement dans ces contrées. Il faut venir ici, pour connaître toutes les sympathies que le nom français réveille dans les âmes. Cette préférence est d'autant plus honorable pour nous, qu'elle n'est due ni à la supériorité de notre commerce, ni aux intrigues politiques de notre gouvernement. Le commerce français, qui avait une prépondérance marquée dans le Levant au dernier siècle, est actuellement fort déchu. Il est passé en partie aux mains de l'Angleterre. La Russie prodigue l'argent et tous les autres moyens de corruption, pour se concilier des partisans ; mais elle n'a encore réussi qu'à acheter les consciences vénales ; et je pose en fait que, hormis les Russes, il n'est pas un homme dans Constantinople qui osât se dire ouvertement ami de la Russie ; parce qu'il croirait se déclarer l'ennemi de la liberté et de

la civilisation. Tous, au contraire, louent et estiment l'esprit de dévouement et l'amour du bien général, qui, ans autre arrière-pensée, dirigent les actes de notre politique extérieure. « C'est vous autres Français, disait un jour un simple batelier du port, qui êtes les colporteurs de la liberté dans le monde. » « Nous savons, me disait un autre, que, seuls parmi les gens du Frenkistan, vous aimez les hommes pour eux-mêmes. » Cette influence morale se fait sentir encore dans le commerce ; et une infinité d'objets de mode ou de luxe, de fabrique anglaise, ne trouvent de débit qu'en se vendant sous le nom de marchandises françaises.

Mais, pour comprendre toute l'action spirituelle de la France, il faut l'envisager sous son véritable côté : nous voulons dire le point de vue religieux. Nous sommes dans l'Orient les protecteurs avoués du catholicisme; et c'est sous notre bannière que toutes les communions orthodoxes cherchent sécurité et protection. C'est nous qui, dernièrement, avons obtenu de la Porte l'affranchissement des catholiques arméniens. Depuis le Liban jusqu'aux rives du Bosphore, les côtes de la Syrie, de l'Asie Mineure et tout l'Archipel sont parsemées d'églises unies à l'Église mère d'Occident. On sait là, par expérience, que les gouvernants de la France et ses représentants dans ces contrées peuvent être irréligieux et ennemis de la foi, sans que la nation française tout entière soit pour cela solidaire de leur impiété ou de leur déraison. On sait que le bien est extrême chez nous, comme le mal; et que quelques instants d'entraînement ou de passion n'altèrent pas fondamentalement notre nature droite, sensée et prompte à revenir à la vérité méconnue. On sait que l'Association de

la Propagation de la foi a son centre le plus actif chez nous, et que de la France les bons livres sortent aussi nombreux et même plus nombreux aujourd'hui que les mauvais. On sait que notre langue, la seule qui deviendra populaire parmi les autres idiomes de l'Europe, est le véhicule de la science et des idées généreuses de liberté. On voit enfin que les seuls apôtres de la foi sont nos missionnaires, échelonnés sur tous les points, et travaillant avec un beau désintéressement, comme nous allons le montrer, à la régénération religieuse et intellectuelle du Levant; tandis que les autres nations n'y viennent que pour s'enrichir par le commerce. Pourtant, si ceux qui impriment le mouvement aux affaires de la France, et si les hommes qu'ils délèguent ici, étaient unanimement mus par une même pensée religieuse, vraie et profonde, ils opéreraient en peu de temps une heureuse révolution dans tout l'Orient. Les populations orthodoxes, encouragées dans leur foi et plus fortement attirées vers nous, deviendraient bientôt comme françaises. A l'aide de notre langue, nos idées se transmettraient rapidement à leurs intelligences vives et avides de connaître. Elles ne demandent qu'à être éclairées; et nul doute, qu'en leur communiquant quelque peu du surplus de notre activité, elles sortiraient de l'inertie, où la servitude les a forcément retenues. Ces mêmes populations orthodoxes deviendraient ensuite comme autant de centres civilisateurs, pour leurs frères séparés par le schisme ou l'hérésie; et peut-être l'exemple de leur prospérité nouvelle ramènerait ceux-ci à l'unité religieuse. Combien la Russie, malgré toute sa force et sa diplomatie si habile, paraîtrait alors peu redoutable; surtout lorsqu'elle ne peut promettre à ces mêmes populations que l'esclavage pour

bien politique, que le schisme pour vérité religieuse! Puisse la France comprendre tout l'avantage que sa foi orthodoxe lui donne sur les autres États puissants de l'Europe, qui l'ont perdue entièrement, ou qui sont divisés intérieurement par mille sectes! Puisse la question d'Orient être ainsi saisie par nos publicistes sous son véritable point de vue, lequel, comme nous le répétons, est tout religieux! Et la solution sera prompte et facile.

En attendant que ces considérations parviennent jusqu'à ceux qui nous gouvernent, et que nos ambassadeurs, nos consuls et les autres agents suivent ce plan proposé, nous avons éprouvé la douce consolation de voir une société d'hommes vertueux et dévoués travailler en silence à préparer les voies et à hâter l'avénement de cette époque, que nous appelons de tous nos vœux. Ces hommes ne sont pas des diplomates; ils vivent en dehors des intrigues et des passions du monde, ne se proposant que la gloire et l'extension de l'Église catholique. Ce sont les pauvres Lazaristes français, à qui le pape Pie VI confia toutes les missions d'Orient, remplies jusqu'alors par les Jésuites. En 1784, ils vinrent prendre possession de la maison de Constantinople, fondée sous Louis XIV, dont la munificence royale, comme l'atteste une inscription placée à la porte de l'église, fit réparer cet édifice, autrefois bâti par les Génois. Ce poste avait toujours été considéré comme un point central, auquel aboutissaient toutes les autres missions de l'Orient. Les religieux établis à Ispahan et dans l'Arménie correspondaient directement avec le chef résidant à Constantinople; et celui-ci transmettait ensuite les nouvelles à Rome, ou au supérieur général de l'ordre.

A peine les Lazaristes s'étaient-ils établis là, que la ré-

volution qui éclata en France les enveloppa dans la proscription générale lancée contre le clergé ; ils furent contraints de fuir. Ils ne rentrèrent en possession de leur domaine qu'à l'époque où Napoléon s'empara de l'autorité suprême, et releva les autels. La mission se raffermit sous M. Renard, et reprit avec une ardeur nouvelle ses travaux apostoliques. Elle fut ensuite puissamment secondée par le vénérable vieillard qui la dirige actuellement, et que les Arméniens appellent leur père et leur libérateur. En effet, c'est bien M. Brisset qui, au temps de la persécution, les sauva à diverses reprises de la fureur des Turcs et de l'animosité des schismatiques, en leur ouvrant les portes de sa communauté, que l'autorité du nom français, par un privilége particulier, a toujours investie du droit inviolable d'asile. C'est M. Brisset qui nourrissait des familles entières et qui conservait le dépôt de leurs meubles; c'est M. Brisset qui, pendant l'exil, correspondait avec eux, et leur distribuait des secours, dans toutes les parties de l'Asie ottomane; c'est M. Brisset encore qui conserva à l'Église ce précieux troupeau que le schisme voulait lui ravir, en s'opposant avec fermeté aux attaques ouvertes et aux intrigues; enfin, c'est lui qui est encore le premier père spirituel de la nation, le soutien de ses pauvres et la providence de ses orphelins. Aussi, avons-nous vu les catholiques faire unanimement son éloge, et les vieillards, mieux instruits de tous ses services, s'incliner avec respect devant nous, en l'entendant prononcer.

M. Brisset, avec les jeunes prêtres placés sous sa direction, et livrés comme lui à la vie active et dévouée du ministère, perpétue proprement dans la congrégation l'esprit de foi et de charité apostolique, dont saint Vincent de Paule,

leur fondateur, est le plus magnifique modèle des temps modernes. Ses disciples sont élevés dans le goût de la pauvreté et de la vie obscure. Ils ne cherchent ni les louanges, ni les honneurs, auxquels la vertu a quelque droit d'aspirer ici-bas. Dieu et leur conscience, consumée d'un inépuisable amour des hommes, sont les deux seuls témoins qu'ils consultent; et, pour connaître tout le bien qu'ils opèrent, il faut le surprendre en eux, comme un secret, ou mériter, à titre d'ami et d'hôte, quelques-unes de leurs confidences.

C'est ainsi que nous avons appris le plan d'un projet, déjà en partie réalisé, et dont nous souhaitons vivement l'entier accomplissement. La compagnie a parfaitement compris que, suivant les exigences du siècle, elle devait étendre et multiplier ses moyens d'action. Elle a senti cette vérité, que nous ne cesserons jamais de répéter au clergé, que les hommes égarés par les fausses lueurs de la philosophie, ou perdus dans les ténèbres de leur ignorance, ne peuvent être ramenés à la religion que par la voie de la science. Oui, il faut les instruire; et ils croiront ensuite forcément, parce que l'esprit adhère invinciblement à la vérité perçue. Mais la prédication seule ne suffit pas; il faut, en outre, les leçons de l'enseignement. C'est en élevant la jeunesse avec les données de la science actuelle, et en lui prouvant son harmonie avec la foi, qu'on peut inspirer aisément à des âmes jeunes et droites la passion du bien, et former des hommes qui, devenant un jour l'ornement de la société, seront encore pour leurs frères, à cause de l'esprit de prosélytisme qu'inspire la possession de la vérité, comme autant d'apôtres séculiers.

L'éducation de la jeunesse a donc occupé, depuis

quelques années, une place plus importante dans l'établissement. L'école qu'on y avait ouverte s'est transformée en collége, où l'étude des sciences marche l'égale de celle de la littérature et de la philosophie. Ainsi, les mathématiques, la physique et l'astronomie y sont enseignées par un maître habile, aidé des instruments des meilleurs mécaniciens de Paris. Une salle spacieuse, disposée en amphithéâtre, comme celles de la Sorbonne, est destinée à devenir un lieu d'enseignement public, pour les gens du dehors, qui voudraient y venir chercher les leçons dont profitent présentement les élèves. On a l'intention de fonder un observatoire; et une vieille tour de la muraille génoise de Galata semble être restée providentiellement debout pour cette destination. On veut encore établir une imprimerie, pourvue de presses françaises, turques, arméniennes et grecques, qui répandront les lumières dans Constantinople et le reste de l'empire ottoman. Enfin, l'on espère instituer un cabinet de lecture, où l'on trouverait, avec les revues et les journaux, les autres publications du jour, qui se distinguent par leur mérite littéraire ou leur utilité scientifique. Tous ces projets si louables se réaliseront prochainement, il faut l'espérer, avec le secours de la Providence. Les deux hommes qui semblent surtout s'être réservé la partie scientifique de la mission, sont deux jeunes prêtres, MM. Leleu et Delmas, dont nous nous plaisons à citer ici les noms. Le premier a acquis avec une promptitude remarquable une rare intelligence de la langue turque; et, depuis trois années de séjour à Constantinople, il se l'est rendue assez familière, pour faire entendre avec éloquence sa voix du haut de la chaire de vérité. M. Delmas, exclusivement livré à l'étude des sciences, correspond directe-

ment avec l'Académie de Paris, pour laquelle il dresse chaque jour, dans son observatoire, un registre exact et détaillé des variations de l'atmosphère et de l'état du ciel. C'est ainsi qu'en 1835 il a pu observer ici la comète plus avantageusement qu'à Paris même, à cause de la sérénité constante du ciel.

Mais nous bornons ici nos éloges, dans la crainte de blesser la modestie de ces vénérables missionnaires, qui sont en même temps pour ces contrées les gardiens de la foi et les dépositaires de la science. Dévorés de la sainte ambition de propager l'Évangile et l'orthodoxie dans les parties de l'Asie où les apôtres fondèrent les premières églises, aujourd'hui presque totalement détruites par la conquête musulmane ou l'hérésie, ils ont daigné associer un de leurs frères au voyage scientifique que nous entreprenons dans l'Arménie. Demain, nous traversons le Bosphore; et nous allons explorer d'abord les anciennes provinces de Bithynie et de Cappadoce. Une même pensée et un but unique nous unissent : c'est d'être utile, chacun suivant sa manière, à l'Église de Dieu. Fasse le ciel qu'il en soit ainsi !

---

## A LÉON ET A EUGÈNE.

Samsoun, ce 14 juin 1838.

Mon Léon, je t'adresse cette lettre ainsi qu'à mes autres amis désireux de savoir de mes nouvelles. Lorsqu'on veut écrire, il faut choisir ici son temps et son lieu, autrement les lettres pourraient bien ne jamais parvenir. La Turquie n'a pas de postes, comme notre France; et il faut toujours se défier des prétendues occasions qu'on vous offre, parce que généralement on s'acquitte avec négligence de ces commissions. Voici pourquoi je suis revenu de l'intérieur des terres aux bords de la mer Noire. J'ai choisi une petite ville célèbre dans l'antiquité, Amisus, colonie milésienne, aujourd'hui nommée Samsoun. Je viens de visiter ses ruines, qui ont échappé à la barbarie des conquérants; et j'ai vu avec peine qu'il ne reste rien d'important et de remarquable, comme cela a lieu pour Héraclée et Amastris, où l'on trouve des débris imposants de la puissance coloniale des Grecs.

En venant ici, j'ai néanmoins atteint le but que je me proposais, de confier une lettre au bateau à vapeur qui vient demain de Trébizonde, et qui ne s'arrête ici que le temps nécessaire pour prendre les dépêches et les passagers pour Constantinople. Cette ville est déjà loin de moi; cependant ma pensée se reporte souvent vers elle, car j'y ai laissé des amis qui me rappelaient ceux de France, et qui

les remplaçaient à certains égards. Désormais, je devrai lui tourner le dos, pour m'enfoncer dans l'intérieur des terres. Quatre fois je suis revenu aux bords du Pont-Euxin, pour visiter les lieux fixés dans mon itinéraire ; et quatre fois je suis rentré dans les montagnes, en choisissant à dessein les lieux que les autres voyageurs n'avaient pas explorés. Bien que cette partie de l'Asie soit assez voisine de l'Europe, elle est peut-être plus inconnue que certaines parties de la Perse et de la Syrie. On allait au loin faire des découvertes; et les contrées plus rapprochées de nous étaient négligées. Je ne suis donc pas aussi éloigné que tu le penses probablement.

Dans les quarante jours qui se sont écoulés depuis ma sortie du Bosphore, je n'ai pas perdu un seul instant. Toujours nous avons été à cheval; et les heures de nos stations étaient soigneusement calculées. Quand on a un champ aussi immense ouvert devant soi, il faut embrasser le plus possible, et se dépêcher d'arriver à certains lieux, qu'on ne peut visiter que dans une saison assez courte de l'année. Telle est l'Arménie, où je vais actuellement.

J'ai parcouru toute la Bithynie et la Paphlagonie; et me voici à la moitié du Pont. Ces provinces ne ressemblent pas aux nôtres, qu'on traverse dans une journée, par des routes droites et faciles. Ce sont, à proprement parler, d'anciens royaumes étendus, et qui sont sans chemins; car comment donner ce nom à des sentiers où le cheval peut à peine poser le pied, et qui traversent les montagnes et les torrents, sans qu'on rencontre un seul pont? Aussi ne sont-ils praticables que six mois de l'année. Si on n'avait que sa personne et son cheval à conduire, on pourrait encore se tirer d'affaire; mais la difficulté qui vous arrête à

chaque pas est le transport des bagages ; surtout lorsqu'on porte, comme moi, les vêtements, les livres et tout l'attirail nécessaire à un voyage de long cours.

J'ai eu le bonheur de trouver des domestiques sûrs et probes : c'est un Turc et un Arménien. Le premier, qui est demeuré assez longtemps au service d'un pacha, a de grandes manières et de la dignité. Toujours d'une extrême politesse à mon égard, il sait néanmoins me faire sentir qu'il n'est pas un simple domestique, et que son service ne peut être rempli par le premier venu. Il mérite effectivement de la considération ; et je ne puis que louer l'exactitude et l'ordre avec lesquels il s'acquitte de sa tâche. Toujours grave et posé, il faut voir comme il se fait obéir des simples paysans, et même des fonctionnaires qui correspondent aux maires chez nous. Dès qu'il est arrivé dans un village, il ne demande pas un logement; il le commande en vertu de mon firman; et tout le monde s'empresse de nous servir. Les uns prennent soin des chevaux; les autres transportent nos caisses, pendant qu'on prépare à la hâte la chambre qui doit nous recevoir, et qui est d'ordinaire celle du maire, s'il réside au lieu même de notre passage. Il faut voyager de cette manière, pour connaître véritablement les Turcs. Autrement, si vous vous arrêtez dans les maisons assez rares réservées pour les étrangers, et qui ne sont pas quatre murailles nues, mais seulement quatre planches mal jointes, vous ne connaissez ni les mœurs, ni les usages, ni les personnes du pays. Étant reçu au contraire par le chef du canton, vous êtes mis au courant de la population, des produits de la terre et des antiquités restées ou oubliées dans l'endroit. Vous pouvez connaître ce qui est demeuré de l'ancienne étiquette musulmane.

J'ai rencontré plusieurs de ces petits chefs de canton jouissant d'une grande fortune, eu égard à la Turquie, et qui étalent un certain luxe. Généralement j'ai eu à me louer de leur bienveillante hospitalité, vertu civile qu'ils pratiquent encore avec scrupule, et que la civilisation a totalement bannie de chez nous, avec ses auberges somptueuses, et surtout avec son froid égoïsme. Comme, sur toute la route que j'ai suivie, il n'y a, pour ainsi dire, aucune maison spéciale pour les étrangers, parce qu'on en voit fort rarement, j'étais logé par les chefs; et il n'y a sorte d'honneurs qu'ils ne me rendissent. Deux choses y contribuaient : d'abord mon titre de voyageur, sanctifié chez eux par le pèlerinage de la Mecque, dont s'acquittent les personnes les plus pieuses ; puis par ma qualité de Français, chargé d'un mandat d'une société savante. J'ai fait lithographier à Constantinople des cartes semblables à celles dont nous usons dans nos visites, et sur lesquelles j'ai fait mettre mon nom, avec mes titres scientifiques. Ce souvenir de mon passage produit le meilleur effet. On me croit quelquefois un personnage important; et je les laisse volontiers dans une illusion qu'ils se forgent eux-mêmes, sans que je cherche de mon côté à la faire naître, ou à l'entretenir. Le titre d'hôte vous investit d'un caractère qui fait disparaître à leurs yeux le tort d'être chrétien; et je les entends souvent me répéter : « Aujourd'hui que nous avons le bonheur de vous donner l'hospitalité, permettez-nous de vous rendre ce service. » Ces paroles viennent ordinairement du cœur, et ne sont pas dictées par cette fade politesse, encore inconnue chez eux. J'ai déjà vu plusieurs de ces braves gens commander de tuer des moutons pour ma provision de route, et m'embrasser les larmes aux yeux, à

l'heure du départ, en me conjurant de repasser chez eux. J'ai soin de prendre leurs noms, et bien certainement je ne les oublierai pas. Un titre puissant à leur recommandation est la connaissance de la médecine, qu'ils supposent en quelque sorte infuse chez tous les Francs, et qu'il est facile d'exercer avec succès parmi eux. Ma petite pharmacie a été considérablement augmentée à Constantinople, par un jeune docteur de mes amis ; et je peux fournir à tous ceux qui me reçoivent si bien les médicaments qu'ils me demandent, et qui se bornent à des herbes bienfaisantes, des collyres pour les yeux, de légers purgatifs, etc. Je puis me vanter d'être toujours très-prudent dans mes traitements, et de ne leur rien donner de nuisible ou de violent. J'ai fait aussi à Constantinople l'emplette d'une petite pharmacie homéopathique, que m'a cédée un médecin qui avait beaucoup voyagé en Orient. Je la porte dans une espèce de portefeuille ; et il m'en coûte très peu d'en distribuer quelques grains à ceux que je veux honorer de mon attention.

Mon domestique arménien, nommé Abraham, est d'une nature aussi bonne et aussi serviable que celle d'Ali est fière et raide. Sa force athlétique m'est du plus grand secours pour charger mes malles, fort pesantes, et pour les retenir, lorsqu'elles glissent par quelque côté. L'un et l'autre me sont fort attachés, et paraissent décidés à me suivre partout.

Il m'est arrivé quelques petites aventures, que je consigne dans une relation, que j'écris, lorsque j'en ai le temps, mais avec peu de régularité. Étant ordinairement trop fatigué, le soir, pour avoir la force ou la tête de rédiger, je me contente de formuler l'abrégé sur de petits

cahiers, faits à ce dessein ; et ces lignes suffisent pour me rappeler tout bien exactement. J'ai adressé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une première lettre d'Héraclée, en même temps que j'écrivais à Eugène ; je ne sais si elle vous est parvenue. J'ai trouvé assurément depuis matière suffisante pour en écrire une seconde ; mais le loisir m'a manqué, je remets à le faire dans huit jours, à Tokat, où je dois retrouver mon compagnon, M. Scafi, qui m'a quitté, voilà trois jours, pour aller visiter les catholiques, en assez grand nombre dans cette ville. Jusqu'à présent, nous n'avons vu que des Turcs ou de pauvres Grecs, dans le plus pitoyable état, et à qui il ne reste plus que le nom de chrétiens. Ce n'est qu'en entrant dans l'Arménie que notre mission commencera proprement ; et mon intention est bien d'y travailler, selon mes faibles moyens, et malgré mon indignité de participer à une si haute œuvre. L'espoir d'être utile en quelque manière à l'Église de Dieu est la pensée qui me remplit de force, pour soutenir toutes les épreuves et affronter, au besoin, la mort. Si je n'avais d'autre stimulant que l'aiguillon de la science, bien des fois je sentirais mon courage languir ; et je me demanderais : à quoi bon tant de fatigues et de soucis ? La pensée de la patrie et le regret de toutes les personnes chères que j'ai quittées viendraient m'attrister et me plonger dans une triste mélancolie. Au contraire, l'idée du devoir me relève, et je m'estime heureux d'accomplir quelque sacrifice pour notre sainte religion.

J'ai fait deux observations qui peuvent avoir quelque utilité pour l'histoire et la géographie. Je puis fixer la position de deux villes, auparavant très-incertaine : l'une,

Claudiopolis, dans la Bithynie, et l'autre, Pompéiopolis, dans la Paphlagonie. J'ai trouvé dans la dernière surtout une inscription qui met en dehors de toute espèce de doute mes nouveaux renseignements. Les inscriptions que j'ai trouvées ailleurs sont déjà assez nombreuses; et, à mesure que j'avance, je puis me flatter qu'elles sont plus exactes, parce que j'ai plus l'habitude de les copier. J'ai rencontré aussi des médailles, en assez grande quantité; et, comme j'ai l'avantage de passer dans des pays neufs, je n'ai pas eu à craindre la concurrence. J'espère rapporter tout cela avec moi, et être, sous ce rapport, utile à l'histoire de ces contrées.

Toi ou Eugène, vous vous serez acquitté fidèlement de la commission dont je vous avais chargés près de M. Letourneau; et j'aurai rempli ainsi l'engagement contracté envers M. Étienne, procureur des Lazaristes.

J'observe la plus grande économie possible; et ma dépense ne s'élèvera pas au-dessus de mes calculs. La vie est à bon marché dans ces pays, puisqu'un mouton ne coûte que 3 francs 10 sols de notre monnaie. Ce qu'il y a de ruineux, ce sont les bonnes-mains qu'il faut donner aux nombreux valets des grands qui me reçoivent.

Tu ne m'oublies pas dans tes prières, cher frère, j'en suis sûr; et c'est à ces mêmes prières et à celles de mes autres amis que je suis redevable de la protection divine, qui, jusqu'à présent, ne m'a pas failli. Lorsque M. Scafi dit sa messe, les dimanches et fêtes, dans nos maisons turques, qui ne sont quelquefois que d'humbles chaumières, nous prions, de notre côté, pour tous ceux qui pensent à nous. C'est un grand bonheur pour moi de voir

célébrer le saint sacrifice au milieu de ces infidèles, qui du reste sont d'une tolérance plus grande que nos hommes d'état, pour les choses de la religion.

Embrasse tendrement Caroline pour moi et tes deux enfants, qui doivent présentement articuler mon nom d'une manière intelligible. Écris à Louise, et donne-lui les détails qu'elle désire certainement avoir sur son cher filleul. Quant à toi, je te réitère toutes les formules de mon entier et fraternel attachement. L'espérance de te revoir et de te conter longuement toutes mes aventures n'est pas une de mes moindres consolations.

Tu trouveras aussi quelques mots pour toi, cher Eugène ; toi dont la bonté et le dévouement ont resserré dernièrement notre amitié d'un lien indissoluble. Une autre fois je t'écrirai. Rappelle-moi au souvenir de M. de Slane et de nos autres amis communs. Je suis fidèle à notre pieux engagement ; et toi aussi, sans doute. Adieu.

*P. S.* Dans trois jours, il y aura dix ans que nous avons perdu notre bonne mère. Cruelle pensée, que celle du ciel peut seule faire supporter !

---

# JOURNAL DE VOYAGE.

§. I. — Départ de Constantinople pour l'Asie. — Village d'Umerli. — Petite ville de Chilé. — Ancienne Calpé. — Bourg d'Hodja et de Dari-Keni [1].

En remontant les eaux du Bosphore, qui de la mer Noire descendent à Constantinople, comme un large fleuve, vous distinguez sur la colline à gauche, entre tous les villages qui forment le prolongement et les faubourgs de Galata, le village de Bebek. Les Turcs lui ont donné ce nom, parce qu'il orne aussi gracieusement leur canal, que la *prunelle* orne l'œil et le visage de l'homme. Là, les regards sont attirés de loin par les contrevents verts, les jardins et les terrasses d'une maison sise à mi-côte, et tournée vers l'Orient. Elle est l'habitation d'été des Lazaristes français, qu'étranger et voyageur dans la cité ottomane, nous devions naturellement aimer; puisqu'ils y sont les gardiens de la foi catholique et les seuls propagateurs de la science. Depuis longtemps ils désiraient s'enquérir de l'état religieux des populations chrétiennes de l'Asie; et lorsqu'ils surent que nous voulions explorer ces contrées, ils ne nous jugèrent point indigne d'être associé à leur pieux dessein.

Donc, après les longs et minutieux préparatifs d'un

[1] Plusieurs Mémoires adressés à l'Académie des inscriptions et belles-lettres ne nous étant jamais parvenus, nous donnons ici les premiers numéros de l'itinéraire que M. Boré rédige en ce moment, et qui nous conduiront jusqu'à Castemouni. De cette ville à Tauris nous remplirons la distance par les Mémoires qui sont entre nos mains.

voyage aussi lointain, le 2 mai 1838 fut enfin choisi pour le jour du départ. Consacré à la mémoire de saint Athanase, la lumière de l'Église orientale et le sauveur de l'orthodoxie, il était d'un heureux augure. Dès l'aube, plusieurs des membres de la mission assistaient à la messe célébrée pour les pèlerins ; et avant de nous donner le triste et peut-être le dernier adieu, arrêté sur le seuil de la maison, l'un d'eux récitait d'une voix émue la prière du bréviaire romain pour les voyageurs. Notre religion divine ayant prévu tous les accidents de la vie où l'homme a besoin de l'assistance de Dieu, n'a point oublié celui où le cœur fait un violent effort pour s'arracher à ce qu'il a de cher. Les bénédictions que le récitant nous souhaitait, à l'égal d'Abraham, quittant Ur, ville de la Chaldée, furent aussi acceptées comme un présage propice; puisque nous dirigions nos pas vers la nation, fille de Nachor, frère du patriarche.

Pensifs et soupirant, nous laissâmes nos amis et la terre d'Europe, pour aller à Kandili, situé de l'autre côté du détroit, prendre les chevaux qui nous attendaient. Bientôt la petite caravane se mit en marche dans l'ordre suivant : M. Scafi, prêtre lazariste, notre estimable compagnon de voyage, marchait en tête, animé d'un zèle qui défiait les fatigues et les dangers. Ali, Turc et musulman, qui avait quitté le service du *sérasker*, ou ministre de la guerre, pour partager nos aventures, était chargé de réclamer les chevaux et le logement, qu'un ordre officiel, nommé firman, nous donnait droit d'exiger. Sans cette espèce de passe-port, l'étranger ne trouverait sur sa route ni protection, ni sécurité ; et, s'il n'était présenté aux musulmans par un de leurs frères, ils n'y auraient pas tou-

jours égard ; tant est encore naturel chez eux le mépris intolérant qu'ils ont pour les chrétiens. Ali avait le regard fier, la voix haute; il répétait souvent qu'il avait vécu près des grands personnages de l'empire ; et, avec ses inférieurs, il prenait volontiers l'air grave et solennel d'un pacha. L'autre serviteur était un Arménien du Diarbekre, dévoué et loyal, mais timide, comme toute la classe chrétienne, que les Turcs ont énervée dans l'esclavage. Abraham avait une taille double de celle d'Ali et une force triple ; néanmoins il tremblait devant lui comme un enfant, et le servait comme un maître.

Deux *surudji*, espèce de postillons, conduisaient les quatre chevaux chargés de nos bagages, dont la moitié se composait de quatre coffres, qui étaient à la fois la cuisine, le garde-meuble et la bibliothèque. D'une forme allongée, égale et cubique, ils nous servaient dans les haltes de siéges pour manger ou écrire ; rapprochés parallèlement, ils étaient notre couchette durant la nuit ; et, lorsque M. Scafi célébrait la messe, il suffisait d'en superposer un sur les autres pour improviser un autel.

Lorsque nous gravissions la colline, Constantinople apparut un instant sur la droite ; et, comme pour exciter de plus vifs regrets, elle nous montrait de loin ses mosquées, ses minarets, ses bois funèbres et la forêt de ses navires. Bientôt cette image eut disparu, et l'œil ne rencontra vers le midi que la baie et le village de Kati-Keni. Cette vue inopinée de Chalcédoine, alors que nous partions pour l'Arménie et la Chaldée, nous rappela naturellement que les infortunes sociales des peuples de ces deux contrées avaient pour principe le rejet du concile œcuménique, qui s'y tenait l'an 451 ; et nous sentîmes se fortifier en nous le va-

gue espoir de préparer la réconciliation de ces frères désunis.

Nous foulions donc le sol d'Asie, et une de ses provinces qui avait été sous les Nicomèdes un royaume. Son territoire avait pour limites les mers du Pont-Euxin et de la Propontide, le mont Olympe, la Galatie et le Parthénius. Ses premiers habitants, venus de la Thrace et désignés sous les noms de Mysiens, de Thyniens et de Bithyniens, étaient braves, ainsi que l'observe Xénophon, qui faillit enfin être arrêté par eux dans sa fuite victorieuse. Devenue la conquête définitive des Romains après la journée de Zéla, la Bithynie eut la gloire d'être un des premiers pays chrétiens de l'empire; et le nom de Nicée, une de ses capitales, vit associé, dans la bouche et la mémoire de chaque fidèle, au nom du symbole, formule de sa foi. Lorsque Constantinople eut un patriarche, sa juridiction s'étendit sur l'immense diocèse du Pont, qui avait pour métropole Césarée, et dont la Bithynie formait un des onze exarchats.

Jusqu'au village de Doudolou, où les familles turques et arméniennes viennent dans leurs *arabas,* ou voitures, respirer l'air de la campagne, le terrain est sec, maigre et peu cultivé. A une lieue au delà, une forêt, domaine du Grand-Seigneur, étend sur la gauche son épais rideau, que bordent des prairies. De sa lisière, garnie d'aubépines en fleur, s'exhalaient, avec les parfums du printemps, les chants du rossignol et du merle-siffleur. Nous fûmes frappés des progrès de la végétation encore naissante sur les rives du Bosphore. Les feuilles tardives du chêne étaient largement développées; et les chevaux regardaient, avec envie, en passant, l'herbe des pâturages.

La plaine cessa bientôt; et nous errâmes, sans chemin sûrement tracé, au milieu de collines peu élevées et de forme conique, séparées par des ravins, qui semblaient alors autant de ruisseaux murmurants. A chaque pas, les bêtes de charge bronchaient; Abraham et Ali se précipitaient à terre pour relever les bagages ou en rétablir l'équilibre: accidents qui mirent journellement notre patience à l'épreuve. La précaution d'éviter les routes fréquentées a ajouté à tout le voyage des difficultés inconnues, même dans nos cantons dénués de voies vicinales. Les Turcs craindraient la peine d'ouvrir un chemin; et ils en laissent le soin et les frais à la nature.

Au détour d'un monticule, dominant tous les autres et boisé de coudriers, nous trouvâmes un village, situé à l'entrée de la fertile vallée d'Umerli, dont il porte le nom. De ses maisons de bois sortirent des chiens, vivant en troupe, comme à Constantinople, mais plus intraitables. Nous eûmes un véritable combat à livrer pour défendre de leurs morsures le chien qui nous suivait. Leurs aboiements et notre costume franc attirèrent tous les enfants. Les femmes s'enfuirent, en se couvrant de leurs voiles; et les hommes restèrent impassibles, fumant aux portes : spectacle qui se renouvelait à toutes les villes et bourgades où nous entrions.

Ali appela le kiaïa. C'est l'homme que son aisance, sa probité et sa barbe blanche font choisir comme le représentant et l'administrateur civil de la communauté. Le vieillard nous céda de bonne grâce sa maison. Le beurre, le lait de ses vaches, les légumes de son verger, les poules de sa basse-cour, tout nous était offert par ses serviteurs empressés; et, le lendemain, il n'acceptait que de vive

force le témoignage de notre reconnaissance. Voici l'hospitalité turque et orientale, que nous avons admirée dans toutes ces régions de l'Anatolie, et que n'a point encore rendue vénale l'or de l'étranger. Cette vertu, abolie par la civilisation, embellissait à nos yeux les plus pauvres chaumières; et la joie d'un hôte qui semblait remplir un devoir en nous servant empêchait de regretter l'invention des hôtelleries.

Le 3 mai, nous partîmes, par une matinée brumeuse, pour faire comme la veille environ six lieues, distance ordinaire et moyenne de nos stations. Les chevaux pesamment chargés ne pourraient prolonger la marche au delà de ce terme, qui suffit aussi au voyageur observant les lieux et les hommes, et devant résister plusieurs mois aux fatigues de la vie nomade.

Le sentier traversait de riantes prairies, resserrées entre des collines couvertes de chênes, de châtaigniers et de hêtres. Des colonnes de fumée indiquaient çà et là l'occupation et l'industrie des gens du pays, qui fournissent à la capitale une partie de ses approvisionnements de charbon. A quelque distance, nous vîmes toute une portion de forêt incendiée; et, comme nous en demandions la cause au guide : « Voilà, répondit-il, le moyen de venger ici ses inimitiés. »

Derrière la colline, limite de la vallée d'Umerli, s'offrit un vaste bassin, dont les bruyères et les jeunes taillis de chêne s'étendaient indéfiniment à l'horizon. Deux heures après, toute végétation cessait au Nord, près des grèves blanches de la mer Noire. Nous côtoyions ce Pont-Euxin, dont les bords, jonchés de mâts, de carènes et d'autres débris, prouvent la constante inhospitalité. Les anciens

espéraient se rendre cette mer favorable, en la déclarant, par déprécation, l'amie des étrangers. Quelque spéculateur pourrait, ce nous semble, retirer avec profit des sables ces bois de construction, tristes restes des vaisseaux que la tempête ou des brouillards trompeurs ont perdus, pendant qu'ils cherchaient la bouche étroite du Bosphore.

Bientôt nous apparut la petite ville de Chilé, gracieusement assise sur un promontoire, dont les flancs sont des jardins plantés de vignes. Ce côté, plus gai et mieux aéré, est le quartier des Turcs, qui ont relégué près du port la centaine de familles grecques échappées aux massacres des conquérants. Ces premiers possesseurs du sol ont été systématiquement exterminés, dans l'intérieur des terres; et à peine trouve-t-on dispersés sur la côte quelques-uns de leurs descendants, qui y végètent dans l'oppression et la misère. On nous assigna pour logement la maison de l'évêque, qui, trouvant plus agréable le séjour de Constantinople, vient passer seulement quelques semaines dans l'année au milieu de son troupeau. Nous y fûmes reçus par son vicaire, espèce d'homme marié, qu'abrutit l'ivresse perpétuelle dans laquelle il vit. Il nous conduisit à deux chapelles, si l'on peut appeler de ce nom deux chambres obscures et humides, où des peintures défigurent un autel. Il nous vendit la légende du patron, que l'auteur nomme Euthymes, et qu'il fait évêque de Sardes et martyr, au temps de la persécution des iconoclastes. En traversant la rue, nous vîmes un autre homme portant la barbe et les cheveux d'une longueur démesurée; il se leva de la porte de la taverne, où il était assis et fumant, pour nous saluer. « Voici mon confrère », dit le guide, et nous rougîmes de ce second ministre du Seigneur. Pauvres chré-

tiens! sous de semblables chefs spirituels, vous avez du mérite à conserver quelques principes de morale; et le mépris des infidèles, qu'ils attirent sur vos têtes, est l'expiation et la conséquence de leur propre infidélité. Depuis Photius, ils ont parjuré la foi sciemment et pour la satisfaction d'un pitoyable orgueil. Mais ceux qui s'élèvent sont abaissés; et le cimeterre vous a effacés de la liste des nations.

Le lendemain, en descendant au port, nous observâmes la tour qui en défendait l'entrée du temps des Génois. Elle occupe sans doute l'emplacement du temple de Vénus, qu'Arrien remarqua devant Chilé, et dont on découvre les débris au fond des eaux, dans les jours de calme. Une chaloupe nous était préparée, pour passer au promontoire opposé de Calpé. Six Grecs en étaient les rameurs; et ils avaient un Turc pour *reïs* ou patron. Le vieillard assis au gouvernail avait bien l'air d'un maître entouré de ses esclaves; et ceux-ci, dont les ris, les discours et les disputes interminables contrastaient avec sa gravité, se vengeaient de son despotisme, en l'injuriant, dans une langue qu'il ne comprenait pas.

Après avoir atteint l'ancien Psyllis, nos yeux, qui cherchaient avidement sur la côte quelques vestiges de son passé, crurent distinguer les murailles, les tours et les aqueducs d'une ville. Nous abordâmes, malgré la lame qui battait rudement la plage; et, perçant avec peine l'épaisseur d'un bois, où une végétation vigoureuse entrelaçait les ronces, les lierres et le laurier, dit *laurus pontica*, nous arrivâmes, les mains, le visage et les habits déchirés, à la cité inconnue. Mais la nature, en copiant, dans le jeu de ses rocs stratiformes, l'architecture de l'homme avec une

perfection inimitable, nous avait traîtreusement déçus; et nous regagnâmes la barque, honteux et plus défiants de nos préoccupations pour les antiquités.

La nuit nous couvrait de ses ombres; et nos matelots, que le vent ne secondait point, ramaient encore. Enfin une lumière, brillant à la proue, indiqua au pilote sa direction; et bientôt nous entrâmes dans la maison qui avait été notre phare, et où étaient réunis quelques pêcheurs turcs. Ils nous cédèrent obligeamment un petit réduit, qui fut notre chambre à coucher.

L'idée d'être dans un lieu consacré par des souvenirs historiques nous éveilla de bonne heure; et nous cherchâmes l'ancienne Calpé. Trois cabanes de bois occupent l'emplacement de la ville, où Xénophon, venant d'Héraclée, aborda avec une partie de ses troupes, et où il recueillit le dernier soupir de son cher Chéirosophus, le compagnon de sa gloire, mourant de la fièvre sur ce rivage, sans revoir sa patrie. De Cunaxa à ce lieu, la route est longue; et la retraite du capitaine grec est plus surprenante que les plus hauts faits des conquérants. Mille autres ont bien poussé sur la même route leur marche victorieuse; mais aucun n'a su reculer comme lui.

Tenant à la main le récit qui le place parmi les premiers historiens, nous comparâmes ce que nous voyions avec ce qu'il avait vu. Quelle différence! les collines ne sont plus tapissées de vignes, donnant un vin délicieux; les figuiers n'ombragent plus la maison des laboureurs; et la source perpétuellement jaillissante coule inutile à la mer. Le cap, qui protége la baie contre la furie des vents du Nord, n'offre, à son extrémité, que les fondations d'une tour. Ni sa forme, ni son élévation ne sont comparables à celles

du rocher de Gibraltar, auquel il a été faussement assimilé, comme portant l'ancien nom de *colonnes d'Hercule*. La vague s'est creusé dans son roc calcaire des cavernes profondes; et, en s'y engouffrant, elle jette un cri plaintif. On dirait un soupir arraché aux entrailles de cette terre, en signe du deuil où l'a plongée la barbarie.

Ali, qui était allé au bourg de Kanderli, distant de deux lieues, chercher les chevaux de poste, n'était point encore revenu; et nous eûmes le temps de faire connaissance avec les hôtes du café, auxquels s'étaient réunis des paysans, attirés par la curiosité de nous voir. Au lieu de témoigner aux Francs l'aversion et le mépris qu'ils ont pour leurs raïas, les Turcs manifestent pour eux, surtout pour ceux qui portent le nom de Français et d'Anglais, de la considération et de la déférence. Ils recherchent leur conversation; et notre costume n'a plus rien qui leur répugne, depuis que le sultan et les grands de son empire ont adopté le pantalon et la redingote.

Après mille questions sur l'état social et l'industrie des peuples européens, dont ils commencent à sentir et à envier la supériorité, M. Scafi leur demanda s'ils voulaient entendre quelque chose de beau et d'inconnu. « Oh! oui, » reprirent-ils unanimement; et ils nous entourèrent avec un nouvel intérêt. Alors le missionnaire, prenant la traduction turque du livre de l'Imitation, leur lut un de ses chapitres, admirable par son onction et sa simplicité. En les voyant le cou tendu, la bouche béante et les yeux humectés de larmes, j'admirais l'efficacité de la parole chrétienne, agissant sur une nature brute. Je pensais aux premiers néophytes de la Bithynie, écoutant la lecture de la première épître de saint Pierre, et j'espérais qu'un jour la doctrine

évangélique soumettrait derechef les âmes de ces contrées. Toutefois, cet avenir n'est point encore venu. Il faut que les Turcs sortent de l'ignorance où la loi musulmane les retient, et qu'ils conçoivent qu'en dehors de leur religion il en existe une autre, sainte et raisonnable. D'ailleurs, ils sont trop habitués à dominer les chrétiens et à les traiter en inférieurs, pour descendre jusqu'à leur foi. Il faut encore qu'ils perdent la puissance politique, que Dieu leur a concédée, pendant quelques siècles, pour l'accomplissement de ses conseils; et qu'après avoir commandé, ils servent leurs serviteurs. Sous la puissance chrétienne, qui leur sera imposée, ils ouvriront les yeux; et ils comprendront la fausseté des promesses du prophète, lorsque ceux qu'ils devaient anéantir seront enfin devenus leurs maîtres.

Ali arriva; et nous saluâmes ces braves gens, qui parurent nous regretter. Au delà d'un bois coupé de marais, nous entrâmes dans des champs semés de froment et de lin; et, après avoir laissé sur la droite le village d'Irzéva, nous aperçûmes, à la gauche, celui de Douratlu. A peine avions-nous dépassé un autre bourg, nommé Eusbi, que mon cheval s'arrêta devant une énorme pierre, gisante sur le bord du chemin. Sa largeur était de six pieds et sa hauteur de dix. Aux quatre coins, étaient des renflements polis au ciseau; et une de ses faces latérales portait l'empreinte d'une figure humaine, dont la tête était un soleil. Comme je demandais au *kiaïa* de Kanderli, qui nous accompagnait, quelle était la destination de ce bloc : « Dieu le sait, répondit-il en retirant sa pipe de ses lèvres; elle est là depuis le commencement du monde : et elle y restera jusqu'à la fin. » Repartie tout à fait dans le goût turc! Cepen-

dant, en regardant derrière une haie épaisse, je découvris un *tumulus*, dominant un bel horizon. Cette pierre évidemment lui appartenait. A la porte d'Héraclée, dans le cimetière de Tium et sur le chemin d'Amasie, j'en ai trouvé plusieurs d'une forme analogue, mais avec des proportions moins colossales. Aucune n'offrait de traces d'inscription. Le même soir, plusieurs lieux de sépulture antique fixèrent encore notre attention; ce qui, joint au nom du village de Cheherler, signifiant *les villes,* qu'on nous dit être peu éloigné, prouverait peut-être l'existence de quelque cité ancienne dans les environs.

La clarté de la lune nous guidait déjà depuis une heure, à travers des pâturages remplis de troupeaux, lorsque nous arrivâmes au bourg d'Hodja. La longueur du chemin équivalait à trois lieues; et nous avions constamment marché vers le midi. Le pays étant riche et cultivé, tous les gens du lieu avaient un air d'aisance; et il nous fut donné une maison fort propre.

Le lendemain, 6 mai, jour du dimanche, M. Scafi ne put célébrer la sainte messe, faute de vin, que nous avions oublié, et qu'Ali ne trouva point à Hodja, malgré toutes ses perquisitions. Sans doute les musulmans étaient retenus par le respect humain de présenter à des incroyants la liqueur interdite par la loi.

Le bey, nommé Izza, vint nous visiter de bonne heure avec son fils, jeune homme richement vêtu, comme lui, à la mode des janissaires. La réforme des habits pénètre lentement dans les campagnes; et dans les villes, elle n'a généralement gagné que la classe militaire et celle des fonctionnaires publics. Izza-bey était un homme de cinquante ans, d'un visage ouvert et de manières aimables. Il nous

apportait un mouton, fraîchement égorgé en notre honneur; et il nous conduisit à son jardin, orné d'un plant de jeunes mûriers. Les serviteurs portaient les pipes, le café et des tapis, qu'ils étendirent dans une espèce de kiosque, où nous entrâmes, en observant l'usage incommode d'ôter nos chaussures, et de nous asseoir les jambes croisées, à l'orientale. Le bey nous parla de la politique de l'Europe; et il ne paraissait point ignorer que le sort de son sultan fût désormais entre les mains des puissances chrétiennes. Il nous fit donner ses propres chevaux, et ne nous retint pas plus longtemps, sachant que nous avions encore une route de neuf heures et une rivière à traverser.

Tournés vers le nord-est, nous avançâmes, par de riantes campagnes, jusqu'au village de Quoulaqlu, d'où sortait une fiancée, que deux bœufs traînaient dans un char couvert, et que suivaient des femmes en voile blanc. L'époux marchait en tête, au milieu de jeunes gens qui tiraient des coups de fusil, et sautaient au son de la cornemuse. Derrière Buioukiéni, nous entrâmes dans une forêt, plantée de chênes à fruit pédonculé, de hêtres, de poiriers et de pommiers sauvages; et elle ne cessa qu'au bord de la mer, dont la grève était limitée par des prairies. A leur extrémité, nous fûmes arrêtés par le Sangaruis, que chanta Homère, et qui porte encore le nom de Sakariah. Son eau jaunâtre roulait rapidement; et sa largeur égalait, à son embouchure, celle de la Seine à Paris. Quelques petits navires russes y chargeaient, en échange des blés de la Crimée, les bois de construction des montagnes, charriés par le courant sur de longs radeaux. Après un passage long et périlleux, dans un canot de six pieds, où il ne pouvait tenir qu'un cheval, un homme et le vieux nocher, nous

fûmes surpris par la nuit sur l'autre rive. Alors, prenant la direction du midi, nous parvînmes, à la lueur douteuse de la lune et des étoiles, au village de Darikeni, dont l'*aïan* ou maire, nous céda sa propre maison. Nous y fûmes retenus le jour suivant, faute de chevaux, dispersés au loin dans les prés.

Le pays qui n'est qu'un vaste bocage tire sa ressource principale des troupeaux de vaches et de moutons parqués dans des étables, construites comme les chalets de la Suisse. La peste avait emporté l'année précédente le tiers de la population.

Nous reçûmes la visite d'un Turc, qui demanda avec curiosité des nouvelles d'Alger. « Depuis dix ans, dit-il, j'étais au service du dey, lorsque vos soldats arrivèrent; nous croyions les repousser; mais ils se battent bien. » Quand je lui appris la prise récente de Constantine, son regard s'alluma; et un soupir étouffé révéla sa douleur. Néanmoins il fut poli, et accepta notre tabac et notre café. Le soir, le fils du maître, jeune homme candide et complaisant, qui nous priait avec instance de rester chez lui plusieurs jours, dans la crainte, disait-il, de ne plus nous revoir jamais, me mena promener. Il me montra dans la forêt voisine les clairières, témoins de ses prouesses contre les sangliers et les loups. Ceux-ci marchent par bandes, et s'avancent la nuit jusqu'à la porte des étables. Le cri du chacal retentissait déjà dans la profondeur des bois; et l'on distinguait aussi le glapissement du renard poursuivant le lièvre qui abonde en ces lieux. Mon chien m'en apporta un qu'il avait arraché des serres d'un milan. Comme nous entendions le chant du coucou, le jeune homme me désigna l'oiseau par cette belle expression : « Voici, dit-il,

celui qui tient suspendues à son bec les clefs du printemps. »

Le lendemain, 8 mai, nous partîmes, enveloppés d'une brume épaisse, que le vent de mer chassait sur les campagnes, et qui se résout fréquemment en pluie, durant cette saison. A la fin de juin seulement, les chaleurs commencent; et elles amènent, avec la sécheresse, des maladies épidémiques, comme la fièvre et la dyssenterie. Jusqu'à midi, nous côtoyâmes la mer, qui restait à gauche, en passant par les villages d'Ingerlu et de Quarasou. La quantité d'oiseaux de proie que nous remarquâmes, et leur audace à nous approcher, prouvent l'état sauvage de la contrée.

Une petite rivière dite Melansou ou eau noire, d'après la singulière alliance d'un mot grec et turc, nous ferma le passage. Avant de la traverser sur un batelet, nous entrâmes dans la cabane d'un Grec, occupé à cuire un mauvais pain noir pour les marins et les voyageurs. Notre appétit lui communiqua un goût délicieux. Cet homme, Macédonien d'origine, parlait élégamment sa langue; et, lorsqu'il sut que nous cherchions des ruines, il nous parla d'une ville ancienne qu'il nommait Héliopolis, et qu'il plaçait à douze lieues environ dans les terres. Comme il ne l'avait pas vue, et qu'il n'en connaissait pas exactement la position, nous pensons qu'il désignait la ville de Prusias-ad-Hippium, que nous visitions deux jours après, à la même distance.

La montagne de Kourkoun, située trois lieues plus à l'est, nous réservait de pénibles fatigues pour la soirée. Sa pente rapide et détrempée par les pluies de la veille n'offrait aucune prise au fer des chevaux. Des branches et des troncs d'arbres obstruaient la voie; et le jour nous manqua avant

de parvenir à son sommet. Pour comble de malheur, un des chevaux de charge glissa ; et il roulait dans l'abîme avec nos caisses, lorsqu'une souche l'arrêta dans sa chute. Il se releva sans blessure ; et en même temps la lune sortit radieuse du sein de la Mer Noire. Ses clartés nous tirèrent de ce pas dangereux ; et nous arrivâmes, vers les dix heures du soir, à la petite ville d'Aktché-Tcharchou, en remerciant la Providence.

---

§. II. — Visite à Uskoub, l'ancienne Prusias-ad-Hippium. — Danger d'unnaufrage. — Alaplu. — Départ pour Héraclée.

20 mai 1837.

Aktché - Tcharchou situé au bord de la mer a une mosquée, un marché dont il porte le nom et de vastes ateliers destinés à la fabrication des agrès de la marine ottomane. Une multitude d'ouvriers y était activement employée sous la surveillance d'un aga, qui vint cordialement partager notre repas : sympathie honorable pour la nation française ; car, il avait été, plusieurs semaines, le captif des vainqueurs d'Alger. Chargé de l'inspection des forêts voisines qui fournissent à l'arsenal du Grand-Seigneur une partie de ses bois de construction, il connaissait parfaitement le pays ; et les renseignements qu'il nous donna sur Uskoub, distant de six heures de la côte, nous convainquirent que là se trouvaient les restes de l'ancienne Prusias.

Curieux de les voir, nous partîmes aussitôt avec M. Scafi, suivi d'Ali et d'un guide ; et, remontant le cours d'une petite

rivière, nous cheminâmes au midi. Une vive lumière colorait les bois et les prés, et sa nuance azurée enveloppait vaguement à l'horizon la cime des forêts posées sur un triple rang de montagnes. En pénétrant dans ces solitudes, que les Turcs nomment élégamment *la mer des arbres*, nous fûmes frappés d'admiration pour cette nature vierge, étalant partout le luxe d'une inépuisable fécondité. Des chênes gigantesques étendaient sur nous leurs rameaux noueux, et nous cachaient le ciel. A côté, s'élançaient des pins et des hêtres plus élevés, bien qu'ils sortissent d'un vallon inférieur. Aux endroits où la cognée avait fait quelque vide, la vue plus libre ne distinguait encore, à droite et à gauche, en face et derrière, en bas ou en haut, qu'un bocage varié, épais et immense. Le silence de ce verdoyant désert n'était interrompu que par le chant des oiseaux et le cri de l'essieu des *Arabas* qui transportaient le bois au port. Ils tenaient une route tortueuse, difficile et souvent impraticable, au lieu de suivre l'ancienne voie romaine, dont nous retrouvâmes des lambeaux pavés en granit. Mais ce serait trop exiger de l'indolence ignorante des Turcs.

Au revers de la dernière montagne, commençait un vallon, terminé par la colline sur laquelle repose la petite ville d'Uskoub. Son premier aspect nous charma ; et nous reconnûmes le bon goût du peuple qui l'avait habitée. Quant à celui qui campe aujourd'hui sur ses ruines, il est incapable de deviner seul l'avantage d'une telle position. Par toute l'Asie Mineure, il n'a fait qu'occuper la place des Grecs et des Romains, ou des autres peuples vaincus ; encore n'a-t-il pas su la conserver et l'entretenir.

Pour entrer dans Uskoub, il fallait tourner le pied de cette même colline, que son escarpement avait fait choisir

pour l'Acropole. Le premier quartier que nous traversâmes fut le cimetière, dont quelques fosses étaient ornées de fragments de colonnes et de chapiteaux corinthiens. Les murs d'assise, qui portent la charpente des maisons turques, nous présentèrent, du côté de la rue, d'autres restes précieux, mutilés et confondus avec de simples briques. La rue avait conservé ses larges dalles de pierre, qui formaient le pavé des villes romaines.

Arrêtés à la porte d'un petit café, nous attendions Ali, qui avait été présenter le firman au seigneur du lieu. Il revint bientôt avec la nouvelle que le bey nous invitait à monter au château. Contents et embarrassés tout à la fois de cette politesse, nous suivîmes le messager qu'il avait envoyé avec Ali; et, grimpant par quelques ruelles, nous entrâmes dans la cour d'une maison massive et moderne, dont l'unique ornement était sa salle de réception. Qu'on se figure une longue chambre, peinte en arabesques, décorée de tapis et d'un rang circulaire de sofas, ayant pour cheminée un âtre féodal et recevant la lumière par des fenêtres en ogive, garnies de vitraux de couleur. A la porte se tenaient respectueusement debout une vingtaine de serviteurs, dont quelques-uns étaient encore parés de l'imposant costume osmanli. Le bey vêtu proprement, mais sans luxe, était assis, les jambes croisées, fumant un narguilé persan; tandis que, à une certaine distance, étaient placés hiérarchiquement les docteurs de la loi spirituelle et civile, graves et dignes, avec leur barbe, leurs manteaux et leurs turbans. Il se leva poliment pour nous faire asseoir à sa gauche, et les serviteurs apportèrent les pipes, le café et les sorbets rafraîchissants.

Ibrahim-bey, homme d'une quarantaine d'années, avait

la figure franche, le son de voix engageant et les manières affables. Son titre de noblesse était d'être le fils du *canonnier* Topchi-Oglou, son père s'étant distingué par son courage dans l'ancienne guerre contre les Russes. Quand il eut entendu le motif de notre venue, il sourit, et parut stupéfait d'une curiosité qu'il ne comprenait pas. « Du reste, dit-il avec bienveillance, chacun naît en ce monde avec des goûts différents : je cherche mon plaisir à la chasse, vous dans les pierres et les antiquités. Eh bien, soit, je veux vous contenter. » En disant ces mots, il se leva, et nous descendîmes, suivis de la foule des serviteurs. Il se dirigea par une rue où il avait remarqué des pierres écrites, nom qu'il donnait aux inscriptions; et effectivement il m'en indiqua deux. Plus loin, devant la mosquée, il s'arrêta près d'une stèle demi cachée en terre ; et, à l'extrémité occidentale de la ville, il nous montra une épitaphe sur l'entrée d'un caveau pratiqué dans le rempart. Ce côté des murs d'enceinte parfaitement conservés à la hauteur de quinze et même trente pieds, donne une grande idée de leur structure. Les pierres, qui sont des blocs de granit lisses comme le marbre, posés les uns sur les autres sans ciment, unis qu'ils étaient autrefois par des liens de fer, présentent un assez grand nombre d'inscriptions tumulaires que nous y découvrîmes le lendemain. Les noms, les titres et les dignités des défunts indiquaient une époque et une société græco-romaine, remarque qui peut nous fixer sur la date de la fondation de la ville. En effet, les murs de défense étaient toujours la première construction d'une cité ancienne; et il ne s'élevait point à l'intérieur de monuments, qu'ils ne fussent déjà protégés par un rempart. Strabon, bien instruit de l'état de ces contrées

qui l'avoisinaient, ne cite point cette ville. Et certes il l'eût énumérée parmi celles de la Bithynie, si elle eût existé de son temps. Pline la mentionne ; et, pour la distinguer de la célèbre capitale qui subsiste encore sous le nom de *Brousse*, au pied de l'Olympe, il l'appelle Prusias-ad-Hippium.

Le bey peu versé dans l'histoire ancienne, ainsi que tous les musulmans, dont les écrivains ont dénaturé les traditions antérieures à leur prophète, me répétait sans cesse : « Tout giaours ou infidèles qu'ils étaient, avouons-le, les Génois, auteurs de ces constructions, bâtissaient mieux que nous. » Il fallait une certaine dose de gravité pour ne pas rire de telles bévues. Du reste, tous les Turcs de ces contrées nous ont habitués journellement à de pareils anachronismes ; et, pour être compris dans nos informations, il fallait leur demander s'ils ne connaissaient point dans le voisinage quelque ruine *génoise*. Ce nom était à peine proféré, qu'on nous montrait toutes les antiquités du lieu, eussent-elles remonté au Déluge. Les Génois, selon l'idée de ces gens, sont un peuple dont l'origine se perd dans les ténèbres du passé. Il était infidèle, fort et violent ; et il n'a cédé qu'à leurs armes.

Effectivement les Turcs trouvèrent ces habiles marchands établis sur les bords de la Mer Noire, dans les possessions coloniales des premières républiques grecques. La population grecque leur était soumise en ces lieux ; d'ailleurs elle se montrait aussi faible et surtout aussi dégénérée, ce qui éloigna de l'esprit des vainqueurs toute pensée qu'elle eût pu être autrefois industrieuse et puissante. D'un autre côté, les Génois sont réellement les architectes de plusieurs monuments. Ils ont bâti les remparts et la haute tour de

Galata. A Héraclée, à Amastris, à Sinope et à Amisus, des redoutes et des bastions ont été élevés par eux sur les ruines qu'ils avaient conquises. Mais cette architecture de pièces et de morceaux est mesquine, et il ne faut pas grand discernement pour la distinguer des ouvrages qui portent l'empreinte ineffaçable du génie grec et romain.

Le bey nous reconduisit à son palais, au milieu de la foule des hommes et des enfants qui n'avaient jamais vu d'étranger dans leurs murs. « Demain, » nous dit-il, « visitez la ville, examinez et copiez ce qui mérite votre curiosité ; seulement, n'approchez pas de la mosquée. » Le souper fut servi, et il se retira avec sa suite, selon l'usage des musulmans qui fuient la table des chrétiens, de peur d'être tentés par la vue des boissons que réprouve Mahomet. Toutefois ils ne sont pas tous aussi scrupuleux ; et souvent ils étaient nos gais convives.

Restés seuls dans notre vaste appartement, d'où l'œil embrassait toute la vallée d'Uskoub, nous jouîmes d'un spectacle délicieux. La lune, qui avait atteint son plein accroissement, éclairait les bois, les landes, les champs et les fermes. Çà et là ses rayons étaient renvoyés plus brillants par un ruisseau ou un étang d'où s'élevait le concert printanier de mille grenouilles coassantes. A cinq lieues vers le midi, apparaissait dans l'ombre la montagne d'Hippias, dite aujourd'hui *Qardouz*, pic blanchi par les neiges, aux flancs rougeâtres et dépouillés, comme les hautes chaînes du Taurus. Elle sert de limite à ce beau bassin, que termine à l'ouest un lac de plusieurs lieues d'étendue, abondant en poissons. Sous nos fenêtres, se groupaient en cercle les maisons de la ville, avec leurs bosquets de lilas, où le rossignol soupirait des chants intermi-

nables. Encore toute novice dans la vie errante, notre âme s'ouvrait plus sensible aux impressions extérieures. Par cette porte serait accourue la foule des vagues souvenirs, des regrets et des pensées tristes, si l'idée grave et dominante d'un devoir religieux, d'une mission scientifique n'eût été là, pour soutenir la volonté contre les faiblesses de la nature.

Le matin nous fûmes diligents; et toutes les inscriptions lisibles eurent bientôt été relevées[1]. Il est à croire que, si le sanctuaire des maisons musulmanes nous eût été ouvert, nombre d'autres inscriptions seraient sorties de l'oubli où les retiennent l'ignorance et une crainte superstitieuse. Mais l'appartement des femmes reste mystérieusement fermé, surtout pour l'étranger; et l'amour des sciences n'est point encore assez fort chez les habitants d'Uskoub, pour leur faire transgresser cette première loi domestique. Cependant des enfants nous appelèrent dans un jardin, pour nous montrer, disaient-ils, une idole. Tel est le nom donné par les mahométans à toute figure et image représentant l'homme ou les animaux. L'Alcoran les reprouve, et ordonne de les briser : précepte que les Turcs et les autres Sunnis[2] ont toujours observé avec intolé-

[1] Ces nombreuses inscriptions, que nous envoyâmes d'Héraclée à Constantinople par un petit bâtiment turc, ne sont point parvenues à leur destination, ainsi que nous l'avons appris. Nous invitons donc quelque ami de l'histoire et du passé à entreprendre le voyage d'Uskoub, qui n'est qu'à six journées de la capitale ottomane; et nous lui recommandons surtout la muraille occidentale de la ville, où il peut faire une riche moisson. Nous prévenons en même temps le lecteur que les inscriptions recueillies sur la route seront, à notre retour en France, l'objet d'un travail spécial, impossible actuellement au milieu de la précipitation du voyage, et qui d'ailleurs ne pourrait exciter l'intérêt que des personnes adonnées à ce genre d'études.

[2] Les *Sunnis* sont une secte mahométane, attachée à la *Sunna*

rance. Nous trouvâmes en effet une statue de marbre, dont la tête et les bras étaient mutilés. On reconnaissait une femme assise sur un trône; et nous pensâmes d'abord à quelque divinité de la Fable, comme Minerve ou Pallas. Mais la décence toute chrétienne de sa robe ondulante, la gravité de la pose et principalement le témoignage d'un vieillard, qui m'assura l'avoir vue portant à son bras droit un enfant, me persuadèrent que c'était une statue de la sainte Vierge. L'exécution en était pure, et digne du ciseau classique des anciens. On pourrait donc en conclure que Prusias, converti dès le principe au christianisme, éleva quelque beau temple au vrai Dieu.

Les restes de l'amphithéâtre annoncent d'ailleurs que les arts florissaient dans cette ville populeuse. Comme nous traversions son enceinte, un jeune Turc, qui nous accompagnait, se mit tout à coup à proférer d'obscènes malédictions contre les Génois; et en même temps il nous montrait des souterrains, recelant, ajoutait-il, des trésors introuvables. Un talisman magique aurait mis en danger la vie de quiconque eût tenté leur recherche; et même il fallait éviter l'approche de ces lieux funestes. Tels sont les préjugés qui remplissent universellement l'esprit des Orientaux, à l'égard des ruines dont le style ne ressemble point à celui des constructions modernes, et dont la destination est inconnue. Nous cherchâmes à calmer le courroux et les frayeurs de notre cicerone, en lui expliquant que c'était autrefois un édifice destiné aux divertissements du

déesse soleil, dans la mythologie celtique. Elle est opposée à celle des *Schiais*, ou mahométans de Perse. Les Sunnis soutiennent qu'il n'est pas permis de disputer de la religion, mais qu'on doit la maintenir le cimeterre à la main.

peuple, et que dans l'arène, présentement un verger, des hommes et des animaux donnaient le spectacle de leur force ou de leur adresse. Ces paroles frappèrent son bon sens; et l'heureuse idée qu'il conçut de notre savoir changea ses dispositions, au point qu'il répétait le soir aux vieillards ce qu'il avait appris, comme une chose indubitable et faisant honte à leur ignorance. Quelques années plus tôt, le langage de la raison n'eût pas eu le moindre effet sur ces esprits superstitieux et défiants. Le jeune homme resta donc à nos côtés, et nous aida même à mesurer le monument. L'arène a près de cent mètres de long, sur soixante de large. Du côté du nord sont huit gradins d'un granit noir, ornés de pattes de lion, pour la libre circulation de la foule. Plusieurs caveaux voûtés, qui servaient probablement de loges aux bêtes féroces, étonnent par leur structure simple et massive. Un pan de la façade tournée vers le midi existe encore, avec quelques lettres de son inscription frontale.

A l'ouest de la ville, la petite rivière, qui sort du grand lac, coule sous un pont aussi ancien que l'amphithéâtre. Il est formé de longs blocs de marbre blanc, ainsi que les trois arches égales qui le soutiennent, sur une longueur de trente pieds : aucun ciment ne les lie; néanmoins elles se tiennent en équilibre parfait, et résistent depuis nombre de siècles au poids des charrettes et à la force du courant.

Une visite exacte et complète d'Uskoub eût exigé un séjour plus long que le nôtre; des fouilles habilement dirigées conduiraient indubitablement à la découverte d'autres antiquités précieuses. Les médailles d'airain sont abondantes. Quant à celles, beaucoup plus rares, d'or et d'argent, elles sont détruites dans le creuset de l'orfévre, qui en tire

un anneau ou un pendant d'oreille. Que de pertes irréparables pour la science historique! Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que ce sont les derniers Grecs de l'Anatolie qui contribuent ainsi à abolir ces derniers souvenirs de leurs ancêtres. Ayant le monopole de la vente et de la fonte des métaux, ils emploient tout ce qui tombe sous leurs mains. Quant à ceux qui ont ouï dire ailleurs que les vieilles monnaies sont recherchées en Europe, ils les accaparent; et, s'imaginant posséder un trésor, ils demandent même pour les plus communes un prix exorbitant.

Le bey nous avait parlé d'un puits merveilleux en marbre', auquel conduisait un chemin souterrain. Lorsque nous le pressâmes de le montrer, il s'excusa d'abord; puis en nia l'existence : soit qu'il se fût amusé à exciter notre curiosité par un conte, soit qu'il craignît plutôt d'être frustré des richesses qu'il supposait y être enfouies. Du reste, il fut aimable jusqu'à la fin; et, lorsque nous le quittâmes, le 11 mai au matin, il exigea la promesse d'une seconde visite.

Nous retournâmes à toute bride à Aktché-Tcharchou, l'*emporium* de Prusias; et vers midi, nous montâmes sur une chaloupe, qui devait nous transporter à Héraclée. Huit lieues marines séparent ces deux points; et, comme la brise était propice, le patron de la barque nous promettait d'être au port avant la nuit. Nous ne crûmes point à sa parole : les coups de rames faibles et désunis de nos quatre hommes d'équipage annonçaient assez qu'ils commençaient en ce jour et avec nous le métier de matelots. C'étaient de jeunes Turcs sans travail, que le reis avait engagés à le suivre, à des conditions plus avantageuses pour lui que s'ils eussent été des marins de profession. Tant que

le vent goufla la voile, tout alla bien; mais la moitié du trajet n'était point encore accomplie, que le ciel s'obscurcit au nord. Les nuages s'abaissent, se noircissent, et accourent menaçants vers la proue. Le passage du calme à l'orage fut aussi rapide que l'éclair qui sillonnait la nue; et, comme la lame grossissante nous poussait à la côte, le vieux nocher et les matelots tout tremblants s'abandonnèrent à son caprice. Le moindre délai eût été fatal; car les dernières vagues qui nous jetèrent sur la plage menaçaient d'engloutir l'esquif. Il fut sauvé avec les bagages, grâce au dévouement de quelques pauvres bûcherons, venus à notre secours. Une sandale turque, attardée d'un quart d'heure, se brisa sous nos yeux, au même endroit. Les hommes échappèrent au naufrage, et leur résignation nous toucha. Pas une plainte contre le coup qui les frappait; pas une parole outrageant la volonté suprême qui nous épargnait et qui les avait perdus. Néanmoins ils étaient demi-nus et transis de froid sur le sable, où le flot insultant lançait les planches brisées de leur embarcation. Quelle leçon de patience et de résignation pour beaucoup de chrétiens!

Notre tente et quelques planches de sapin dressées autour d'un feu pétillant furent notre gîte pour la nuit. Les naufragés vinrent partager notre souper : ils fumèrent ensuite et dormirent paisiblement. Après un sommeil que ne troubla pas non plus le tumulte de la tempête, nous pliâmes la tente, et prîmes la résolution de côtoyer le golfe, pour gagner Héraclée. La route était incomparablement plus longue et plus difficile; mais la mer était toujours courroucée, et le retour du calme pouvait être long. Nous laissâmes donc la chaloupe et les matelots; et, montant des chevaux, pris au village voisin, nous longeâmes la rive.

La vague venait expirer aux pieds de nos chevaux, et les mouiller de son écume. A un endroit, où un rocher proéminent l'empêchait de s'étendre, elle avait tellement envahi le passage qu'elle s'élevait jusqu'à leur poitrail, et menaçait de les entraîner dans son reflux. Sauvés de cet autre naufrage, inattendu sur la terre ferme, nous entrâmes dans une vallée qui s'enfuyait entre les flancs de deux montagnes. Les guides, craignant les dangers d'un rivage qui allait toujours se resserrant, préférèrent prendre une autre route.

Le paysan turc est peu voyageur. Il ne quitte guère sa ferme et son village; et, lorsqu'il en dépasse les limites, il ne connaît plus les chemins. Souvent, après nous avoir égarés, ils finissaient par avouer naïvement qu'il leur fallait à eux-mêmes un conducteur : c'est ce qui arriva dans le cas actuel. Nous étions à chercher la trace du sentier, sans pouvoir la reconnaître, lorsqu'Ali aperçoit un pâtre, qui s'enfuyait effrayé de notre approche. La crainte est toujours le premier sentiment que communique la vue de l'étranger à l'habitant des campagnes qu'oppriment impunément ses chefs exacteurs. Ali l'appelle; et le malheureux redouble de vitesse pour se cacher dans les bois. Alors nous fûmes témoins de la prompte justice que les hommes investis de quelque autorité en Turquie sont portés à se rendre arbitrairement. Ali saisit un pistolet et fond sur le fuyard. Il était mort, s'il ne se fût arrêté. Nous le vîmes revenir, avec son prisonnier, qui, content de savoir qu'il ne serait pas tué, marcha devant nous dans la montagne. Elle était couverte d'une forêt épaisse, qu'un orage dormant sur les hauteurs rendait encore plus sombre. Après deux heures d'ascension, nous atteignions à peine son sommet. Les

nuages que nous fendions se fondirent bientôt en des torrents de pluie. La foudre éclatait sur nos têtes; et son étincelle électrique brillant à nos pieds déchirait le voile nébuleux qui recouvrait des vallées profondes. Un instant, le coup frappa un arbre si voisin du guide qu'il s'arrêta court, en invoquant le nom de Mahomet. Mais l'orage avait disparu; et, lorsque nous descendîmes le revers opposé, le soleil se montra complaisamment sur l'horizon, pour sécher nos vêtements.

Un seul village, nommé Varaqlu, se rencontra sur le passage. Les ruisseaux débordés et la terre glaise du sol retardèrent la marche de la caravane. Nous n'arrivâmes qu'à la nuit à Alaplu, gros bourg situé sur le bord de la mer, ayant une mosquée et un chantier, où se construisaient des barques de pêcheurs et des sandales. On nous dit que, depuis quelques années, ce lieu était beaucoup déchu de sa prospérité : témoignage que confirmaient la solitude du bazar et ses échoppes en ruines. Du reste, tel est, comparativement du petit au grand, l'état des villes de l'Anatolie, où le commerce et la fortune publique décroissent avec une rapidité effrayante.

Le bey, jeune homme plus honnête qu'instruit, nous reçut la nuit dans sa maison qu'on peut appeler un château, eu égard au pays. Il n'avait jamais été à Constantinople; et il ne manifestait aucun désir de visiter cette cité, trop progressive dans la voie de la réforme, au gré de l'aristocratie de province. Le costume osmanli, qu'il portait avec le luxe de l'ancienne étiquette, prouvait assez qu'il était, par instinct, sinon par considération, du parti conservateur. Ce signe extérieur nous servait tout d'abord à deviner l'esprit politique et religieux des personnages dont

nous étions les hôtes et les visiteurs. Rarement nos jugements ont été téméraires.

Le 13 mai, nous partîmes, dans l'espoir d'arriver promptement à Héraclée, située à l'extrémité du cap. Mais, la route étant très-inégale et nos bêtes fatiguées, nous cheminâmes plus de cinq heures. La contrée est délicieuse. Les collines ombragées de pins, de hêtres et de platanes sont réparties avec grâce dans les vallées, où croissent le noyer, le tilleul et le châtaignier, qu'enlacent des vignes sauvages. Sur les bords du Lycus, qui se verse à la mer, peu au-dessous de la ville, les frênes, les bouleaux et les peupliers s'élevaient confusément et dessinaient ses vagues et capricieux détours. Le blé, l'avoine et le lin prospéraient, dans une terre légèrement remuée et vide d'engrais. La fraîcheur du vent, la pureté de l'air, et l'azur de la mer apaisée communiquaient à cette nature heureuse la teinte des beaux paysages de l'Italie. On concevait alors comment le peuple qui colonisa la Grande Grèce vint fonder sur ces rivages une cité florissante.

§. III. — Héraclée. — La caverne d'Achéruse. — Le clergé grec. — Claudiopolis. — Tium.

Sous l'empereur Trajan, les Romains n'avaient point étendu leurs conquêtes sur les rives du Pont-Euxin, au delà de l'Isler et du Tyras. Le nord de cette mer se perdait toujours dans un éloignement mystérieux : les poëtes y avaient reculé le séjour des champs Élysées; et ils l'avaient célébré comme le théâtre des premiers faits du grand Achille. Néanmoins Néoptolème, fils de ce héros, y avait déjà fondé

la ville de Tomis; et Milet, la plus habile des cités grecques dans la science du commerce et de la colonisation, avait bâti, sur la rive droite de l'Hypanis, Olbia, que son négoce dans l'intérieur de terres inconnues, ses caravanes, ses foires et ses pêcheries rendirent un comptoir opulent. Sur la rive méridionale et opposée, ces mêmes Milésiens élevaient Héraclée, sous l'invocation d'Hercule, dont la statue et les attributs en or massif devinrent la proie de Cotta, lieutenant de Lucullus, lorsqu'il emporta d'assaut cette ville et la livra au pillage. Les colons avaient conquis cette position avantageuse sur les Mariandyniens, peuple distinct des Bithyniens, bien qu'on les fasse aussi sortir de la Thrace. Ils furent bientôt assez puissants pour asservir la nation entière, et la réduire à l'état d'ilotisme, selon la remarque de Strabon.

La ville était régie par ses propres lois; et l'usurpation des tyrans, qui surprirent sa liberté, ne fut que passagère. Prise par Mithritade, elle tomba peu après aux mains de ses vainqueurs, les Romains, qui y furent tous égorgés plus tard par la trahison d'Adiatorix, fils de Domnékleios, tétrarque de Galatie, que la faveur d'Antoine avait investi de ce gouvernement. L'empire chrétien d'Orient l'érigea en siége épiscopal; et, après l'invasion des Turcs, elle releva, avec Synope, Amastris et Castémouni, de l'autorité de l'émir résidant à Boli; jusqu'à ce qu'enfin Osman, l'ayant réunie aux provinces de la Bithynie, de la Mysie et de la Phrygie, forma le noyau de l'empire qu'ennoblit son nom.

La colline qui porte Héraclée ou Érégli, selon la prononciation turque, détachée des collines environnantes, a reçu de la nature tout ce qui peut favoriser la situation d'une ville et d'une forteresse. Défendue au nord, à l'est

14

et au sud par des escarpements d'un difficile accès, elle s'ouvre au soleil couchant, et s'abaisse en pente douce jusqu'à la mer. Là était son port, que protégeait contre la lame et les vents le môle dont on découvre les vestiges au pied de la porte septentrionale. Aujourd'hui les vaisseaux cherchent un asile au fond de la baie, qu'abrite mal la pointe du cap. Vue du rivage, la cité charme le regard par le désordre de ses maisons peintes et perdues dans les bocages de leurs jardins. Elles sont dominées par les ruines de l'Acropole où étaient apportées les eaux de la montagne opposée au moyen d'un aqueduc gigantesque, qui était lui-même une autre forteresse. Il n'en reste que quelques vestiges. Le temps et les guerres ont creusé d'énormes brèches dans les tours et les remparts ; et un champ de blé croît sur la place d'armes de la citadelle.

Le nombre des temples et des édifices publics était considérable, à en juger par les débris dont chaque rue et chaque mur de maison offre des fragments mutilés. Dans la muraille des portes grossièrement reconstruites par les Turcs sont incrustés des tronçons de colonnes et des marbres élégamment ciselés, dont quelques-uns portent le signe adorable du christianisme.

Un Français, que l'amour de l'antiquité avait poussé à s'ensevelir plusieurs années dans cette solitude, M. Allier de Hauteroche, a étudié ces ruines, et en a sauvé plusieurs de la destruction. Telles sont, entre autres, les deux pierres tumulaires ornant les deux fontaines principales, auxquelles les Turcs portent un respect traditionnel, depuis le séjour du savant étranger dont ils honorent la mémoire. Leurs inscriptions et celle de l'Acropole sont les seules qui se soient offertes à nos recherches.

Dans une promenade au dehors de la ville, nous visitâmes les restes de deux temples, convertis ensuite en églises. Ils étaient sur la voie qui conduit à la caverne d'Achéruse, à laquelle on arrive par un petit vallon arrosé d'un ruisseau, où nageaient de nombreuses tortues. Le flanc de la colline présente plusieurs excavations naturelles, dont l'une a été achevée régulièrement avec le ciseau, et d'après sa forme devait servir à la célébration des rites païens. Mais la véritable entrée des enfers, selon la Fable, celle par laquelle pénétra Hercule pour enchaîner le dragon Cerbère, est une caverne distincte, que les Turcs visitent peu, à cause de l'horreur superstitieuse que leur inspire ce sanctuaire de l'idolâtrie. Sa bouche est une simple ouverture, si étroite qu'on y entre en rampant, et tellement humectée par les sources qui suintent dans le roc, que leurs gouttes menacent d'éteindre les torches nécessaires pour y descendre. Après les détours d'un escalier, dont les ténèbres épaisses et humides et l'affreux chaos rappellent aisément à l'imagination les avenues du Tartare, on arrive à une espèce de lac qui probablement a envahi les retraites et les profondeurs de ce labyrinthe mystérieux. Le goût de son eau empêche de supposer l'existence de quelque communication souterraine avec la mer. En plusieurs endroits nous remarquâmes des niches sans doute destinées à recevoir les statues des divinités infernales.

En rentrant à la ville, nous passâmes par le quartier grec, composé d'une quarantaine de maisons toutes fort pauvres. La veille, nous avions reçu la visite d'un jeune prêtre, qui fut accueilli avec d'autant plus de joie qu'il semblait envoyé providentiellement pour résoudre nos doutes sur les lacunes d'une inscription que nous étudiions

en ce moment. Mais il nous déconcerta fort, en disant qu'il était élevé depuis peu au sacerdoce; que son premier état était l'orfévrerie; et que sa connaissance de la langue de ses pères se bornait à la lire, sans en comprendre le sens. L'autre desservant, à qui nous fûmes présentés, était un vieillard court et replet, dont la barbe extrêmement blanche rehaussait l'éclat rubicond de sa figure, qui, suivant une expression de Shakspeare, ressemblait alors à un charbon allumé sur un plat de crème. Il était préoccupé d'une grave affaire. Un baril d'eau-de-vie venait d'arriver de Constantinople; et il le débitait avec profit à ses ouailles, sur le parvis de l'église. Son premier salut fut de m'en présenter un large verre : car tous les chrétiens et les Turcs pervertis par leur exemple boivent fort peu de vin qu'ils jugent fade et trop faible; mais ils usent à la place des liqueurs les plus alcooliques. Ils réussissent ainsi merveilleusement à entretenir les musulmans dans ce préjugé universellement répandu, que boire pour nous et s'enivrer, c'est un seul et même acte : que telle est notre habitude; et que le prophète a défendu toute boisson fermentée pour prévenir cet abus.

Ce vice de l'ivrognerie, général et invétéré chez la race grecque, l'a frappée d'un signe visible de dégénération, que nous attribuâmes d'abord faussement à son état d'esclavage. Quelle humiliation et quelle douleur pour le vrai chrétien que le spectacle de ces frères en Jésus-Christ, dégradés par le schisme, à un tel point qu'ils légitiment l'ignorance du Turc, préférant à leur foi la foi de Mahomet !

Invités par les ministres du Seigneur à visiter sa maison, nous y entrâmes, pour leur prouver que devant des musulmans nous étions toujours fiers de paraître chrétiens;

mais nous savions que les prières qu'ils murmuraient à notre intention devant l'autel n'entraient point dans le trésor de prières, d'aspirations et de louanges, que l'église unique présente tous les jours au ciel ; et nous ne pouvions croire que des paroles sorties de lèvres avinées s'élevassent devant le Très-Haut, comme un parfum d'agréable odeur.

La population de la ville ne dépasse point sept mille âmes. Son industrie est toute dans des tanneries, où se prépare un maroquin rouge ou jaune. Les Turcs mangeant peu de poisson, ne tirent point parti des ressources de la pêche, dans une mer où abondent le pagel, le rouget, la dorade, la pélamide, la sole et le merlan.

Le 16 mai, nous sortîmes d'Héraclée, suivant au sud-est une voie ancienne, qu'indiquaient ses pavés épars et l'égalité du terrain. Elle passe, à une heure de la ville, par un bourg, dit Belin-Keni, qu'avoisine une colline du même nom. La forme élégante de cette colline, l'air religieux de son bois, ressemblant à un *lucus*, la divinité babylonienne que rappelle son nom même : tout semble indiquer qu'elle a été jadis un lieu consacré. Au moins est-il certain qu'il y avait dans cette direction un but de pèlerinage, représenté par un petit monument, que nous trouvâmes plus loin, et dont la structure tenait à la fois du mausolée et de l'autel. Une fontaine d'une grande limpidité coulait auprès. Les Grecs de la ville lui attribuent des qualités merveilleuses. Ses alentours sont parsemés de pierres et de ruines, au milieu desquelles nous distinguâmes l'emplacement d'un temple.

Des prairies verdoyantes nous conduisirent ensuite au lit du Lycus, que des bancs de rochers obstruent, dès que la contrée commence à devenir montagneuse. Des

hommes étaient occupés à pêcher, au moyen d'une barre de branches d'arbres, le poisson qui remonte de la mer, à cette saison de l'année. Il ressemble au mulet; et sa chair est d'un goût délicat. Là nous aperçûmes deux villages, appelés Quemudju et Aïlak. Nous laissâmes à droite les rives du Lycus pour gravir une petite montagne. Ses arbres et sa pelouse verdoyante contrastaient avantageusement avec d'autres croupes arides, que nous découvrîmes de son sommet. Des bois de pins étaient disséminés dans les vallées voisines. Celle par laquelle nous descendîmes nous ramena au Lycus, que nous suivîmes jusqu'au village de Tchaïr-Keni. La nuit commençait; et nous avions marché sept heures. Nous couchâmes dans la maison de l'*aïan* ou du maire, vaste et déserte comme un caravansérail abandonné.

Dès la pointe du jour, nous remontâmes la vallée du Lycus, d'abord tellement rétrécie que le cours de la rivière était notre grand'route, ce qui exposa plusieurs fois les bagages à être submergés. Les restes d'un pont de construction romaine, que nous trouvâmes à cet endroit, et qui appartient à la même époque que celui dont nous avions, la veille, remarqué les ruines près de Quemudju, démontrent l'existence de la voie, ouverte anciennement entre Héraclée et le pays limitrophe, formant, sous les empereurs chrétiens, le diocèse d'Honoriade. La rivière s'encaisse ensuite entre des rochers dominés par des montagnes plus boisées, dont les hauteurs étaient couvertes de chalets. Nous la retrouvâmes une dernière fois, faible comme un ruisseau; et nous passâmes devant ses sources. Elles sortaient d'un plateau, point culminant du territoire d'Héraclée, qui dut être la frontière de l'Honoriade, com-

prenant les villes de Cratia et de Claudiopolis. Une autre succession de vallées, graduellement descendantes et ombragées d'une forêt, aboutissait à Tcharchembé. Les maisons du village n'étaient point groupées comme ailleurs autour de la mosquée, mais dispersées à droite et à gauche sur une vaste étendue de terrain.

L'aïan fit tuer un mouton à notre arrivée ; et il nous offrit la partie de son logis appelé *selamliq*, et destinée chez les grands à recevoir ceux qui les visitent ou viennent les consulter pour affaires. Le harem, où ils se retirent avec leurs femmes et leur famille, est un bâtiment séparé, le plus souvent clos par une muraille ou des palissades, et renfermant les meubles les plus précieux, les provisions de bouche et tous les ustensiles du ménage. C'était de cette retraite que sortaient les mets qui nous étaient préparés par des mains invisibles, mais actives et prévoyantes.

Cet aïan était un vieux serviteur de l'État, attaché au pachalik de Bagdad. Il avait guerroyé contre Méhemed-Ali ; et, depuis peu seulement, il goûtait dans l'héritage de ses pères les douceurs du repos. « C'est à mon fils, « disait-il, de me remplacer ; et, quoiqu'il soit unique et « qu'il ait tout mon amour, je ne laisserai pas de l'envoyer « au sultan. » En prononçant ces mots, il appela Ibrahim ; et de la foule des serviteurs qui se tenaient silencieusement debout devant lui, sortit un beau et grand jeune homme de vingt ans. Si le zèle de la loi étouffait dans cette âme les sentiments de l'amour paternel, avec quelle rigueur ne devait-il pas exécuter envers les autres le règlement de la conscription ?

Durant la nuit, nous fûmes réveillés par un bruit de

chaînes, agitées dans la chambre voisine; et comme nous en demandions la cause, on nous dit que, l'ordre de lever les nouvelles recrues étant venu de Constantinople, les conscrits étaient tenus aux fers, de crainte qu'ils ne s'échappassent. La nécessité de cette mesure humiliante provient de ce que la loi ne s'observe point comme chez nous avec une impartiale universalité. Son application dépendant du chef d'un district, s'il n'est point intègre, le riche rachète son fils par des présents corrupteurs; et les enfants du pauvre, qui sont injustement sacrifiés, fuient lorsqu'ils le peuvent. C'est ainsi qu'en plusieurs autres endroits, nous avons vu enchaînés, comme des malfaiteurs, des adolescents débiles et estropiés. Les chrétiens, exempts autrefois de tout service militaire, doivent fournir aujourd'hui à la marine et à l'arsenal un certain nombre de manœuvres ou de matelots. Ces victimes sont enlevées par ruse ou par violence à leurs parents, pour un temps illimité. Que de mères nous ont fait à ce sujet de douloureuses confidences!

Ayant appris de la bouche de l'aïan que dans les environs étaient les restes d'un château, *bâti par les Génois*, nous allâmes vers le nord à l'endroit désigné, distant d'une lieue de son habitation. Nous y vîmes une colline séparée de celles qui l'entourent, et qu'un torrent défendait comme un fossé naturel. Des pierres roulées dans son lit et taillées comme celles de l'escalier encore visible appartenaient aux tours et aux remparts extérieurs. Les briques disséminées sur le sol indiquaient quel peuple en était l'architecte et le fondateur. Le village voisin est bâti tout entier avec les ruines du château; et les habitants n'ont épargné qu'une tombe, dont la façade large de quatorze

pieds est tournée vers la citadelle, comme pour lui présenter à dessein le nom inscrit dans son épitaphe grecque. Ce monument funèbre, dont la porte et la voûte intérieure sont construites avec art, était environné de plusieurs autres dont il ne subsiste que les fondements. C'était autrefois un poste militaire et la clef des défilés des montagnes, menant à Héraclée, à Tium ou dans l'intérieur de la Paphlagonie. Sans aller à Bartan, petite ville dont nous parlerons ensuite, placer Claudiopolis, que l'on sait avoir existé dans l'Honoriade, ne pourrait-on pas fixer ici sa position ? Le nom de Castromœna, que les auteurs ajoutent à celui de Claudiopolis, conviendrait à ce campement romain.

Toute cette contrée est peu connue des géographes, et n'est point au midi de Tcharchembé, mais bien à six lieues au nord; et ce même village, que l'on place sur les cartes à l'ouest du Falios, est à plus de deux heures de l'autre côté, vers l'orient.

Les deux noms Tcharchembé et Perchembé, d'origine persane, désignent également chez les Turcs le quatrième et le cinquième jour de la semaine, correspondant au mercredi et au jeudi de la nôtre. Deux autres villages dans les environs portent les noms analogues de Djuma et Bazar, c'est-à-dire vendredi et dimanche.

Le 19 mai, nous quittâmes Tcharchembé; et, traversant les deux villages d'Eiélet et d'Uslubey-Oglou, embellis par une végétation variée, nous atteignîmes les rives du Falios, l'ancien Billœus, la plus large et la plus rapide des rivières de la Bithynie.

Le bac nécessaire pour le passage de ce petit fleuve, qu'aucune digue ne contient, et qui, aux premières fontes des neiges, inonde et ravage les vallées, nous montra com-

bien les Turcs avanceront difficilement dans la voie des améliorations publiques. Qu'on se représente pour bateau le tronc d'un gros pin creusé, comme chez les sauvages, mais avec moins d'art, et pour matelots quatre hommes ramant d'une main avec des pieux, tandis que de l'autre ils rejetaient l'eau qui se faisait jour par les crevasses. Il fallut décharger les chevaux de leurs bagages, et ces animaux placés en travers avaient à peine la place pour poser les quatre pieds dans la pirogue. Comme nous énumérions aux bateliers les dangers et les inconvénients d'une navigation aussi imparfaite, le plus âgé d'entre eux, que sa longue barbe, son front chauve, ses épaules nues et musculeuses me faisaient comparer à l'image du Temps ou du nocher Caron, répondit : « Vous avez raison, monsieur, mais c'est ainsi que faisaient nos pères. »

Nour rencontrâmes là deux Arméniens, établis dans la petite ville de Devret, qu'ils nous dirent être éloignée, vers le sud, de sept lieues environ. Le nombre des familles arméniennes y est assez considérable pour que le patriarche de Constantinople ait érigé ce lieu en siége épiscopal; mais des querelles assez récentes avaient troublé la bonne harmonie de cette église, et poussé le troupeau à chasser son pasteur.

Une bande de jeunes chevaux, dont les formes élégantes et la course agile me rappelèrent l'ancienne réputation de la cavalerie des Bithyniens, galopait dans les pâturages qui s'étendent au pied de la colline de Perchembé. On nous abandonna encore là le *quonaq*, ou logis de l'aïan. Le maître était absent, et son iman, ou prêtre desservant la mosquée, qui était une simple chambre de la maison, nous fit les honneurs à sa place. Le lendemain, jour du

dimanche, pendant qu'il appelait d'une voix grave et cadencée les fidèles à la prière du matin, M. Scafi de son côté immolait dans le sacrifice non sanglant la victime de propitiation. Cependant la chambre était tapissée de sentences de l'Alcoran, dont quelques unes niaient implicitement la divinité de N.-S. J.-C. Ce contraste se renouvelait périodiquement le jour de la semaine consacré au Seigneur, et quelquefois dans le sanctuaire même du dieu de Mahomet, en face de la *Mihrab* ou de la niche qui indique au musulman la direction de la Mecque, vers laquelle il doit se tourner dans ses adorations. Alors comme l'avenir religieux de ces peuples nous préoccupait vivement! Quelles ardentes prières n'adressions-nous point au ciel pour hâter le règne de la foi chez des hommes qui nous témoignaient déjà, à nous chrétiens, une charité si hospitalière!

Malgré la pluie, nous montâmes à cheval sur les dix heures pour aller à Tium, qu'on nous dit être à cinq lieues au nord. Pendant trois heures il nous fallut rester couchés sur le cou des chevaux, pour éviter les branches dont le berceau touffu embarrassait l'allée de la forêt, qui était notre sentier. Cette précaution ne nous garantissait qu'imparfaitement de leur choc, qui était accompagné d'une ondée de gouttes ruisselant de toutes les feuilles. Les chevaux s'abattirent successivement et comme à tour de rôle dans cet épais fourré, mais sans nous causer aucune disgrâce. Arrivés au village de Qualbazar, nous fûmes introduits près de l'aïan, qui tenait en cet instant conseil avec les notables du canton.

Nous entrions donc à propos pour jouir du piquant spectacle d'une assemblée turque. Une vingtaine d'hommes, la plupart vieillards à barbe blanche, étaient gravement assis

sur un modeste sofa ; tous tenaient à la main et à la bouche la longue pipe dite *tchibouq*, compagne inséparable des Orientaux. La bigarrure variée de leurs turbans, de leurs vestes et de leurs larges pantalons ou *chalvars*, était d'un noble effet, et faisait mieux ressortir tout ce qu'avait de mesquin le costume demi-européen du président. Cet homme, leur chef et le représentant de l'autorité civile, aussi bien que de l'esprit réformateur de son maître, le sultan, avait pour insignes de sa dignité un *fes*, rabattu sur les yeux, une redingote bleue à collet droit garnie de boutons ciselés, et un pantalon de la même couleur. Du reste, il ne connaissait point encore la mode gênante de la cravate ; et il avait les pieds nus, par obéissance à l'article de la loi religieuse qui défend de souiller les tapis sur lesquels le croyant s'acquitte de la prière obligatoire, aux cinq heures principales de la journée. Avec ce singulier accoutrement, qui le rendait assez semblable à un laquais de gentilhomme ruiné, notre aïan était encore plus grave et plus fier que les autres. Il avait même l'air de poser devant la société comme modèle de bon goût et d'élégance : hommage, me disais-je, involontairement rendu à la civilisation chrétienne, qui change d'abord l'extérieur de ces Tatares, en attendant l'opération de l'autre changement interne et spirituel.

Bien qu'il s'agît d'une affaire importante, de l'augmentation de l'impôt communal, il n'y avait ni cri, ni dispute, ni gestes dans l'assemblée. Tous fumaient en silence, et paraissaient plongés dans la réflexion. Quelquefois seulement une bouche s'ouvrait pour laisser échapper avec la fumée du tabac une observation concise. Quand Ali entra, tenant à la main notre firman, tous s'inclinèrent d'un

mouvement unanime et spontané devant cet ordre émané du pouvoir suprême ; et l'aïan avant de l'ouvrir le porta à son front et sur ses lèvres. Ce respect religieux du pouvoir est réellement quelque chose de touchant ; et sur ce point, avouons-le, nous sommes en arrière de peuples que nous appelons barbares.

A notre apparition dans la salle, la formule de l'hospitalité turque, qui sonne si agréablement aux oreilles de l'étranger, fut répétée par toutes les lèvres : « Soyez le bienvenu, nous disait-on : que votre arrivée soit heureuse ! vous êtes tout mouillés ; qu'on allume le feu ; qu'on apporte la pipe et le café.» Ensuite, chacun selon l'étendue de son érudition, nous donna des renseignements sur les ruines des environs. C'est ainsi que nous apprîmes l'existence d'une forteresse *génoise*, placée entre les embouchures du Falios et de l'ancien Parthénius. Ils la nommaient Genzeldjé-Hissar. Un changement imprévu dans notre itinéraire nous empêcha de la visiter.

Nous prîmes congé de l'assemblée, et marchant à l'ouest à travers une forêt peuplée de daims, de cerfs et de sangliers, nous retrouvâmes au bout de deux heures le Falios, que bordent des prairies marécageuses et parsemées de quelques habitations. De l'autre côté de la rivière est un groupe de cabanes portant le nom de village de Falios. Elles n'occupent point l'emplacement de la ville ancienne, dont la citadelle couronne la hauteur qui avoisine la mer. Nous nous dirigeâmes vers ces ruines, par un champ où gisaient sans ordre des pierres sépulcrales, d'une forme analogue au monument de Cheherler, dont nous avons parlé précédemment. Leurs proportions étaient moins grandes ; mais la pierre était également d'un granit

noir, orné de quelques figures grossières et sans inscription. Plusieurs avaient été retournées et fendues, comme pouvant recouvrir ou renfermer un trésor ignoré. Ce champ mortuaire était convenablement placé près de la grève déserte; une colline en dérobait l'aspect aux habitants.

Strabon paraît juger sévèrement la ville de Tium, en disant que son unique titre à l'attention de la postérité est d'avoir eu pour maître Philétère, de la race des Attales. Il n'est guère présumable qu'une cité riche, vaste et policée, comme l'indiquent ses restes, n'ait donné le jour à aucun homme illustre, et n'ait pas été le foyer d'un mouvement intellectuel.

La population primitive, désignée sous le nom de *Caucones*, était distincte des Mariandyniens, soumis à la république d'Héraclée. Les uns les font descendre des Pélasges; les autres fixent leur origine dans la Scythie ou dans la Macédoine.

La ville était bâtie sur le revers occidental de la colline, et abritée contre le vent du nord par le promontoire qu'occupait la citadelle. Elle formait un arc parfait dont le rivage de la mer était la corde. Le blé et l'orge croissent abondamment dans les maisons, les rues et les places publiques. Quant aux édifices dont les fondations massives n'ont pu être remuées par la bêche ou la charrue, ils sont couverts de halliers et de plantes parasites, signe auquel nous avons reconnu l'enceinte des murailles. Elles commençaient à l'Acropole, que sa position sur un roc escarpé et sa construction cyclopéenne rendaient inexpugnable. En s'étendant du nord au sud, elles allaient rejoindre un autre fort de style romain, qui devait autant servir à contenir dans le devoir la ville subjuguée, qu'à la

défendre contre les attaques extérieures. Là, les remparts se dirigeaient au couchant, et la mer terminait leur ceinture. Outre les trois arches d'un immense aqueduc en briques de la hauteur de trente-cinq pieds, nous distinguâmes encore deux temples. Le premier avait vingt mètres et demi de long sur dix-neuf de large. Les murs épais de cinq pieds étaient des pierres taillées et jointes sans ciment. La porte principale en plein cintre de dix pieds d'ouverture, correspondait à une porte parallèle ouverte au fond de l'édifice; et de plus, sur les côtés, quatre autres portes moins élevées servaient à l'écoulement de la foule et au ministère des prêtres. Le pan de la façade, dont le faîte est renversé, a encore plus de quarante pieds d'élévation.

De là on est conduit, par un petit sentier bien pavé et ressemblant à une rue, vers un autre édifice, plus rapproché de la mer, dont l'architecture était aussi riche qu'élégante. Le marbre blanc qui en revêtait l'intérieur a été brisé par le marteau. Un péristyle décorait l'entrée, et trois portes parallèles, de douze pieds de hauteur, ornées de festons, introduisaient la foule dans la nef longue de vingt-huit mètres. Puis venait le sanctuaire, de forme carrée, ayant environ vingt et un mètres. Dans le fond étaient de petites portes de deux pieds d'ouverture, donnant entrée dans des retraites dérobées, qui servaient à la célébration des mystères. Au milieu des décombres, nous remarquâmes un bloc de marbre, où étaient gravés trois groupes de lettres, tenant à une plus longue inscription. Des tronçons de colonnes corinthiennes, d'un diamètre énorme et d'un marbre fin, étaient gisants aux alentours.

Le soir, chassés par une ondée qui nous trempa jus-

qu'aux os, nous allâmes coucher au village dans la maison des étrangers, asile récemment bâti aux frais de la commune pour les pauvres et les voyageurs. On s'empressa de la nettoyer et de la garnir le plus convenablement possible.

Quelques uns des habitants apportaient leurs lits et leurs couvertures, les autres du bois, des œufs et du lait. Il y avait parmi ces braves gens émulation de vertu hospitalière. Ils vinrent tous ensuite se ranger en cercle autour du même foyer avec leur frugal repas, composé de lait caillé, mêlé d'oignons et de galettes de maïs. Ils mangeaient en notre présence, disaient-ils, pour nous faire honneur.

Le pays, bien que très-productif, est si peu et si mal cultivé que nous manquâmes de pain. Cette disette nous força de le quitter précipitamment, et d'aller le lendemain, après huit heures de marche, retrouver, à Bartan, Abraham et nos bagages, dont nous nous étions séparés la veille pour entreprendre l'excursion de Tium.

---

§. IV. — Bartan. — Départ pour Amassérah, l'ancienne Amastris. — Description de cette ville. — Pays des Érétriniens, de Cromna et de Cytore. — Retour à Bartan.

Bartan tire son nom du Parthénius, rivière qui séparait anciennement la Bithynie de la terre des Paphlagoniens. Les Turcs l'appellent Bartine. Elle est navigable seulement jusqu'à la ville : c'est-à-dire six heures au dessus de son embouchure. Cette petite cité turque, la plus considérable que nous eussions rencontrée depuis Constantinople, a un

air d'aisance et surtout de propreté fort rare en Orient. Fixer sa population d'une manière exacte serait chose difficile, attendu qu'en Turquie il ne s'opère jamais de recensement, et que les femmes et les enfants n'entrent point en compte des personnes civiles. On ne comprend dans le calcul que les hommes faits, capables de porter les armes et chefs de famille. Conformément à ce principe, qui doit régler toutes les autres estimations de ce genre, Bartan se compose de cinq cents maisons, parmi lesquelles une trentaine sont grecques et arméniennes. Elle est l'entrepôt de quelques marchandises, qui y sont apportées de la capitale, où elle envoie en échange des chanvres, des fruits et des bois de construction.

Le *Mutécellim*, ou chef de la ville, qui dans la hiérarchie administrative occupe le degré correspondant chez nous à celui de sous-préfet, nous assigna pour logement le café le mieux fourni : ce qui donnera une idée des autres, lorsque nous avouerons n'y avoir pu trouver de pain, parce que nous arrivions après le coucher du soleil. Dans ce café se trouvait une petite chambre séparée, garnie d'une natte, où les habitués venaient fumer, boire et bâiller. Plusieurs d'entre eux nous visitèrent ; et une bienveillance tolérante se manifestait dans leurs actes et dans leurs sentences. Il n'en était point ainsi des enfants, qui témoignent pour l'étranger chrétien une aversion que nous avons remarquée rarement ailleurs. Cette antipathie est le résultat de leur première éducation, qu'ils reçoivent des femmes. Ce sont elles qui, dans leur ignorance, perpétuent les vieux préjugés contre ceux dont la religion peut seule les tirer de la servitude dégradante où elles languissent. Affectant à l'égard des Francs un rigorisme de pruderie, plus choquant encore,

elles ne se cachent pas seulement à ses yeux dans leurs voiles; mais même elles fuient sa présence, comme celle des bêtes fauves. Sont-elles surprises au milieu d'un champ ou d'un chemin, elles s'accroupissent, se couchent la face contre terre ; et, si elles sont seules à la maison, elles le laisseront mourir de faim et de soif, plutôt que de lui porter un morceau de pain ou un verre d'eau. Le christianisme, qui, seul entre toutes les religions, a élevé la femme au rang honorable que lui accorde notre société, pourra seul aussi régénérer sa condition dans les contrées musulmanes. Ce changement le plus digne d'admiration entre toutes les améliorations sociales qu'il est appelé à opérer, sera le miracle de son action toute-puissante. Combien était donc risible l'illusion de ces jeunes gens, dont le zèle religieux appliqué au vrai eût si glorieusement servi la cause de l'Église, lorsqu'ils venaient chercher la femme libre dans ces régions; et croiser dans la Méditerranée, pour la surprendre à son passage de Constantinople à Alexandrie !

Nous eûmes dans la nuit une alarme sérieuse. Le feu avait éclaté dans un café voisin du nôtre ; et les auteurs de l'accident, au lieu d'appeler au secours, avaient pris la fuite : tant le péril avait troublé leur raison ! Comme ce quartier faisait partie du bazar, et que les maisons étaient de simples boutiques en bois, abandonnées le soir par les propriétaires qui se retirent dans leurs familles, l'incendie se propagea rapidement. Nous fûmes réveillés par le fracas des toits croulants et par le pétillement des flammes, qui dévoraient ces frêles habitations de sapin. Déjà le feu nous cernait; et il fallait songer à son salut, en sacrifiant ses bagages: position critique pour le voyageur, que cette perte irréparable arrêterait tout court dans sa marche. A l'aide

du sang-froid d'Ali et de la vigueur d'Abraham, les caisses, les selles des chevaux et les autres effets furent transportés en un lieu sûr, au milieu des torrents d'une pluie soudaine, qui éteignit comme par enchantement l'incendie et préserva notre habitation. Nous vîmes alors des choses qui mettent à nu la nature et le caractère des Turcs. Il n'y avait ni pompe ni service organisé, pour arrêter les ravages du feu, dont une étincelle suffit pour embraser ces maisons, vermoulues et attenantes les unes aux autres. Ce jour-là, on semblait compter sur l'eau du ciel. Des cris et des sanglots étaient poussés par les femmes et les enfants, qui sauvaient les derniers restes de leur petit négoce ; mais on n'entendait aucune plainte ni contre les hommes ni contre Dieu. Je vis un marchand immobile et silencieux devant sa boutique qui n'était plus qu'un monceau de cendres ; et le lendemain, en buvant le café avec quelques-uns de nos visiteurs, comme la conversation tomba sur l'événement de la nuit, j'entendis l'un d'eux dire, sans changer sa gravité et comme par forme de remarque accessoire : « Quant à moi, j'ai tout perdu hier. »

La superstition est grande parmi le peuple. Plusieurs attribuaient sérieusement ce malheur à la malédiction d'un derviche, qui avait été éconduit sans aumône de quelques-unes des boutiques incendiées. Ce derviche, nommé le Scheik Akmed, jouissait d'une haute réputation de sainteté. Il parcourait, la veille, les bazars et les places publiques, en donnant le spectacle de la vertu miraculeuse à laquelle l'a élevé sa vie pénitente. Le corps demi-nu, les épaules couvertes de sa chevelure noire, longue et hérissée comme une crinière, et tenant à la main droite la lame luisante d'un sabre, il marchait à pas mesurés, en tirant du fond

de sa poitrine ces paroles sacrées, qu'il semblait plutôt rugir que prononcer : « *Allah akber ! Allah alkber !* Dieu est très-grand ! Dieu est l'être le plus grand ! » Un jeune enfant le précédait, chantant avec justesse un cantique à l'honneur des religieux qu'ils ont canonisés. Il présentait à chacun le vase d'étain, où la piété déposait son offrande. Lorsque les dons se multipliaient, le derviche haussait d'un ton sa litanie monotone ; et, roulant des yeux convulsifs, il se frappait violemment la ceinture, qui résistait au fil acéré de son sabre : cette merveille excitait les cris d'admiration de la foule. On m'amena l'énergumène. Quelques années auparavant, j'aurais pu craindre que, dans un accès d'illumination, il ne dirigeât contre moi son arme, afin d'offrir au prophète l'holocauste agréable du sang d'un infidèle; mais aujourd'hui la qualité de Franc est une sauvegarde, même contre l'intolérance. Le derviche se contenta de crier plus haut *Allah akber !* et de se frapper plus fortement le ventre. Par malheur, un de ses coups ayant donné de travers, il se fit une large entaille, d'où le sang ruissela[1]. Autrefois encore, on eût pu imputer cet accident à mon influence sacrilége ; mais les uns se contentèrent de sourire en hochant de la tête ; les autres remarquèrent que quelquefois son pouvoir magique faiblissait ; et moi, je le consolai, en augmentant quelque peu l'aumône qu'il espérait de ma charité.

Le 24 mai, le soleil dissipait les nues pluvieuses qui depuis une semaine chargeaient l'horizon ; et la sérénité de l'air nous promettait des jours plus beaux. C'était la fête de l'Ascension. Bien qu'en pays infidèle, exilés de l'immense

[1] Ne serait-ce pas là un reste de la superstition des galles ou prêtres de Cybèle?

société qu'unissent une foi et une charité commune, nous voulûmes participer aux bénédictions que le ciel verse sur toute l'Église en cette solennité. M. Scafi officia donc dans notre pauvre réduit, et comme d'ordinaire nous fûmes son acolyte. La commémoration du retour du fils de l'homme vers son père attriste, parce qu'elle rappelle le départ de celui qui avait racheté et consolé le monde, en même temps qu'elle réjouit, parce qu'elle est le commencement de sa glorification et le gage futur de la nôtre. Mélange doux et nullement incompatible d'un sentiment d'amertume et de joie, qui se retrouve au fond de toutes les félicités terrestres. L'adoration et la prière communiquent à l'âme une énergie nouvelle, et doublent sa faculté d'aimer. C'est ainsi que notre pensée nous emportait au delà des solitudes de l'Anatolie, à travers la mer Noire et la mer Blanche[1], auprès de nos frères et amis de France, dont plusieurs, nous en étions sûr, murmuraient à la même heure notre nom devant le Seigneur. Nous assistions de loin à l'office, qui se célébrait dans nos églises avec une pompe si joyeuse. Le son des chants liturgiques, le bruit des cloches retentissantes parvenait, pour ainsi dire, à nos oreilles ; et nous aspirions comme quelques parfums des nuages d'encens offerts à l'autel.

Absorbé dans ces réflexions, nous quittâmes Bartan, avec Ali et un guide, pour aller à Amassérah, l'ancienne Amastris, et de là jusqu'à l'ombreuse Cytore d'Homère et d'Apollonius. Deux chemins conduisent à Amassérah : l'un par la plaine, plus long, mais plus égal ; l'autre par la montagne, roide et malaisé. Nous le prîmes, afin de

[1] Tel est le nom que les Turcs donnent à la Méditerranée moins obscurcie par les brouillards et plus favorable à la navigation.

voir la figure de l'oiseau sculptée dans un rocher, dont nous avaient parlé plusieurs Turcs, en nous conseillant avec mystère de rechercher le trésor, jadis confié à sa garde. Nous gravîmes, pendant deux heures, des pentes hérissées de broussailles et de taillis, et nous atteignîmes un rocher énorme, près duquel le chemin serpentait, comme un escalier tournant. Ses degrés réguliers et taillés avec soin m'indiquèrent le voisinage du monument, devant lequel le guide s'arrêta soudain. Alors je vis une colonne d'ordre toscan surmontée d'un aigle aux ailes déployées, et tenant dans ses serres une double palme d'olivier. Sa tête a été mutilée, ainsi que celle de la statue voisine, qui est aussi sculptée dans le roc. Les sandales, la toge et la pose sont romaines. Son bras fracassé était étendu en signe de domination vers la mer, qui, à une profondeur effrayante, par delà les vallées, déroulait sa nappe bleue et immense, sous un soleil étincelant. J'admirais le choix du lieu et la patience audacieuse qui avait coupé le roc vif, comme une muraille, à une étonnante hauteur, lorsque j'aperçus sur la tête de la statue l'encadrement d'une inscription, dont une petite mousse verdâtre, entretenue par l'humidité, couvrait les caractères, et les rendait illisibles à l'œil, même aidé de la lunette. A moins d'un échafaudage, construit à dessein, il est impossible d'y atteindre sans péril; et nous avons dû laisser à un autre voyageur l'honneur et la satisfaction de connaître le nom du héros triomphateur. Il fallut se contenter d'une autre inscription, non moins illisible, gravée sur le piédestal, dans laquelle nos yeux ont cru distinguer les deux mots d'*Amastris* et de *Salvatori* : ce qui confirmerait du moins l'origine romaine du monument. Nous avons pensé au

grand Pompée, premier conquérant de ces régions, où l'on trouve à chaque pas d'imposants vestiges de sa gloire. Mais un simple général aurait-il osé éterniser avec tant de faste le souvenir d'une victoire, et ne vaut-il pas mieux voir ici une œuvre et une invention de la vanité des empereurs? Parmi les noms de ceux-ci, nous hasarderons celui de Sévère, dont les armes furent illustrées dans l'Asie, et qui avait fait ériger près d'Amastris un temple en son honneur, que nous découvrîmes dans la soirée.

En descendant l'escalier, qui reparaissait par intervalles le long du roc, nous passâmes devant d'antiques fontaines, dont les abreuvoirs de pierre reçoivent encore une eau limpide. Un berceau d'aubépines et de lauriers-roses s'offrit ensuite, comme l'avenue d'un édifice en ruines, ayant la forme d'une grotte, et ouvert vers le septentrion. Sa largeur était de sept pieds et sa hauteur de huit. C'était sans doute un caveau sépulcral, destination que semblaient confirmer plusieurs tombeaux d'un granit noir et poli que nous découvrîmes à ses côtés, à travers l'épais bocage de mille arbustes en fleur. Quelques-unes de ces pierres tumulaires, semblables à celles de Cheherler, d'Héraclée et de Tium, étaient renversées de leurs bases. Les autres par leur masse inébranlable défiaient les efforts d'une curiosité cupide.

Une voie pavée, dont la direction est très-visible, conduisait à la ville; mais les Turcs, au lieu de prendre la peine de la réparer, préférèrent suivre le lit d'un torrent coupé à pic, comme un précipice, où la prudence commande de mettre pied à terre. Au delà est une esplanade, d'où l'œil embrasse dans toute son étendue la vallée d'Amassérah, que resserre une ceinture de montagnes. Des

jardins en tapissaient le fond, et s'étendaient jusqu'à la cité, qui, avec ses toits couverts en tuile, nous apparaissait comme une grappe de corail, suspendue au bord de la mer.

A l'entrée du vallon, deux monuments frappèrent nos regards. Le premier était un temple en marbre blanc, dont le temps et la main des hommes n'ont point effacé les derniers festons, qu'y avait prodigués la sculpture. L'autre, beaucoup plus vaste, étendait sur deux lignes parallèles ses murs de briques, que le ciment romain a rendus indestructibles. On aurait dit un palais fortifié; mais la multitude des portes et des fenêtres, laissant circuler la lumière, et les fontaines jaillissantes dans ses salles désertes me firent supposer qu'on avait élevé là des bains somptueux : conjecture approuvée par M. Scafi, qui trouva même dans le plan de l'édifice une ressemblance avec le palais des Termes de Rome.

Amastris, dont on découvre la muraille d'enceinte au milieu de la vallée, était beaucoup plus étendue qu'Amassérah, réduite à quelques groupes de maisons disséminées entre ses deux ports. La plus grande partie de la ville actuelle est resserrée vers la pointe orientale de la presqu'île, qui fut sa citadelle. Ce rocher circulaire et protégé par des brisants est l'emplacement de l'ancienne Sésame, que le docte Rennell éloigne à tort de quatre milles d'Amastris. Strabon dit positivement que Sésame devint l'acropole de la cité bâtie par la femme de Denys, tyran d'Héraclée, laquelle lui conféra son propre nom. Sésame n'était originairement que le comptoir de la république héracléenne; et sa population se fondit avec les nouveaux colons, venus de Tium, de Cytore et de Cromna. Ces

deux dernières villes s'associèrent même à sa fortune, pour jeter les fondements d'un petit état fédératif. Il n'est pas inutile de remarquer que cette princesse Amastris était la fille d'Oxyathre, frère de Darius, vaincu par Alexandre-le-Grand; parce que cette haute extraction nous rend raison de la magnificence orientale d'un monument, que nous avons admiré dans sa capitale. Il est situé sur le revers occidental de la montagne, qui se prolonge jusqu'au port. Là, nous vîmes avec surprise que des constructions, qui de loin nous avaient paru autant de cavernes, étaient des voûtes colossales, au nombre de dix-neuf, ayant chacune dix mètres d'ouverture. Leur fond était percé d'une large porte communiquant à des salles souterraines, actuellement obstruées par les décombres d'autres salles, dont le dédale se prolongeait à une profondeur inconnue. Ces blocs, non cimentés, et unis avec une habileté savante, semblaient posés là, comme pour étayer la montagne elle-même.

Nous n'en comprîmes point la destination, jusqu'à ce que, ayant franchi une haie vive, qui couronnait leur bord supérieur, nous entrâmes sur une terrasse longue, large et unie, favorablement exposée au nord-est et abritée par la crête de la montagne contre les vents arides ou impétueux du sud et du couchant. Alors nous jugeâmes que c'était un jardin suspendu, ouvrage de la nièce de l'opulent Darius, qui pouvait avoir cédé à la tentation d'imiter la reine de Babylone, dont la mémoire est toujours populaire en Orient. Le labyrinthe qui la supporte devait, en ce cas, servir à préserver des rigueurs du froid les plantes exotiques du parterre; et, durant les ardeurs du solstice, ses salles sans fin étaient tempérées par une fraîcheur agréa-

ble. Amastris n'avait point perdu l'habitude des souverains de la Perse et de la Syrie, émigrant de la plaine, aux approches de l'été, et cherchant dans une contrée montagneuse un air pur et moins chaud. C'est ainsi que Sémiramis allait, suivant la tradition, passer la saison des chaleurs dans la ville arménienne de Van, où nous avons retrouvé son palais taillé dans le roc.

A l'extrémité du jardin, une eau exquise s'échappe en murmurant d'une grotte artificielle. En y étanchant notre soif, nos genoux s'appuyèrent sur un fragment de marbre, orné de lettres grecques, d'une élégance extrême et profondément burinées, sur une longueur de trois pouces. Évidemment elles faisaient partie d'une inscription monumentale. Pendant que je m'affligeais du vandalisme qui avait arraché et jeté là au hasard un lambeau de quelque page historique, je fus appelé par M. Scafi, arrêté non loin de ce lieu devant un édifice d'une architecture greco-romaine. Il ressemblait à un pavillon ouvert, couronné d'un entablement carré, qu'embellissait une frise. Sa largeur était de vingt-deux pieds, et son élévation de trente. A notre grande joie, nous découvrîmes sur le fronton des lettres grecques, exactement semblables à celles de la pierre posée au bord de la fontaine ; et quelque attention nous prouva que ces caractères se liaient à ceux-ci, et remplissaient la lacune qui rendait l'inscription incomplète. De l'autre côté, la même inscription était reproduite en caractères latins. L'une et l'autre nous apprenaient que ce temple de la Paix ou de la Victoire avait été élevé à l'honneur de l'empereur Sévère par la quatrième légion gauloise. Un Français ne contemple point sans émotion, aussi loin de la patrie, un signe inattendu de la valeur de ses

barbares ancêtres, valeur héréditaire et comme inamissible, qu'ils ont si bien transmise à leurs enfants.

En suivant les traces du rempart, qui défendait ce côté de la ville, nous fûmes attirés vers des ruines d'une grandeur imposante. C'était un pan de mur, épais comme celui d'une forteresse, ayant plus de soixante pieds d'élévation, bien que sa partie supérieure ait été renversée. Une porte cintrée, ouvrant sur la façade, devait être, à en juger par sa hauteur et par le large escalier auquel elle conduit, une des entrées principales du monument. En regardant à travers le feuillage des arbres, nous distinguâmes à une certaine distance sur la même ligne, une autre masse de constructions parallèles, qui nous offrirent une porte et un escalier semblables. Là était donc la seconde entrée d'un vaste édifice public, dont les autres parties ont disparu, à l'exception des fondements étendus en demi-cercle vers la colline. L'espace renfermé entre ces différents points était uni et égal, comme le champ d'une arène : ce qui nous conduisit à retrouver le plan entier de l'amphithéâtre. Son diamètre était d'environ deux cent cinquante pieds.

De là nous regagnâmes la ville, en traversant des jardins et des vergers, dont quelques-uns avaient pour bornes des colonnes de marbre rouge, d'une grosseur prodigieuse. Des fûts et des chapitaux jonchaient les alentours d'une basilique, dont le chœur est actuellement l'écurie d'un jardinier turc. Sur le mur extérieur étaient deux épitaphes grecques : l'une à la mémoire de Claudius Lépidus, archiprêtre du Pont et chef spirituel de la ville; l'autre au nom de Claudia Lépida sa fille.

L'isthme joignant Sésame à Amastris était comme le

môle naturel qui séparait les deux ports creusés dans ses flancs à l'est et à l'ouest. C'est ce dernier havre occidental, étroit et mal fermé, que les navires fréquentent exclusivement. Aujourd'hui sur son chantier un bâtiment de guerre est perpétuellement en construction. Il est comme le tribut imposé sur la ville par l'État. Quelques jours avant notre venue, une belle frégate de soixante canons avait été heureusement mise à flot. Elle était toute équipée; et, au premier vent favorable, elle devait cingler vers le Bosphore, où l'attendait l'escadre ottomane. Le port oriental vaste comme une rade est désert depuis la destruction de la digue qui rompait la vague soulevée par les ouragans du nord. A son extrémité, en regard de la citadelle, s'élevait sur le penchant de la montagne un château fort, ouvrage véritable des Génois, abandonné à l'époque de la conquête ottomane.

Ali nous attendait dans une petite maison, où fut envoyé le repas du soir par un excellent vieillard turc, nommé Méhémet-Aga, qui, sans aucune arrière-pensée d'intérêt, se prit d'une sympathie soudaine pour nos personnes. Il voulut même nous accompagner dans l'intérieur de la ville et nous montrer ses curiosités. La cause de tant de complaisance était que, durant son séjour à Constantinople, il avait eu occasion d'apprécier le caractère de plusieurs Francs; et il nous faisait l'honneur de nous ranger, sur notre mine, parmi la classe de ces hommes dignes de son estime.

Après avoir franchi la porte de la citadelle, dont l'architecture quasi-cyclopéenne remonte aux temps de l'antique Sésame, nous fîmes le tour de ce rocher calcaire que l'art a fortifié plus encore que la nature. Le côté re-

gardant la terre ferme est défendu par la muraille grecque, dont les pierres sont des masses de granit défiant toutes les injures du temps. Les hommes même les ont forcément conservées, comme on le voit, à plusieurs figures d'oiseaux et à un bas-relief élégant de l'Amour tenant en main la torche de l'Hyménée. En effet, si le zèle iconoclaste des musulmans avait pu atteindre à la hauteur de ces emblèmes et les détruire, leur sculpture ne perpétuerait pas aujourd'hui le souvenir de l'art grec. Chose singulière! leur intolérance a poussé le vandalisme moins loin que celle des réformés et des révolutionnaires dans notre patrie chrétienne. Le signe rédempteur de la croix brille intact sur plusieurs édifices de l'époque génoise, et semble attendre le retour triomphal des enfants régénérés par son sceau spirituel. J'explique ce respect par celui que Mahomet a inspiré à tous les siens, en présentant dans son livre la personne de J.-C. sous un caractère de grandeur si imposant, qu'elle flotte vaguement entre la nature humaine et la divinité. Il a rendu involontairement cet hommage à la vérité, que celui dont il venait abolir le culte est figuré dans ses versets d'une inspiration désordonnée, comme plus grand, plus saint et plus miraculeux que lui-même.

A côté de ce symbole religieux, subsistent les écussons et les armoiries de quelques familles patriciennes de Gênes. Cette république, rivale de Venise, encore plus étonnante dans sa fortune, parce qu'elle agissait avec des moyens moins étendus, couvrit toute cette mer des établissements de sa domination. Elle s'était adjugé le patrimoine des Grecs devenus impuissants à le gérer. Pour se maintenir dans ces postes, elle avait réparé, ou pour mieux dire,

déparé les constructions de leur architecture admirable, pour les accommoder aux règles du nouveau système de défense militaire : entreprise qu'elle a exécuté, en dépit de l'art, avec l'habileté économique qui est le génie des peuples marchands.

Sur le sommet du roc, notre regard fut consolé par l'apparition de plusieurs marbres, sculptés et ciselés avec autant de goût que de délicatesse. La religion avait sans doute élevé là primitivement le temple d'une divinité protectrice des matelots, phare consolateur, signe d'espérance au sein des noires tempêtes qui bouleversent cette mer paisible alors comme un lac, et dorée par les rayons du soleil qui se couchait dans toute sa gloire.

Le nombre des maisons d'Amassérah ne s'élève pas au delà de quatre cents; et à peine peut-on lui accorder le titre de ville, depuis que Bartan l'a dépossédée des minces bénéfices de son commerce. On n'y trouve aucun sujet chrétien : signe infaillible dans ces contrées de l'absence ou de la ruine de toute industrie.

Le 25 mai, au lieu de suivre la route de terre, plus longue, mais plus sûre, pour aller à Cytore, nous montâmes sur une chaloupe, peu corrigés par la leçon des jours précédents, et nous confiant de nouveau à l'impéritie des matelots turcs. La traversée du golfe qui est le prolongement de la rade orientale fut rapide, et nous touchâmes bientôt à Tchakaraz, où, pendant qu'Ali recrutait des matelots parmi les ouvriers constructeurs de deux ou trois sandales, je découvris dans les fondations d'un hangar deux longues tables de marbre blanc ornées de guirlandes de roses et de fleurs d'acanthe dessinées avec une finesse et un art rares parmi les antiques de nos musées. Personne

ne put me dire le lieu d'où ces belles ruines étaient sorties. Toutefois je me convainquis deux jours après en traversant les vallons d'alentour, qu'elles n'avaient point été apportées d'Amastris, car nous trouvâmes d'autres restes d'architecture épars sur le sol. On peut donc les attribuer à la colonie des Éritriniens que le périple d'Arrien place sur ces lieux. La haute montagne voisine justifie pleinement l'épithète caractérisant, dans Homère, la nature de leur patrie.

Étant repartis avec des rameurs nouveaux, nous aperçûmes au delà des rochers dressés ainsi qu'une muraille gigantesque sur le rivage et percés à leurs bases de cavernes, où les vagues se perdent en gémissant, un roc séparé et s'avançant comme une tour dans la mer. Nos hommes nous dirent qu'à son sommet on voyait les chambres et les souterrains d'une vieille forteresse. Nous y montâmes, avec des peines inouïes, mais pour ne trouver que des pierres informes, décombres de quelque tour élevée par des pirates, dont le repaire était protégé par des rescifs à fleur d'eau.

A deux heures de là, nous entrâmes dans la baie de Teukuny, sur laquelle s'ouvrent des vallées fertiles et couvertes d'habitations. Le village groupé sur la droite est dominé par une maison de plaisance, dont le luxe a absorbé la fortune d'un fils de pacha. Présentement elle est déserte. Nous y montâmes par un escalier construit à grands frais sur la pente de la colline ; et nous vîmes les arabesques de ses salles flétries par le vent du nord et l'herbe envahissant le bosquet du harem. Quelques fragments de marbre et la position avantageuse du village nous décideraient à y placer Cromna, qui, avec Cytore et Tium, envoya des colons à

Amastris. Entre le pays des Éritriniens et Cytore, nous n'avons pas remarqué d'autre lieu assignable à son emplacement qu'un petit village distant d'une demi-heure vers le levant, où nos rameurs nous abandonnèrent, d'après le droit coutumier qui fixe d'une bourgade à une autre la limite de leur corvée. Quand nous disons corvée, l'expression est juste, bien qu'il n'y ait pas dans la société turque de régime féodal. En effet la classe des cultivateurs et des hommes vivant de leur travail est à l'égard du riche dans la même sujétion, qui déterminait autrefois les rapports du serf avec le seigneur : inégalité sociale d'autant plus surprenante que la religion, parmi les musulmans, et le caractère national, chez les Turcs, établit entre tous les rangs une égalité extérieure. L'argent crée seul cette aristocratie, toujours prête à corrompre par des présents ses chefs, à partir du simple kiaïa jusqu'au pacha suprême. C'est ainsi qu'elle trouve moyen d'exempter ses fils de la conscription, de diminuer sa part de l'impôt et de contribuer le moins possible aux charges exceptionnelles. C'est de cette manière que sur notre route au lieu de nous fournir les chevaux exigés par le firman, elle prenait ceux du pauvre, et même exigeait le prix du louage, iniquité révoltante dont les victimes ne se plaignaient encore qu'à voix basse.

La circonstance actuelle nous offrit un exemple du même abus. Les rameurs devaient conduire la chaloupe d'un village à l'autre, comme à autant de relais, sans participer aucunement aux bénéfices, qu'accaparaient les chefs. Aussi voyions-nous une presse de matelots s'opérer à chaque échelle. Cette fois on nous donna deux frères et un vieillard, que l'aïan surprit au moment où ils descendaient de leur barque pleine de fourrages, qu'ils avaient été cher-

cher au loin. Ces malheureux, sans pouvoir avertir leur famille, passèrent, sur l'ordre du maître, dans notre chaloupe, et repartirent aussitôt pour Cytore. Trois lieues nous en séparaient encore ; et le soleil inclinait vers l'horizon. La nuit, qu'un croissant de deux jours ne pouvait retarder, nous surprit à mi-chemin. L'absence du pilote, qui nous avait fui, me força de remplir pour la première fois cette fonction importante et difficile, surtout près d'une côte semée d'écueils. Le rocher blanc d'un promontoire nous servit longtemps de point de mire ; mais les ténèbres l'enveloppèrent bientôt ; et nous flottions au hasard, sans savoir même consulter le ciel, la boussole des anciens. Le moindre souffle nous eût brisés contre les bancs de rochers, ou emportés vers la pleine mer. Déjà l'angoisse nous saisissait, lorsqu'une lumière brilla vers la terre ferme. Les hommes reconnurent alors la position du port de Cytore, où nous débarquâmes heureusement. César attribuait son salut à sa fortune ; pour nous, nous crûmes en être redevables à la Providence.

L'aïan, dont la demeure était voisine, sur la nouvelle donnée par Ali, envoya aussitôt vers nous ses serviteurs, portant de longs fanaux. Nous gravîmes la colline, et arrivâmes à une plate-forme, qu'occupait une vaste maison, nouvellement bâtie. Nous fûmes introduits dans la salle des hôtes, espèce de chambre fort simple, dont les poignards damassés, les sabres courbes au fourreau et à la garde d'argent, les pistolets et les carabines incrustés de nacre et d'ivoire, étaient, avec le tapis, les seuls meubles et tout l'ornement. Nous comprîmes que le bey, ou seigneur du lieu, était d'une humeur belliqueuse. Sa mine en effet s'accordait avec ce caractère. Son turban, ajusté selon l'an-

cienne mode, et non sans prétention, son large pantalon rouge, sa ceinture de cachemire, sa veste aux manches pendantes toute chamarrée d'or, sa figure régulièrement belle, son teint, dont des moustaches noires relevaient l'éclat, tout le transformait à nos yeux en un noble descendant de ces Osmanlis, jadis l'effroi de la chrétienté. Akmed Hassan Tchélébi Oglou, jeune homme de vingt-huit ans environ, avait le regard fier, la taille élevée, la poitrine large et la voix rude, mais franche et cordiale. Après nous avoir fait approcher de l'âtre, qui avait l'ample dimension du bon vieux temps, et autour duquel étaient rangées les aiguières servant aux ablutions religieuses, il nous répéta plusieurs fois amicalement la formule de la bien-venue, qui chez un Turc part du cœur, et non point du bout des lèvres, comme les compliments de notre politesse civilisée. Pendant les apprêts du repas, il nous entretint avec intérêt sur l'objet de notre voyage. Il parut fort surpris de notre venue pour la recherche d'une ancienne ville, dont il n'avait jamais entendu parler, ni découvert les ruines. « A moins, dit-il, que vous ne donniez ce nom aux pierres d'une vieille tour, que j'ai enlevées pour les fondations de mon *quonaq*. » Il nous demanda ensuite des nouvelles de Constantinople et de son sultan, qu'il n'a jamais vu, parce qu'il ne peut s'arracher à ses montagnes, ni aux forêts, où il fait une chasse d'extermination aux biches et aux sangliers. « Toutefois, ajouta-t-il, si Mehmed Ali revient nous attaquer, comme le bruit s'en répand, je serai heureux d'employer plus utilement mon damas et ma carabine. » En prononçant ces dernières paroles, ses yeux brillaient d'un nouvel éclat, sa voix prenait une intonation plus mâle, et son feu se communiquait à la troupe des

serviteurs qui composaient sa cour rustique. Ses questions brusques allaient droit au but ; et il les aurait multipliées volontiers, si le souper n'avait été servi. Alors il se leva et rentra au harem, après s'être assuré que rien ne nous manquait.

Levés avec le soleil, nous allâmes, suivis d'un serviteur du bey, examiner ce qui reste de Cytore, appelée Kydros par les Turcs. Nous trouvâmes les vestiges de la tour, récemment démolie ; et, à travers l'épaisse lisière d'un taillis, bordant la colline élevée au-dessus de la mer, nous reconnûmes le prolongement d'un mur, qui devait être la muraille d'enceinte. De l'autre côté du port, étroit et mal défendu contre les ouragans du Nord, se montrent les ruines d'une forteresse. Une ou deux barques à l'ancre représentaient l'état d'abaissement auquel est tombé le commerce du lieu. Anciennement, des montagnes environnantes, qu'ombrageaient des forêts de pins, de chênes et de hêtres, la marine ottomane tirait les bois de ses flottes ; mais la mine s'est épuisée ; et l'incurie de l'administration, qui n'a percé aucune route, rend inutiles les autres forêts, plus éloignées dans l'intérieur des terres. Kydros n'a pas profité de la position maritime de Cytore. Cette bourgade est à une lieue environ du rivage. Derrière la maison du bey, apparaît une montagne, dont le flanc est percé de cavernes. Ces excavations étaient un genre de monument religieux et funéraire, qui se multipliera à nos yeux, sous des formes variées, et quelquefois d'une hardiesse prodigieuse, à mesure que nous pénétrerons dans l'Asie. Peut-être était-ce le pic qui portait autrefois le même nom que la ville, suivant la remarque de Pline[1].

[1] Potuit mons et oppidum, vel hoc in monte, communi uti appellatione. *Mons Cytorus à Tio,* LXIII *passim.*

Pressés de rendre à leurs familles et à leurs travaux les rameurs recrutés la veille, nous saluâmes le bey et rentrâmes dans la chaloupe. En abordant à leur hameau, ces malheureux sautèrent à terre, avec la joie de gens sauvés d'un mauvais pas. Alors nouvelle difficulté pour les remplacer, la plupart des gens du village étant occupés au loin par les travaux de l'agriculture, et ceux qui redoutaient les dangers de la presse ayant prudemment pris la fuite. Nous serions restés là sans la fermeté d'Ali, qui pria, menaça et finit par dire à l'aïan qu'il n'était plus musulman, injure qui dans son esprit tenait de la malédiction, et qu'il réservait pour les cas extraordinaires. L'aïan désarmé par ce reproche fut contraint d'arracher trois pauvres maçons à la bâtisse qu'ils achevaient. Ils étaient restés à leur poste, se croyant à l'abri de toute crainte. Ces malheureux ne savaient pas manier une rame. Le roulis en rendit un malade; un autre, sous prétexte d'aller puiser de l'eau douce au fond d'une anse, se fit aborder et se sauva à toutes jambes, au milieu des imprécations d'Ali. Dans son indignation, il pensait encore plus à lui qu'à nous; car il fut obligé de se mettre à la chiourme, et de lutter contre la vague et les vents contraires. Bien plus, devant la forteresse présumée de corsaires, qui nous avait attirés la veille, un orage accompagné de bourrasques fondit sur nos têtes, et souleva tellement les flots, que notre position devint critique devant cette côte inabordable. Une heure durant, il nous fallut consumer nos forces, seulement pour ne pas reculer, ni échouer sur les brisants. Enfin l'extrémité de l'horizon s'éclaircit un peu, et cette lueur devint pour nous un rayon d'espérance : notre persévérance fut récompensée; et la crainte d'une tempête se dissipa avec les nuages. Le soir,

nous entrâmes dans une baie fermée par les hautes montagnes de Délikalsali, à l'instant où le soleil semblait s'éteindre dans les flots. Son disque d'un rouge pourpré resplendissait à travers une immense grotte taillée par la nature dans la montagne, comme l'arche d'un grand pont suspendu. Ce bel effet de lumière eût mérité d'être saisi par le pinceau d'un Claude Lorrain.

Le 27, le vent soufflait avec violence; et nous laissâmes la chaloupe pour retourner par terre à Tchakaraz, distant d'une lieue. Nous fîmes ce trajet à pied, le long d'une vallée, dont les arbres fruitiers en fleurs tressaient sur nos têtes leur berceau odoriférant. Le ciel était sans tache; et les rayons du soleil, réverbérés par le flanc de la montagne, pénétraient nos membres d'une douce chaleur. C'est là que, sous le gazon de mille fleurs fraîchement écloses se montrèrent des fûts de colonnes fracassés.

L'aïan de Tchakaraz, homme qui sous des dehors séduisants cachait une âme perfide, nous reçut avec une politesse affectée. Son turban de mousseline garni de roses, sa barbe noire parfumée et le petit doigt de sa main blanche orné d'un diamant nous prévinrent d'abord en sa faveur, comme tout ce qui brille aux regards. Mais, lorsque nous l'entendîmes répéter qu'il ne pouvait nous donner de chevaux pour retourner à Bartan, attendu qu'il n'y en avait pas dans le village, et que, si nous voulions des hommes pour porter nos bagages, il en mettrait jusqu'à huit à notre disposition, ce mépris orgueilleux des gens confiés à son autorité nous révolta. Nous comprîmes mieux encore sa malice, lorsque, ayant chargé nos effets sur la monture qu'un pauvre Turc, meilleur que lui, nous avait procurée, nous nous acheminâmes vers la ville. En passant au-

près de sa demeure, le bruit des pas du cheval trahit la fraude de cette espèce de seigneur, qui mettait libéralement à notre service le dos de ses sujets. Il excita les hennissements de deux jeunes étalons, gardés avec soin à l'écurie. Ali, déjà fort impatienté, ne se contient plus en découvrant l'imposture de l'aïan, qui, toujours couché sur son divan, s'applaudissait sans doute de nous avoir dupés. Il se précipite vers l'écurie, et commande au serviteur de brider et seller les chevaux : ordre qui fut exécuté en un clin d'œil, malgré les réclamations des femmes, dont la voix nous parvenait à travers les fenêtres grillées du harem. Plus loin, ayant trouvé un autre cheval, nous arrivâmes vers la nuit à Bartan, à travers des monts et des vallées, que rafraîchissent d'innombrables ruisseaux. Là nous remarquâmes une infinité de petits corps phosphorescents, flottants dans l'air et y décrivant un rayon lumineux, qui s'éteignait soudain dans les ténèbres. C'était la petite luciole, ou vers luisant d'Italie, qui abonde sur les rives du Parthénius.

---

§. V. — Départ de Bartan. — Bourg d'Olos. — Rencontre d'Osman Ibrahim, chasseur de l'armée française d'Afrique. — Vallée de l'Ova. — Sa mosquée. — Beys d'Iflami, de Kiras, de Qualem-Keni. — Arrivée à Castemouni.

Le voyageur qui voit un horizon illimité s'ouvrir à ses recherches est tourmenté par la double crainte, ou de passer trop rapidement et d'effleurer pour ainsi dire des lieux

dignes de son attention, ou d'être retardé par des observations secondaires, qui absorbent un temps aussi rapide que précieux, qu'il espère toujours employer plus fructueusement. Cette préoccupation lui fait calculer avec soin les distances et le nombre de ses stations; il compte les jours donnés à une marche fatigante et stérile et ceux qu'il passera dans des recherches attrayantes. A peine arrivé, il doit songer à l'heure du départ : sa tente s'ouvre et se replie plus souvent que celle des tribus nomades, dispersées sur son passage.

C'est ainsi qu'à peine retournés à Bartan, nous repartions le 28 mai, prenant la direction du sud-est, pour gagner Castemouni. Nous arrivâmes d'abord, par de longues et vertes prairies, à l'Olos, rivière qui, trois lieues avant de se jeter dans le Parthénius, est un torrent tumultueux et vagabond. Sur ses bords, Ali, roide et fier dans son uniforme constantinopolitain, qui attirait les regards respectueux des paysans, nous fournit un nouveau trait de son amour pour l'autorité. Nous le citons comme un ridicule choquant du caractère turc. Un charretier, harassé par les fatigues d'un voyage nocturne, dormait sur le chemin, près de son arabas, tandis que les chevaux dételés paissaient près de lui. Notre Ali s'arrête alors, et se prend à crier à tue-tête : *Arabadji! arabadji!* (charretier! charretier!) L'homme, réveillé en sursaut, regarde autour de lui, en se relevant, avec la surprise d'un homme cruellement arraché aux illusions d'un songe heureux et revenant d'un autre monde. Puis la vue des boutons ciselés et des pistolets du questionneur imprime sur sa figure un air de soumission. « Que fais-tu donc, lui dit l'autre, coupe-moi vite une baguette pour mon cheval. » Et le charretier de se pré-

cipiter au milieu d'un hallier épineux, afin de satisfaire à l'ordre du supérieur. Que l'on place le lieu de la scène en France; et l'on devine quel eût été le premier usage que l'homme éveillé eût fait de sa baguette. Mais le Turc, non content de rendre cet office à Ali, crut encore être obligé de se mettre à l'eau, pour guider la caravane à travers le gué. Arrivé sur l'autre rive, il souhaitait encore avec reconnaissance l'adieu à celui qui l'avait troublé; tandis qu'il recevait avec indifférence, et sans nous remercier, la petite offrande que nous, infidèle et étranger, déposions dans sa main, comme compensation de sa peine.

Au sortir de la plaine, nous entrâmes dans une vallée d'un aspect riant, semblable à certains cantons de la Styrie et du Tyrol. Les montagnes étaient ombragées jusqu'au sommet d'arbres divers, gracieusement mêlés et étagés sur leurs flancs. Des vallées secondaires aboutissaient à celle que nous suivions, et offraient dans leurs enfoncements des retraites silencieuses. Quelquefois le bruit de la roue d'un moulin ou d'une scierie se faisait entendre, et donnait à ces solitudes un air de vie industrielle. Des muletiers portaient au marché de Bartan des vases en bois et d'autres ustensiles de ménage, travaillés avec art par le peuple des montagnes. Ils nous parlèrent de deux châteaux en ruines, situés dans les environs, mais sans pouvoir préciser leurs renseignements. Ils nous apprirent encore que la petite ville de Safranboli, éloignée de six heures vers le sud, était assez commerçante, et que quelques centaines de familles grecques et arméniennes l'habitaient. L'hiver, la route est inondée; et toute communication cesse avec ce pays.

Après six heures de marche, nous fîmes halte à un hameau composé de quelques cabanes et dépendant du bourg

d'Olos, plus élevé dans la montagne. La rivière porte son nom, parce que sa source principale l'avoisine.

Pendant qu'on déchargeait les bagages, je fus fort surpris d'être salué de loin, en français, par un Turc coiffé d'un turban vert, et qui accourait à nous avec empressement. « Bonjour, Messieurs, criait-il, bonjour. » Lorsque nous lui demandâmes qui il était, il répondit : « Morbleu, moi chasseur d'Afrique, moi Français aussi ; » et il continuait à nous faire les saluts et les compliments que sa mémoire et la joie de notre arrivée lui inspiraient. Son langage était un jargon mêlé de français, d'italien, d'espagnol, d'arabe et surtout des locutions les plus usitées parmi nos soldats. Tout singulier qu'était cet amalgame, nous trouvâmes un charme extrême à entretenir ce frère d'armes de nos frères ; et toute la soirée nous ne cessâmes de le questionner. Voici comme il nous conta son histoire :

« Je m'appelle Osman Ibrahim, dit-il, et, au régiment, j'étais connu sous le nom de *Quaradenislu*, ou l'*habitant de la Mer Noire*, en mémoire de ce pays, peu distant de la côte. (Et il nous montrait la feuille de congé qu'il gardait avec respect dans son étui de ferblanc.) A l'âge de vingt ans, je fus incorporé aux troupes turques, que le sultan envoyait à Alger; et, depuis huit ans, j'étais au service du dey, quand votre armée parut devant la ville, la prit et chassa mon premier maître. Je pensai alors à quitter l'Afrique; mais, en voyant que les Français, au lieu de tuer tous les musulmans et de saccager la ville, épargnaient les vaincus, relevaient les murailles et appelaient dans leurs rangs tous ceux d'entre nous qui voulaient loyalement porter les armes, je restai et je devins un volon-

taire des Zouaves. L'engagement que je contractai était de sept années; et, lorsqu'il a été rempli, j'ai songé à revenir à ma cabane et à revoir mon vieux père. Mais Dieu ne m'a pas accordé cette seconde faveur : je trouvai la maison vide; et, devant la porte, la tombe que vous voyez. » Ici il essuya une larme qui ruisselait de ses yeux et il reprit : « J'étais heureux en Afrique, bien vêtu, bien nourri, payé régulièrement : ici, je manque de tout, même de pain quelquefois; et cependant le désir du retour me tourmentait sans cesse. Je ne pouvais oublier Olos. Arrivé depuis quelques mois, je n'ai pu encore mettre en pratique ce que j'ai appris sur le labourage et la culture des terres; mais, à l'automne, je commencerai; et j'espère qu'un travail plus industrieux améliorera mon sort et celui des miens. Mes épargnes, je les destine à la dot de la fiancée que je dois épouser dans deux semaines. Comme je voudrais qu'alors votre présence complétât la joie de la famille!

Lorsque nous lui demandâmes s'il traiterait sa femme à la façon des Turcs : « Oh! non, dit-il; ce que j'ai vu chez vous me fait abhorrer la barbarie de nos usages. Je n'aurai qu'une épouse, je l'aimerai et je la respecterai. Elle ne sera pas toujours emprisonnée dans son voile. Je veux qu'elle soit avec moi la maîtresse et non l'esclave de la maison. J'apprendrai aux musulmans que le mariage est indissoluble; et que la passion ou le caprice ne peuvent porter un homme raisonnable à changer ou renvoyer sa compagne, et surtout à lui en associer une ou plusieurs autres. » Alors il parla avec feu des abus de ce genre; et il avoua que la condition de la femme était tellement avilie parmi eux, que les parents vendaient à vil prix leurs filles, comme une brebis ou une chèvre.

Le soir, nous l'invitâmes à notre souper, pour lequel il avait mis à contribution le lait de sa vache, les œufs de ses poules et la salade de son jardin. Il était fier de montrer à ses parents, qui nous entouraient, qu'il savait faire usage du couteau, de la cuiller et de la fourchette, et qu'il ne mangeait pas, comme eux, seulement avec les doigts. Il voulut nettoyer nos armes, cirer nos bottes, brider notre cheval : service qui lui rappelait, disait-il, celui dont l'avait chargé son lieutenant.

Osman Ibrahim avait tout au plus trente-six ans; néanmoins sa constitution robuste paraissait profondément altérée. Des rides précoces sillonnaient son front : ses joues étaient creuses et pâles. Comme je lui demandais s'il était souffrant, il répondit : « Mon air maladif vient des fatigues, endurées ces années dernières pour la défense de la colonie. Notre vie était rude, Monsieur; toujours aux avant-postes, bivouaquant dans le désert ou dans les montagnes, ayant à résister aux attaques des Kabiles et à éviter les embûches des Arabes, nous n'avions de repos ni jour, ni nuit. Plusieurs fois, j'ai passé une semaine sans sommeil. La selle ne quittait pas le dos du cheval; et, au premier signal, nous volions à la charge. Si nous repoussions presque continuellement l'ennemi, ce n'était point sans peine, ni danger. » Et pour preuve, il leva son turban et nous montra une large entaille qui lui avait fendu le crâne. De plus un coup de lance lui avait percé le flanc; et deux balles lui avaient traversé la jambe droite. « Quelques jours d'hôpital, ajoutait-il, me remettaient sur pied; et je recommençais le métier de plus belle. »

Ce qui me plaisait surtout dans ce Turc-Français, c'était l'influence de la civilisation, à laquelle il avait obéi, à son

insu. Ses idées religieuses étaient complétement réformées; et, sans être devenu chrétien, il n'était plus mahométan : son extérieur et ses manières avaient perdu la gravité flegmatique des Turcs; ses gestes et son maintien, autant que sa gaîté et ses termes de régiment, tout me rappelait le conscrit rieur et malin.

Alors j'étais porté à penser aux destinées de l'Algérie, et je me disais : « La France est visiblement appelée à implanter la civilisation sur la côte de la Barbarie. La nature a placé comme à dessein celle-ci en face de nos ports méridionaux; et, aujourd'hui que l'accroissement indéfini de la population est un fardeau pour la société, et que la surabondance de vie et d'activité dans la jeunesse cause au gouvernement des inquiétudes et des secousses continuelles, quel avantage opportun que celui d'un monde nouveau, ouvert à toutes les capacités et à toutes les ambitions! Le plus saint de nos rois prit autrefois possession de ce rivage; et son martyre a consacré nos premiers droits à sa conquête. Si les hommes élevés à la tête des affaires avaient le bonheur d'être pénétrés de l'esprit catholique, ils comprendraient toute la gloire qui doit en rejaillir sur l'Église; et, si, sous la conviction de cette sainte idée, ils jetaient les fondements de la colonisation, sans aucun doute le ciel la bénirait et multiplierait au centuple les avantages matériels, qui lui seront accordés par surcroît. La nouvelle que le souverain pontife, accédant aux vœux de la nation, a érigé Alger en métropole, nous réjouit, comme un gage certain de son avenir fortuné. La croix va donc reparaître plus brillante sur ce sol, livré depuis des siècles aux erreurs de l'islamisme; et pourquoi ne pas espérer qu'il redeviendra, comme aux jours des Augustin et des Eugène,

un foyer radieux de science et de vertu! Mais il faut que cette régénération s'opère, sans recourir au prosélytisme intolérant, et sans violer les droits imprescriptibles de la liberté de conscience. Il suffit d'élever la lumière sur le chandelier et de la faire briller aux yeux, pour qu'elle dissipe toutes ténèbres, comme l'évidence bannit les doutes de la raison. Devant un dogme plein de toutes les vérités, comment subsisterait un symbole vide que l'ignorance seule a conservé avec ses monstruosités! Pour celui qui vit au sein de la société mahométane et qui perçoit sa décomposition interne, il ne reste aucun doute sur la facilité et la promptitude de la victoire; et, sans être prophète, il peut annoncer qu'elle périra entre les bras de la France et de la Russie, qui l'étreignent et l'étouffent déjà au couchant et à l'Orient.

Osman Ibrahim nous avait inspiré un intérêt véritable; et nous le quittâmes avec regret, comme un ami, en l'encourageant à effectuer, selon ses moyens, les améliorations dont il a conçu l'idée dans la France africaine. Sa connaissance de la discipline militaire, son expérience acquise, l'influence que lui concilie sa force de caractère, l'appelleront prochainement à remplir la première place civile de son village; et alors il deviendra, dans son étroite sphère, un propagateur de la réforme, qui travaille secrètement la nation ottomane.

Le 29 mai, la route que nous prîmes était le lit de l'Ova, autre torrent qui s'unit à l'Olos, et dont les eaux, grossies par un orage, menaçaient d'entraîner les chevaux et les bagages, toutes les fois que nous le traversions. Or, la sinuosité de son cours multiplia jusqu'à dix-huit fois les difficultés du passage; et il fallut ensuite gravir une mon-

tagne, dont le sentier n'était pas moins dangereux. Comme dans quelques parties des Alpes, il était pavé avec des troncs de sapin, couchés transversalement, mais tellement usés par le temps, l'humidité et le fer des chevaux, qu'ils étaient disjoints et percés de trous, où le moindre faux pas eût été fatal. Enfin nous parvînmes sans accident au village de Dourodani, suspendu au flanc d'une autre montagne, où erraient des troupeaux de moutons bêlants et de vaches agitant leurs clochettes sonores.

La maison de l'aïan fut notre gîte pour la nuit. C'était un logis vaste et neuf, séparé du harem par sa terrasse, ornée d'une fontaine, d'un kiosque et d'un oratoire. Ahmed, qu'ennoblit le titre vénéré de *hadji* ou de *pèlerin de la Mecque,* en était le maître; mais son grade d'officier supérieur l'obligeait d'assister à Safranboli, aux manœuvres annuelles de la garde nationale, instituée depuis quelques années, sous le nom de *Rédif*. Chaque homme qui en fait partie doit aller plusieurs mois s'exercer, dans le chef-lieu du *sandjak*, ou département, au maniement des armes et aux évolutions militaires. Son frère le remplaça dans l'accomplissement des devoirs de l'hospitalité. Simple bûcheron, dont le vêtement et l'extérieur modeste annonçaient la modicité de ses ressources, il nous offrait un exemple de l'inégalité sociale, qu'entretient, chez les Turcs, le droit accordé à l'aîné dans la succession paternelle. Celui que sa naissance constitue le chef de la famille est l'héritier favorisé; et, lorsque les autres membres ne peuvent atteindre à une position aisée, c'est lui qui les nourrit et les entretient : dette fraternelle, dont il s'acquitte communément avec générosité.

Le 30, nous remontâmes pendant cinq heures la même

vallée, coupée de bois et de prairies, jusqu'au caravansérail qui porte son nom. Ce bâtiment est une fondation pieuse du sultan Mahmoud, qui a ménagé une halte au voyageur dans ce lieu solitaire. Une mosquée blanche, bâtie nouvellement, élève son minaret effilé au-dessus des tilleuls touffus qui l'ombragent; et une fontaine verse les flots de son eau claire dans l'abreuvoir destiné aux caravanes. Des vers, inscrits en lettres d'or sur la porte de l'édifice, célèbrent les vertus de celui dont la sollicitude s'étend jusqu'au pèlerin et à l'étranger : acte de charité fort méritoire, selon les musulmans, et reversible sur l'autre vie. Un Turc en est le gardien ; et il a pour compagnon un Grec, qui, chaque semaine, allume son four et cuit le pain, la veille de *djuma* ou de vendredi, pour les gens qui viennent au marché; car, dans la religion mahométane, le jour consacré au Seigneur est aussi communément celui des affaires. Les fidèles viennent le matin à la mosquée réciter les prières avec l'iman et entendre son sermon; puis, après la cérémonie, ils vendent, achètent, causent de leurs intérêts et s'enquièrent des nouvelles politiques. Ainsi, nous retrouvons la preuve de ce fait important, que dans l'antiquité les foires, les marchés et toutes les réunions convoquées dans un but social se formaient au nom et sous les auspices de la religion. Le lieu de l'assemblée était le portique d'un temple ou le voisinage d'un tombeau miraculeux; et cela, depuis les Phéniciens, premier peuple marchand, jusqu'à nous, chrétiens, chez qui la foi de nos pères a fixé pareillement les époques de ces rassemblements à la fête d'un saint ou à quelque solennité de l'Église.

Au moment où nous arrivions, le soleil atteignait le

point vertical de l'hémisphère : heure fixée pour la prière de *Zohour,* la première qui soit recommandée aux fidèles ; parce qu'elle commence le jour civil, à la manière des anciens. Un jeune enfant remplissait les fonctions de *muezzin* ou de crieur sacré. Il parut au balcon du minaret, que les Persans appellent, à cause de sa forme, *guldesté* ou *bouquet de roses ;* et là, tourné vers le midi, il chantait d'une voix pure et lente : « *Je confesse qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et que Mahomet est son prophète.* » Après une pause, il reprenait : « *Levez-vous tous ; faites vos prières ; occupez-vous de l'action la plus parfaite qu'ait faite Mahomet, le plus parfait d'entre les créatures.* » En s'inclinant vers les autres points du monde, il répétait successivement les mêmes paroles. Mon oreille écoutait avec recueillement chaque mot de cet appel à glorifier Dieu ; et il n'y avait que le nom profane de Mahomet, proclamé avec celui du Très-Haut, qui m'empêchât de m'unir d'intention aux soi-disant fidèles épars sur la pelouse. Après s'être purifiés par les ablutions préalables et agenouillés dévotement sur leurs tapis, ils se levaient, puis s'inclinaient et se prosternaient de nouveau en murmurant l'oraison. Les yeux qui, avec tous les autres sens doivent se détourner des choses terrestres capables de les distraire, afin de laisser à l'âme l'énergie intime, nécessaire à la contemplation de la Divinité, fuyaient soigneusement ma personne, comme un objet impur à leurs yeux. Je m'en aperçus; et tout mon être régénéré dans le baptême et sanctifié tant de fois par le sang eucharistique de N.-S. J.-C., se révolta intérieurement contre leur ignorance intolérante. Je les fixai de mon côté avec l'orgueil légitime que la foi inspire au catholique ; et je me disais : « Pauvres gens, je vous admire

et je vous loue, parce que vous foulez aux pieds le respect humain qui glace chez nous tant d'âmes faibles, et les porte à rougir de rendre publiquement hommage à leur Dieu. » Quel est en effet le rude chrétien qui osât, dans nos grandes villes, à l'heure de l'Angelus, s'agenouiller sur le pavé des places publiques et prier. Il faut venir en Orient pour comprendre toute la niaiserie de cette mauvaise honte, le plus fort obstacle parmi des chrétiens à la sanctification d'autres chrétiens. Du reste, vous qui attachez tant d'importance à la pureté extérieure du corps, et qui vous souciez généralement peu de celle de l'âme, parce qu'elle échappe aux regards humains; vous qui êtes privés de la vertu purificative des sacrements, qui ne concevez pas l'excellence de la charité, en ayant la foi du prophète et l'espérance; vous qui, aveuglés par les ténèbres palpables de votre Alcoran, ne devinez pas le premier mot de l'énigme de tous nos mystères, et ne pouvez descendre dans les profondeurs de la méditation chrétienne, telle que la développe l'amour fervent uni à la simplicité d'intention, ne soyez pas si fiers de vos génuflexions faites en public et de vos formules répétées à haute voix. Notre maître, qui sera aussi le vôtre un jour, nous apprend dans son Évangile le cas que nous devons faire des prières ferventes et ostensibles des pharisiens. « Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » La religion chrétienne, fondée sur le roc inébranlable de l'humilité, comme la vôtre est étayée sur les fragiles supports de l'orgueil, est dans son essence un culte intérieur. Voilà sans doute pourquoi la parade de la dévotion est condamnée par le catholicisme [1].

[1] Les Persans dévots ont toujours à la bouche cette parole du pro-

On changea les chevaux, et nous repartîmes, vers les quatre heures du soir, laissant Safranboli à droite et passant dans la montagne située au nord-est. Tout ce versant était cultivé avec soin, jusqu'à la cime couronnée de bois, au niveau de laquelle s'élevait une contrée nouvelle. Là, mieux qu'aux bords du Parthénius, devraient être fixées les limites de la Bithynie. Ce n'était plus la douce atmosphère des vallées ombragées et des collines, qui courant dans toutes les directions, égayent le paysage en le diversifiant. Un plateau immense et uniforme, semé çà et là de quelques massifs de pins et aéré par une brise froide, s'étendait entre les pics encore neigeux du bord de la Mer Noire et la chaîne lointaine du Taurus, qui se déroule parallèlement au midi. A une telle hauteur les moissons tardives sortaient à peine de la tête des sillons, et l'herbe des prairies ressemblait à un gazon naissant.

Nous étions dans la Paphlagonie, terre sur laquelle les historiens et les géographes nous laissent sans renseignements complets. Strabon, en excusant Apollodore de ne pas nous donner de détails sur ses villes et ses habitants, paraît plaider sa propre cause; car quoique né à Amasie cité voisine, il ne satisfait point à ce sujet notre curiosité. Il énumère seulement les divisions de la race paphlagonienne, qui, dit-il, parlait une langue différente; voilà pourquoi sans doute elle lui demeura étrangère. Jusqu'à la guerre de Troie, le pays aurait été occupé par les *Heneti*, que quelques auteurs osent faire passer en Italie, sous le nom de *Veneti*. Le peuple était brave, mais superstitieux, selon Lucien. Mithridate III annexa cette province conquise à

phète : « La religion est fondée sur la netteté, et la moitié de la religion est d'être bien net. »

son royaume de Pont; et lorsque Pompée l'eut subjuguée, elle fut réunie au gouvernement des Bithyniens. Le dernier des princes indigènes, Déjotar, fils de Castor, surnommé Philadelphe, résidait à Gangra. Quant au district limitrophe de la Bithynie, il était désigné sous le nom de Timonitis.

Depuis deux heures nous errions à la lumière incertaine de la lune, lorsqu'au sortir d'un ravin nous entrâmes dans la cour du bey, aïan d'Iflani. Les Turcs ne connaissent point l'usage de la veillée; et tout le monde reposait déjà dans la maison. A la nouvelle de l'arrivée d'hôtes étrangers, les serviteurs se lèvent avec diligence, le foyer s'allume, et l'on prépare le repas. Le maître était un Osmanli de vieille roche. Chef d'un corps de janissaires, il en avait conservé la barbe, le costume et les opinions politiques, auxquelles se mêlait un ascétisme fervent, comme nous le reconnûmes aux nombreuses sentences religieuses appendues, en guise de tableaux, à la muraille de son oratoire. Nous en eûmes d'ailleurs d'autres preuves plus convaincantes. Parmi les gens attachés à son service, j'en avais remarqué deux, qui nous considéraient avec une attention particulière. L'un, d'un air timide et embarrassé, se tenait debout près de la porte; et ses yeux bleus, sa barbe blonde, contrastant avec le teint brun de ceux qui l'entouraient, annonçaient un homme d'une autre race. En effet, lorsqu'on nous eut laissés seuls dans la chambre, il s'approcha, ôta son turban, posa en riant notre chapeau sur sa tête, et prenant nos armes, il faisait signe qu'autrefois il en avait manié de semblables. L'autre, qui fut son interprète, était un jeune homme, dont les grands yeux noirs, les traits allongés, la vivacité des mouvements et la loquacité nous

prouvaient aussi qu'il n'était pas d'origine tartare. C'est lui qui nous apprit que son compagnon était un Polonais, arrêté par les Lesghis, lorsqu'il tentait de se sauver des provinces caucasiennes, où la politique russe a exilé les soldats de sa nation martyre. Il ajouta qu'il avait été vendu comme un esclave à un marchand de Trébizonde, qui l'avait revendu au bey d'Iflani. Il a le cœur triste, ajoutait-il, l'amour de la patrie le tourmente; et je surprends souvent des larmes sur ses joues. Le bey l'a coiffé d'un turban, et il espère le convertir à sa religion, mais il aura bien de la peine. Son esclave semble fermement chrétien; et, lorsqu'on lit l'Alcoran, il ne cesse, lui, de faire le signe de la croix.

Celui qui prononçait ces paroles condamnait involontairement sa propre apostasie; car il avait aussi à la tête un turban, et nous comprîmes, d'après ses aveux, que, né à Constantinople de parents arméniens, il s'était livré à la personne du bey et avait renié sa foi, par l'appât des prospérités terrestres. Mais les soupirs qui s'échappaient de sa poitrine et le désir ouvertement manifesté de rompre ses chaînes, témoignait assez que son espoir avait été déçu. Dans tous ses discours perçait un amour extrême de l'argent et du gain, passion dominante de toute la race arménienne.

Le matin, je vis une espèce de cour tenue par le bey, à laquelle assistaient deux de ses hôtes, hauts fonctionnaires de Safranboli, et des paysans du bourg d'Iflani, éloigné d'une petite heure. Du harem contigu à son *quonaq* sortaient plusieurs voix de femmes; et les mets envoyés pour le déjeuner passaient par un tour, semblable à celui d'un couvent. Autour de la maison s'étendait à perte de vue le domaine

ensemencé de froment, comme une plaine de la Beauce. A quelque distance, dit-on, sont des ruines, qui pourraient être celles de Virasia, citée dans les itinéraires romains.

Nous partîmes au milieu du jour, montés sur les beaux chevaux du bey, qui ne cessa de nous traiter avec une louable prévenance. Le chemin, pendant deux heures, serpentait à travers une contrée plate et maigre, qui au delà des villages d'Akren-Keni et d'Ifladi se couvrit de bois de sapins et redevint montagneuse. Ali nous laissait déjà cheminer seuls; il s'était glissé dans une maison, pour faire à la manière des Turcs, qui mangent peu mais souvent, son troisième et quatrième repas de la journée. En posant le pied sur le seuil, il proférait la formule « *Salam alei koum*, que la paix soit sur vous »; salut que les musulmans de l'Anatolie se donnent exclusivement entre eux, sans l'accorder jamais à un chrétien. Aussitôt tous s'empressaient de le servir; et on lui apportait le plat de *jogourt*, espèce de lait caillé, mets favori des riches et des pauvres, ou bien l'*aïran*, qui n'est que le *jogourt* même, détrempé dans l'eau et servant de breuvage. Il mangeait, buvait, fumait et annonçait les nouvelles politiques de la capitale, comme un homme initié à tous leurs secrets; puis quand il se levait, le paysan honoré de cette visite, ne sollicitait d'autre grâce de sa reconnaissance que celle de tenir la bride ou l'étrier de son cheval. Cette hospitalité, que sanctifie une idée religieuse chez le vrai croyant, paraît incompréhensible, même à notre charité chrétienne. La civilisation l'a rayée de la liste des vertus sociales; et, aux yeux d'un Turc parcourant l'Europe, elle paraîtrait y avoir substitué la loi d'un froid égoïsme.

Nous nous enfoncions dans une forêt de pins, dont chaque tronc, trop épais pour être embrassé par nos bras, s'élevait droit et sans nœuds, en s'amincissant jusqu'à sa tête, que couronnait un panache de verdure. Le vent rendait en l'agitant un murmure mélodieux, comme celui des vagues de la mer bruissant sur le rivage. Quels beaux mâts de frégate pourraient sortir de ces bois semés et entretenus par la nature, s'ils étaient possédés par une nation active et intelligente! Mais entre les mains des Turcs, un tel trésor est inutile; le manque de routes empêche de les exploiter; ils sont livrés à la discrétion de quiconque veut y prendre et couper ce dont il a besoin. Ici gisaient comme des cadavres des arbres abattus par le temps et la foudre. Leurs restes en putréfaction servent à nourrir et vivifier les rejetons nés de leurs semences. Là, le feu en avait dévoré quelques-uns, et noirci l'intérieur de leurs troncs comme un âtre. C'est l'œuvre des voyageurs et des bergers, qui pour se défendre du froid de la nuit, ou cuire leurs repas, brûlent un pin entier et causent souvent un incendie qui porte au loin ses ravages.

La nation turque n'est nullement, par sa nature ou par ses goûts, une nation maritime. Elle ne profite point de sa position qui lui assure la domination de la Mer Noire et d'une partie de la Méditerranée. Les termes de marine, empruntés généralement de l'italien et du grec, montrent quels ont été ses maîtres dans l'art de la navigation. Les Vénitiens lui ont donné à ses dépens les premières leçons; et, si ses matelots n'avaient été pris parmi les Grecs, elle n'aurait jamais acquis le degré de puissance où Soliman II l'éleva, alors que ses escadres croisaient dans les golfes d'Arabie, de Perse et dans les mers des Indes, et qu'il

faisait trembler les premiers monarques de l'Europe. Il fallut les flottes combinées de la chrétienté pour remporter en 1571 la victoire de Lépante, signal de la décadence de la marine ottomane. Vers la fin du XVIIIe siècle, elle reprit une vie nouvelle par la capacité et le zèle du capitan pacha, ou grand amiral, Gazi Hassan, et surtout grâce aux officiers français que Kutchuk Hussein avait attachés à son service. La défaite de Navarin lui a porté le coup mortel, en décidant de l'indépendance de la Grèce. Aujourd'hui, les Turcs ont encore sur le canal du Bosphore et dans l'arsenal une flotte magnifique, mais ces navires sont sans matelots; et le petit nombre qu'on y renferme n'est point suffisamment exercé, ou manque de discipline. C'était dans les trente-trois petites îles de l'Archipel, formant l'apanage du grand amiral, qui les affermait à des vaivodes, qu'on levait les meilleurs gens de mer, tous de race grecque. La presse s'effectuait à l'époque de la promenade annuelle de la flotte, et lorsque le capitan pacha venait recueillir en personne les contributions. Les habitants, pour éviter l'enrôlement qui les menaçait, s'enfuyaient précipitamment dans les montagnes, dès qu'ils apercevaient l'escadre : ce qui leur avait fait donner par les Turcs le nom de *Tavchans* ou lapins.

Sur les bords du ruisseau coulant près du village de Gorun, je remarquai les débris d'un monument analogue à celui que me montra le lendemain le bey de Kiras, qui nous accueillait le soir dans sa maison. Le caractère particulier de sa forme brute et massive me le ferait classer dans un ordre nouveau, que j'appellerai *paphlagonien*. Celui de Kiras, conservé à peu près dans son entier, formait un cercle parfait dont le diamètre de trente pieds, avait pour

centre l'ouverture d'un caveau voûté, de la hauteur d'un homme, mais comblé en partie par des éboulements. Cette construction, dont les blocs de granit énormes comme des dolmen druidiques, mais mieux polis et superposés avec plus d'art et sans ciment, révèlent une haute antiquité, n'était exhaussée que de trois pieds au-dessus du sol. Son ornement unique était une ciselure, creusée en forme d'anneau, près du rebord supérieur. A quelque distance, je vis étendu et brisé par la moitié un monolithe, taillé comme un obélisque triangulaire, et ayant dix mètres de longueur.

La position du monument était admirable. Il occupe le centre d'une vallée, qu'un ruisseau entretient dans une fraîcheur perpétuelle, et qu'une ceinture de sapins ferme au souffle impétueux des vents. Vers le sud apparaissaient les têtes bleuâtres des montagnes, dont la chaîne s'allonge de l'ouest à l'orient. Autrefois des habitations s'étaient groupées dans ce lieu; maintenant leurs ruines entourent ces ruines que les Turcs appellent *Quai-divan*.

Le bey, qui nous accompagna obligeamment à cet endroit voisin de son habitation, parla encore de deux châteaux de giaours, situés, l'un dans la montagne à une hauteur qui le rend inaccessible au cavalier, l'autre dans une direction contraire, perdu au milieu des forêts. Les tours, les portes et les souterrains subsisteraient en entier, comme modèles d'une architecture puissante. Sur des pierres seraient tracés des caractères, sans qu'on ait pu nous en préciser la forme : la crainte inspirée par le récit de vieilles légendes en aurait éloigné tout habitant. C'était par hasard que le bey les avait découverts dans ses chasses. Il ne faut pas moins d'une journée de marche à travers les sentiers les plus impraticables pour y parvenir. Le

temps ne nous permit pas d'accéder aux invitations qu'il fit pour nous retenir : invitations que rendait plus séduisantes la promesse de nous montrer l'habileté de ses lévriers et de ses faucons de tout âge et de toute espèce, élevés et dressés par lui-même. Il passe pour le chasseur le plus adroit de ces cantons.

Mehmed-Pacha Oglou, doué d'une vigueur virile malgré la barbe blanche qui ornait sa noble figure, était plus pétulant dans sa démarche, ses mouvements et sa parole que les jeunes gens de sa nation. Il a laissé dans notre mémoire l'empreinte d'un souvenir, qui le distingue entre tous les beys et les aïans dont nous avons admiré la vertu hospitalière. Aucun préjugé religieux ne comprimait l'élan de sa générosité. Il commença par nous dire que, n'ayant jamais eu l'honneur de recevoir sous son toit des voyageurs francs, il regardait notre visite comme d'un heureux augure. Aimé de ses nombreux serviteurs, qu'il traite avec indulgence, il est vénéré comme un scheik de tribu par les gens du village qu'il ne pressure point dans son administration. Malgré la distinction de sa naissance, il ne s'abaissait point aux petitesses d'un amour propre aristocratique. C'est ainsi que nous vîmes notre guide ou *Surudju*, simple paysan en guenilles, monter à la salle où l'on nous avait reçus, après avoir pansé ses chevaux à l'écurie, se placer auprès du bey, allumer sa pipe, boire le café, que lui présentait un des serviteurs, et se mêler ensuite à la conversation ; il se croyait autorisé à prendre ces libertés devant le bey, par le double titre de musulman comme lui, et de voyageur comme nous.

Mais ce qui nous fit surtout aimer Mehmed, c'est la tendresse de son cœur paternel. Il nous parla longuement de

son fils, appelé et retenu à Castemouni par le grade qu'il occupe dans l'armée. « O mon pauvre fils, disait-il, que fait-il actuellement? Pense-t-il à son vieux père? c'est mon fils unique; et je l'aime beaucoup [1].» A ces paroles ses yeux se mouillaient de larmes, et il ajoutait : « Heureusement le ciel m'a accordé la consolation d'avoir un petit-fils, qui est le portrait vivant de son père, et qui en a toute la douceur. Allez querir Moustafa...» Et l'un des serviteurs courut au harem, d'où il ramena un jeune et bel enfant de six à sept ans, que Mehmed nous présenta avec orgueil, et qu'il couvrit de ses baisers. Au moment du départ, lorsque nous nous donnions à regret le mutuel adieu, le vieillard s'approcha de M. Scafi, que son caractère sacerdotal recommandait à ses yeux, et lui dit à l'oreille en le saisissant par la main : « Dans peu de jours vous verrez mon cher fils; recommandez-lui de m'aimer, et donnez-lui des conseils, afin qu'il se rende digne de mon amour par la droiture de sa conduite. »

Mehmed-Pacha Oglou a donné en mariage une de ses filles au jeune bey de Kydros; et, bien qu'il ne soit qu'à trois journées de la résidence de son gendre, les difficultés du trajet à travers un pays marécageux et fourré rendent les communications rares et les visites presque impossibles. Les bois de construction, qui abondent dans ces forêts, ne peuvent être transportés au port faute de routes; et, comme il n'en tire aucun revenu, il nous avoua qu'il allait en brûler une partie pour y semer de l'orge.

[1] Nous avons appris ensuite que Mehmed avait deux filles; mais, chez les musulmans, rien n'est plus commun que de voir un père se plaindre d'être privé d'enfants, quand il n'a pas de garçon, tant la condition de la femme est méprisée.

Ce que nous lui disions à ce sujet de l'état de nos grands chemins lui semblait fabuleux. Il était surtout émerveillé de l'idée d'une commune s'ouvrant elle-même des voies de communication, qui donnent à son commerce une vie nouvelle, accroissent la prospérité publique et dédommagent bientôt les habitants des sacrifices qu'ils se sont imposés. « Mais, disait-il, rien de semblable n'est possible ici ; le pays n'est pas assez peuplé, et nous ne concevons point l'esprit d'association ; chacun songe exclusivement à soi : le Turc qui peut fumer sa pipe et donner à sa famille un morceau de pain se croit l'homme le plus heureux du monde. Il n'a pas d'autres besoins à satisfaire ; il se complaît dans son indolence.

Il nous fit conduire avec ses meilleurs chevaux par le chef de ses serviteurs, paré de son costume de cérémonie, dont l'ornement principal était une veste cramoisie, qu'un galon jaune ornait de la variété de ses dessins. La contrée que nous traversâmes était sauvage et couverte d'une forêt, où, pendant cinq heures, nous errâmes sous les voûtes silencieuses de son ombrage. Quelquefois s'offrait un ruisseau descendant d'un vallon supérieur dont le tapis mousseux se détachait agréablement à l'œil au milieu du vert uniforme des pins. Ailleurs s'étendaient indéfiniment des clairières illuminées d'un rayon de soleil, d'où s'enfuyait souvent un lièvre timide. Le bey de Kiras s'enfonce seul dans ces profondeurs, lorsqu'il poursuit les loups ou les sangliers qui les habitent. En Europe, avouons-le à notre honte, ces solitudes seraient un repaire de brigands. Ici la nature probe et douce des Turcs les rend plus sûres que nos grandes routes ; il est inouï que jamais voyageur y ait été détroussé ; au contraire, la rencontre de deux hommes

devient réciproquement pour eux une occasion de lier conversation et connaissance. Après s'être salués du nom touchant de *Quardach*, ou de frère, ils se disent leur point de départ, le but de leur route, puis s'entretiennent de leurs affaires avec un abandon et une cordialité qui les feraient prendre pour de vieux amis. C'est de cette façon que plusieurs passants nous abordèrent et s'empressèrent de nous rendre service, soit en nous enseignant les meilleurs gués, soit en rétablissant l'équilibre des malles fréquemment dérangées par les accidents du terrain. La pauvreté de ce peuple le préserve de la cupidité, que développent ailleurs le luxe et l'industrie. Il est ignorant, mais droit; et cette droiture, je le demande, n'est-elle pas mille fois préférable à une corruption éclairée, sans la vertu morale, ou mieux, sans la religion, qui seule donne et dirige ce sens interne. La civilisation, telle que le vulgaire l'entend, c'est-à-dire un accroissement du bien-être matériel uni à une demi-instruction, est le pire des fléaux.

La forêt finissait à la rivière du Tadaïr, dont les sources sont à quatre lieues vers le sud, et qui aux approches du printemps se précipite avec fracas dans la vallée, où elle est reçue par celle de Castemouni. Le terrain, qui se trouve là de niveau avec la partie basse de la Bithynie, est plus chaud et plus fécond. Les blés s'élevaient au-dessus du genou; et l'herbe des prairies allait bientôt tomber sous la faux. Outre le bourg de Boiallar, que nous apercevions à droite, le pied de la montagne abritait une multitude de petits villages; et dans la plaine des maisons blanches et neuves ressemblaient à nos villas bourgeoises, au milieu des touffes de mûriers et d'arbres fruitiers qui les ombrageaient. Un air de vie et de prospérité était répandu sur

tout le paysage ; et, comme il arrive surtout plus avant dans l'intérieur de l'Asie, nous étions passés du désert à une oasis fortunée.

Bientôt nous arrivâmes à Qualem-Keni, où résidait Soleiman-bey, cousin germain du bey de Kydros, gendre de Mehmed-Pacha Oglou. Notre bonne étoile nous destinait à visiter successivement tous les membres de cette noble famille, qui tient sous son patronage toute la contrée. Les mêmes honneurs et les mêmes attentions nous accueillirent encore ici.

Le fils de Soleiman nous mena à l'école du village, située près de la maison. C'était un jeune enfant de quatorze ans; il avait une instruction et un goût pour l'étude malheureusement trop rares à son âge. Il savait déjà par cœur l'Alcoran et l'Inchu, espèce de formulaire de lettres, qui fait toujours partie essentielle de la première éducation, et lisait la Moallaka d'Amrou'lkaïs. Il nous parlait avec une affection respectueuse de son vieux maître qui savait bien l'arabe, et à qui la commune allouait annuellement la modique somme de quatre cents piastres (cent francs), pour faire lire et écrire les enfants.

A ce sujet nous dirons qu'une distinction logique est nécessaire dans le reproche d'ignorance fait aux Turcs, sous peine d'ignorer soi-même leur véritable état intellectuel. Jugés du point de vue de notre instruction la plus élémentaire, il est bien vrai qu'ils ne savent pas ce que nos enfants connaissent sur les bancs de l'école, et qu'ils sont étrangers aux notions de l'histoire générale, de la géographie et des sciences naturelles; mais ils ne cessent pas d'avoir leur instruction propre, laquelle exige du temps et une application soutenue de l'esprit. Si ce cercle de con-

naissances est faux et borné, ce n'est point à eux qu'il faut s'en prendre, mais à leur religion qui les y *inscrit* pour ainsi dire, en transformant en article de foi la nécessité d'y demeurer. Mahomet n'a pas seulement formulé à ses disciples un code religieux, il leur a posé encore les jalons et les limites du domaine de la science; et, depuis onze siècles, que de génies, après s'être mus avec éclat dans cette sphère, y ont péri étouffés, faute d'air et d'espace! L'esprit le plus hardi d'entre les fidèles n'ose penser à la possibilité d'un ordre de connaissances existant en dehors du livre écrit de toute éternité sur les tablettes typiques de Dieu, et apporté du ciel au prophète par l'ange Gabriel.

Du reste, plût au ciel que les chrétiens fussent généralement, surtout en Asie, plus instruits de leur religion que les mahométans ne le sont de leur symbole! Tous connaissent d'ordinaire les dogmes nécessaires de l'Alcoran, les traditions mystiques, les gestes du révélateur, les pratiques imposées pour les devoirs de la prière, de la purification corporelle, de l'aumône et du pèlerinage de la Mecque. Plusieurs de nos savants, au contraire, interrogés sur les premières vérités du catéchisme, rougiraient de les avoir oubliées ou de ne pas les connaître. Il ne faut donc point regarder avec mépris, des hauteurs de notre science incertaine, qui, après quelques générations, sera mise au rebut comme insuffisante, ces gens bornés à la connaissance de ce qu'ils croient être l'unique et essentielle vérité. Initions-les plutôt à nos lumières; et que leur éclat les guide vers la voie où doivent entrer et se confondre tous les peuples et tous les hommes, pour atteindre le but suprême et normal de l'humanité.

Ajoutons ensuite, comme réparation d'un honneur ca-

lomnié, que l'instruction primaire est tout au moins aussi répandue dans cette partie de l'Anatolie que dans certaines provinces retardataires de la France. Et certes, en remontant un peu vers le passé, nous serions humiliés de l'infériorité de nos pères. Dans chaque paroisse il y a une école que les enfants fréquentent plus ou moins longtemps, selon les ressources de leurs familles. Le nombre de ceux qui savent lire est considérable; néanmoins les difficultés qui accompagnent les éléments de la lecture, dans le turc, l'arabe et le persan, sont incomparablement plus rebutantes que dans le français et dans toutes les langues européennes. La raison en est que le système graphique de ces idiomes orientaux procède synthétiquement, et supprime la voyelle, que le lecteur doit placer ensuite lui-même sur la consonne: travail compliqué, et qui suppose, sinon l'intelligence du mot, du moins la connaissance des règles grammaticales. Nous autres, nous lisons pour comprendre; ici il faut avoir compris déjà, comme intuitivement, pour lire. L'écriture est une autre espèce de science, divisée en autant de branches qu'elle renferme de genres différents, relatifs à la transcription de l'Alcoran, des actes judiciaires, des lettres, des poètes et des registres de commerce. Chaque division est un art particulier; et un très-long exercice peut seul communiquer à la main la souplesse et la légèreté, pour tracer, ou plutôt, dessiner chaque caractère; car l'écriture peut être assimilée ici à la peinture même. Nous concevrons maintenant pourquoi le titre d'*Ouqoumouch*, décerné à quiconque lit et écrit habilement, l'élève au grade de lettré et de savant, dans la société turque, arabe et persane.

Le 3 juin, nous descendîmes dans la même vallée, dans

la direction nord-est, accompagnés d'un jeune Turc, employé dans les bureaux du gouverneur de Castemouni. A la distance de deux lieues et demie, il nous indiqua, sur la droite, les ruines d'un château nommé Sourgan. « A quatre heures, sur la gauche, ajouta-t-il, est la forteresse d'Ahvaï [1], qui porte ce nom sinistre, à cause d'une anecdote conservée traditionnellement dans le pays, et qui remonte à l'époque de la conquête des fils d'Osman. Bâtie sur un roc escarpé et de difficile accès, elle avait défié les efforts de nos plus valeureux capitaines; tous avaient été contraints de lever le siége; lorsqu'un de nos chefs, nommé Ilderim Oglou, ou le fils du tonnerre, parce que comme la foudre il avait ravagé toutes ces contrées, vint investir la place. Il serra de si près les ennemis qu'il les empêcha d'aller puiser de l'eau à la rivière qui arrose le pied de la citadelle; ils furent réduits à boire celle de la citerne. Ilderim Oglou avait dans son camp une jeune captive grecque, fille du prince de Castemouni, qui était devenue amoureuse d'un jeune Grec, dont la beauté et surtout l'insigne bravoure le faisaient distinguer dans les sorties entre tous les soldats. Quand la jeune fille vit que les assiégés ne pouvaient plus descendre à la rivière, elle craignit pour la vie de celui qu'elle aimait; car elle savait que les eaux de la citerne étaient empoisonnées. Elle l'en prévint; et en même temps elle prit les moyens de lui procurer d'autre eau. Le jeune Grec échappa au malheureux sort de tous ses compagnons, mourant les uns après les autres. Lorsqu'il fut resté seul, il ouvrit les portes du château, et se présenta à Ilderim Oglou, qui,

[1] *Ah* et *vaï* sont deux exclamations, exprimant la surprise et en même temps la douleur.

tout étonné de ce fait, voulut savoir comment il avait conservé la vie. Le guerrier lui avoua qu'il était redevable du salut à sa jeune captive. Le vainqueur admira l'acte généreux de celle-ci ; et, touché de leur amour, il les unit par les liens du mariage, toutefois après les avoir convertis l'un et l'autre à la foi musulmane, » me dit, en insistant sur cette circonstance, mon romantique narrateur, qui de plus m'assura que les eaux de la citerne sont toujours aussi pernicieuses, et que c'est la raison pour laquelle le château d'Ahvaï est vide et désert.

Au delà des villages de Kousoulu et de Djildel, plus éloignés d'une ou deux lieues, nous quittâmes cette plaine fertile pour suivre à l'est un chemin qui coupait des collines arides et rocailleuses. Puis, après avoir tourné dans un défilé, excellente position militaire digne d'être choisie par les Romains comme l'avant-poste d'une ville, nous découvrîmes tout à coup à nos pieds, dans un étroit vallon, la cité de Castemouni ou de Castemboli, derrière laquelle apparaissait, à la distance de cinq lieues, l'Olgassus ou Ulguz-Tag, que blanchissent des neiges éternelles.

§. VI. — Castemouni. — Le kiaïa, Mehemet-aga. — État des Grecs. — Visite d'un derviche. — Bourg de Tasch-Kuprisi, l'ancienne Pompeïopolis. — Boiavad. — L'Halys. — Vizir Kuprisi, peut-être l'ancienne Dadybros. — Samsoun. — Rencontre d'un Français. — Entretien avec un derviche *Sophi* ou panthéiste. — Ladik Ignace S..., soldat polonais.

Le nom ancien de Castemouni, *Germanicopolis*, fixe la date et l'origine de la fondation de cette ville. Favorablement située au centre de la Paphlagonie, elle était à la

fois cité et forteresse, le siége du gouverneur et le point de réunion des forces militaires, qui devaient contenir la province dans le devoir. Ibn Batouta, le Marco Paulo des Arabes, la visita dans ses courses aventureuses; et, l'an 1814, M. Macdonald Kinneir y passa avec M. Chavasse. Le monument le plus ancien de cette ville est le château, bâti sur le côté occidental de la montagne, et élevant hardiment dans les airs ses tours et ses remparts en lambeaux. Si, au pied du rocher qui le porte, nous n'avions retrouvé les restes massifs et indestructibles de son issue souterraine, rien ne nous eût rappelé le passage de la domination romaine en ces lieux; car la citadelle est une construction du Bas-Empire, sans caractère de force et de grandeur, comme les hommes qui l'ont édifiée; et les Turcs, en la prenant, se sont contentés de la flanquer de bastions plus frêles encore.

Les autres édifices, tels que les mosquées et les oratoires, au nombre de trente, les bains et les caravansérails, sont tous l'ouvrage des derniers conquérants. Ce qui appartenait aux époques romaine et grecque a déjà péri. Les rues sont étroites et tortueuses; et l'aspect des maisons en bois qui les bordent révèle l'appauvrissement et la gêne où sont tombés les habitants. Le commerce est beaucoup déchu : les tanneries sont actuellement la seule branche d'industrie vivante et productive. Le concours des vendeurs et des acheteurs n'est plus aussi considérable à la grande foire annuelle, qui se tient à Iapraqtchi-Pénir, aux approches du mois de Ramazan.

Le commandant de la ville, qui porte le nom de *Mutécellim,* a l'autorité d'un pacha de second rang. Il nous invita à le visiter, faveur que l'on achète fort cher, à cause

de l'usage de mettre un présent à la main de l'introducteur, du maître de cérémonie et des valets qui vous présentent le café et la pipe, ou qui vous ôtent la chaussure. Cette foule de serviteurs, peu ou nullement payés par le maître, vit de l'impôt levé sur chaque visiteur, dont le rang et le mérite est estimé d'après la valeur de son offrande. Cette coutume avilissante aux yeux d'un Français est tellement dans le goût et les mœurs turques, que les règles de l'étiquette ont établi un tarif, qui va toujours croissant, depuis le plus petit fonctionnaire jusqu'au représentant suprême du gouvernement.

Ce mutécellim, comme tous les autres dignitaires des provinces, était un homme de Constantinople, fidèle observateur de la mode et des idées politiques du réformateur, son maître. Il était poli, prévenant, et non dénué d'instruction. Il avait pour conseiller un autre Constantinopolitain, assez versé dans la médecine, la physique et la géométrie, qui venait de faire bâtir une caserne, dont le plan et l'exécution annonçaient une certaine connaissance de l'architecture.

La maison qui nous fut assignée pour logement était celle du kiaïa de la ville, vieillard qui conservait, malgré son grand âge, un fonds de gaîté inaltérable et de frais souvenirs de jeunesse. Les chambres, décorées autrefois avec luxe, avaient un air de ruine et d'abandon qui trahissait des revers de fortune. Mehemet-aga, dans la franchise de ses entretiens, nous en expliqua la cause. « J'ai eu des richesses et du crédit, nous dit-il. C'était dans le bon temps des janissaires [1], au milieu desquels j'ai grandi, et dont

[1] Ce nom signifie en turc *La nouvelle milice*, qu'institua le sultan Orkhan, l'année 1330. Cette troupe, si longtemps l'épouvante de la

j'étais devenu le chef dans cette province. Toute la jeunesse de Castemouni m'obéissait avec amour malgré ma sévérité, parce qu'on savait que j'étais juste. Nous fîmes la guerre avec plus de courage que de bonheur contre la reine des Russes, que nos poètes d'Orient ont appelée *Le soleil couronné* [1]. Je fus fait prisonnier avec sept cents de mes compagnons d'armes. Rendu à la liberté à l'époque de la paix, je fus appelé à Constantinople, pour remplir parmi les janissaires la dignité de *tchorbadji* [2]. Notre cohorte fai-

chrétienté, était composée, à l'origine, des chrétiens faits prisonniers par les Turcs et les Turcomans, qui ne pouvaient alors se plier à une discipline gênante. Chose singulière! Ils n'étaient pas troublés dans le libre exercice de leur religion. On les désignait encore sous le nom d'*Adjemi-oglou*, ou enfants étrangers : dénomination que garda la première division des janissaires, comprenant tous les soldats novices ou conscrits. Ceux ci, après avoir appris le maniement des armes, passaient dans l'une des trois autres divisions, dites *Segban*, ou *valet de chiens*, *Buluk*, ou troisième régiment, et enfin *Djémaat*, le corps des vétérans. Chaque division était formée d'un certain nombre de cohortes, ou chambrées, appelées *Orta* ou *Oda*. Le nombre de ces oda montait à deux cent vingt-neuf, dont soixante-dix formaient la garnison de Constantinople, tandis que le reste était réparti dans les villes principales de l'empire. Il serait difficile de fixer, d'une manière précise, le nombre des soldats composant chaque oda. En temps de guerre, et lorsque la cohorte était au complet, on y comptait cinq cents membres; mais durant la paix elle était moins nombreuse, les chefs supérieurs, ayant intérêt à ne pas remplacer les janissaires morts dans le service, dont ils continuaient à recevoir la solde. Ainsi, dans les dernières années, vingt mille janissaires étaient inscrits sur les rôles de l'état; et il y en avait à peine trois mille dans les casernes. Les billets de paie se vendaient publiquement, comme les actions d'une entreprise industrielle, sur laquelle les grands de l'État spéculaient avec avantage. Le gouvernement connaissait ces abus, et sa faiblesse le forçait à les tolérer, jusqu'au jour où le sultan Mahmoud donna le signal de leur massacre général dans Constantinople.

[1] Catherine II.

[2] *Tchorbadji* signifie à la lettre *faiseur de soupe*; c'était ce chef qui

sait la loi aux autres, à cause de l'esprit de corps qui unissait tous ses membres, y compris l'*Oda-bachi* ou chef subalterne, aussi bien que le *Quara qaulloukdji* ou simple marmiton. Quelle excellente soupe nous cuisions! Notre *Pilau*[1] était préférable à celui des *Quizil-bach*[2]. Nous avions les plus belles marmites des quatre divisions; et quelques anciens prétendaient même que, aux jours de Mahomet II les janissaires puisèrent dans les aliments qui y furent préparés la force nécessaire pour triompher des derniers efforts

veillait aux frais de nourriture et d'entretien du régiment. Aussi exerçait il sur les soldats une grande influence. Les Turcs de l'Anatolie, qui, par scrupule religieux, ne croient pas devoir accorder aux chrétiens de distinction le titre d'*Effendi*, réservé parmi eux aux gens de plume et aux premiers fonctionnaires, les décorent du nom de *Tchorbadji*. Celui qui ne connaîtrait point son acception honorable parmi la milice des janissaires, et qui le jugerait d'après sa signification littérale, pourrait s'en offenser.

[1] On peut dire que le *Pilau* est le mets national de la Perse, où chaque jour il est servi sur le *Sofra*, ou grand plat de cuivre étamé, qui remplace notre table, chez le seigneur comme chez le paysan. Il consiste en riz, cuit au beurre ou au gras, et assaisonné de plantes aromatiques, qui rendent cette nourriture aussi agréable au goût qu'elle est saine et simple.

[2] Ce nom, qui signifie proprement *Tête d'or*, est le sobriquet que les Turcs donnent aux Persans, pour lesquels ils ont une antipathie entretenue, plus encore par la différence religieuse de la secte *Chiite*, qui est la religion dominante de la Perse, que par leur vieille rivalité nationale. L'origine de cette dénomination remonte à Ismael, fils de Hayder, fondateur de la dynastie des Sofis, qui résidait à Tauris, l'an 1500 de notre ère. Il fit prendre aux sept tribus turques qui avaient été l'instrument de sa gloire et de son élévation au pouvoir un bonnet rouge, orné d'un filet d'or; et depuis cette époque, les Turcs les ont appelés *Quizil-bach*. Ce nom, qui se traduit aussi par *Tête rouge*, conviendrait néanmoins mieux aux Osmanlis qu'à leurs voisins, attendu que leur coiffure est un bonnet couleur d'écarlate, tandis que les Persans portent tous le bonnet noir de peau d'agneau.

des Grecs, et planter l'étendard de la foi à Topqupoussi [1]. Elles étaient bigarrées de pièces et de morceaux de toute couleur, comme une mosaïque; mais elles n'en étaient que plus vénérables; et, les jours solennels de Beiram [2], lorsqu'elles défilaient dans le cortége du sultan, toutes les têtes s'inclinaient sur leur passage, comme devant l'étendard sacré. Les révoltes les plus mémorables commencèrent toutes par le transport de nos marmites au lieu du combat. Pas un seul d'entre nous n'hésitait à les suivre; aussi, à la moindre sédition, chaque conspirateur cherchait-il à nous les enlever, pour faire réussir son complot. »

Charmé de ces détails, et mettant à profit sa connaissance de la législation militaire, je le questionnai sur les *Timars*, ou fiefs, compris dans la neuvième classe des terres domaniales. « Ces terres, me dit-il, étaient distribuées dans le principe à des militaires qui exerçaient sur les tenanciers une espèce de juridiction seigneuriale, à la condition toutefois de faire le service militaire à cheval, avec un certain nombre de cavaliers armés de cuirasses. Les revenus des timars ne s'élevaient jamais au delà de vingt mille aspres, et on rangeait parmi les *Ziamet* les fiefs dont le revenu excédait cette somme. Les uns et les autres étaient héréditaires, mais dans le cas seulement où le tenancier avait des enfants mâles; autrement, ils rentraient dans la classe des biens impériaux *Emlak houmayoun*. Suivant la loi, celui qui avait obtenu un de ces bénéfices militaires devait, en cas de guerre, fournir au-

[1] *La Porte du Canon*, l'une des portes de la muraille d'enceinte occidentale de Constantinople, qui, suivant la tradition, fut celle par où pénétrèrent d'abord les Turcs vainqueurs.

[2] Grande fête qui termine le mois de Ramazan, le carême annuel de la religion musulmane.

tant de *Sipahs*, ou cavaliers équipés, que le fief produisait de fois trois mille aspres; et, d'après le calcul de tous les timars et les ziamet répandus dans l'empire, le sultan devait réunir sous ses drapeaux près de deux cent mille cavaliers. Mais la cupidité étouffant dans l'âme des pachas et des gouverneurs les généreux sentiments du patriotisme, ils n'ont pas conféré ces fiefs, surtout dans les derniers temps, aux gens d'épée; ils ont ignominieusement préféré les vendre à des usuriers, qui jouissent ensuite de ces domaines, sans remplir les obligations du service militaire qu'ils leur imposaient. Aussi, lorsque nous commençâmes la guerre avec la Russie, il ne se trouva pas dans le camp vingt mille tenanciers de fiefs militaires. Comment pouvions-nous résister à l'ennemi, lorsque la défection parmi les musulmans était si générale? Bien que j'aie tout perdu, lors de la destruction du corps des janissaires, je ne puis néanmoins ne pas approuver la mesure énergique prise par le sultan; parce que les abus introduits dans notre corps et dans la collation des bénéfices étaient si révoltants qu'une réforme devenait nécessaire. Une fois notre milice anéantie, il fallait au souverain des soldats; et il a compris que l'unique parti à prendre était d'instituer des troupes réglées, d'après la méthode du *Frenkistan* [1]. Nous avons donc aujourd'hui le *Nizam*. A la vérité, les recrues sont débiles; et un bras de seize ans n'a guère la force de porter le mousquet; mais ces enfants grandiront; et ils valent mieux que les hommes faits, qui ne se plieraient point do-

[1] Ce mot, qui veut dire proprement *Ordre* et *Règle*, désigne les jeunes troupes que Mahmoud a fait discipliner suivant la tactique européenne. La plupart des instructeurs ont été des Français, et surtout d'anciens soldats de Napoléon.

cilement aux devoirs du service; d'ailleurs, comme plusieurs auraient été élevés dans de mauvaises traditions, ils seraient toujours tentés de recomposer le corps des janissaires. »

Quelques familles grecques vivent obscurément, dans le quartier où elles ont été reléguées par les musulmans. Le jour de la Pentecôte, nous voulûmes sanctifier la soirée par la visite de ces malheureux frères chrétiens. L'un d'eux, nommé Basile, originaire d'Ancyre, ville où parmi les Arméniens catholiques il avait appris à connaître et estimer les Francs, voulut complaisamment nous conduire à leur église. Là, un triste spectacle s'offrit à nos regards. D'un côté, la chambre, ou plutôt le réduit souterrain choisi pour la célébration du culte, menaçait de s'écrouler sur les piliers de sapin qui le supportent; et de l'autre, la nudité de l'autel souillé de poussière attestait moins encore la misère que la tiédeur de la foi du troupeau. Nous cherchâmes inutilement ses pasteurs; la honte les avait fait fuir, et ils n'osèrent paraître devant nous. Ces gens semblent véritablement mériter, par leur abaissement moral, l'injure de *Giaours* ou d'infidèles, qui les humilie sans cesse; et le Turc s'étonne, quand il les entend ranger parmi la grande famille des chrétiens de l'Occident.

Les derviches, espèce de moines mendiants, divisés en ordres et confréries, comme les religieux catholiques, nous dédommagèrent de l'abandon où nous laissaient les papas grecs. Plusieurs nous visitèrent; et j'ai retenu le nom de l'un d'eux, le scheik Osman, fort vénéré du peuple, à cause de sa vie pénitente et des connaissances médicales qu'on lui attribue. Il couche ordinairement dans les masures voisines du château, et se nourrit des herbes sauvages de la

montagne. Il nous parlait de ses mortifications avec fort peu d'humilité ; et il nous proposait même de nous en fournir un exemple, en s'enfonçant dans les bras et les jambes des brochettes de fer : épreuve, disait-il, qu'il supportait sans se plaindre. Il nous montra sa poitrine couverte de plaies de ce genre, toutes endurées pour l'amour de Dieu, d'après ce principe de leurs ascètes, que les blessures et les tourments du corps sont les signes les plus manifestes de la ferveur religieuse de l'âme. « En effet, ajoutait-il, selon les maîtres de la vie spirituelle, l'usage des amants est de poser sur leur corps des charbons allumés, afin de témoigner de l'ardeur de leur flamme pour l'objet qu'ils aiment ; et nous autres, nous craindrions d'imprimer sur nos membres quelques stigmates, à l'honneur de la beauté souveraine et éternelle ! » Le costume d'Osman était fait pour frapper les regards de la multitude. Une peau de tigre couvrait ses épaules ; un chapelet, des fers, instruments de ses mortifications, et une besace pendaient à sa ceinture ; il tenait à la main un bâton et un manteau, appelé *Khirqué*. Ce vêtement doit être pauvre et usé, comme symbole de la vie monastique ; il passe quelquefois, durant plusieurs générations, du maître au disciple, comme celui d'Élie transmis à Élisée. La maigreur du derviche, ses yeux hagards et ses lèvres gonflées et tremblantes prouvaient qu'il cherchait ses illuminations internes, moins dans l'oraison que dans les substances stupéfiantes, qui, comme l'opium, le chanvre et la noix vomique, remplacent le vin chez les musulmans, et asservissent ceux qui en font usage à une passion plus tyrannique que l'ivrognerie. Les religieux sont plus enclins que les autres à ce vice. Lorsque leur tête est prise de vertiges et que mille

fantômes se jouent dans leur cerveau, ils s'imaginent être ravis en extase et contempler quelques rayons de la gloire divine.

Le scheik Osman nous conduisit à un rocher voisin de la maison du kiaïa, que les Turcs appellent *La demeure du giaour* : c'est une sorte de maison divisée en plusieurs chambres, creusées dans la pierre avec une certaine régularité. Une sculpture décorait la façade; mais, comme elle est effacée, nous n'avons pu juger à quelle époque précise appartient ce monument, que son nom recule toutefois au delà de l'invasion mahométane.

En quittant la ville, nous marchâmes au nord, puis à l'est, selon la direction de la vallée et de la rivière qui l'arrose. A deux lieues environ, nous passâmes un large cours d'eau, venant de la chaîne de l'Olgassus, et que les habitants appellent Kara-Sou. A une lieue plus loin est un pont bâti de pierres et de briques, qui nous introduisit dans une plaine cultivée, qu'animaient les villages d'Aivalou, de Quizil-Vegen et de Bouk-Keni. M. Macdonald Kinneir nomme ce district Batak. Comme la nuit se faisait, nous traversâmes de nouveau la rivière en sens contraire, sur un pont dont les parapets étaient des blocs de marbre, qui éveillèrent dans notre esprit le soupçon de l'existence d'une ville ancienne.

La bourgade agglomérée dans ce lieu tire son nom de ce pont même, et s'appelle Tasch-Kuprisi[1]. Les jardins, les prairies et la plaine qui l'entourent rendent sa position plus favorable à l'approvisionnement d'une population nombreuse que celle de Castemouni.

Le lendemain 5 juin, nous étions de bonne heure à rô-

[1] C'est-à-dire le *Pont de pierre*.

der dans les rues et le bazar. Des tombes environnant la mosquée que la piété des vivants a économiquement ornées de fûts et de chapitaux de colonnes antiques, nous attirèrent vers l'édifice religieux. Son extérieur fait supposer qu'elle a été autrefois une basilique chrétienne. Hors de Constantinople, les préjugés des Turcs sont encore trop enracinés dans l'esprit du peuple pour qu'un chrétien se hasarde à franchir le seuil de la maison sacrée; et, par discrétion, nous n'avons jamais sollicité ce privilége. Au milieu de la même rue était posé un sarcophage de marbre blanc, qu'embellissaient une tête de taureau, des guirlandes de fleurs et des grappes de raisin, sculptées avec art. En face était un bâtiment carré, que les habitants appellent l'*École*, et qui est un temple de la ville païenne. Son toit est renversé; mais à l'intérieur subsiste un rang circulaire de colonnes en marbre, au nombre de dix, qui appartiennent : six à l'ordre corinthien, deux à l'ordre dorique et deux à l'ordre toscan. Leur hauteur est de quinze pieds; et quelques-unes offrent des traces d'inscriptions, actuellement illisibles. Sur un côté du mur, reconstruit à une époque plus moderne, on distingue une tête de déesse, tenant une lance, des têtes de bélier, d'agneau et de lièvre, avec le couteau du sacrifice : bas-reliefs qui sont l'ouvrage du ciseau grec. Ses fondements sont formés de pierres sépulcrales, sur lesquelles je recueillis trois inscriptions entières, qui m'apprirent que j'étais dans la ville de Pompée, ou Pompeïopolis. M. Macdonald Kinneir avait judicieusement conjecturé que là devait être la position de cette cité, placée faussement par des géographes à Gangra et à Baïander. Rutinger aussi devinait assez juste, en la mettant à vingt-sept milles de Sinope.

Les débris disséminés sur le sol et le nom du grand

Pompée donnent une haute idée de son étendue et de son opulence. Dès les premiers siècles chrétiens, l'église d'Orient y institua un siége épiscopal. Socrate mentionne un de ses pasteurs; et Sozomène cite le nom d'Arginus, qui assista au concile d'Éphèse. Pendant que nous étions à examiner la structure du pont solidement établi sur la rivière, nous fûmes appelés dans la maison d'un corroyeur, où se trouvait au-dessus d'une fontaine une longue et vieille inscription.

Le bey, qui nous avait accueillis dans sa demeure, termina honorablement la liste de ces aïans échelonnés sur notre route, qui nous avaient prodigué à l'envi les honneurs de l'hospitalité. Après lui, nous n'en retrouvâmes plus de semblables. Cette classe aristocratique disparaît; le pays devient plus pauvre, et notre gîte change chaque soir, depuis la chaumière du paysan jusqu'à la tente du Curde et la maison souterraine de l'Arménien et du Yezidi. Hassan-bey, administrateur de Tasch-Kuprisi, était un jeune homme d'une trentaine d'années, élégamment vêtu et entretenant sa barbe noire avec la coquetterie d'un petit-maître. Il se disait ami des Francs et louait leur goût et leur industrie, dont les moindres produits, qu'il remarquait parmi nos bagages, excitaient vivement sa surprise et son admiration. Toutefois, nous confessons que l'attrait du fruit défendu était pour beaucoup dans ses sympathies. Ainsi qu'un bon nombre de musulmans, il se permettait l'usage du vin; et, le mauvais exemple des Grecs ayant faussé son jugement sur la loi universellement obligatoire de la tempérance, il semblait croire qu'on ne pouvait boire sans perdre la raison [1]. Un peu au delà de Tasch-Kuprisi, une

[1] Le nom et l'emplacement de Pompeiopolis avaient été reconnus par M. Fourcade, consul français à Trébizonde, qui a interprété une

chaîne de montagnes limite la vallée. A peine nous élevions-nous sur son premier plan, que des ruines, couronnant une haute colline à gauche, frappèrent nos regards. Nous y courûmes aussitôt à travers les guérets; et, franchissant le lit d'une petite rivière, nous gravîmes la hauteur par un sentier qui ressemblait à une ancienne voie. Le sommet était si escarpé que les chevaux ne purent nous suivre. Nous grimpâmes jusqu'à l'esplanade, où s'offrit à nous l'emplacement d'une forteresse magnifique. La plate-forme avait cent vingt-cinq mètres de longueur. Sept tours, unies à une muraille démantelée restent comme un signe de la solidité et de la grandeur de ces travaux romains. Les fondements sont des blocs de marbre et des colonnes, où sont inscrites quelques lettres grecques; le reste de la construction est en briques. Cette forteresse, nommée par les Turcs *Quizler-Qualehsi,* ou le château des filles, commande l'immense vallée de Castemouni et de Tasch-Kuprisi, dont elle devait encore être la citadelle. Cette ville n'a même vraisemblablement reçu le nom de Pompée, que parce qu'elle s'élève à l'abri de ces fortifications posées par le grand général.

Les débris d'un pont de construction romaine sont aussi visibles dans une gorge, que l'on traverse pour entrer dans la contrée montagneuse qui s'étend jusqu'à Boiavad. Tout ce côté est une forêt de pins de belle venue. Après y avoir marché durant quatre heures, nous arrivâmes, guidés par la lune, à un hameau formé de quatre chalets et nommé Ovatchai. Une de ces demeures de berger nous fut cédée pour la nuit; mais ses poutres disjointes lais-

des inscriptions recueillies par nous, et écrit un mémoire sur son itinéraire.

saient pénétrer un air froid, que le feu d'un brasier tempérait difficilement. Ce plateau est élevé ; et ses pâturages engraissent des troupeaux, qui sont l'unique richesse des habitants. Les bois diminuent insensiblement ensuite sur la route, changée, au bout de deux lieues, en une contrée nue et ingrate, que sillonnent des collines de nature volcanique. L'abondance et la fertilité ne reparaissent que dans la petite vallée de Boiavad, dont l'abaissement joint à la réverbération des rochers qui la resserrent, communiquent au sol et à l'atmosphère une température plus chaude qu'en aucun des lieux déjà visités par nous. Les rivières abreuvées par un large cours d'eau se paraient de leurs fleurs d'un bleu tendre ; des grappes naissantes pendaient aux branches des arbres ; et depuis deux semaines la saison des cerises était passée. La ville a une partie de ses maisons entourées de jardins ; l'autre est occupée par le bazar, fort languissant depuis quelques années, malgré ses communications directes avec Sinope. Il contient trois ou quatre boutiques arméniennes, encore plus misérables que les autres. La curiosité locale est le château, avantageusement situé sur la crête de la colline occidentale. Ses tours, ses murs, ses créneaux, assez bien conservés, sont d'une architecture byzantine, qui l'assimile de loin à nos forteresses du moyen âge. Il dut être anciennement une position militaire fort importante pour la défense du versant méridional des montagnes, gardées au nord par le château de Quizler-Qualehsi. Il est seulement abordable du côté de la ville. Toute la partie qui regarde la vallée est suspendue sur les parois perpendiculaires d'un roc, au sommet duquel la balle ne peut atteindre.

Repartis le 7 juin, nous marchâmes au levant pendant

une heure jusqu'au gué d'une rivière large et rapide, coulant dans la même direction. En face était le village de Redi-Amberié, où une femme, qui puisait de l'eau à une fontaine, vint poliment, le visage découvert, m'offrir à boire. Etonné de cet acte de charité incompatible avec les mœurs des femmes turques, je l'interrogeai. Elle me dit qu'elle était arménienne, et que cinq autres familles chrétiennes habitaient ce lieu. Nous saluâmes ces pauvres gens, qui nous servirent leurs oignons et leur pain noir, avec une joie égale à la nôtre; car il nous semblait à tous que nous avions trouvé des frères.

La vallée, d'abord embellie par la culture du riz en fleur, prit ensuite un aspect désert et sauvage, qui ne cessa qu'à quatre lieues de là, en approchant du bourg de Touragan. Les aveux de l'iman, brave homme, trop pauvre, disait-il, pour s'acheter une chaussure, nous apprirent à quel degré de misère est réduit ce pays écrasé par les impôts. Les femmes sont à peine vêtues; et des familles émigrent chaque jour chassées par la faim. Les ruines élégantes du caravansérail confirmaient par leur muet témoignage la vérité de sa déposition. Son inscription arabe, demi-coufique, nous apprit qu'il avait été construit par l'ordre du grand-visir du sultan Ahmed Ier. Il était vaste, distribué en plusieurs salles et pouvait recevoir un dépôt considérable de marchandises. Le lendemain, à quatre lieues de là, nous trouvâmes un autre caravansérail ruiné; et le pont jeté sur le Kizil-Irmaq s'est écroulé dans son lit. Les voies que le commerce avait ouvertes anciennement se sont fermées; le mouvement et la vie ont cessé dans cette province. Un auteur persan a dit que le signe le plus certain de la souffrance d'un gouvernement est le mauvais état des

chemins, des ponts et des lieux de halte pour les voyageurs. Aujourd'hui, dans la Perse et dans la Turquie, il n'y a plus de grandes routes. Les rivières se traversent à la nage ou sur des radeaux, et les caravanes couchent à la belle étoile.

En suivant la rivière de Touragan, nous fûmes conduits au Quizil-Irmak, dans lequel elle se verse. Le *Fleuve rouge*, comme disent les Turcs, mérite ce nom à cause de la teinte de ses eaux. Il descend du midi, large et majestueux, après avoir décrit une courbe immense, entre Ancyre et Sévas. Ses sources, que nous avons remontées plus tard, à vingt lieues environ au nord-est de cette dernière ville, sont les glaciers des hautes montagnes de la petite Arménie. Les anciens l'appelaient Halys. Il fut longtemps la limite naturelle de la florissante monarchie des Perses. Quel mélancolique aspect présentent aujourd'hui ses bords solitaires! Les herbes des prairies fécondées par son limon se fanent sur leurs tiges, et sont emportées par les inondations de l'automne. Aucune main n'arrête ses empiétements déréglés; aucune nacelle ne se hasarde sur ses eaux; aucun filet n'est tendu à ses poissons : il s'enfuit inutile à la Mer Noire, comme pour y cacher sa honte.

Nous le traversâmes dans un bac informe, mû péniblement par une vingtaine d'hommes habitant le village le plus voisin, et qu'Ali avait eu beaucoup de peine à rassembler. Ces paysans sont soumis de par la loi à cette corvée; et, comme ils n'en tirent pas de profit, le voyageur qui n'a ni autorité ni argent pour les décider à quitter leur travail peut s'asseoir sur le bord du fleuve, et attendre, comme l'homme de la fable, qu'il cesse de couler.

Le passage, non exempt de périls, et ses préparatifs

avaient pris plus de trois heures. La nuit nous surprit bientôt ; et nous essuyâmes un orage, qui versa des grêlons si énormes, qu'ils tuèrent plusieurs moutons dans la montagne, au rapport des bergers. Les arbres furent dépouillés de leurs feuilles ; et les moissons ressemblaient à de la paille hachée. Les habitants du village de Top-Seraï étaient dans la consternation. Néanmoins, résignés dans leur malheur, ils nous reçurent avec une honnêteté qui dément les reproches de M. Macdonald Kinneir, touchant leur humeur inhospitalière.

De ce lieu à Visir-Kuprisi il y a trois heures d'un chemin droit et uni, à travers une plaine bien cultivée. Nous entrâmes, le 9 juin, sur le midi, dans la petite ville, dite le *Pont du Vizir*, que nous estimons avoir une origine grecque, d'après ses restes d'antiquités. Le premier signe qui nous frappa furent encore les pierres sépulcrales du cimetière enlevées à des édifices publics. Il ne subsiste aucun monument entier ; le plus ancien est un monastère de derviches, auquel est annexée une école. La construction est turque ; mais les matériaux avaient antérieurement un autre emploi. Nous copiâmes quatre inscriptions grecques, dont l'une, fixée au-dessus d'une fontaine dans une petite rue retirée, était la plus complète. L'autre, incrustée dans la muraille d'un caravansérail, appartient à l'époque chrétienne. Malheureusement on a brisé les lignes contenant les noms des deux défunts, qui sont honorés du titre de martyrs. Quelle était primitivement cette ville ? Nous l'ignorons ; et nous prions d'avance le lecteur érudit de venir à notre aide, en alléguant pour excuse la pénurie de livres, à laquelle nous réduit le voyage. Toutefois, s'il est permis de conjecturer, nous mettrons en avant le

nom de Dadybros, ville paphlagonienne, dont la position est inconnue. Elle était un siége épiscopal; et Hiéroclès mentionne un de ses pasteurs. Les médailles et les monnaies bysantines y sont abondantes. Comme nous traversions le bazar fort appauvri depuis dix ans, un orfèvre nous appela, pour nous céder à vil prix cinquante de ces pièces. C'était un Arménien. Il nous apprit qu'une soixantaine de familles de sa nation établies dans la ville y vivaient de commerce. Nous le priâmes de nous mener à l'église, nouvellement bâtie et tenue avec une grande propreté. Les Arméniens méritent cet éloge, qu'entre les autres sectes religieuses de l'Orient, ils mettent le plus de soin et de piété à l'entretien de la maison de Dieu. Sont-ils réduits à la dernière misère, l'autel a néanmoins une apparence de richesse, qui témoigne d'un esprit national intimement religieux. L'unique desservant est un vieux prêtre, qui nous montra un ancien manuscrit des livres saints. Son chef spirituel réside dans la cité voisine de Marsévan, où les Arméniens sont en beaucoup plus grand nombre.

M. Scafi, pressé d'aller parmi les catholiques de Tokat s'acquitter de ses devoirs de missionnaire, prit les devants, et nous laissa seul faire l'excursion de Samsoun, d'Amasie et de Magnopolis. Nous partîmes donc pour la première ville, le 12 juin; et marchant au nord nous traversâmes une petite rivière nommée Bideneh-Tchaï, au delà de laquelle on nous montra sur la droite un château en ruine, portant le nom singulier de *Tchin* ou *Matchin-Qualési*, c'est-à-dire le *Fort chinois*. Le pays était entrecoupé de collines et de ravins, où murmuraient de limpides ruisseaux, ombragés par des massifs de coudriers et de chênes.

Pour la première fois, nous remarquâmes dans une lande tout le bétail d'un village ; bœufs, vaches, chevaux, ânes, chèvres et moutons paissaient confusément ensemble sous la garde d'un enfant. Ils sont ramenés par lui le soir ; et chaque animal va sans se tromper à son bercail. Dans tout le reste de l'Anatolie, ce mode de paître les troupeaux, réglé par un esprit d'association bien entendu, est généralement suivi. Notre étape de six lieues environ fut au village turc de Quara-Yousouflu, dont l'élévation rend, la nuit et le matin, la température assez froide. En effet, lorsque nous nous levâmes, le 13, avant l'aurore, la brise qui soufflait nous obligea à endosser le manteau. Tout l'horizon était cerné par des montagnes beaucoup plus élevées, où les traces de la neige n'avaient pas entièrement disparu. Deux heures après, le soleil dardait chaudement ses rayons sur nos têtes. Nous entrions alors dans la vallée inférieure de Quara-Dereh, prolongée comme une gorge ténébreuse entre des montagnes couvertes de bois, au pied desquelles mugit un torrent qui fait tourner plusieurs moulins. Ces moulins sont tenus en partie par des Grecs, qui dispersés dans les villages environnants ont moins dégénéré que les habitants des villes, grâce à leur genre de vie agricole. Leurs champs sont cultivés avec plus de soin et d'intelligence que ceux des Turcs, dont les vexations découragent et compriment leur industrie naturelle. Le sol est fécond et la contrée est belle, surtout en approchant de la mer. Quand on a gravi le dernier rang des collines qui la cachent, le bassin où est bâtie Samsoun, offre un coup d'œil enchanteur. Des prés de luzerne fleurie, des vignes mariées aux arbres, des bouquets d'oliviers séculaires, des tombes blanches dans le cimetière, tels sont les traits de ce tableau, dont le fond est la cité, prison-

nière dans l'enceinte de ses murs crénelés; et derrière elle l'azur de la mer et du ciel. Sur la droite on aperçoit, comme une autre mer plus foncée, la plaine sans bornes où les poëtes placèrent la patrie des Amazones, que Xénophon et l'historiographe des guerres de Lucullus n'ont pas daigné mentionner.

Contre notre attente, Samsoun ne nous offrit aucune de ces ruines admirées à Uskoub et à Amastris ; elle ressemble à une ville du Bas-Empire restaurée, c'est-à-dire mutilée par les Turcs. Ni sa citadelle, ni son port n'attireraient aujourd'hui sur elle un regard de préférence du grand Pompée, qui en avait fait sa résidence favorite. Nous pensons qu'elle occupe un emplacement autre que la cité décorée du nom célèbre de Pirée par les Athéniens, qui y envoyèrent une colonie. En effet nous avons reconnu et retrouvé Amisus sur la colline occidentale où les fondations de son acropole sont très-apparentes. Elles s'étendent au midi jusqu'au petit village appelé Quisur-Samsoun; et elles enveloppent une vallée, où devait être la ville inférieure. De plus, la baie qui s'étend en face est beaucoup plus favorable au mouillage des vaisseaux, que la rive plate qui forme le port actuel. Les souvenirs attachés au nom d'Amisus remontent, comme ceux d'Héraclée, aux beaux temps de la république de Milet. C'est elle qui, au rapport de Théopompe, y fixa ses premiers colons, auxquels se mêlèrent ensuite des Cappadociens et des citoyens d'Athènes. La longue dynastie qui y régna ne semble finir qu'à l'arrivée de Lucullus. Elle fut d'abord traitée en cité conquise; mais Auguste lui rendit la liberté. Lorsqu'elle tomba au pouvoir des Turcs, sous Mahomet II, elle était enclavée dans l'empire des Comnènes de Trébizonde.

Amisus, Sinope et Trébizonde, devenues les échelles

des bateaux à vapeur qui partent chaque semaine de Constantinople, sont actuellement les points les plus connus de la côte. Nous y trouvâmes un compatriote, attiré par un motif qui n'était point l'amour des antiquités; il voyageait pour un but plus utile, le commerce des sangsues. Ses points de recherches étaient les étangs et les marécages. Parisien d'origine, actif et entreprenant, il avait été soldat de l'Empereur; et il s'était jeté dans les spéculations par l'appât du gain. Deux choses lui déplaisaient chez les Turcs : leur usage de s'asseoir les jambes croisées et leur bigoterie superstitieuse; car malheureusement il appartenait à cette génération frivole et sans croyances du passé : génération encore trop nombreuse, mais que la tombe engloutit chaque jour, pour faire place à une autre qui réparera les scandales de ses pères.

Comme Français, il était devenu mon ami. Enchanté de mes renseignements sur certains lacs d'Arménie, il avait même promis de venir me rejoindre à Erzeroum. Un mois après, je l'attendais au rendez-vous, lorsqu'on me dit que, dans un démêlé qu'il eut à Trébizonde, il mit de sang-froid le feu à un baril de poudre et termina ainsi la querelle, en se faisant sauter en l'air avec le spéculateur son concurrent. Quelle triste fin! Quel mépris de toute loi humaine et divine! Les Turcs dirent qu'il était fou; car, ainsi que tous les musulmans, leur résignation fataliste les préserve de la lâcheté infamante du suicide. Ce crime est inouï dans leur société, que n'épouvantent point non plus ces parricides, ces infanticides et ces meurtres qui remplissent journellement les feuilles de nos gazettes, et qu'on finit par lire comme une anecdote amusante. Quelquefois, en comparant leur état social avec le nôtre, mon esprit

était comme livré aux angoisses d'un doute tentateur, et je me disais : « Pourquoi, chez les peuples chrétiens illuminés de toutes les clartés de la foi, la masse des crimes publics semble-t-elle plus énorme que parmi les nations de l'Orient dites barbares? La malice de l'homme croît-elle avec la civilisation? Alors l'ignorance serait préférable au savoir, si le développement intellectuel donne naissance à mille erreurs dangereuses. Mais je voyais la solution à ces difficultés, en pensant que, depuis l'origine du monde, les hommes ont toujours été divisés en deux classes : les fils de la lumière et les enfants des ténèbres; que leur lutte doit être plus active, là où il y a davantage de vie; que les vices de ceux-ci sont plus apparents, parce qu'ils sont l'exception et le contraste des vertus de ceux-là; que les actes de bienfaisance sont encore infiniment plus multipliés que les vols et les rapines; que les lois du gouvernement s'épurent et se complètent tous les jours pour soumettre tous les sujets à une même justice, et pour améliorer la condition du pauvre; que, si la propagation du mensonge est plus rapide, la vérité profite aussi des mêmes moyens pour le combattre et s'étendre. Enfin j'examinais plus sérieusement l'ordre social de ces contrées; et je voyais la justice rendue arbitrairement, faute de tribunaux, et une classe de sujets appelés *Raïas*, opprimés par les Turcs, tandis que ceux-ci l'étaient par leurs propres chefs qui les spolient impunément. Je voyais la sainte loi du mariage méconnue, le sort de la femme avili, le commerce ruiné, l'industrie étouffée dans son essor, la misère croissant et les croyances religieuses diminuant par degrés. Je cherchais l'esprit de charité, le zèle pour la patrie, l'amour de la science; et je ne trouvais aucune de ces vertus.

Les descendants des citoyens d'Amisus habitent un joli village situé à une lieue au midi de la ville; il se nomme Katikeni, ainsi que l'autre village opposé à la pointe du sérail de Constantinople, sur la côte d'Asie, à la place de l'ancienne cité de Chalcédoine. Nous visitâmes leur prêtre, homme plus obligeant qu'instruit, qui nous mena à l'église, bâtie récemment avec assez de goût. Dans sa maison était l'école, où quelques enfants lisaient les livres de la liturgie grecque. N'étaient les avanies des Turcs, ces chrétiens vivraient avec aisance du fruit de leur commerce et de leur industrie agricole; mais ils tremblent sans cesse pour leur patrimoine et leur vie; parce qu'être riche ou le paraître est un crime irrémissible devant leurs maîtres jaloux.

En rentrant à la ville par le cimetière, où les épitaphes de certaines tombes fixèrent notre attention, comme étude de l'esprit religieux des Turcs et de leur respect pour les morts, nous entendîmes tout à coup une voix, qui nous appelait *Nazaréen*, nom profané d'abord par les lèvres des Césars persécuteurs, et choisi depuis par Mahomet pour désigner les enfants du Christ. Alors nous vîmes sortir d'un oratoire un derviche, dont les cheveux et la barbe noire enveloppaient la face livide. Il avait un manteau blanc sur les épaules; et il récitait les mille et un noms adorables de Dieu, sur les grains du chapelet qu'il roulait entre ses doigts. Il était né dans Jérusalem la sainte, il avait vu Malte et le sud de l'Italie; aussi connaissait-il un peu les Francs et leur religion, dont la pompe des cérémonies l'avait émerveillé. Comme beaucoup de ces religieux, il tenait à la secte des sophis fort répandue dans la Perse. Ce sont des philosophes d'une morale relâchée et dont toutes les spéculations aboutissent au panthéisme.

Depuis un an qu'il avait établi sa demeure parmi les tombeaux, la réputation de sa sainteté attirait de nombreux visiteurs; et les talismans qu'il leur écrivait, comme remèdes et préservatifs de toutes les maladies possibles, étaient pour lui une source intarissable d'aumônes. Quelle est la voie, lui demandâmes-nous, pour parvenir à la contemplation de la divinité, et quel est le degré de connaissances supérieures que l'homme peut atteindre sur cette terre? Il sourit à cette question; et, nous regardant de l'air d'un maître interrogé par son disciple, il dit: « Mon ami, je devine que tu as lu les traités de nos ascètes; mais ils prennent de longs détours pour parvenir à un but que tu peux entrevoir à l'instant; il n'est point nécessaire pour cela que tu sortes de ta religion. Reste Nazaréen, c'est un signe de distinction pour le peuple; et il s'en contente, ainsi que de mon nom de Musulman. Il ne sait pas que le vrai croyant est celui qui foule aux pieds l'interprétation littérale de la loi, quelle qu'elle soit, pour s'attacher à son sens spirituel. Le culte est dans la pensée et non dans l'acte; l'œuvre même est indifférente. Il suffit de vouloir aimer Dieu et de s'unir à lui d'une volonté forte, pour le trouver et pénétrer dans son essence. Ainsi notre être remonte à sa source, et il se complète en perdant conscience de lui-même et en s'effaçant au sein du seul être possible. Alors ne dis plus dans l'adoration : *Je* ni *Moi* ni *Lui;* tout devient un; la créature a paru et il ne reste que la divinité. » En prononçant ces mots, ses yeux s'enflammaient; et il était tellement agité que, pour prévenir une attaque d'extase béatifique, je l'interrompis froidement et lui dis : « Mon ami, ton discours est élevé; et je ne doute pas que tu ne sois monté au septième et final degré de l'anéantissement, déterminé par

quelques-uns de tes maîtres. Je te remercie de la permission que tu me donnes de rester Nazaréen ; j'en userai, parceque ma doctrine est plus droite que la tienne qui n'est pas nouvelle, ni exclusivement propre à ton pays ; car chez nous il est aussi des gens qui s'affranchissent de la pratique, gênante pour la nature, et qui la renvoient au peuple, en réservant pour eux le doux privilége de ce qu'ils nomment le culte de l'esprit. Eux et toi, je vous crois dans une erreur orgueilleuse, qui renverse l'ordre du monde, et qui contredit la foi unanime du genre humain. Le mal et le bien seraient-ils un ? L'homme et Dieu se confondent-ils dans une substance unique? Non ; écoute la parole intime qui te donne en ce moment une réponse au fond de ta conscience ; et tu conviendras que les préceptes de la vie intérieure sont les rêves d'une fausse sagesse. La foi et l'œuvre qui la réalise, voilà suivant l'Évangile et l'Alcoran la voie pour s'approcher de Dieu ; et si tu voulais m'écouter, je te dirais qu'il n'en est pas de plus directe et de plus vraie que celle des Nazaréens… ! » Mais une troupe de musulmans qui arrivèrent à la cellule du derviche pour faire avec lui la prière du soir, me dispensa d'allonger mon sermon. Je les laissai répondre à l'appel du muezzin, qui du minaret de la mosquée les invitait déjà à bénir Dieu.

Le lendemain, 17 juin, nous partîmes pour nous enfoncer décidément dans le cœur de l'Asie occidentale. Le chemin s'élevait sur des collines d'où la vue s'étendait à gauche, jusqu'à Tcharchemba, petite ville que M. Macdonald Kinneir suppose faussement être l'ancienne Magnopolis, et dont le nom, signifiant *le Quatrième jour de la semaine*, le mercredi, ne renferme point l'idée d'un confluent de rivières, comme l'a cru Rennel. Là est le pays de

Janik, que les Turcs appellent le jardin de Constantinople, parce qu'il lui envoie en abondance ses poires, ses pommes, ses mûres et ses raisins. La rivière qui l'arrose, formée des affluents de l'Iris et du Lycus, porte aussi le nom de rivière de Janik ou de Tcharchemba. Lorsque, après cinq heures de marche, nous eûmes atteint le caravansérail abandonné de Tchakalla, vieille église de style byzantin, les montagnes se couvrirent de forêts. En descendant leur revers, nous trouvâmes le village de Quarak, qui fut notre station pour la nuit. Une forteresse turque de chétive construction remplace un château de l'époque grecque. Le lendemain, la route qui nous mena à Ladik, distant de cinq lieues, était extrêmement variée. Elle traverse plusieurs collines boisées que séparent de vastes prairies. Nous y fûmes accostés par une escouade de Turcs armés de sabres et de fusils, que le bey de Ladik avait envoyés pour la levée du cadavre d'un jeune homme tué par un de ses gardes, parce qu'il s'était soustrait à la loi de la conscription.

La petite ville de Ladik est sise au pied d'une montagne dont a neige blanchissait encore la crête. Ce rempart naturel, élevé au midi, la préserve des chaleurs énervantes ; et devant elle s'ouvre au nord le vaste horizon d'une vallée arrondie. Le nom de Ladik, donné par les Turcs à d'autres villes de l'Asie Mineure, qui s'appelèrent Laodicée, révèle une origine ancienne. Cette conjecture étymologique fut confirmée par les restes d'architecture que nous observâmes, parmi lesquels un monument est remarquable par son style grec-romain. C'est une espèce de temple octogone avec des colonnes doriques, dont l'intérieur contenait un tombeau. Ailleurs, subsistent d'autres traces d'édifices, dont quelques pierres sont décorées du signe de la croix. La

décadence de la fortune publique est apparente dans le bazar, dont chaque jour de nouvelles boutiques se ferment. Peu d'années auparavant, on comptait onze cents maisons; leur nombre est réduit présentement à trois cent cinquante.

A peine étions-nous installés dans un couvent de derviches, dont il ne reste plus que le supérieur et un autre religieux, depuis l'épuisement des revenus affectés à sa fondation, que nous reçûmes la visite d'un jeune homme, coiffé du turban, mais qui par son salut affectueux nous annonçait déjà qu'il n'était point enfant de Mahomet. Il attendit que les assistants fussent sortis pour s'approcher de nous; et alors nous prenant les mains il les baisa et les mouilla de ses larmes. C'était un Polonais, d'une petite ville voisine de Varsovie, qui avait noblement servi la cause de la liberté durant la dernière révolution. Il avait participé aux plus glorieux faits d'armes qui l'honorent; et il ne cessa de combattre qu'à l'heure où sa nation accablée par le nombre dut succomber. Alors, transféré avec des milliers d'autres Polonais dans les provinces trans-caucasiennes, il ne put vivre dans cette Sibérie méridionale et déserta.

Pris par les Lesghis, peuplade insoumise qui fait de ces côtés la traite des Géorgiens et des autres captifs qu'ils surprennent, il fut vendu à des Turcs; et, depuis trois ans, il servait un aga qui le traitait rudement, sans lui accorder aucun salaire. Par bonheur, les affaires de ce maître étant embarrassées, il fut facile sur le rachat; et nous eûmes la joie d'acquitter à l'égard de ce frère quelque chose de la dette de notre patrie. Le lendemain, il partait pour la France. Quelle allégresse pure se manifeste dans l'homme dont les fers tombent, et qui rentre libre dans la société!

Ignace S*** foula aux pieds le turban qu'il avait ceint, toutefois sans apostasier, et reparut fier aux yeux des Turcs, avec les insignes et le nom de Français.

Le 19 juin, nous sortîmes de Ladik ; et, après trois heures de marche dans la montagne, nous coupâmes à son extrémité la vaste plaine de Marsévan qui finit à l'entrée du défilé où se cache la ville célèbre d'Amasie.

---

§. VII. — Amasie. — Ses habitants chrétiens. — Cavernes. — Château de Qualeh-Keni. — Autres monuments. — Magnopolis. — Sa position. — Erek. — Bouhama. — Ladik. — Tombeau de saint Chrysostôme. — L'ancienne Comana. — Arrivée à Tokat.

La gorge étroite et tortueuse qui, durant une demi-heure, est l'avenue d'Amasie, du côté occidental, est plantée de bois de mûriers, dont les fruits blancs avaient déjà atteint leur maturité. Les vers que leurs feuilles nourrissent filent une soie fine et abondante, source première de la richesse des habitants [1]. A certains intervalles, des clôtures de terre cuite au soleil renferment les vignes cultivées par le Grec et l'Arménien, qui en tirent un vin assez goûté. Leurs grappes monstrueuses, conservées dans les maisons par la pureté de l'atmosphère, étaient encore aussi douces et aussi vermeilles à la mi-juin, que si elles

[1] La livre de première qualité, nous dit-on, se vend environ 12 fr. de notre monnaie.

avaient été fraîchement détachées du cep. Une hutte d'argile est tout à la fois le pressoir et la maison de campagne où le maître se retire avec sa famille pendant les chaleurs de l'été. Ce qui donne la fraîcheur et la fécondité à ces jardins, c'est l'eau de la rivière industrieusement versée dans des canaux, à l'aide d'une roue qui se meut elle-même. La végétation est forte et active, sous un soleil que voilent rarement des nuages, et dont les rayons sont concentrés entre la double chaîne de montagnes qui se penchent sur la vallée.

Ce jour était le jour du Seigneur, joyeux comme une fête dans les pays catholiques de l'Occident, mais aussi morne et aussi triste ici, que chez les protestants de l'Amérique et de l'Angleterre. Ce n'est pas que les chrétiens de l'Asie s'interdisent par scrupule les distractions de la promenade, le choix du vêtement le plus propre et le plaisir des visites innocentes; mais le deuil perpétuel dans lequel les plonge l'oppression tarit en leur âme les sources de la gaîté; ils craignent de paraître devant les Turcs avec les insignes de l'aisance. En effet, sous le prétexte le plus insignifiant, ils seraient condamnés à l'amende; et le poids des charges annuelles s'appesantirait sur eux. C'est ainsi que les Grecs et les Arméniens d'Amasie, assez nombreux et forcément emprisonnés dans leurs maisons, osaient à peine allonger la tête du haut de la terrasse formée par le toit aplati, pour voir passer notre caravane, malgré l'intérêt excité dans le quartier par l'arrivée d'un voyageur franc. Leurs regards exprimaient une curiosité timide; et c'était à voix basse qu'ils se communiquaient leurs réflexions. Plusieurs nous visitèrent en cachette; et leurs plaintes contre une administration injuste étaient fondées.

Quelques jours auparavant, un corps d'armée dirigé sur le Curdistan était passé à Amasie; et les chrétiens avaient dû héberger le plus grand nombre des soldats, et même suppléer à leur équipement. Les Turcs, que leur fortune met le plus en état de supporter ces dépenses imprévues, sont précisément ceux qui s'en exemptent : en sorte qu'elles retombent sur les raïas et sur la classe pauvre pour les écraser. La patente d'un simple orfèvre s'est élevée à 500 piastres ou 125 francs; et encore augmente-t-elle tous les ans. Comment le gouvernement ne comprend-il pas que l'équité est la pierre angulaire des États, et qu'il hâte sa ruine en tolérant celle des hommes qui en sont le premier soutien.

La vue de l'injustice, qui produit spontanément sur la conscience l'effet d'une note discordante sur l'oreille, est encore plus pénible, lorsqu'elle tombe sur la religion chrétienne que vous croyez et savez être la religion juste par excellence. Voici pourquoi nous étions doublement porté à compatir aux douleurs de ceux qui sont comme nous marqués au sceau du Christ. Nous recherchions de préférence leur société; et nous aimions à redire à leurs oppresseurs qu'ils ont dans l'Occident des millions de frères valeureux, honorés et puissants, qui pourraient, dans l'espace d'un mois, lancer sur tous les points de l'Asie des armées et des flottes, et exterminer en se jouant les derniers restes de la puissance mahométane. Nous répétions que dans notre patrie tous les sujets étaient égaux devant la loi, de même qu'ils le sont devant Dieu, de la volonté duquel elle est comme l'expression humaine. Nous parlions de l'Afrique, où les Musulmans soumis à la force de nos armes sont élevés à la dignité de Français; et nous

n'oubliions pas non plus l'exemple nouveau donné au monde par nos législateurs, qui ont relevé le Juif, encore universellement humilié, et l'ont fait monter au rang d'homme et de citoyen.

Un soir, les deux prêtres représentants du clergé grec vinrent poliment nous visiter dans notre demeure. Comme ils avaient de la droiture, qualité désirable chez les hommes de leur nation, nous causâmes longuement et à cœur ouvert sur le passé, le présent et l'avenir. Ils ne parlaient plus le grec; et l'intelligence des textes se bornait pour eux à celles des livres liturgiques, tout au plus. Ils ne savaient pas que leur ville était illustrée par la naissance de Strabon, écrivain d'une science prodigieuse, qui, bien loin de restreindre la géographie à une nomenclature ingrate de villes, de fleuves et de montagnes, l'associe à la connaissance des cultes et des révolutions politiques des peuples de l'antiquité. Mais cette ignorance doit être imputée au dénûment de livres causé par leur propre misère. Nous aimions à les entendre convenir avec nous que le schisme de leur Église est la cause sociale de la ruine des Grecs; qu'ils expient présentement les fautes d'un coupable orgueil; et que la réunion au centre de la catholicité leur rendrait la science, la force morale et l'espoir d'un adoucissement à leurs maux. Ils me conduisirent à leur église, entretenue avec décence; et j'entrai dans l'école qui l'avoisine : car les premiers éléments de la science continuent, en Orient, à se donner par l'intermédiaire et sous les auspices de la religion. Un diacre enseignait à lire aux enfants parmi lesquels je distinguai plusieurs petites filles. Les élèves les plus avancés étaient ceux qui pouvaient écrire. De là nous passâmes à l'école arménienne plus nombreuse et ayant

un maître plus capable. Les imprimeries des deux couvents arméniens de Venise et de Vienne ont multiplié les livres élémentaires, et les préjugés de secte qui ont longtemps empêché leur propagation commencent à tomber. La jeunesse peut donc participer désormais aux lumières de l'Europe; mais pour hâter cette régénération il faut que quelques disciples de la congrégration des Méchitaristes s'établissent dans les villes principales de l'Asie occidentale, afin que leurs bons exemples, autant que leurs enseignements, dissipent les dernières préventions nourries par l'ignorance. Il suffirait au peuple de voir la régularité de vie et le savoir de ministres modelés sur le clergé orthodoxe d'Occident, pour rougir de ses propres prêtres et comprendre qu'ils ont perdu l'intégrité de la foi. Méchitar ne voulait pas seulement former des religieux écrivant avec pureté la langue arménienne ou habiles à éditer les textes des auteurs anciens; il pensait surtout à donner à sa nation des apôtres zélés, travaillant avec unanimité à la réunion des dissidents. Un siècle s'est écoulé depuis qu'il a mis la main à l'œuvre; pourquoi ne s'achève-t-elle pas? Le théâtre de la mission est circonscrit à Constantinople; et l'on semble oublier que l'Arménie est proprement sur les bords de l'Euphrate, au pied de l'Ararat et dans les montagnes qui séparent la Perse du pays des Curdes.

Strabon a tracé un tableau fidèle de sa ville, que la nature et la prévoyance humaine, dit-il, ont fortifiée merveilleusement. Le temps n'a point changé la forme, ni l'aspect des montagnes; et la main de l'homme a été impuissante à détruire plusieurs restes de ses antiques monuments : tels sont ses cavernes funéraires, ses deux ponts et sa citadelle colossale. Celle-ci assise sur la cime du mont

Occidental, élève ses tours jusqu'aux nues. Le sentier qui y mène tourne et serpente entre des rochers, qu'une poignée de soldats rendrait inabordables.

Là nos yeux rencontrèrent une inscription grecque, gravée sur la pierre, et perpétuant le nom d'un des citoyens d'Amasie. Après une montée longue et pénible, nous arrivâmes à la citadelle, aujourd'hui déserte et ruinée. Le donjon, dont la structure quasi-cyclopéenne appartient au premier âge de la cité, était défendu par sept enceintes de murailles, qu'y ajoutèrent, à des époques plus rapprochées, les Romains, les Grecs du Bas-Empire et les Turcs. Nul moyen d'escalader des rocs coupés à pic, et de la hauteur desquels on a peine à distinguer les toits des maisons perdues dans la vallée, comme au fond d'un abîme. Quelques caractères ornent des pierres arrachées à une inscription monumentale qui a disparu.

En descendant, on trouve sur le revers oriental, qui regarde la ville, les sépultures royales que mentionne aussi Strabon. Le désir de rendre immortelle la mémoire de morts, actuellement oubliés, a inventé ce nouveau genre de tombeaux, plus impérissables encore que les pyramides d'Egypte : car leur durée égalera celle de la montagne, dans les flancs de laquelle ils sont creusés. La foi religieuse, qui inspirait aux vivants de préparer et d'embellir ainsi la demeure réservée à leurs cendres, était autre que le polythéisme grec, plus élégant, plus varié, mais moins extraordinaire et moins ambitieux dans ses œuvres. En effet, les Grecs, et les Romains leurs imitateurs, se contentaient d'élever à l'honneur de ceux qui n'étaient plus des temples et des mausolées, où le ciseau de l'artiste sculptait des statues et des bas-reliefs, créations admirables mais fragiles,

qui ont passé en petit nombre à la postérité. Ici, comme sous les Pharaons, un peuple d'ouvriers s'emparait d'un rocher et d'une montagne; et l'ouvrage ne cessait point que des chambres et des souterrains n'eussent été finis au dedans, et qu'à l'extérieur le roc n'eût été taillé, découpé et poli, souvent dans l'unique but de rendre inaccessible aux hommes le dépôt qui lui avait été confié. Telles sont les tombes des monarques de Persépolis, les hypogées de Maraga dans la Médie et les palais de Van, attribués à Sémiramis, quoique leur inscription cunéiforme éternise seulement la mémoire de Xerxès. Toutes ces excavations et un grand nombre d'autres, répandues dans la Perse, l'ancienne Assyrie et la terre des Arméniens, ont une origine commune, et remontent au temps où le symbole de Zoroastre dominait sur ces contrées. Les adorateurs de la lumière, outre leurs cérémonies publiques, célébrées dans des plaines, sur des monticules, à la face du ciel et de la terre, avaient aussi leurs mystères cachés aux profanes. C'est pourquoi nous osons ranger les cavernes d'Amasie au nombre des productions du magisme. Cette ville, jusqu'au troisième siècle avant l'ère chrétienne, était comprise dans la monarchie des Perses, dont les limites étaient déterminées par le cours de l'Halys. Elle était même la capitale de la troisième satrapie. Alors ses gouverneurs professant la religion nationale de l'empire devaient être portés à imiter le faste des descendants de Cyrus, même dans le plan et la structure de leurs tombeaux. Lorsque Alexandre eut renversé ce vaste empire, et qu'après sa mort une multitude de petits États l'eurent divisé, Amasie devint le centre d'un gouvernement; et ses maîtres purent continuer à se creuser dans les montagnes des palais funèbres.

Telle est l'étonnante construction d'un château situé à deux lieues de la ville, vers le sud-est, près le village nommé Qualeh-Keni. La nature lui avait préparé pour assiette le sommet plat et uni d'une montagne abordable seulement du côté de l'ouest. Tous les autres points sont un rempart de rochers suspendus sur le village à une hauteur effrayante. Les fondements de deux tours bâties avec cette solidité qui caractérise les ouvrages antiques nous offrirent, au milieu de leurs débris, une colonne blanche longue de six pieds, et une pierre tumulaire, où nous lûmes quelques mots grecs. Ces tours défendaient l'entrée de la citadelle, dont les autres fortifications sont complétement ruinées. Pendant que nous courions au hasard au milieu des hautes herbes qui couvrent son esplanade, en évitant les reptiles qu'elles cachent, nous fûmes arrêté tout à coup par la vue d'une excavation qui plongeait dans les entrailles du roc. Quelle fut notre surprise, lorsque nous découvrîmes un escalier régulièrement taillé, avec des degrés de huit pouces de hauteur, larges de trois mètres et s'abaissant parallèlement à la voûte, exhaussée de douze pieds environ.

Je descendis cent trente-cinq marches; et la lumière du jour m'arrivait encore assez nette pour pouvoir tracer des notes sur le papier. Là des pierres jetées à dessein du dehors ont comblé l'escalier, qui tournait sans doute à cet endroit et se perdait dans le sein de la montagne en un dédale d'allées souterraines. L'une d'elles aboutissait à une ouverture pratiquée au nord, et que le guide me dit être le four où les infidèles cuisaient autrefois leur pain. Il est certain que telle est la forme d'une construction extérieure projetée sur l'abîme et noircie comme par la fumée.

Vers l'orient, deux autres ouvertures semblables à celles des tombeaux d'Amasie, où nous crûmes apercevoir des traces d'inscriptions, attirèrent surtout nos regards. Elles sont de même dimension et rapprochées l'une de l'autre, comme si ceux qui y furent déposés avaient voulu encore être unis après le trépas. Certainement ces morts ont été puissants et riches; il fallut des trésors, rien que pour percer la voie secrète conduisant à leur sépulcre. Elle communiquait à l'escalier, malheureusement obstrué, comme nous l'avons dit, et que les habitants du lieu ne sont pas tentés de déblayer, par crainte des serpents et des mauvais génies dont leur imagination crédule peuple gratuitement ces cavernes. Des recherches faites à des sources qui nous manquent actuellement pourraient peut-être jeter une lumière sur l'origine de ce château, auquel conduisait une ancienne voie qui part du faubourg oriental de la ville. A mi-route est un village musulman, qui porte le nom remarquable de *Tauria-Vermich,* traduction turque du mot zend *Mithridate,* lequel correspond à notre mot *Dieudonné.* Le souvenir de ce roi, grand par son courage, ses malheurs et sa science, n'est point attaché par hasard à des lieux où il résida, et qui furent un des centres de sa monarchie éphémère.

Le goût des arts et de la magnificence avait orné Amasie d'une multitude de monuments, dont les traces se conservent encore, après toutes les destructions qui les ont mutilés. Sans parler des ravages, effet de la barbarie et des guerres, il en est un d'un autre genre, qui se renouvelle tous les jours : il tient à l'usage plus général, à mesure que l'on pénètre dans l'Anatolie, de construire des toits plats et recouverts de terre, qui sont à la fois la cour et le

jardin de la famille, et sa chambre à coucher durant la saison des chaleurs. Cette terre argileuse, calcinée par le soleil, se lézarde en mille fentes ; et les pluies d'orage et d'hiver venant à s'y infiltrer causeraient bientôt la ruine du toit et de la maison, si son maître n'avait la prévoyance de rouler sur la terrasse pour l'égaliser un lourd cylindre de marbre et de pierre. Par malheur, cet instrument n'est point tiré de la carrière, mais bien des édifices et des tombeaux. C'est avec un vrai déchirement de cœur que nous avons vu dégradés à ce service domestique des tronçons de colonnes et de stèles de tout ordre, aussi bien que d'autres pierres monumentales retaillées et arrondies à dessein. Quelquefois on y distinguait encore des lettres attestant l'existence d'une inscription. Voici la cause première de la perte de tous ces restes d'antiquités si précieux pour l'étude de l'art et de l'histoire. Si l'on calcule qu'Amasie renferme plus de six mille maisons et terrasses, et que depuis les siècles d'invasion cette coutume est observée, et si l'on ajoute à ces dégâts ceux du temps, l'on devinera quelles ruines ont été faites dans les ruines du passé.

Néanmoins elles n'ont pas toutes péri, comme celles de Troie. Ici l'on admire deux chapelles, devenues des oratoires pour les croyants, et ornées d'arabesques et de sentences de l'Alcoran, écrites en festons et en guirlandes avec une beauté de caractères qui semble inspirée par celle de l'architecture primitive. Là, on s'arrête devant l'ancienne église métropolitaine, qu'indique un fragment d'inscription, et qui depuis a été convertie en mosquée et coupée au centre par la rue méridionale qui mène à Tokat. Elle avoisine une école, sans doute celle qu'un voyageur appelle l'*École céleste*, et où il a retrouvé le nom de Marc-

Aurèle. Nous fûmes introduit par un iman, d'une tolérance surprenante, dans un des côtés de l'édifice, par une porte élevée au-dessus du sol, comme une fenêtre. Un tombeau, sculpté avec un art et un goût qui rappellent les monuments de ce genre appartenant à l'époque gothique, a échappé, comme par miracle, à la proscription dont l'islamisme frappa toutes les représentations de figure humaine. Une femme, dormant du dernier sommeil et vêtue d'une robe ondoyante, est couchée sur le marbre, à la façon des reines, des princesses et des baronnes de la belle église d'Inspruck. Des têtes d'anges et des fleurs entrelacées entourent les côtés de la pierre, relevée aux quatre coins par des renflements pareils à ceux des tombes de Tium et d'Amastris. On appelle ce monument le *Sépulcre de la fille;* et, pouvoir surprenant de la vertu ! les Turcs me dirent que ses ossements étaient conservés par eux avec respect, d'après une tradition qui porte que cette fille d'un ancien roi, célèbre par sa vie pure et bienfaisante, était la fondatrice de l'église ; et eux-mêmes, ajoutèrent-ils, l'honorent comme opérant des miracles. Cet honneur exceptionnel rendu à une princesse grecque est un fait pour l'éclaircissement duquel les recherches historiques devront suppléer à l'ignorance des Grecs, inutilement consultés par nous sur ce point; car ils ont perdu jusqu'aux souvenirs religieux et nationaux qui les honorent. Ailleurs une colonne torse aux proportions colossales subsiste près de la mosquée, qui en a fait son minaret. A l'entour, se sont élevées plusieurs fondations pieuses, avec les débris d'édifices chrétiens. Les arches du pont situé de ce côté, à l'entrée de la ville, ont été réparées avec des marbres dont les lettres indiquent une destination antérieure. Cette

réparation est l'œuvre des Turcs, suivant l'inscription gravée sur le rocher voisin. Les jardins environnants où nous pénétrâmes sont semés de fûts et de chapitaux de colonnes, dont les feuilles d'acanthe ont été découpées avec un goût parfait.

Un examen détaillé de ces lieux et un séjour plus long que la halte du voyageur auraient sans doute pour résultat des découvertes d'un haut intérêt historique. Le christianisme, créateur, dans les sociétés modernes de l'Occident, d'un art qui a surpassé celui des païens, a voulu rivaliser ici avec la religion de Zoroastre, dans l'exécution d'une caverne sépulcrale, creusée sur le modèle des tombeaux décrits précédemment; et cette fois encore, l'œuvre de la vérité l'emporte sur l'œuvre du mensonge. La caverne en question est située peu loin du faubourg, dont l'Iris arrose les jardins touffus, en dirigeant son cours vers le nord. On l'appelle *Ainalu*, c'est-à-dire *Polie comme le miroir;* parce que le roc a été taillé si délicatement, qu'il imite le lustre et le reflet du verre. Une voie pavée y conduisait, et le village voisin, appelé Ziaret-Kéni, c'est-à-dire *Le village du pèlerinage*, a usurpé le nom que la foi et la piété lui donnèrent. Aucune des cavernes si vantées de Persépolis n'égala celle-ci pour les dimensions et le travail. La montagne, à la hauteur de cinquante pieds, a été ouverte en forme de calvaire; et le rocher a été coupé comme une maison derrière laquelle on a pratiqué un passage qui permet d'en faire le tour. Sa hauteur est de trente pieds, sa profondeur de vingt-quatre, et son ouverture a huit mètres. La bouche béante de la caverne occupe le centre de la façade, dont le sommet est arrondi en forme de plein cintre. La destination religieuse du monument

n'est pas douteuse, grâce aux peintures d'anges et de saints, décorant le dessus de la porte, dont nous distinguâmes encore les auréoles lumineuses et les postures suppliantes. Le marteau a mutilé des caractères grecs, dont le type énorme, contre l'intention des profanateurs, laisse ineffaçable la trace du nom divin de Jésus-Christ, de cette manière :

I   H Σ
A P X
I E P E Y Σ
Λ P   Θ E O Σ
Λ   K P I Σ T O

Les derniers mots toutefois, étant moins élevés, ont tellement souffert qu'ils sont plutôt devinés que lus.

Non loin de là, un rocher brut avançant sur la voie nous fut indiqué comme empreint de caractères antiques. Nous l'examinâmes; et effectivement, des lettres assez grossièrement gravées nous apprenaient que là avait été enseveli l'époux de Nythodoris, fille de Métrodore. Ce nom nous rappela la reine sage et puissante dont parle Strabon, en énumérant soigneusement les trois provinces de son royaume, limitrophe d'Amasie, et comprenant les pays de Phanaria, de Zela et de Magnopolis, ville à la recherche de laquelle nous partîmes le 21 juin.

Il est étonnant que sa position ait embarrassé les géographes, lorsqu'elle est indiquée d'une manière si précise par le géographe d'Amasie. En effet, lorsqu'il décrit le pays de Phanaria, arrosé par le Lycus descendant de l'Arménie, et par l'Iris échappé des gorges de sa cité natale, il ajoute qu'à leur confluent est une ville appelée ancien-

nement Eupatoria, du nom de son fondateur. Pompée changea ce nom en celui de Magnopolis, et agrandit son territoire qu'il peupla de nouveaux colons. Il ne s'agissait donc plus, après ce renseignement, que de suivre jusqu'au point de sa jonction le cours de l'Iris, faussement placé sur les cartes qui le rapprochent trop d'Amasie.

La route longeant la rive droite de la rivière imitait le caprice de ses sinuosités. Des roues hydrauliques distribuaient l'eau par mille canaux dans les champs, les jardins et les vergers, qu'ombrageaient des bosquets d'arbres, surchargés des fruits de la saison. Tous les oiseaux chanteurs s'étaient donné rendez-vous dans ce vallon; et leurs mélodies étaient multipliées par les échos des deux montagnes rapprochées comme pour s'unir et s'arrêter dans ce lieu séduisant. Mais à deux heures de distance, au delà du village de Zéné, elles s'écartent brusquement et sans regret; car cette culture industrieuse a fini et le désert commence.

Le passant qui nous accostait sur la route recevait toujours une question ainsi formulée : « Ne connais-tu point ici, ou dans le voisinage, quelque ruine du temps des Giaours et des Génois? » Et sa réponse modifiait souvent la direction de notre itinéraire. Or, un paysan, que le hasard amenait à notre rencontre, ayant été pareillement interrogé, s'offrit pour nous guider vers les restes d'une prétendue forteresse, ouvrage des *Infidèles*. Nous tournâmes à gauche; et, passant en vue de son village, nommé Douradjisou, nous gravîmes la montagne hérissée de taillis et de halliers. Après bien des fatigues, le paysan nous arrêta devant les masures d'un édifice qui n'avait aucun caractère d'antiquité. Sa forme et sa position convenaient

seulement à une chapelle chrétienne des Grecs, qui avaient habité ces lieux avant la conquête musulmane. Pendant que nous regrettions l'inutilité de notre peine, un noir orage s'amoncelait sur les têtes d'une chaîne de monts, qui vient de l'ouest se nouer à celle d'Amasie, et que nous supposons être le Lithros. Il en sort avec fracas un torrent, dont le village a pris le nom, et qui va se précipiter dans l'Iris. Comme nous atteignions notre caravane arrêtée au milieu de la vallée pour nous attendre, la foudre et la pluie nous assaillirent avec une telle violence, que bagages, bêtes et hommes, tout fut trempé et inondé. Ali, dont la pipe ne pouvait s'allumer sous les flots d'eau ruisselant de toutes parts, me regardait obliquement; et je compris qu'il attribuait avec raison l'accident à l'excursion scientifique. En ce moment notre curiosité était fort refroidie et le ciel n'était pas plus sombre que le fond de nos pensées. Ces petites disgrâces et mille autres, renouvelées chaque jour sous des formes changeantes, sont les tentations qui montent à l'âme du voyageur; et l'honneur d'explorer des pierres et des tombeaux n'est assurément qu'une arme bien faible pour leur résister. Heureux donc celui qui a reçu la grâce d'ajouter aux incertitudes de ses investigations l'idée calme et persévérante d'obéir à une volonté de Dieu, en se proposant, comme but final, le triomphe de la vérité ou de l'Église. Les déceptions, les méprises, les fatigues et les ennuis, il les secoue comme les gouttes de pluie qui baignaient notre manteau; et il attend patiemment que l'horizon blanchisse.

Le ciel en effet se fit serein; et avec le soleil rayonna de nouveau l'espérance. Mais la marche avait été retardée; et nous ne parvînmes qu'à travers les ombres du crépuscule

au village de Taschabad-Jergizlu, relégué à l'extrémité d'une vallée supérieure, où nous aperçûmes encore une caverne funéraire ouverte au pied d'un rocher. Des maisons de ce village, peu nombreuses et bâties en partie de pierres, sortit une foule d'enfants, de femmes et d'hommes, qui attirés par le spectacle nouveau d'un Franc nous considéraient de la tête aux pieds, toutefois avec une curiosité bienveillante. Le matin, lorsque nous étions assis sous le hangar qui formait le vestibule de notre logement assigné par le maire, nos yeux se portèrent par hasard sur la pierre qui supportait un de ses piliers. Nous crûmes reconnaître un fragment de colonne ; nous le fîmes aussitôt déterrer ; et notre exploration infructueuse de la veille fut avantageusement compensée par la découverte d'une inscription latine à la mémoire de deux Césars, empereurs romains.

De Taschabad-Jergizlu à Kala-Kala, village voisin, les prairies étaient grasses ; et dans les champs jaunissait le froment dont les têtes pesantes attendaient le coup de la faucille. Une lieue plus loin, la vallée a pour barrière une chaîne transversale de monts, qui n'ouvre qu'un étroit passage à l'Iris. Laissant nos bagages sous la conduite d'Abraham, nous nous enfonçâmes avec Ali dans la gorge gardée par un château en ruines qu'un pont romain unissait à l'autre rive. Des trembles, des aulnes et des bouleaux inclinés sur la rivière unissaient le frémissement de leurs feuilles au murmure plaintif de ses eaux : nul autre bruit ne troublait la solitude. Tout à coup la scène changea, comme si le rideau d'un théâtre eût été levé. Le défilé cessait ; à droite et à gauche s'enfuyaient les montagnes, qui ouvraient entre elles un vaste bassin limité

au nord par un rang de collines perdues dans le lointain bleuâtre de l'horizon : c'était le commencement de la plaine de Magnopolis. Nos chevaux nous emportaient à travers de hautes herbes, où chantaient sous un soleil ardent des essaims de cigales. Cherchant en vain quelque être humain pour le questionner sur la route, nous poussâmes vers des cabanes groupées au centre de cette steppe. Les hommes demi-nomades qui les habitent étaient déjà montés avec leurs troupeaux dans les pâturages plus élevés de la montagne, d'où ils ne descendent qu'aux jours de l'automne. Les oiseaux effarouchés se cachaient seuls en criant dans le feuillage des arbres, autour desquels grimpait naturellement la vigne sauvage. Partout le sol ne demande que des bras pour être fertile; mais la peste, les impôts et une administration arbitraire, en décimant la population, ont rendu inutiles les trésors de la nature.

Enfin, sur le revers de la montagne nous aperçûmes quelques maisons, dont les habitants s'enfuirent à la vue du costume officiel d'Ali. Il resta un vieillard aveugle, qui nous dit le nom de ce village, appelé Iolatchan-Tchiffliki, et qui nous demanda, tout tremblant, si nous venions lever une taxe nouvelle. La route nous ramena à la vallée; et nous vîmes en passant une colonne, où l'inscription latine, substituée à la première inscription grecque, a été détruite à son tour; il n'en reste que le millésime romain. Deux villages bâtis en terre et dépouillés d'arbres, comme ceux d'Arménie, se montrèrent sur la gauche; puis, le terrain s'abaissant encore, nous errâmes à travers une autre plaine inculte que l'Iris inonde l'hiver de ses eaux, qui ne sont plus contenues par des digues. Ces terres noires et fortes étaient embellies par les jardins et les vergers de Magno-

polis, qui devait embrasser dans ses dépendances le hameau de Ravak, où jaillissent trois sources limpides. Les Turcs ont élevé sur ses bords un tombeau à la mémoire d'un saint musulman. Suivant la coutume, le monument a été formé des débris d'un autre plus ancien. Ses marbres brisés offraient quelques traces de caractères grecs.

La ville était bâtie plus à l'ouest, dans l'angle que décrivent les deux rivières, qui réunies en une seule tournent au nord et courent en ligne droite à la Mer Noire. Un pont jeté au delà de leur confluent, subsiste avec ses piliers massifs et ses cinq arches, dont l'ouverture est de dix mètres. Les autres monuments ont été anéantis, à l'exception des marbres qui parent quelques tombes musulmanes. La citadelle éloignée d'un quart d'heure environ, toujours dans la direction de l'occident, avait pour fortification principale l'avantage de sa position unique. La rivière, qu'on peut appeler désormais un fleuve, se courbe en demi-cercle au pied de la colline, sur laquelle est assis le château; et son lit encaissé dans les rochers lui forme un fossé infranchissable. De l'autre côté, un torrent et des précipices le séparent de la chaîne des monts, qui sont vraisemblablement l'Oflimos, et deviennent pour lui un second rempart gigantesque. Sept maisons en terre, habitées par des Turcs, ont été construites en dehors des remparts, depuis qu'un tremblement de terre a renversé, il y a dix ans, celles qui étaient renfermées dans son enceinte. Le nom de *Jéni-Cheher-Qualési,* c'est-à-dire *La forteresse de la ville neuve,* traduit le souvenir de la ville restaurée et agrandie par Pompée. Quant à la forteresse elle-même, ses constructions sont byzantines et turques. Le temps n'a point épargné l'ouvrage des Romains, ni

leurs inscriptions. Toutefois, nous fûmes satisfait d'avoir découvert la position certaine d'une cité, jetée au hasard sur les cartes, lorsqu'une distance de douze lieues la sépare d'Amasie. Repassant le bras du Lycus dans un bateau, nous courûmes pendant deux heures par la plaine verte comme une prairie, jusqu'aux jardins de la petite ville d'Erek, dont l'aspect est attrayant. Elle a un marché fort achalandé le vendredi; et l'on y compte trente maisons d'Arméniens, dont l'industrie est la fabrication des tuiles et d'autres ouvrages de poterie.

L'hospitalité perd, de ce côté de l'Anatolie, son charme et sa cordialité patriarcale. La commune bâtit à ses frais un réduit pour le voyageur, qui n'est pas mieux traité que ses chevaux. Il doit coucher près d'eux; inconvénient qui devient à la vérité un avantage durant la froide saison; car il n'a pour réchauffer ses membres que la chaleur animale exhalée de leurs corps, laquelle s'élève parfois au degré du bain à vapeur.

Le lendemain, 23 juin, nous traversions le côté oriental de la plaine, d'où nous montâmes au sud, dans la chaîne de montagnes qui nous séparait de Tokat. Elles étaient ombragées de bois, qui s'épaississent à mesure que l'on pénètre dans les vallées intérieures. Nous marchions depuis trois heures, lorsque nous atteignîmes le village de Bouhama. La chaleur était pesante, et notre caravane s'arrêta au bord d'une fontaine pour prendre le repas du matin. Tel est le lieu ordinaire des haltes en Orient. Il remplace les hôtelleries de nos routes; et chacun est invité par la nature à se désaltérer innocemment et sans frais à ces sources intarissables. A peine étions-nous assis, que l'iman du lieu vint poliment nous saluer. Comme nous le

consultions sur les raretés du pays, il nous avoua qu'à la porte de la mosquée étaient deux pierres, empreintes de caractères inconnus. Aussitôt nous y courûmes ensemble; et, lorsque nous eûmes recueilli deux inscriptions grecques et une autre latine à l'honneur de l'empereur Constantin, il me pria sans scrupule de continuer le repas, à l'entrée du temple de son prophète. Bien plus, on apporta de sa maison un plat de crême blanche et pure, nommée *Quaïmaq*, et une corbeille de fruits. Il mangea fraternellement avec nous. Quand même j'eusse été le convive du plus puissant monarque de l'Asie, ma joie n'eût point égalé celle qui faisait alors battre mon cœur, en pensant au progrès de la tolérance religieuse que ce siècle introduit chaque jour dans les opinions et les habitudes des Turcs. En effet moi, étranger et chrétien, être régalé de la sorte par un ministre de Mahomet sur les marches de son sanctuaire; et nul autre que moi ne trouver ce spectacle extraordinaire! Quel changement, depuis l'époque peu éloignée où quiconque n'était pas *Croyant* devait descendre de sa monture et s'incliner en passant près d'une mosquée!

A une lieue plus loin, nous fumes arrêtés par la rencontre de pierres sculptées, dont l'une offrait la figure de deux hippogriffes, à têtes d'oiseau. Au-dessous, étaient des lettres grecques disposées dans un ordre symbolique.

Comme les dessins et les caractères manquaient de cette élégance et de cette correction qui sont le cachet des siècles antiques, nous attribuâmes au monument dont ils sont les débris une origine moderne, et probablement byzantine. Le village s'appelle Ladik, comme la petite ville qui fut notre dernière station avant d'arriver à Amasie; et cette coïncidence de noms dans des lieux assez rapprochés est digne de remarque.

De là jusqu'à Estin, autre village, distant de deux heures, et qui fut notre station pour la nuit, la route s'élève par dessus la crête d'une haute montagne garnie de forêts. Elle est la limite des pays boisés, en se dirigeant vers le centre de l'Asie occidentale. Le voyageur doit ensuite s'avancer à près de deux cents lieues, c'est-à-dire jusqu'au revers méridional des montagnes du Curdistan, pour retrouver le silence et la fraîcheur des bois. En entrant à Estin, nous fûmes rejoints par deux *Quavass* ou gendarmes d'Hafiz Pacha, général en chef des armées du Diarbekre et de Mossoul. Habillés en rouge, à la façon des janissaires, la moustache longue et pendante, le juron à la bouche et le sabre ou le fouet à la main, pour sévir contre quiconque ne condescendait pas vite et servilement à tous leurs caprices, ils nous donnèrent un triste exemple des abus d'autorité que commettent les agents subalternes du gouvernement. Les habitants d'Estin, nous voulons dire les hommes, étaient allés à Tokat, pour fournir le contingent annuel de conscrits exigé par le gouverneur. Il n'y avait plus que les femmes; et, d'après les convenances de la mode musulmane, qui change en harem, ou *Lieu interdit*, toute maison dont le mari est absent, nous restions à la porte, échangeant seulement quelques paroles avec les plus vieilles et les plus hardies, qui du fond de leur demeure osaient à peine nous répondre. Les gendarmes ennuyés d'attendre crient, tempêtent et menacent, sans oser toutefois violer le seuil sacré du domicile. A la fin, un serviteur attiré par le bruit, vient des champs voisins; et les quavass de tirer leur sabre et de le frapper, au risque de lui fendre la tête, en disant : « Où étais-tu, coquin? sers-nous vite, nous et nos chevaux; et mort à toi, si quelque chose nous manque. Le

sultan nous a livré ce pays; respecte tes maîtres. » Ali, d'un naturel humain et habitué déjà par nous à réprouver tout acte de violence, agit convenablement dans cette circonstance. Il intervint, comme protecteur de l'homme frappé et blessé, et calma ses collègues. Le retour simultané des hommes acheva de rétablir la paix dans le village.

Au sortir d'Estin, la route passe entre des montagnes d'une élévation moyenne, et s'unit, à trois heures de distance, à celle de Néocésarée. Un des chevaux broncha par hasard, et les caisses qu'il portait furent renversées; les flacons en partie rompus laissèrent couler les liqueurs que nous avions conservées jusqu'alors avec sollicitude. Le dépit n'était point un remède; et nous pensâmes au philosophe Diogène brisant sa tasse, parce qu'il avait appris à la remplacer avec la paume de sa main. Nous abandonnâmes donc sur le lieu ce bagage superflu; et nous prîmes le parti de boire dorénavant de l'eau claire. En pays musulman, c'est un régime de convenance, qui vous concilie l'estime des hommes observateurs de la loi, qui forment encore le plus grand nombre. D'ailleurs le vin est rare; et les chrétiens, qui ont le monopole de sa fabrication, sont si peu habiles, que de raisins excellents ils ne tirent qu'une boisson médiocre. Au contraire l'eau a un goût et des qualités rares chez nous, que l'aridité de ces régions desséchées rend encore plus appréciables. De plus, toute habitude et toute exigence du corps est un défaut; et quiconque triomphe de ses appétits, même relatifs au boire et au manger, brise un des liens qui l'attachent à la matière, et avance dans la liberté spirituelle.

Nous quittâmes ensuite le chemin, pour nous enfoncer dans un vallon retiré comme une solitude. Il fut en effet

la retraite d'un homme, célèbre par sa sainteté et par sa brillante éloquence, qui lui a valu le nom unique de *Bouche d'or*. Ce fut là que Chrysostôme rendit à Dieu cette âme qui avait été l'ornement de son Église. Le temps, si sévère pour les autres monuments de l'antiquité, a respecté sa tombe. Nous avons baisé avec émotion le marbre qui la recouvre. Il est orné de sculptures qui indiquent son ancienneté. Les reliques ont disparu, ainsi que l'édifice où elles furent déposées primitivement. La colonie d'Arméniens mêlés aux Turcs du village, appelé Ziveret [1], a renfermé le monument dans une chapelle sombre et d'une architecture informe. Unie à une maison, qui est une ferme ayant ses greniers, ses écuries et toutes ses dépendances, elle prend le nom de monastère, sans avoir de moines, à moins de considérer comme tels le vieillard, son desservant et le collecteur de l'aumône imposée sur les pèlerins. Le cimetière contient quelques pierres revêtues d'inscriptions mutilées. Nous en distinguâmes une écrite en latin et remontant à l'époque impériale de la domination romaine. Près de la porte, nous avons cru lire, sur le tronçon d'une colonne blanche, le nom de Chrysostôme. Probablement elle est un reste de l'église grecque bâtie en son honneur. Quoi qu'il en soit, son souvenir remplit encore la contrée; et, à deux lieues de là, sur le chemin de Tokat, on vous montre un énorme quartier de roche détaché de la montagne et jeté dans la vallée, on ne sait comment. Des sépultures ont été creusées à l'intérieur. Les Turcs, dédaignant les traditions de l'époque chrétienne,

[1] Le mot Ziveret nous semble être une altération de Ziaret, et désigner un lieu de pèlerinage, comme le village mentionné ci-dessus qui avoisine Amasie.

attribuent son déplacement aux sortiléges du diable, mais les chrétiens vous disent qu'un jour le saint disputant avec les idolâtres sur la religion, ceux-ci promirent de se convertir, si, en témoignage de la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ, il retirait ce rocher du lit de l'Iris où il était roulé. Chrysostôme avait la foi qui peut transporter les montagnes : le miracle fut opéré.

En ce temps-là saint Chrysostôme évangélisait une cité populeuse, dont les temples et les palais ornaient ces mêmes lieux, aujourd'hui sans habitants et sans culture. Il ne reste de ces édifices somptueux que les arches du pont jeté sur l'Iris, que l'on traverse pour suivre la rive gauche, qui conduit à la ville de Tokat, éloignée environ d'une lieue et demie. On distingue aussi les restes d'un canal pavé de dalles de marbre; et le terrain bouleversé profondément présente sur sa surface des sillons et des monticules formés par la poussière et le détriment des anciennes ruines. Quelques fragments de pierres sculptées nous rappelèrent le règne florissant de l'art grec. C'était donc l'emplacement de Comana, qu'il ne faut pas confondre avec la ville du même nom, située dans la grande Cappadoce. L'une et l'autre étaient célèbres par le culte rendu à la déesse Anaïs, la Vénus des Orientaux, qui recevait aussi des adorations solennelles dans la ville voisine de Zéla. En outre elles étaient le but de pèlerinages qui attiraient une multitude d'étrangers à l'anniversaire des fêtes religieuses. De tristes réflexions sont inspirées là par le souvenir des symboles païens consacrant les folies et les impuretés de la débauche. Comana a subi le sort de Babylone et de Corinthe, qui furent aussi des sanctuaires de dépravation. Le vent de la colère de Dieu l'a anéantie.

On sait que sa constitution était sacerdotale. Le grand-prêtre qui la régissait dépendait faiblement du roi du Pont. Il avait sous ses ordres une hiérarchie variée de prêtres et surtout de prêtresses, dont le ministère était de se vendre à la gloire de la Divinité-mère. Dans cette corruption, sanctifiée par les mystères de l'autel, s'engloutissaient, comme dans un abîme sans fond, l'honneur, la vertu et la fortune des étrangers. Malheur à celui qui venait à Comana! La religion locale imposait à l'innocence le devoir du crime.

Les collines environnantes, où l'on cueillait autrefois un vin renommé, sont nues et arides; et ce n'est qu'aux portes de Tokat que l'œil est réjoui par le retour de la fertilité et de l'abondance.

§. VIII. — Tokat. — État progressif des catholiques de cette ville, comparé avec celui des autres Arméniens et des Grecs. — Sa position. — Son commerce. — Sa citadelle. — Tombeau d'Henry Martyn, missionnaire protestant. — Sa vie. — Ses travaux. — Départ. — Eiélé. — Couvent de Sainte-Croix. — Arrivée à Sévas.

Dans une lettre particulière, écrite sur les lieux, nous avons déjà parlé de Tokat[1]. Cette ville avait un intérêt tout particulier pour nous, qui aimons à considérer ces contrées sous leur face religieuse. Depuis Constantinople, nous n'avions cessé il est vrai de recevoir des marques touchantes de la droiture et de la générosité hospitalière des Turcs. Ils nous avaient admis à leur table, à leurs entretiens confidentiels; et plusieurs s'étaient attendris jus-

[1] Voir à la fin du volume.

qu'aux larmes, en nous donnant le triste salut de la séparation : mais il restait toujours entre eux et nous une invisible barrière, qui nous tenait forcément à distance et empêchait nos âmes de se confondre dans la fusion intime de l'amitié. Quel est donc cet obstacle, demanderont curieusement quelques-uns? Vous, pour qui la forme humaine constitue tout l'homme, et qui vous contentez du son de ses paroles, du sourire de ses lèvres, de la grâce de sa figure et de la politesse de ses manières, vous ne comprendrez point que c'est la religion. Il en est pourtant ainsi. Avez-vous jamais eu l'occasion de voir et d'entretenir un musulman? Il discutera avec intelligence les affaires politiques; il avouera la supériorité de notre civilisation; il conversera cordialement, rira, badinera; il s'attachera même assez étroitement à votre personne; mais il ne se fera jamais en vous deux un seul cœur et une seule âme; parce qu'il apprit en naissant à mépriser et à haïr quiconque ne partage point sa foi, et que chaque verset de son faux évangile lui fait un devoir d'éviter notre commerce. Il se croit l'être privilégié de la création, l'héritier unique des traditions et des promesses; et, si présentement il vous respecte, c'est la crainte et la force des choses qui lui arrachent cette concession. Que si vous sortez du cercle des faits pour dépasser avec lui les confins du monde, soit qu'il s'agisse du symbole, soit qu'il s'agisse de morale ou de philosophie, vous entrevoyez dans son regard le vide d'un abîme. Il écoute, il n'entend plus; des espaces infinis séparent vos intelligences. Maintenant que nos sages du jour disent que la religion n'est point l'élément premier de la société, ni le lien essentiel des hommes qui vivent réunis, nous leur répondrons que,

perdus au sein de la communauté chrétienne et emportés par son mouvement harmonique, ils ne sont point en position de juger et de concevoir une vérité qu'ils blasphèment.

L'unité de croyance conduit seule à l'union de sentiments, et toute altération dans l'une rend l'autre impossible. C'est ainsi que les Grecs et les Arméniens, que nous avions rencontrés jusqu'alors sur notre passage, nous témoignaient partout une froide défiance et dissimulaient mal leur éloignement, parce qu'ils ont brisé les liens de l'orthodoxie et perdu la notion de la charité. Lorsque nous sommes tombés au milieu des catholiques de Tokat[1], nous avons retrouvé les joies et les douceurs des membres indissolublement unis dans le corps du Christ et de son Église. Nous n'étions pas pour eux des étrangers d'une autre race et d'une nation différente, mais bien des frères, enfants de la même communion. Arrivés le 23 juin, comme pour célébrer de concert avec eux, quelques jours après, la fête de Saint-Grégoire l'illuminateur, patron glorieux de leur nation, nous entendîmes avec bonheur les prières de la langue et de la liturgie romaine se mêler aux cérémonies et aux chants de l'Église arménienne. Prosternés devant le même autel, nous donnions l'exemple d'une union spirituelle, réalisée seulement par le catholicisme. Quelle secte, en effet, quelle doctrine philosophique réunirait ainsi soudain deux disciples à des distances aussi lointaines?

On n'avait jamais vu là de prêtre d'Occident : tout le troupeau était dans l'allégresse. Aussi M. Scafi, notre vénérable compagnon de voyage, fut-il l'objet des prévenances les plus délicates. Chacun se disputait le privilége

de nous avoir pour hôtes; et, dès que nous mettions le pied dans la rue, les mères et les enfants, en embuscade à leurs fenêtres, nous priaient à haute voix de ne point les oublier dans nos visites. Cette innocente franchise de mœurs était pour nous une surprise d'autant plus agréable qu'elle contraste singulièrement avec les coutumes de tous les autres Orientaux. Chez eux en effet ne se trouve point ce que nous appelons société; et la famille est élevée dans l'ombre d'un mystère impénétrable même aux parents les plus proches. Le chef de la maison et le fils aîné jouissent seuls d'une liberté extérieure et sont comptés dans les relations de la vie. La femme, si elle est unique, et tous les autres êtres qui l'entourent, sont comme frappés de mort civile; parce qu'ils n'existent qu'aux yeux de leur chef. Le mahométisme a conservé ce servage invisible; et la porte de nos cachots n'est point défendue avec autant de vigilance que celle des harems. Quelle consolation pour nous de voir cet état contre nature corrigé par l'influence salutaire de notre religion! Et ici les honneurs de la réforme sont dus exclusivement à la puissance morale du culte qu'on a prétendu ailleurs réformer, c'est-à-dire qu'elle est l'effet de l'orthodoxie; car les Grecs et les Arméniens schismatiques ont fait rétrograder leur société et leur famille vers l'état musulman. Leurs femmes s'enfuient à la vue d'un Franc avec une sauvagerie plus farouche et plus niaise encore que celle des femmes turques. Celui qui a fréquenté les Arméniens catholiques de Constantinople sait quel progrès les élève dans la voie de la civilisation au-dessus de leurs frères dissidents. Ils estiment et recherchent les hommes d'Occident, surtout lorsqu'un franc amour de la même religion les distingue; ils

sont portés à adopter leurs mœurs, à étudier leurs langues ; et l'abnégation de l'amour-propre national est poussée si loin qu'ils ne prennent que le nom de catholiques et abandonnent celui d'Arméniens aux dissidents. Ceux-ci ont une rudesse de caractère et de façons proverbiales même parmi les Turcs. L'esprit de secte semble leur avoir communiqué, ainsi qu'aux juifs, un élément contraire à toute assimilation sociale. Comme ils ignorent ou oublient que primitivement l'Église arménienne s'établit et se consolida dans le sein de l'Église une, dont la tête fut toujours à Rome, ils traitent de défection le retour de ceux qui passent à l'unité; tandis qu'ils sont eux seuls les infidèles et les parjures. Ils affectent de croire que les catholiques ont renoncé à la foi; parce qu'ils l'ont purifiée des erreurs de l'eutychianisme; et ils leur reprochent d'avoir répudié la nationalité de leurs pères, pour devenir des Francs. Tel est le nom qu'ils leur donnent dans leur dépit; et il est répété dans le reste de l'Asie par les Nestoriens, les Jacobites, les Jezidis et les chrétiens de Saint-Jean. Les musulmans, qui n'en connaissent pas la raison, s'imaginent qu'il existe réellement une religion particulière au *Frenkistan* ou à l'Europe; et leur défiance était autrefois fortement éveillée par des insinuations perfides, qui donnaient à cette dénomination religieuse une couleur politique. La prépondérance toujours croissante des États européens, qui règlent maintenant la destinée des monarchies orientales, a servi puissamment la cause des catholiques. Pour des motifs providentiels, le titre de *Franc* a été ennobli dans ces contrées par notre science supérieure de l'art militaire, par les découvertes de notre industrie et par toutes les merveilles de notre civilisation; et ceux qui

l'ont obtenu jouissent d'une considération plus grande près des mahométans leurs maîtres. Cette prééminence est secrètement enviée par les autres chrétiens, qui la leur reprochent.

Cette remarque est surtout applicable au petit troupeau de Tokat, qui comprend à peine une centaine de familles. Toutes, suivant la coutume des Arméniens, s'occupent d'industrie et de commerce ; et, un demi-siècle auparavant, lorsque les ressources de l'Empire Ottoman étaient moins épuisées et que la qualité meilleure des produits européens, importés sur les marchés de l'Asie, n'avait point encore rendu impossible la concurrence locale, elles s'étaient placées à la tête des affaires, tant par leur habileté propre que par leur réputation de probité. Elles avaient acquis généralement une aisance honorable, dont les traces subsistent encore. Celles même qui se sont appauvries conservent, comme les autres, un ton et des habitudes, indices d'une existence distinguée. Elles forment comme une aristocratie, vivant isolée au milieu de cinq cents autres familles arméniennes, auxquelles elles ne s'allient jamais par des mariages, et n'ouvrent que rarement le cercle de leur société intime. Toutes ces petites villas, étagées avec leurs vignes et leurs jardins sur le plan de la montagne, qu'on longe au delà du pont de cinq arches qui communique avec le chemin de Constantinople, sont les maisons de plaisance des catholiques, où ils viennent passer les jours tempérés du printemps et de l'automne. Eux seuls connaissent cet agréable usage de la vie européenne ; et le banquet qui nous y fut offert prouve leur cordiale observance des lois de l'hospitalité.

Le clergé chargé de leur direction se compose de mon-

seigneur Michaël, ayant le titre d'archevêque de Césarée, et de trois autres prêtres. Le prélat parle l'italien et possède la langue latine. Ces dignes ecclésiastiques, élevés dans le collége arménien du Liban, y ont puisé l'enseignement solide et surtout l'amour de l'unité qui caractérise ses disciples. Une salle de l'évêché, maison fort simple, servait de chapelle; et, comme elle ne peut contenir tous les fidèles, on songeait, depuis longues années, à construire une église digne de rivaliser avec la plus belle appartenant aux hétérodoxes. Un firman émané de la Porte est nécessaire; et autrefois il s'achetait chèrement.

L'épuisement des finances a rendu depuis l'administration plus facile; et les chrétiens ont profité de son indulgence pour bâtir ou réparer leurs temples. Devant nous on posa la première pierre de l'édifice; et, sur notre parole, on a osé espérer assistance de la part de l'association fondée en France pour la propagation de la foi catholique. Nous aimons à croire que la charité des églises d'Occident, donnant à cette institution admirable un développement progressif, lui permettra de réaliser nos promesses.

Parmi les dissidents, nous avons remarqué un *Vartabed* ou docteur, doué d'une instruction rare parmi eux. Il habite dans la montagne, au delà des jardins des catholiques, un couvent, riche fondation de l'évêque Kievork, son prédécesseur, dont on voit le tombeau dans l'église ornée avec profusion de lampes, d'images et de peintures. C'est un lieu de pèlerinage et une maison de santé pour les malades, qui viennent y boire l'eau de sa source bienfaisante et respirer son air salubre. Le vartabed Ephrem, vêtu d'une robe violette, comme nos évêques, a choisi pour sa résidence d'été le monastère, dont il est l'unique reli-

gieux, si l'on excepte trois ou quatre jeunes diacres étudiant sous sa direction ; car il est versé dans sa langue ; et de plus il aime et comprend facilement la nôtre. Nous reçûmes avec plaisir de sa bouche la confidence qu'il s'occupait d'une traduction de Bourdaloue.

Non loin de là, est une chapelle grecque remarquable par sa structure antique et ses colonnes d'un marbre précieux. On prétend qu'elle est une fondation de l'empereur Justinien. La lumière du jour l'éclaire faiblement ; les murs, l'autel et quelques peintures grossières étaient couverts de poussière. Cet état de négligence et d'abandon nous choqua davantage après la visite de l'élégante chapelle arménienne. Près d'elle logeait néanmoins un desservant, qui s'excusa des reproches que nous lui adressâmes, en disant qu'un de ses enfants étant malade, il était obligé de le soigner. Tout indique chez les rares descendants des Grecs un affaiblissement profond de la foi et un relâchement moral, qui les rendra plus tardifs à répondre à l'appel du retour à l'unité.

Dans leur quartier sont disséminées plusieurs familles juives, les seules que nous ayons rencontrées dans cette région de l'Anatolie. Elles ont pour synagogue un obscur réduit, que nous visitâmes le jour du sabbat, pendant l'heure de la prière. Notre âme était émue d'un sentiment de compassion pour ces hommes si persévérants dans l'incrédulité et dispersés par le monde, comme dépositaires et témoins de traditions qu'ils ne comprennent plus. Le musulman déteste le chrétien à titre d'infidèle, et le craint comme ennemi secret ; mais il méprise l'israélite ; et, dans sa bouche, son nom est le dernier terme d'injure auquel il s'abaisse. Pourquoi cette exception, qui au fond n'en

est point une, à cause de son universalité? Le christianisme contient la réponse à cette demande dans ses prophéties ; et, pour l'esprit jugeant humainement les choses, nous dirons : L'homme qui s'isole du reste de l'humanité et ne peut la suivre dans son progrès social, à cause des mille lois préventives dont l'enlace son culte aboli, mérite d'être rebuté par elle. Or, c'est ce qui arrive au juif, voulant rester stationnaire à l'état où la Providence le plaça, jusqu'à la venue du Rédempteur qu'il nie, et se jetant en travers du passage des nations qui le broient à leurs pieds comme un vil obstacle. Cette observation n'implique point un regret de l'affranchissement politique que la France a concédé aux juifs. La charité chrétienne conseillait depuis longtemps cette innovation ; et elle l'a opérée partout où la civilisation, qui n'est que son action extérieure dans la société, a reçu de plus amples développements. Remarque singulière ! en Orient, les sujets israélites des puissances européennes, qui ne les ont point encore émancipés, paraissent néanmoins comme tels aux yeux des musulmans ; et leur condition alors est bien préférable à celle qui les déprime dans la mère patrie. C'est ainsi qu'un marchand juif de Hambourg, établi temporairement à Tokat pour son commerce, y jouit de tous les droits et priviléges accordés par les capitulations des sultans. Il est protégé par le chargé d'affaires de Prusse ; et, en conséquence, il peut s'arroger la qualité de Franc et en porter les insignes, qui sont une casquette ou un chapeau. Il se présenta chez nous avec cet emblème ; et, lorsque nous lui rendîmes sa visite, nous étions fiers de la fierté qu'il étalait au milieu de ses humbles frères privés de l'avantage d'être nés en pays chrétien.

La ville exposée au nord couvre les bases de trois montagnes, qui convergent et s'unissent vers son centre. Elle est vaste, et renferme une population qu'on évalue à plus de quarante mille habitants. Les maisons bâties de terre et de bois ont des charpentes élevées en pointe, et se composent de plusieurs étages. Certaines rues sont propres et spacieuses et ont une apparence d'alignement, avantage que n'ambitionnent point les autres cités de la Turquie. Plusieurs *Quonaq* ou hôtels sont distribués avec goût et ornés avec recherche. Tel était celui de l'aumônier Agob, où le Gouverneur nous logea et dont nous avons admiré les deux salles décorées de dessins exécutés sur bois et sur plâtre, le jardin avec ses fontaines jaillissantes, et surtout le vaste corridor terminé par un kiosque, qui divise en deux parties le bâtiment, et où l'air circule avec fraîcheur dans les journées brûlantes de la canicule. Les Orientaux aiment à couler les longues heures de leur vie indolente, exposés à ces courants d'air que nous évitons soigneusement, et qu'ils distribuent dans leurs habitations avec une science particulière. Pour eux il n'en résulte ordinairement aucun effet funeste, même lorsque leur corps est amolli par la transpiration. Toutefois, nous avons remarqué chez eux beaucoup de maladies ayant les symptômes de la phthisie et de la consomption ; la cause, nous dit-on, est l'atmosphère corrompue des ateliers où l'on travaille le cuivre, industrie première et spéciale de la classe arménienne. C'est de Tokat que se répandent dans la Turquie, la Perse et au delà, tous les ustensiles de ménage, tous les vases nécessaires au musulman pour ses ablutions purificatoires. Ce métal est transporté à dos de chameau des mines voisines de Castemouni, de Kebbau et d'Ar-

gani situés dans le Diarbekre. On évalue à 400,000 livres pesant la masse qui est mise en œuvre chaque année. Une autre branche d'industrie était la fabrication des toiles imprimées; mais l'essor qu'a pris cet article en Europe, depuis la paix et l'application des machines à vapeur, a forcé les maîtres à congédier le plus grand nombre des ouvriers. Agob nous conduisit à sa fabrique, qui n'occupe plus que quelques hommes. Nous comprîmes la nécessité d'une telle décadence commerciale, en voyant le tissu grossier des toiles et les dessins plus grossiers encore qu'on y imprimait. Au temps de Tournefort, Tokat était véritablement le centre du commerce de l'Asie. Erzeroum lui envoyait en quinze jours la noix de galle et les soies de la Perse; de Smyrne elle tirait en vingt-cinq jours les draps, le sucre et les épices; et d'Angora distant de douze stations le poil renommé de ses chèvres. L'invention de la vapeur a changé ses destinées; et Constantinople, au lieu de lui expédier des marchandises par des caravanes, qui n'arrivaient que le vingt et unième jour, les dirige chaque semaine sur Trébizonde, au moyen de ses bateaux qui font le trajet en trois jours. Cette dernière place et Erzeroum sont devenues les dépôts les plus riches des produits européens, surtout depuis que la Russie, qui ne pouvait soutenir la concurrence des importations étrangères, leur a fermé le port de Redout-Qualé. Alors les négociants, au lieu de prendre la route de Tiflis et de la Géorgie pour entrer en Perse, ont dû nécessairement venir à Trébizonde, et de là gagner Tauris, route plus droite, mais qui a l'inconvénient d'être quelquefois exposée aux déprédations des Curdes. Ces dernières provinces de la Turquie ont donc profité, aux dépens de Tokat et des provinces méridio-

nales de la Russie, de la direction nouvelle donnée aux objets d'importation. Les marchands géorgiens, qui fréquentent les grandes foires annuelles de Hambourg et Leipsik, n'acheminent plus vers les frontières russes les marchandises achetées; ils les dirigent par l'Autriche vers le port de Trieste, qui depuis six années a acquis une importance commerciale prodigieuse; de là, les bateaux à vapeur les transportent en droite ligne à Trébizonde.

Le nom de Tokat, qu'on fait dériver d'Eudoxiana, rappelle l'époque de sa fondation. L'emplacement qu'elle occupe est plus favorable que celui de Comana, en tant que place de guerre, et cet avantage a dû achever la ruine de cette dernière ville. Il est même probable qu'elle fut construite en partie des débris qu'on retira de ses ruines. Ce qui nous porte à le croire, c'est la vue de pierres et de fragments de colonnes antiques qui composent les fondements d'un mur de la citadelle, monument le plus ancien et le plus important de la cité. Comme le château d'Amasie, elle est assise sur la pointe d'une colline détachée, mais d'une élévation moindre. On y arrive par un chemin d'une pente douce; et les pierres de la première porte d'entrée sont empreintes d'une inscription grecque. Autrefois une vingtaine de familles turques en habitaient l'enceinte; aujourd'hui il ne reste que le logement du portier qui en est le gardien. Les murailles sont démantelées et des brèches découpent le flanc des tours. Aucune munition de guerre n'y est déposée; et l'unique usage qu'en font les Turcs est d'y allumer, une fois l'an, les feux de joie qui terminent le dernier jour de leur carême, nommé Rhamazan. Le vaste souterrain qui perçait la montagne et servait d'issue dérobée a été comblé par les éboulements.

Près de l'ouverture, au milieu des pierres amoncelées sur le revers de la montagne qui regarde la ville, nous aperçûmes un tronçon de colonne : l'espoir d'y trouver une inscription nous fit oublier le danger qu'offrait cette espèce de glacis avancé sur l'abîme de la vallée ; nous l'approchâmes en rampant avec précaution. Notre peine fut récompensée par la lecture de ces mots :

ANI
TALVAL
MAXIMIANO
NOBILISS CAES
MILP
AVPELPISCIANVS
U NTI
DAM TVM

Une épitaphe arménienne sans date, mais figurée avec des lettres d'une forme vieillie, ornait un des marbres introduits dans les fondations de la muraille située de ce même côté, plus vers le couchant. Elle a été pour nous un témoignage de l'établissement assez reculé de la colonie des Arméniens de Tokat. Le sentiment de tristesse qu'inspire toujours le désordre de ces restes du passé s'unissait là à une autre pensée plus affligeante pour nous. Des prisonniers de notre armée d'Égypte avaient été détenus dans cette forteresse. On m'avait dit pareillement à Amasie que les petites demeures, disposées dans son donjon, comme des alvéoles, étaient l'ouvrage de captifs français.

Un petit cours d'eau, dit Khaderlik, traverse la ville et s'unit à l'Iris, que les Turcs nomment Zechil-Irmak. Au

pied de la montagne occidentale, appelé Zaïladjik, on voit un couvent arménien sans religieux. Les musulmans ont trois mosquées principales, bâties sur l'emplacement d'anciennes églises grecques. D'utiles observations pourraient y être faites, si l'entrée en était permise à nous autres profanes. La génération qui grandit dans les idées de réforme permettra ces explorations au voyageur, quelques années plus tard. Les derniers descendants des Osmanlis, qui survivent da ns le clergé, et l'ancien parti des janissaires doivent auparavant descendre dans la tombe. Les incendies, aussi terribles ici qu'à Constantinople, ont anéanti les autres ouvrages des époques grecque, romaine et byzantine. Au commencement du dernier siècle et dans les années 1775 et 1792, une grande partie des maisons fut réduite en cendres.

Le pain de Tokat est blanc; et son goût rappelle celui de Constantinople, nommé *Semelé :* remarque qui n'est nullement insignifiante; car une des privations qui rend plus difficile la visite des lieux décrits précédemment est la nécessité de manger une pâte sans levain, à peine cuite dans des trous ouverts en terre, appelés *tendours*. Ces tendours sont tout à la fois la cuisine, le four et la cheminée d'hiver des Orientaux. Le raisin est estimé et on le cueille abondamment, ainsi que tous les autres fruits de l'automne, dans les jardins qui forment la ceinture de la ville et qu'on évalue à plus de dix mille.

En visitant les deux cimetières chrétiens, nous fûmes appelés près d'une tombe, qu'on nous dit être revêtue d'une inscription en langue inconnue; nous y trouvâmes tout simplement une épitaphe anglaise, qui nous apprenait que, le 16 octobre 1812, Henry Martyn était décédé

dans cette ville. Il n'est pas hors de notre sujet d'arrêter quelques instants l'attention du lecteur sur ce défunt, l'un des apôtres les plus admirés du protestantisme anglican. Les détails qui suivent sont extraits de son journal de voyages, durant sa vie de missionnaire. Henry Martyn, fils d'un honnête artisan, naquit l'an 1781, dans le comté de Cornwall. L'ardeur et la sagacité qu'il montra sur les bancs de l'école le firent choisir pour être envoyé à l'université de Cambridge, dont il devint bientôt un des élèves les plus distingués. Il s'appliqua d'abord de préférence aux mathématiques; et cette étude, qui, si elle n'est vivifiée par la foi, dessèche vite l'âme, en ne la portant que vers les choses qui se comptent et se mesurent, acheva d'effacer les derniers souvenirs religieux de son enfance. Mais bientôt les conseils d'une sœur, son esprit sérieux et les premières atteintes de la maladie qui usa sa nature débile, changèrent la direction de ses idées et les portèrent vers Dieu. Il pensa alors à l'état ecclésiastique; et la générosité naturelle de son cœur, enclin au dévouement, l'attacha à l'ordre des missions, récemment établi pour la conversion des infidèles de l'Inde. Enfant du protestantisme, il en avait adopté les principes et les préjugés dans toute leur extension. Il y mêlait toutefois une certaine teinte de piétisme, qui corrigé par la charité catholique aurait pu s'élever à la douceur onctueuse de Fénélon. Il était ami du bien et de ceux qui l'aiment. Il désirait redresser les vices des hommes et les rendre heureux; mais le vrai remède était caché pour lui; il manquait des moyens de réussir, comme nous le verrons.

Les arguments de son savoir théologique se résument en celui-ci, vrai en un sens : que les saintes Écritures,

surtout l'Évangile, contiennent toutes les vérités de notre divine religion; et que, puisqu'elles sont la parole de Dieu, l'esprit doit les méditer sans cesse en même temps que nous devons y conformer nos actes. Mais il n'avait pas réfléchi que, si un corps enseignant ne veille à leur interprétation et n'en est l'organe, si chaque homme ne doit croire et pratiquer que ce qu'il veut y voir, toute notion du christianisme, de l'Église, de l'unité vivante de celle-ci et de ses traditions est altérée par ce fait même et que la porte est ouverte aux imaginations et aux folies, qui sapent tous les jours les bases du protestantisme.

En montant le vaisseau qui va le transporter dans l'Inde, Henry Martyn nous fait assister à la lutte intérieure qui bouleverse son être. Les soupirs et les larmes s'échappent de sa nature mélancolique et rêveuse. Ses regrets, ses tristesses et ses angoisses sont analysés avec une force de sentiment plus digne d'un poëte que d'un apôtre des Gentils. Supputer publiquement avec Dieu les sacrifices, c'est en diminuer la valeur. Le caractère doit réprimer ses faiblesses, et les taire quand le dévouement est entier. En effet, trouve-t-on la tache de ce défaut chez nos missionnaires? Non sans doute, parce que l'ardeur de leur foi complète consume dans un holocauste agréable au Seigneur les tentations de la volonté et les réminiscences du monde.

Henry Martyn ne connaissait ni la théologie, ni l'histoire de l'Église. Il était exclusivement anglais et protestant. Il n'avait jamais admiré d'autre temple que sa chapelle, d'autre cérémonie que le prêche, d'autre autel que le pupitre de l'évangile. Il est donc fort étonné quand sur sa route, débarquant à Lisbonne, il voit la magnificence des

églises catholiques, les tableaux qui les décorent, la pompe des cérémonies et surtout la diversité hiérarchique de nos ordres religieux. Il n'y comprend rien, il ne reconnaît plus là son culte simplifié. Alors il crie à l'extravagance et au paganisme. Mais est-ce la réflexion d'un homme impartial et sans passions?

Plus loin, il débarque à Saint-Salvador et il visite un couvent de Carmes-Déchaussés. Il engage à ce propos une dispute et nous dit : « Comme ces moines ne pouvaient donner à leurs *Erreurs* le fondement des saintes Écritures, ils en appelèrent à l'autorité de l'Église. Alors je leur objectai que cette Église agissait contre la loi de Dieu, et partant qu'elle n'était plus son Église. » C'est ce qu'il aurait dû prouver; et il paraît qu'il ne put le faire; puisqu'il ajoute que ses adversaires avaient un accent de bonne foi, un air humble et mortifié; et, qu'au lieu de les convertir à ses idées, eux au contraire manifestaient envers lui cet espoir et cette prétention. Il en conclut qu'il doit s'armer d'un nouveau courage pour combattre et détruire les illusions du papisme. Pauvre jeune homme! quel malheur à vous d'être conduit par l'aveuglement de votre première éducation religieuse à considérer comme un beau devoir la plus extravagante des folies!

L'image et l'omni-présence de cette Église qu'il attaque le poursuit partout. Il ne savait même pas qu'elle fût universelle. Au Cap de Bonne-Espérance, il gémit de trouver des catholiques; à Calcuta, la même peine lui est réservée. De dépit, il veut s'enfoncer dans l'intérieur des terres et il remonte le Gange. A peine met-il le pied à Dinapore, qu'il est accosté par un moine franciscain, portant une barbe et une robe, plus propres que son costume à en im-

poser au peuple, qui lui reproche, dit-il, que les *ecclésiastiques anglais sont toujours bottés et éperonnés, comme s'ils allaient partir pour la chasse.* « Qui aurait pensé, « s'écrie-t-il avec une naïveté incompréhensible, hormis « en Angleterre, que nous ayons encore, à l'heure qu'il « est, besoin de résister à l'Antéchrist? Oui, je sens mon « esprit excité à tonner contre le papisme, avec tout le « zèle de Luther. » Après cela, il nous donne une classification des castes de l'Inde, qui, bien que quadruple, comme dans les anciens temps, ne comprend néanmoins ni Kehatrios, ni Brahmanes. La première caste en effet, dit-il, se compose des païens, la seconde des mahométans, la troisième des catholiques ou papistes, et la quatrième des infidèles : dernière dénomination, désignant les protestants et anglicans du pays, qui fermaient l'oreille à ses prédications; et malheureusement pour lui c'était le plus grand nombre.

Il avait entrepris une traduction persane de l'Évangile. Quand elle fut achevée, on lui fit observer plusieurs défauts tenant aux locutions du dialecte de l'Inde, moins correct que celui de la Perse, véritable patrie de la langue. Il songea donc à partir pour cette contrée; et, l'an 1811, il arriva à Chiraz, ville où la langue est parlée dans toute sa pureté. Le temps qu'y séjourna notre missionnaire est le plus glorieux et le plus important de sa vie de propagande. Il corrigea et perfectionna sa traduction, qui fut imprimée, l'an 1827, par la Société biblique. Le style en est facile, élégant; et le texte est généralement reproduit avec fidélité, toutes les fois qu'il n'est point interprété d'après les préventions de son esprit protestant. Ce fut aussi là qu'il termina une traduction des Psaumes, fort infé-

rieure à l'autre, sans doute à cause des difficultés de l'inspiration lyrique, qui emporte la pensée du prophète et la rend comme insaisissable. Il s'occupa ensuite de composer son traité de controverse contre l'islamisme, qu'il essaie d'ébranler dans ses bases, en l'attaquant avec les traditions de l'Ancien et du Nouveau Testament. Mais, comme ses arguments, d'après les principes de sa foi rationaliste, reposaient en dernière analyse sur la faible autorité de son sens privé, Mirza Ibrahim d'Hamadan, son plus rude adversaire, ne craignit point de lui résister de front sur le même terrain; et, pensant avoir tout autant droit que lui d'interpréter les textes à sa manière, il appliqua à Mahomet les prophéties que l'autre rapportait à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quant à l'Évangile, il le rejeta, comme falsifié par les chrétiens. La dispute n'eut d'autre résultat que d'exciter le zèle religieux des mahométans, incapables d'ailleurs de suivre avec nous une discussion; puisqu'ils nient l'authenticité de toutes les traditions, histoires et documents antérieurs à leur prophète, ces témoignages contredisant, disent-ils, ceux de l'Alcoran. Les *Mollahs,* ou docteurs les plus érudits, se crurent obligés en conscience de composer des réfutations, et tous les théologiens du royaume furent en alerte. Henry Martyn, seul contre tous ces opposants, déploya un zèle digne d'éloge. Plusieurs fois il défendit courageusement la divinité du christianisme au milieu des assemblées des infidèles.

Cependant l'excès du travail et la fatigue des discussions de vive voix, joints à l'extrême chaleur du climat, consumèrent le reste de ses forces. Il résolut de retourner en Angleterre, vers l'été de 1812; mais il arriva mourant à Tauris. Après six semaines de convalescence, il repartit et

passa à Echemi-Dzin, ce Vatican des Arméniens, sur lequel il traça quelques détails curieux. Nous y avons remarqué surtout l'éloge qu'il fait d'un certain Sirope, né à Erzeroum de parents catholiques, et élevé par la propagande de Rome, *où*, dit-il, *il avait ouvert les yeux sur les fausses prétentions du pape*. Le pape, le papisme, les papistes sont toujours l'épouvantail des Anglicans, qui répètent et injurient ces mots avec la même candeur d'ignorance qu'il y a deux siècles. Toutefois le missionnaire remarque qu'il était le seul moine instruit et bien élevé du couvent; que même il avait des vues larges sur l'éducation des enfants, dont il avait été chargé. En un mot, c'était un homme parfait, à part un petit défaut, celui de nourrir quelques préjugés papistes contre la personne de Luther. Martyn n'ajoute point une remarque, faite par nous sur les lieux, que les Arméniens, les Nestoriens et les Jacobites, aux oreilles de qui les noms de Luther et de Calvin sont parvenus, les ont en abomination, et croient leurs sectaires en dehors de toutes les voies du christianisme. Plusieurs d'entre eux nous avouèrent même à ce sujet que, n'ayant rien de commun avec ces doctrines, ils plaignaient la peine et la perte de temps des émissaires envoyés pour leur distribuer des bibles; que jamais ils n'accepteront une foi aussi nouvelle. « Quant à vous autres catholiques, c'est différent, disaient-ils ensuite, une seule question nous divise : l'obéissance au même chef. Prouvez-nous-en la nécessité, et la réunion s'opérera. » Que le lecteur, saintement jaloux de l'extension de l'orthodoxie, retienne cet aveu et en comprenne la portée.

Le *Tatare,* ou courrier d'Henri Martyn d'Erzeroum à Tokat, était un Turc grossier et inhumain qui, sans pitié

pour son état maladif, le conduisit à marches forcées et lui occasionna une rechute qui causa sa mort. Celui qui a recueilli et mis en ordre ses Mémoires termine l'éloge de l'auteur, en le comparant aux autres héros du protestantisme, Zeigenbolg et Brainerd, que nous avouons humblement n'avoir point eu jusqu'ici l'honneur de connaître.

Le trait principal de leur ressemblance est sans doute l'équivalent des conversions qu'ils opérèrent. Or voici le total des âmes conquises par Henri Martyn. Il avait converti quarante adultes et fait chrétiens vingt enfants dans l'Inde ; de plus : *at Schiraz a sensation has been excited!* ibid., p. 507.

Cette mission n'excite point sur nos lèvres un rire indécent ; mais, ô saint François-Xavier, qui avez enfanté dans ces mêmes contrées des milliers de chrétiens, et vous autres apôtres, qui en avez peuplé la Chine, le Japon, les deux Amériques, etc., comme ces prétendus rivaux sont peu de chose auprès de vous ! Il y a entre votre gloire et la leur les espaces infinis qui séparent le zèle de la charité du froid prosélytisme, la réforme du catholicisme.

Le 1er juillet, accompagné de M. Scafi, nous quittâmes le petit troupeau de Tokat, avec la tristesse d'amis qui se séparent. « Nos souvenirs vous suivront avec nos prières, disaient-ils. Allez porter à d'autres frères quelques paroles de consolation. » Le soleil se levait éclatant derrière les cimes du mont Ghejghej et remplissait l'horizon de sa pure lumière. Pas une vapeur dans les vallées, ni un flocon de nuage au firmament, dont le fond égalait la transparence du cristal. Sous ce beau ciel, l'âme s'épanouit d'elle-même, comme la fleur ; et la pensée embrasse, en se jouant, les espaces inconnus où l'on va porter ses pas.

L'aspect d'une route où on n'est jamais passé et où probablement on ne repassera plus plaît à l'imagination avide de nouveauté ; et le voyage ne ressemble jamais mieux au passage rapide et incertain de la vie elle-même. Le chemin que nous tenions tournait au midi par-dessus une haute colline. Arrivés à ce point, nous découvrîmes une contrée tout autre que celle du Pont ou de la Paphlagonie. La nature lui a donné une forme et un caractère plus rude et plus sauvage. Les rangs de montagnes sont désordonnés ; ils courent et s'entre-choquent dans toutes les directions. Leurs pics dépouillés sont ou des rocs bizarrement fendus, ou des terres écorchées par le soleil et par le lavage des neiges. Les vallons sont étroits comme des ravins peu cultivés, mais rafraîchis par des eaux limpides et murmurantes, dont la saveur annonce le voisinage de l'Arménie.

Là, avec l'Empire Ottoman, finit la sécurité pour le voyageur. En deçà, il doit porter en croupe la circonspection et la défiance, veiller sur ses bagages le jour et la nuit, et tenir en état ses armes, pour repousser une agression possible à chaque instant. Avant l'établissement du corps de troupes confié à Reschid-pacha et à Hafiz-pacha, dans le Diarbekre et sur les frontières du Curdistan, des tribus nomades de Turcomans et de Curdes poussaient en été leurs incursions jusqu'à ces lieux, où l'on voit encore des traces de leurs campements. Aujourd'hui elles n'osent ni ne peuvent s'avancer aussi loin. Toutefois, il est d'autres rencontres encore plus redoutables : ce sont celles de cavaliers maraudeurs, qui, sans être accompagnés de leurs femmes ni de leurs troupeaux, courent le pays en cherchant aventure. La veille, une bande avait été signalée sur le chemin.

Sur la recommandation de monseigneur Michaël, nous voulûmes aller déjeuner au petit village d'Eiélé, récemment formé par quelques familles catholiques, venues de Sévas et de Tokat. Comme les maisons, bâties en terre et sous terre, se confondent avec l'uniformité du sol et qu'aucun arbre ne les ombrage, nous cherchâmes longtemps Eiélé sans le trouver. A la fin, nous vîmes descendre d'une colline un homme, chassant un troupeau de moutons. Nous poussâmes vers lui; et notre surprise fut agréable, lorsqu'aux renseignements que nous lui demandâmes il répondit : « C'est moi qui suis le chef du village et le frère de l'évêque. » Son costume était celui du paysan turc. La couleur foncée de son turban le distinguait seule des musulmans. Dans le reste de l'Arménie, les chrétiens sont habillés de la sorte. Ils ne chargent point leur tête du lourd *Kilpak*, comme l'Arménien de Constantinople et de quelques autres grandes villes de l'Anatolie. Nous fûmes conduits à la maison de ce chef et reçus avec allégresse par tous ces pauvres gens, qui nous régalèrent avec un luxe de crème, de lait et de fromage. C'est ce qui fait, avec le pain de froment et les œufs, le fond de leur nourriture. Aux jours de fêtes et de réjouissances, ils égorgent quelqu'un de leurs gros moutons, à la queue massive et pendante. Quant aux légumes, l'oignon seul est cultivé, et encore pas généralement. Lorsque nous partîmes, après le repas, les mères demandèrent, pour prix de l'hospitalité, les bénédictions de M. Scafi. Elles apportèrent les berceaux de leurs enfants, pour qu'il récitât un évangile sur leurs têtes. Comme la religion élève les âmes les plus communes au-dessus du vil intérêt !

D'Eiélé nous descendîmes dans un vallon désert, bordé

par un rang de rochers, au delà desquels s'ouvrait une large plaine, dont le terrain rougeâtre était richement paré de moissons et de villages. Le plus considérable, qui fut notre station, est situé à son extrémité et se nomme Kargum. Les habitants sont turcs. Outre l'agriculture, ils ont pour moyens de subsistance leurs nombreux troupeaux qu'ils conduisent dans les pâturages de l'Eldiz-Tag. Cette montagne *de l'étoile* semble effectivement porter son front chenu et blanchi par les nuages jusqu'à la voûte étoilée.

La journée avait été chaude, et le soleil s'était couché dans un linceul de nuages enflammés, présage assuré pour le lendemain d'une chaleur plus intense. Or il nous fallait traverser une longue plaine, infestée de moustiques et de moucherons qui excités par les ardeurs du midi tourmentent les chevaux et épuisent les forces de ceux qui portent des charges. On nous conseilla donc de repartir le soir, afin d'arriver à Sévas avec la fraîcheur du matin. Nous suivîmes cet avis; et, lorsque les dernières ombres du crépuscule se confondirent avec les premières ténèbres de la nuit, nous nous mîmes en marche. Un croissant de six jours n'apparut un instant que pour nous faire sentir la privation de sa clarté.

L'imagination seule peut juger dans l'obscurité d'une route encore inconnue ; et elle prête à tous ses accidents les formes les plus fantastiques. Ce qui reste dans notre souvenir de celle que nous parcourûmes alors, nous représente une vallée suivant toutes les sinuosités d'un cours d'eau très-rapide, puis une succession de détours et de sentiers, à travers de noirs rochers, où nous laissions nos bêtes cheminer à l'aventure, sans pouvoir diriger leurs pas. Nous fîmes halte près d'un *Téké* ou couvent de derviches, aujour-

d'hui désert. Lorsque nous entrâmes dans la plaine mentionnée ci-dessus, une tache blanchâtre grossissant par degrés à l'orient nous annonça le lever de l'aurore. Bientôt nous pûmes contempler dans toute son étendue l'immense plateau où nous étions élevés. Il se déroulait à droite et à gauche, comme une steppe, dont les hautes herbes n'étaient broutées par aucun troupeau. Nulle trace d'homme , ni de la vie qu'il répand autour de ses habitations. Au fond de l'horizon se dessinait vaguement une chaîne dentelée de montagnes, qui s'enfuyait vers celle de l'Anti-Taurus. Autrefois un vaste caravansérail offrait là un asile au voyageur. Il a été détruit, moins par le temps que par l'effet de la négligence des Turcs , qui , ainsi que tous les mahométans , semblent privés de la raison de réparer et d'entretenir leurs œuvres ; comme s'ils sentaient que tout ce qu'ils font est temporaire. De ce plateau on est introduit dans la vallée de Sévas par un chemin rapide comme un précipice, et tournant entre des montagnes d'un aspect rougeâtre et sauvage et d'une bizarrerie de formes indéfinissable. Au sommet de quelques-unes étaient des cavernes funéraires, mais sans caractère monumental, comme celles d'Amasie.

Plus loin, guidés par le cours d'un ruisseau, nous arrivâmes en face d'un bâtiment entouré de murailles hautes et épaisses, comme celles d'une forteresse. On nous dit que c'était le couvent arménien de Sainte-Croix ; et nous y entrâmes. Célèbre dans la nation , ce couvent est le siége d'un évêque, qui était mort depuis peu de temps. Son successeur désigné était parti quelques jours auparavant pour aller à Echemiadzin recevoir du patriarche l'investiture pastorale. Cette remarque n'est point indifférente. Généralement les autres évêques arméniens de l'Empire Ottoman

s'adressent au patriarche résidant à Constantinople, ou à celui de Jérusalem, à cause de la lenteur de la quarantaine et des autres obstacles qu'ils rencontrent à la frontière russe. Le vieux centre de l'Église nationale se trouve ainsi déplacé : division religieuse qui doit être favorable, pour l'avenir, au développement de l'orthodoxie. Le vartabed, prieur du monastère, nous reçut poliment dans le salon, où il fit appeler les autres moines, qui étaient deux simples prêtres. Il nous promena dans les trois églises, dont celle dédiée à la sainte croix, la plus riche en ornements, serait chez nous une chapelle fort ordinaire. Comme M. Scafi demandait l'origine du nom du couvent, le *Docteur* lui répondit : *Sourp nichan,* ou le signe sacré : c'est le signe de la croix. Il fut donné par Notre-Seigneur crucifié et mourant, au bon larron qui lui demandait une marque distinctive à laquelle le gardien du paradis pût reconnaître sa justification et lui en permettre l'entrée. Cette fiction traditionnelle du vartabed a aussi cours chez les Chaldéens. A ce propos il n'est pas inutile d'observer que, parmi les communions dissidentes de l'Orient, le signe de la croix n'est point formé comme dans l'Église catholique. Les Arméniens le font arbitrairement et comme les Grecs. Les Jacobites se signent avec un seul doigt, de gauche à droite, exprimant ainsi, disent-ils, leur foi à l'unité de nature du Sauveur et à la translation de la grâce, passant du côté gauche, qui est le péché, au côté droit, lequel figure le pardon. Les Nestoriens, au contraire, se signent de droite à gauche avec deux doigts, symbole de la dualité de nature et de l'apparition de la foi venant de la droite, ou du bon principe victorieux de la gauche, le principe mauvais. Les dissidents aiment singulièrement ce genre d'interprétation;

et ils y tiennent souvent comme à des articles de foi. Ils vous disent encore que si le saint sacrifice de la messe ne peut être offert plus d'une fois en un jour sur le même autel, c'est parce que cet autel représente le sépulcre où le corps de Notre-Seigneur fut déposé une seule fois après sa mort.

La ville de Sévas, l'ancienne Sébaste, allonge ses faubourgs jusqu'au pied de la colline du couvent. Nous y entrâmes le 21 juillet, vers les dix heures du matin.

Tauris, 2 février 1840.

---

## A EUGÈNE ***.

Tokat, ce 29 juin 1839.

Cher Eugène, chaque jour je m'éloigne davantage de toi et de ceux qui m'aiment en France, pour avancer dans l'intérieur de l'Asie. Voici deux mois que nous sommes sortis de Constantinople, et cependant nous sommes à peine arrivés aux frontières de l'Arménie. Le second rapport que j'envoie à l'Académie, et que tu auras peut-être préalablement la patience de lire, t'apprendra en général le résultat de mes principales observations [1]. Ceci regarde le côté scientifique de mon voyage. Si je voulais te faire connaître la partie spirituelle (et, sous cette dénomination, je comprends mes remarques morales et religieuses), il faudrait un autre mémoire spécial, plus long que le premier; et je n'ai pas le temps de le composer en ce moment.

Tokat, ville anciennement renommée par son commerce, qui dépérit chaque jour, est la première ville où nous ayons rencontré des catholiques, depuis Constantinople. Quel bonheur de trouver des frères aussi zélés, aussi pieux! Leur exemple vous affermit, vouse ncourage et vous inspire un juste orgueil de faire partie de l'Église catholique. Il n'y a ici que trois cents maisons : c'est donc un petit troupeau, eu égard au nombre; et c'est ce qui donne peut-être à leur charité et à leur foi une énergie nouvelle. Je n'avais jamais vu autant d'épanchement et un accueil

[1] Voir ce rapport à la fin du volume.

aussi cordial chez des étrangers. Que dis-je, étrangers, notre titre de catholiques nous dépouillait de cette qualité. C'était à qui nous offrirait sa maison; et chaque jour nous recevons des invitations en ville ou à la campagne. La vue de Francs, qui viennent les encourager, les comble de joie. Tous les autres voyageurs n'ont jamais pu pénétrer, comme moi, l'intérieur des familles toujours couvertes d'un voile mystérieux en Orient. Je me suis *arménisé* davantage, comme bien tu penses, en voyant hommes, femmes, enfants causer amicalement avec moi, et me conjurer, les larmes aux yeux, de rester au milieu d'eux. Et les prières ici ne sont pas de vaines formules; elles viennent du cœur.

Il y a deux jours, ils ont posé la première pierre d'une église, sans savoir comment ils pourront la terminer : car généralement ils sont pauvres, et les riches sont écrasés d'impôts. J'ai conseillé à l'évêque de Sébaste, qui réside ordinairement ici, d'exposer simplement au président de l'association pour la propagation de la foi les besoins de son église. Il doit envoyer cette lettre, que je traduirai en français. J'y joindrai une espèce de mémoire sur les catholiques d'Arménie, après que j'aurai visité les cinq ou six autres églises qu'on y trouve. Ce sera probablement à Erzeroum que je le composerai : c'est-à-dire dans une vingtaine de jours. Il te sera adressé; et tu voudras bien le faire remettre au conseil et appuyer ma demande de ton crédit et de celui de nos amis communs. S'il était possible d'envoyer ici quelques secours, comme autrefois nous l'avons fait pour les catholiques d'Irlande, quel bon exemple, et quel retentissement dans tout l'Orient! Je ne doute pas que ce fait ne gagnât à la foi beaucoup de

prosélytes et ne la raffermît chez un grand nombre. Je t'écris ces lignes d'un bel hôtel arménien, en bois à la vérité, mais oriental pour le style, orné de fontaines jaillissantes et aéré avec une science que nous ignorons dans nos climats froids. On me l'a livré en entier pour huit jours : c'est-à-dire pour le temps de repos que je prends ici, pour la première fois depuis mon départ. Le maître de la maison, trop heureux de me faire honneur, s'est réfugié au rez-de-chaussée avec sa famille. Tu vois que l'on me traite comme un personnage; mais je suis déjà habitué à tous ces honneurs, comme je te le disais; et je les reçois avec une gravité imperturbable; c'est ainsi, cher ami, que Dieu sait compenser nos fatigues, qui croissent avec les chaleurs et les incommodités que me font éprouver mille insectes dévorants, que je trouve à l'ordinaire sur ma route, surtout dans les gîtes turcs. Il est dur de ne pouvoir dormir après une pénible journée qu'on doit recommencer le lendemain. J'espère que le ciel continuera à me donner la force de tout supporter.

J'ai visité hier la ville dont saint Jean Chrysostôme était le pasteur. Il n'en reste plus que quelques pierres. A deux lieues, j'ai vu son tombeau très-bien conservé; et j'y ai prié avec émotion pour ce pauvre pays, tombé entre les mains des infidèles. Son tombeau même est gardé par un prêtre schismatique.

Je ne sais si je me trompe, mais j'espère recevoir de tes nouvelles à Erzeroum, où j'ai prié MM. les Lazaristes de m'adresser de Constantinople toutes mes lettres. Il me tarde d'apprendre quelque chose de toi et de tous ceux que je regrette. Dans huit jours, il y aura un an que je vous ai quittés. Qui aurait dit alors que j'eusse été entraîné

si loin! Toute ma consolation est dans l'espoir d'accomplir quelque chose de la volonté céleste.

Donne de mes nouvelles à Léon et à nos amis communs, dont le souvenir m'accompagne perpétuellement.

---

## A EUGÈNE ***.

Erzeroum, ce 6 août 1838.

Cher Eugène, je t'écris d'Erzeroum, ville principale d'Arménie, où je suis arrivé six semaines plus tard que je n'avais compté dans mon premier plan, fait à Constantinople, dans le loisir de la chambre. La raison en est que les cartes sont fautives et que sur le terrain les distances sont plus considérables. En outre, j'ai été retenu par beaucoup d'observations, dont quelques-unes sont peut-être des découvertes.

Je ne sais si tu as reçu mes deux rapports adressés à l'Académie. Je t'enverrai le troisième de la frontière russe, où nous serons retenus par une quarantaine. Aujourd'hui tu trouveras une lettre sur l'état des catholiques de ces contrées. C'est à vous de juger si elle mérite d'être insérée dans le journal où ont paru les autres. Tâche de la faire reproduire dans *Les Annales de la propagation* de la foi, en mettant cette signature : *Un des membres de l'association.* Assure le conseil que je fais connaître cette œuvre admirable par toutes ces contrées; et que j'ose annoncer à

ces pauvres catholiques, qu'il tombera certainement sur eux et sur leur pays quelques gouttes de sa charité. Le moyen de faire parvenir ces fonds et d'obtenir qu'ils soient répartis avec discernement, c'est de les adresser à M. Brisset, chef des Lazaristes de Constantinople.

Je ne retournerai pas l'hiver à Constantinople. Les neiges et les glaces ne me laisseraient pas passer au commencement de novembre; et ma dépense serait inutilement augmentée. Maintenant, je ne sais si je le passerai sur les frontières de la Perse, parmi les Chaldéens, ou à Damas. Toutefois je choisirai un climat tempéré et un lieu qui puisse servir à augmenter mes connaissances, en me procurant l'occasion de parleret d'apprendre quelque langue orientale.

Trouverai-je, cher ami, chez MM. les Lazaristes de la Syrie l'ordre de Paris de me remettre des fonds pour le commencement de l'année prochaine? Je te charge de prendre ces mesures; je puis du reste amplement attendre jusqu'à cette époque, si je ne suis pas dévalisé par les Curdes.

Je n'ai reçu ici aucune lettre de Constantinople ni de France, bien que j'eusse chargé mes amis en partant de les diriger sur ce point. Peut-être sont-elles égarées? Je le saurai dans deux mois à Tauris. Quelle privation de rester cinq mois sans rien savoir de ce que l'on a de plus cher!

Nous poursuivons toujours heureusement notre voyage. Espérons que la providence continuera de nous protéger; et toi de ton côté, bon Eugène, ne m'oublie pas dans tes prières.

Le pacha d'Erzeroum, qui est le plus haut personnage

de ces contrées, m'a reçu avec les plus grands honneurs au milieu de sa cour. Il m'a même fait quelques petits cadeaux. Du reste, je suis tout étonné de l'extrême considération qu'on accorde partout à un simple Français.

Que deviens-tu actuellement, par ces beaux jours, que j'appelais autrefois les *vacances?* Tu es sans doute dans la paisible retraite de N****, ou tu fais quelques excursions en Normandie.

Cher ami, si nous nous revoyons, de quelle forte et douce amitié nous nous aimerons! Tu es continuellement présent à ma pensée. Nous terminerons nos vieux jours ensemble, si Dieu nous les accorde, et nous nous raconterons tout ce qui a rempli le vide et l'espace de notre mutuelle absence.

Que devient Léon, sa famille et mes autres parents? Donne-leur de mes nouvelles; je serais heureux si je pouvais en recevoir d'eux. Rappelle-moi au souvenir de M. Slane, de son excellente famille et de tous nos communs amis.

---

# MÉMOIRE A L'ACADÉMIE

## DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Tokat. — Sébaste, autrefois Cabira. — Ses écoles. — Découverte de Nicopolis et des sources du Lycus. — Curdes et Badvelis.

Grande-Arménie, Erzeroum, ce 7 août 1838.

Messieurs,

Avant de sortir de Tokat, d'où je vous ai écrit ma dernière lettre, je vous exposerai mes conjectures sur son origine. La langue arménienne, dans le mot *Evtogia,* lui a conservé son nom primitif, qui était *Eudocia.* Sans être d'une très-haute antiquité, elle remonte néanmoins aux premiers siècles de l'ère chrétienne, comme l'indique une inscription romaine, que j'ai découverte parmi les décombres de sa citadelle. La voici telle que j'ai pu la lire :

. . . . . . . . . . . . . . ANO
. . . . . . . . . . TALVAL
. . . . . . MAXIMIANO
. . . . . . NOBILISS CAESS
. . . . . . . . MILP
. . . . AVREL. RISCIANVS
. . . . UPPRRR . . . . NTI
. . . . DNM . . . . . . TVM.

Tokat est situé sur les bords de l'Iris, à une lieue environ de Comana. Lorsque cette dernière cité, constituée sa-

cerdotalement, comme l'autre Comana de Cappadoce, eut été ruinée par les guerres qui dévastaient alors ces contrées, sa population dut chercher un asile près de la forteresse avantageusement située, qui depuis prit le nom d'*Eudocia*. Comana, assise dans une plaine, était exposée à toutes les attaques; et ce qui la protégeait anciennement, c'était sans aucun doute l'idée religieuse qui avait consacré son territoire et l'avait transformé en un lieu de pèlerinage, célèbre par toute l'Asie Mineure. Avec le paganisme elle devait disparaître; et le nom de saint Jean Chrysostôme est demeuré attaché à ses derniers débris, comme pour les purifier des souvenirs profanes qui la faisaient comparer à Corinthe [1].

Il ne reste de cette ville qu'un pont en marbre, servant de passage à tous les voyageurs qui suivent la grande route d'Erzeroum. Les Turcs y ont ajouté une arche de bois, quelques fragments de colonnes d'un style corinthien très-gracieux, et l'énorme roc appelé par les Arméniens *Le rocher du Saint-Oiseau*, et par les musulmans *La pierre du Diable*. Suivant la tradition, ce roc fut tiré du lit de l'Iris par une prière de saint Jean Chrysostôme, que les païens avaient défié à ce miracle. Tokat est devenu, comme Comana, l'entrepôt des marchandises venant de l'Arménie, et la colonie arménienne qui y a été transplantée l'a rendu le foyer le plus actif du commerce et de l'industrie dans la Turquie asiatique.

En quittant Tokat, je pris la route de Siwas, qui en est

[1] « Il y a, dit Strabon, dans la ville un grand nombre de courtisanes, « dont la plupart appartiennent au temple; car Comana est en quelque « sorte une petite Corinthe. En effet, dans cette dernière ville on voyait « aussi quantité d'étrangers qui s'y rendaient pour la fête, attirés par le

éloigné de seize lieues vers le sud. Dès que l'on perd de vue les bords de l'Iris, on reconnaît bientôt une autre nature de pays, nu, sauvage, exposé à des étés plus chauds et à des hivers moins cléments. Les montagnes dépouillées d'arbres n'ont plus ces formes arrondies, dont le prolongement graduel et symétrique donne naissance, dans le Pont, à des vallées longues et fertiles. Ici les pics sont plus élevés, et la verdure ne couvre point leur squelette aride. Ce n'est qu'après huit heures de marche, que la plaine de Kargun, située au pied de *L'Ildiz-Tagh* ou *la montagne de l'Etoile*, console les regards par ses moissons et par ses prairies, où sont répandus de nombreux troupeaux. On monte ensuite pendant quatre heures, et l'on atteint le vaste plateau de Siwas, dont les pâturages sans limites s'étendent de l'est au couchant.

Suivant Strabon,[1] Pompée changea le nom de Cabira, où le grand Mithridate avait déposé ses trésors, en celui de Diopolis, qui fut lui-même remplacé plus tard par le nom de Sébaste. Dès le temps de Justinien, elle était devenue la capitale de la deuxième Arménie; mais elle continua d'appartenir à l'empire de Constantinople jusqu'à l'arrivée des Turcs Seldjoukides qui s'emparèrent du Vasbouragan où régnait Sénékharim. Ce prince, qui ne pouvait tenir tête à un aussi puissant ennemi, céda ses États à l'empereur Basile, mais à la condition qu'il aurait Sébaste et le territoire qui s'étend jusqu'au bord de l'Euphrate. Telle est l'origine de la domination arménienne à Sébaste, où

« grand nombre de courtisanes attachées au temple de Vénus. Bien des « marchands et des militaires s'y ruinaient entièrement; ce qui a donné « lieu à ce proverbe : *Il n'est pas donné à tout le monde de faire le « voyage de Corinthe*. Strab. liv. XII, p. 559. »

[1] Liv. XII, p. 557.

elle fut de peu de durée; car, sous le règne de Nicéphore Botoniate, les Grecs égorgèrent les deux infortunés fils de Sénékharim, Adom et Abousahl, et reprirent possession de ce pays.

Cette révolution s'opéra l'an 1080 de notre ère. Cependant les Grecs ne jouirent pas longtemps de cette conquête, achetée par le crime et la trahison. Les Seldjoukides entrèrent en vainqueurs dans l'Arménie; et ils l'eurent bientôt soumise entièrement à la force de leurs armes. Nous avons là le nom de leurs sultans inscrit sur les deux citadelles de la ville, où il reste encore des traces manifestes de leur puissance. Cette double forteresse, qui porte le nom de château *Supérieur* et *Inférieur*, parce que l'un couronne la colline qui domine la cité, et que l'autre s'étend à ses pieds dans la plaine, est un monument fort remarquable. Les fondements et certaines autres parties, que le temps ni l'ennemi n'ont pu détruire, portent un caractère de haute antiquité; et j'oserais les considérer comme ayant fait partie de la vieille Cabira. Les pierres, d'un dur granit, superposées sans ciment avec un art et une patience admirables, m'ont rappelé les constructions de l'époque grecque primitive, que j'avais admirées à Héraclée et à Amastris. On distingue aisément les brèches ou les tours réparées dans le style turc ou bysantin, qui n'ont ni l'un ni l'autre la solidité imposante du premier, que les Arméniens attribuent à *Sennakherib*, en confondant par une erreur grossière ce nom avec celui de leur roi *Sénékharim*. Les Seldjoukides avaient sans doute pris à tâche, par fanatisme ou par mesure politique, d'anéantir tout vestige des dominations précédentes. Aussi, dans cette capitale d'Arménie, n'avons-nous trouvé aucun mo-

nument arménien. Du reste, les sultans de cette dynastie aimaient et comprenaient l'art de l'architecture, comme le prouvent les édifices entrepris et achevés sous leurs règnes.

La citadelle inférieure fut réparée avec beaucoup de soin par Aboulfath, comme le prouve cette inscription, que nous avons trouvée sur la porte principale :

امر بعماره هذه القلعه الدوله السلطان علا الدنيا
والدين ابو الفتح كى قباد ابن كى خسروى برهان امير
المومنين فى تاريخ احدى وعشرين وستمائه

Ce nom d'Aboulfath me fit d'abord croire qu'il était question de l'illustre Alp Arslan, qui prit ce titre de *Père de la victoire*, après la conquête de la ville d'Ani, et qui peut être considéré avec raison comme le fondateur de la race des Seldjoukides. Mais Alp Arslan vivait l'an 459 de l'hégire; et la date est ici de 621. La citadelle supérieure, complétement ruinée par Timour, fut rebâtie l'an 861 par les ordres du sultan Mohammed, fils de Mourad Khan, ainsi que l'annonce cette autre inscription :

از ظلم تيمور شهر سيواس در حكم خراب غرات است
ايّام شهنشاه محمّد ابن مراد خان مجدّد اولدى

Je n'arrêterai point votre attention, Messieurs, sur ces travaux, qui ne méritent tout au plus d'être considérés que dans leurs rapports avec la science militaire des fortifications; mais je vous parlerai de quatre édifices dont la vue

m'a surpris très-agréablement : le premier est un hôpital, دار العافية construit l'an 624, par le même Aboulfath, qui avait réparé la citadelle inférieure, et à qui l'on décerne dans l'inscription le titre de *Couronne de la maison des Seldjoukides*. Cet édifice est actuellement transformé en *Tekkié* ou couvent, occupé par quelques jeunes étudiants en théologie. Les trois autres monuments sont trois écoles bâties dans le même siècle. La première fut élevée par un Mohammed, fils de Mohammed, qui prend le nom de *Soleil de la religion et du monde:* la seconde a pour fondateur Keikosrou, fils de Quilidj Arslan; et la troisième est l'œuvre d'un pieux personnage, comme l'indiquent les inscriptions mystiques qui entourent son tombeau. Il était appelé *Muzaffer-Houbet-ullah*. Le nombre et la grandeur de ces écoles attestent que, dans ces anciens temps, les lettres étaient cultivées avec une ardeur bien honorable pour ceux qui les encourageaient. Des maîtres célèbres devaient y attirer à leurs leçons un brillant concours d'élèves: c'est ainsi que les Seldjoukides se montraient les dignes imitateurs des Kalifes de Bagdad, de qui ils relevaient dans le principe. Le style de l'architecture a un caractère propre, que je n'ai retrouvé ni à Constantinople, ni dans aucune autre ville de l'Asie Mineure. Les minarets sont plus élancés; et des pierres de couleur, disposées en mosaïque, présentent inscrits sur leurs flancs des versets du livre sacré ou les noms glorieux du prophète. Les portes sont découpées en ogive; et l'élégant dessin des inscriptions entrelacées au milieu des guirlandes de fleurs et des autres ornements que le ciseau du sculpteur a prodigués avec une somptuosité surprenante, vous frappe et rappelle à votre imagination les plus beaux édifices mo-

resques de l'Espagne. On sait que les Seldjoukides, de même que la dynastie des Orthokides, n'observaient point ce précepte de l'Alcoran, qui défend toute représentation de forme humaine ou d'animal. On trouve sur les monnaies battues par ces princes les images du cheval, du lion et du soleil. Aussi ces monuments nous ont-ils présenté sur leurs façades plusieurs constellations du zodiaque, des figures de poisson, des candélabres; nous avons même reconnu un bas-relief de marbre blanc, orné des portraits de deux rois, que le zèle iconoclaste des Turcs a mutilés, ainsi que l'inscription qui y était jointe. Malheureusement ces chefs-d'œuvre de hardiesse et de légèreté sont privés de la solidité propre aux constructions grecques et romaines qui semblent braver les siècles. Deux de ces monuments sont dans un état complet de dégradation : les voûtes sont renversées; et chaque année, à la fonte des neiges fort abondantes à Sébaste dont le climat est aussi rigoureux que celui d'Erzeroum, un pan de muraille, un arceau ou quelque sculpture délicate croule et disparaît. Encore quelques hivers, et le voyageur qui traversera cette ville ignorera que, six siècles auparavant, les arts et les lettres y jetèrent un vif éclat.

Du reste, Sébaste, si célèbre dans l'histoire ecclésiastique par le nombre de ses saints et de ses martyrs, n'est plus aujourd'hui au rang des capitales. Sa population monte à 40,000 âmes et se compose d'environ un quart d'Arméniens. Le commerce et l'industrie y sont totalement nuls; et, depuis que le pacha réside à Karpouh, elle a perdu son importance politique.

En quittant Siwas, le 6 juillet, je pris la direction du nord-est, pour gagner Erzeroum. Dès qu'on a dépassé le

village de Perknik, distant d'une lieue, qui présente le phénomène remarquable d'une population exclusivement catholique au milieu d'une nation encore dissidente, on reconnaît que là finissent les limites de la Cappadoce, et qu'une contrée nouvelle commence. C'est la petite Arménie qui, de ce côté, est comprise entre le Kizil-Irmak et l'Euphrate. Des villages entiers sont arméniens sans qu'il s'y trouve de Turcs. Les femmes et les enfants ne parlent ni n'entendent la langue de leurs dominateurs. Le sol, nu comme le désert, est coupé par des chaînes de collines ou de hautes montagnes blanchies par les neiges, qui se croisent et courent dans toutes les directions, présentant sur leurs flancs d'épais herbages, où s'engraissent ces beaux troupeaux de moutons qui servent à l'approvisionnement de Constantinople, et qui font la richesse principale du pays. A leurs pieds s'étendent des vallées, qui sont plutôt des plaines, et où le froment, l'orge et le seigle croissent avec une abondance égale, mais à des époques bien différentes, suivant que le terrain est plus ou moins élevé. De toutes parts s'échappent du sein des rochers et des entrailles de la terre des sources, d'une eau si fraîche, si limpide et d'un goût si délicieux, que véritablement elle fait perdre le souvenir et le regret des boissons européennes. Un grand nombre d'eaux chaudes, de toutes les températures et de toutes les qualités, révèlent un autre genre de richesses que la terre recèle et garde inutilement enfouies, à cause de l'ignorance ou de l'apathie de ceux qui la possèdent. L'année se divise en deux saisons : l'hiver, dont le règne est généralement de huit mois, et l'été, qui vient, avec ses chaleurs souvent extrêmes, faire naître, pousser et jaunir les moissons. L'aspect monotone du pays, où nul

ombrage ne repose jamais la vue, inspire un sentiment de mélancolie indéfinissable ; et l'on est peu tenté d'envier le sort de ses habitants, dont les villes et les bourgades, cachées sous terre, se confondent de loin avec l'âpre nudité du sol.

A six lieues de Siwas, près du village de Hodja-Hassar, l'Adi-Sou, qui sur plusieurs cartes porte le nom d'Atoe-Sou, vient de l'ouest se jeter dans le Kizil-Irmak. La route se continue entre ces deux rivières, rapides et d'égale largeur, côtoie quelques lacs et aboutit à une vallée spacieuse, où l'on retrouve le Kizil-Irmak seul, baignant la petite ville turco-arménienne de Zara. Là se mêlent les deux sources principales du fleuve, dont l'une s'est encore trouvée sur mes pas à deux lieues de là, au-dessus du village Quaila-Kaïa. La contrée change alors d'aspect. Les montagnes, qui, comme autant de rameaux, partent du tronc gigantesque du Quouzé-Dagh, sont ombragées de pins et de hêtres et forment comme une oasis de deux lieues, jusqu'au village de Kurdtachi, près duquel coule un large torrent, que j'ai reconnu être la source de l'ancien Iris, qui passe à Comana, à Tokat et à Amasie. Il descend des pics neigeux du même Quouzé-Dagh. Ce jour-là, je couchai sous ma tente, à la hauteur de 5,525 pieds au-dessus du niveau de la mer, à Heibesche, espèce de *Iaïla* ou d'*Habitation d'été,* qui offrait l'étrange assemblage de Curdes et de Grecs réunis et vivant en bonne intelligence.

Je pensais trouver aussi de ces côtés les sources du Lycus, que Strabon fait venir de l'Arménie occidentale, sans autre renseignement. Dans la notice de Hiéroclès, une note porte qu'il coule à six milles de Nicopolis, bâtie par Pompée ; mais, pour profiter de ce document, assez

vague, il aurait fallu savoir où était cette même ville de Nicopolis. Je cherchai à découvrir l'un et l'autre lieu, comme dignes d'intérêt pour l'histoire et la géographie; et ce n'est qu'après beaucoup d'investigations, et je puis dire, de fatigues, que j'y suis parvenu. Lorsque je demandais aux habitants du pays quelques ruines du temps des Giaours, ils m'en indiquaient sept ou huit, dans les directions les plus divergentes. C'était toujours quelque château, quelque forteresse, où il ne restait ni inscription, ni aucun autre signe, propre à en faire connaître l'origine. Toutefois j'ai cru depuis pouvoir les attribuer à Mithridate-le-Grand, d'après un passage de Strabon, qui nous dit que ce roi, voulant protéger ses États contre les invasions des Romains, avait bâti, de Cabira jusqu'au Pont-Euxin, une ligne de quatre-vingt-deux forts, soit pour y enfermer ses richesses, soit pour couvrir la retraite de ses troupes en cas d'échec [1]. En outre, la nature même de la contrée jetait l'incertitude dans mon esprit, et me portait à désespérer de cette découverte. Les vallées étaient étroites et profondes; leur froide atmosphère laissait à peine le blé parvenir à une pleine maturité. Nulle part, je ne voyais de ces belles et vastes plaines, nécessaires, surtout dans un pays de montagnes, à l'approvisionnement et à la circulation des habitants d'une ville grande et bien peuplée, comme l'était Nicopolis [2]. Enfin, le 10 juillet, après avoir suivi pendant deux heures un sentier coupé de précipices, j'arrivai au pied d'énormes montagnes, dont les crêtes ondulées ressemblaient à une mer violemment agitée, puis pétrifiée soudain par une puissance surnaturelle. Là je me

[1] Strab., liv. XII, p. 555.

[2] Id. *ibid.*

trouvai arrêté par un cours d'eau considérable, qui, selon l'indication de mes guides, descendait en droite ligne à Ni-Kissar, ou Néo-Césarée, ville jadis illustrée par saint Grégoire Thaumaturge. Ce renseignement fut pour moi un trait de lumière. Je me rappelai que cette rivière était la même que j'avais vue se mêler à l'Iris, près des ruines de Magnopolis; que, par conséquent, elle devait être le Lycus; et qu'au lieu d'avoir perdu la direction de Nicopolis, je m'en rapprochais au contraire, suivant la note de Hiéroclès. Je poursuivis donc ma route, en longeant cette chaîne, qui formait sans doute autrefois le rempart de la contrée, connue sous le nom de *Paryadres*, et que les Turcs désignent vaguement aujourd'hui par celui de Djanik, en comprenant sous la même dénomination toutes les autres montagnes qui coupent le Pont, et vont aboutir à la plaine de Thémiscyre, la poétique patrie des Amazones. Vers le soir, je fis halte au village d'Andresé, moitié turc et moitié arménien, situé à l'entrée d'une plaine, favorablement ouverte au rayons du midi et couverte de villages et de moissons jaunissantes. La longueur de cette vallée est de six lieues, et sa largeur d'une lieue et demie environ. Les habitants la nomment *Plaine d'Andresé* ou d'*Akchéher*, du nom d'un gros bourg, placé sur le versant oriental de la même vallée.

Je ne doutai plus de rencontrer là les restes d'une ville, qui eût pu être autrefois Nicopolis. Dès le lendemain matin, j'étais au village de Pirk, que l'on m'avait désigné comme renfermant quelques antiquités. Les habitants, tous Arméniens, m'accueillirent avec une curiosité mêlée d'intérêt, en m'entendant parler leur langue. Ils me dirent que ce lieu avait été une ville considérable; qu'on l'appelait

« Pirk, ou mieux, *Piurk* բիւրք, ce qui signifie *Les dix* « *mille ;* parce que dix mille de leurs compatriotes y avaient « anciennement souffert le martyre pour la foi ; que néan- « moins elle avait un autre nom, qu'ils mentionnaient « une fois chaque année, le jour de la fête de ces coura- « geux martyrs, et qui correspondait à *Nicotimia;* que « cette même ville avait une immense forteresse, dont les « murs se prolongeaient jusqu'à la montagne ; et qu'on y « trouvait souvent des blocs de marbre et des monnaies. »

Je me convainquis de la vérité de leurs paroles, en parcourant l'emplacement de la ville, qui s'étend surtout de l'est au couchant. Je fis le tour de ses remparts, qui ne sont plus que des monceaux de pierres écroulées, où apparaissent par intervalles des vestiges de tours. Dans les fondations d'un mur, je remarquai une magnifique colonne avec son piédestal d'ordre toscan ; et, lorsque j'eus suffisamment capté la confiance de mes guides, ils me déclarèrent que, dans la cheminée du chef du village, il y avait une pierre, écrite en caractères inconnus. Je courus la voir ; et, à l'aide d'une lumière, je parvins à déchiffrer ce fragment d'inscription :

. . . ΠΕΡΑΚΑΣ
ΑΤΑΤΑΔΟ
ΤΑΤΗΛΑΜΠΡC
ΒΟΥΛΗΚΑΠΩ
?
ΤΙCΤΩΛΗΜΩ
ΑΔΡΙΑΝΗCΝΙΚΟ
ΠΟLΕΩCΤΗC
ΩΚΟΦΟΥ⌀ΚΑ
ΤΡΟΠΟΛΕϛ

En lisant aussi clairement le nom de Nicopolis, je remerciai la providence d'avoir épargné ce dernier monument, comme pour préserver la mémoire de cette ville. Je dois ajouter que je trouvai encore dans une écurie une pierre, servant à soutenir un poteau, sur laquelle on distinguait ces caractères, dont la beauté et la longueur de plus de quatre pouces prouvent qu'ils faisaient partie de quelque inscription monumentale :

.... I.K.I BLAII
.. IG. LEG. EIVS.

Un des affluents du Lycus prend effectivement sa source à deux lieues de Piurk, c'est le Framat-Sou. Mais il est assez faible ; et du fond de la vallée viennent deux autres ruisseaux plus considérables, l'Argavous-Sou et le Bech-Olouk. Toutefois ils ne sont encore ni l'un ni l'autre la tête du Lycus, qui reparaît quatre lieues plus loin, large et rapide, sous le nom vague de Kara-Sou ou *Eau noire.* C'est seulement après quatre jours de marche, en suivant toujours la même direction, que j'ai pu reconnaître le point de sa naissance, dans la vallée supérieure de Kizil-Iéniche à quatre lieues de Méliki-Chérif, bourg turc bien peuplé, que la tradition rapporte avoir été autrefois une ville nommée Erzez ou Anourgia. Il est certain que j'y ai vu l'emplacement d'un fort et d'un édifice en marbre, qui devait être un temple ; et que, sous l'escalier du *Quonak,* ou de la maison du bey, qui m'avait accordé une bienveillante hospitalité, j'ai déchiffré, sur le fragment d'une colonne de granit, ces caractères :

IMP. VESPASIANO
CAESARE . . . . .
IMPXIIII COS. . OI VII
IMP TITO CAESARE COSV
CN POMPEIVS COS II
PRO . PR . . . III
T

Là, j'ai appris que le premier affluent du Lycus venait du village de Kerkid, distant de huit heures, plus au nord-est.

La grande route de Constantinople à Erzeroum, par Kara-Hissar et Mamakhatoun, était restée à ma gauche, environ douze lieues plus au nord. C'est celle qu'ont suivie constamment tous les autres voyageurs. La raison en est qu'alors il n'y avait pas sûreté à pénétrer dans l'intérieur des terres ; et même tous les habitants des lieux où je passais s'accordaient à me dire que, avant l'arrivée de Hafiz-Pacha dans le Diarbékir, les Curdes faisaient continuellement des incursions dans leurs villages, et qu'ils devaient uniquement leur tranquillité à son énergie et à ses forces militaires. Toutefois les Curdes ne sont point encore entièrement soumis, comme le répètent complaisamment les bulletins officiels de la Gazette ottomane. Il faut distinguer des bandes de malfaiteurs, connus sous ce nom, qui quelques années auparavant parcouraient avec impunité toutes les parties méridionales de l'Asie turque, de ces autres tribus, ayant une espèce de constitution semblable à celle des anciens clans de l'Écosse, et toujours en état de révolte flagrante avec la Porte, dont ils ont constamment repoussé les visirs avec leurs armées.

Leur territoire, protégé d'un côté par la rive occiden-

tale de l'Euphrate, et de l'autre par la chaîne du Dacïm-Dagh, qui les enveloppe de son rempart infranchissable, se prolonge depuis Karpout jusqu'à Erzingam, c'est-à-dire l'espace de trente lieues. Pendant plusieurs jours, j'ai longé ces montagnes dont les têtes couronnées d'éternels glaciers ont un air de grandeur qui se reproduit dans les actes et dans le caractère du peuple qu'elles défendent. Le nom de cette tribu, redoutable par sa valeur et son amour de l'indépendance, est *Richevan*. Elle a eu longtemps à Constantinople un bey qui la représentait en quelque sorte comme son ambassadeur. Ce même nom, communiqué au reste de la tribu par la famille la plus influente, peut changer dans des révolutions aristocratiques qui amèneraient au pouvoir une autre famille. C'est ainsi qu'aujourd'hui ils se font connaître sous le titre de *Badveli*. Ce mot d'origine arménienne, պատուելի, signifie *Noble, Honorable*. Il semblerait prouver la vérité de ce fait, qui m'a été confirmé par plusieurs témoins, que, parmi les Curdes, se trouvent d'anciens Arméniens, qui se distinguant par leur mérite personnel et leur bravoure, sont appelés au commandement. Telle est, parmi les Richevans, la branche *Manektsi* fort connue dans toute la nation et qui prétend descendre des anciens *Mantagouni*. Les *Sellivans* se disent pareillement issus de l'antique maison des *Reschdounis*.

Les Badvelis ont refusé ouvertement les offres d'Hafiz-Pacha, et ont résolu de repousser la force par la force. Ils se préparaient même à la guerre avec une ardeur qui prouve leur confiance dans l'heureux résultat de la lutte. Les munitions et les armes ne leur manquent pas. Tous naissent soldats. Si des haillons couvrent à peine leur corps, ils ont

du moins toujours la carabine, qu'ils regardent comme leur compagne inséparable et la sauvegarde de leur liberté. Du reste, ne payant aucun impôt, ils vivent communément dans l'aisance et aiment à se distinguer par les couleurs éclatantes de leurs vêtements, par le luxe des pistolets et des poignards attachés à leur ceinture, et par la qualité de leurs chevaux qu'ils poussent à toute bride sur la pente des rochers, en lançant en l'air leurs armes qu'ils reçoivent dans la main avec une admirable adresse. L'hospitalité est leur vertu sociale; et souvent les chefs dissipent leur patrimoine, comme chez les Arabes, en régalant les étrangers ou leurs amis. Sensibles à la musique, ils ont des chants nationaux pour célébrer la gloire des guerriers morts au combat. Ils ont même l'usage de placer ceux-ci tout habillés sur le cheval qu'ils affectionnaient le plus, et de les conduire en grande pompe au lieu de la sépulture. Là, les uns chantent et improvisent des espèces de tournois, pendant que les autres se livrent aux accès d'une douleur véritable. Les femmes ne sont point constamment voilées comme chez les Turcs; elles se promènent le visage découvert, les cheveux soigneusement tressés et le nez orné de boucles, garnies de diamants. Comme chez les Germains, elles suivent leurs époux à la guerre et les encouragent dans la mêlée autrement que par les gestes et la voix. Chaque homme est l'égal de son voisin et ne reconnaît de chef qu'au moment de repousser l'ennemi commun. Alors il se forme spontanément une sorte de hiérarchie militaire, à laquelle ils obéissent scrupuleusement, jusqu'à ce qu'ils déposent les armes. S'ils étaient toujours fraternellement unis, ils seraient invincibles; mais la rivalité suscite parmi eux des rixes qui dégénèrent en combats

de tribu contre tribu. C'est en provoquant et en favorisant ces dissensions intestines, que la Porte a réussi à comprimer les autres tribus et à les empêcher de prendre en main la cause des Badvelis.

A l'Orient de l'Euphrate, de nombreuses tribus vivent dispersées dans les environs de Khanous, de Malazgerd, de Mouch, de Sasoun, de Palou, d'Hakear et de Djéziré, où elles occupent des bourgs et s'adonnent à l'agriculture et aux autres occupations d'une existence fixe, en sorte qu'on peut les appeler les Curdes *Naturalisés* de l'Empire Ottoman. Par ce moyen, on les distinguera facilement des autres tribus vagabondes, vivant sous la tente et disparaissant avec la saison qui les a amenées. Ces mêmes tribus sont très-variées; et, dans la Grande-Arménie seule, on rencontre celles de *Pandjnar*, de *Sinan*, de *Padek*, de *Charkhéan,* de *Sipeg*, de *Hasnan,* de *Parazg,* de *Memants,* d'*Omerg* et de *Chekhpezen.* Quelques-unes parlent le *Zaza,* espèce de dialecte tout différent du curde ordinaire et qui paraît même être une langue à part.

Mais je m'aperçois, Messieurs, que je me suis laissé entraîner avec vous bien loin de la ligne de mon itinéraire, je vous demande la permission de vous ramener, dans ma prochaine lettre, aux portes d'Erzingam.

---

# ÉTAT DU CATHOLICISME EN ARMÉNIE.

Antiques privilèges de l'Orient. — Dégradation. — Le clergé arménien. — Les catholiques de Tokat. — Progrès du catholicisme dans ces contrées. — Monseigneur Michaël, archevêque de Césarée. — Construction d'une église. — Réhabilitation de la femme. — Sévas, l'ancienne Sébaste. — L'étang des quarante martyrs. — Tombeau de saint Blaise. — Village catholique de Perknik. — Erzingam. — Erzeroum. — Statistique des catholiques. — Grégoire Khoroian. — Projets schismatiques de la Russie.

Erzeroum, le 4 août 1838.

Le soleil de la science et de la foi, qui illumine tous les êtres du monde intellectuel et moral, semble suivre constamment, dans sa révolution, la même marche que l'astre chargé d'éclairer chaque jour notre univers. En effet, les traditions placent unanimement le berceau de l'humanité et la première aurore des révélations vers les sources du Tigre et de l'Euphrate. Nous savons également qu'après le déluge, la *Vocation* du peuple hébreu s'effectua au pays d'Aram. Les autres nations, détachées de leur souche, s'étant dispersées, avec les vérités premières, dans les diverses contrées de l'Asie, fondèrent des monarchies, illustres par leur gloire militaire et par leur activité intellectuelle et sociale, soit dans les plaines du Sennaar et de la Bactriane, soit au bord du Fleuve Jaune, du Gange et du Nil. Jusqu'à la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Occident ou l'Europe ne reçut de cette lumière que les rayons qui lui furent communiqués par le génie de la Grèce. L'Évangile, qui renouvela la face de la terre, nous

fut apporté par les apôtres des mêmes contrées ; et c'est de la sorte que ces paroles proverbiales , *Ex Oriente lux*, ont un sens profond de vérité.

L'Orient, relativement aux autres parties du globe, avait reçu primitivement de Dieu comme le privilége d'un droit d'aînesse. Ainsi il a été le théâtre des mystères et de tous les grands actes qui se sont accomplis successivement entre le ciel et la terre. Il a été la scène où sont apparus, avec une solennité imposante , les révélateurs et les prophètes, sans parler des principaux législateurs de l'antiquité. Les hommes de ces lieux et de ces âges concevaient et exécutaient les travaux les plus surprenants et les entreprises les plus difficiles. Certes nous le reconnaissons ; et, pénétrés de ce sentiment, nous craignons que notre admiration ne puisse atteindre à la hauteur de leurs faits.

Mais depuis, tout est bien changé! La race de Japhet a ravi à celle de Sem ce glorieux droit d'aînesse, comme autrefois Jacob le prit à Ésaü. Elle a hérité, ainsi que la terre qu'elle habite, de toutes les prédilections célestes. Puisse-t-elle ne jamais s'en rendre indigne! Puissent les vérités resplendissantes qui l'inondent ne jamais faiblir, ni passer à d'autres contrées ! Quel effroyable malheur, si les mêmes ombres qui couvrent la terre orientale venaient à envelopper l'Occident!

L'époque de la réprobation date pour l'Asie de la coupable incrédulité du peuple juif, qui, ne voulant pas reconnaître en Jésus-Christ le vrai Messie, promis anciennement à Jérusalem, chassa saint Pierre et saint Paul. Ceux-ci passèrent donc la mer, pour venir à Rome sceller de leur sang l'institution de la papauté, qui est le principe vital et régulateur du catholicisme. L'Orient ne se soumit

jamais ensuite avec sincérité à cette prééminence incontestable de l'Église d'Occident. De là toutes ces querelles théologiques, qui aboutirent au schisme et à l'hérésie. Lorsque la scission fut consommée, Dieu appela des déserts de l'Arabie, et plus tard, des steppes de l'Asie septentrionale des peuplades barbares, et leur livra les prévaricateurs, comme il abandonnait autrefois les Israélites qui l'avaient oublié au glaive des Philistins et des monarques de Babylone. Seulement l'expiation a été plus rude et plus longue, d'après les adorables conseils de Dieu; et la vengeance pèse encore visiblement sur cette terre.

Telle est la pensée première qui s'offre à l'esprit du voyageur, examinant ces contrées avec l'œil de la foi. Le sol, naturellement fécond et riche, s'est fermé; il est ou brûlé par les rayons d'un soleil dévorant, ou noyé par les eaux, dont l'abondance lui est plutôt nuisible que profitable. L'aspect général des monts a quelque chose d'âpre, de sec et d'attristant; et, même lorsque la végétation ou la culture animent la terre, l'esprit de vie semble encore s'être éloigné d'elle : on dirait qu'elle souffre, qu'elle est dans l'attente d'un renouvellement. Les Turcs ont voulu la dominer, comme les peuples chrétiens qui la possédaient; c'est-à-dire qu'ils ont cru pouvoir lui ravir ses fruits, sans troubler leur apathique paresse. Aussi ont-ils réussi à transformer en désert cette terre promise.

Nous parlons surtout ici des anciennes provinces de Bithynie, de Paphlagonie, de Pont, de Cappadoce, et de la petite Arménie, que nous venons d'explorer; et, si de la nature extérieure nous passons à la nature morale des hommes, nous distinguerons la population musulmane de la population chrétienne. Généralement les hommes du

peuple turc ont un fonds de droiture et une vertu d'hospitalité qui forcent les étrangers à les estimer. Il est douloureux qu'une nature aussi franche soit égarée par une religion dure et étroite, qui n'a d'autre soutien que leur propre ignorance. L'état dégradant dans lequel languissent les femmes et les vices ignobles que déguise mal une rigidité apparente suffisent pour achever la dissolution de cette société, préparée déjà par d'autres causes politiques.

Parmi les chrétiens, il ne faut pas confondre les tristes débris de l'antique nation grecque avec le peuple arménien. Les Grecs ont été exterminés par les conquérants, à l'exception de quelques familles, dispersées dans les bourgades et les villes du littoral de la Mer Noire. Là, ils ne semblent végéter, que comme un déplorable monument de l'instabilité des choses de la terre. Ils vivent, exposés au mépris et aux avanies des Turcs; et, ce qu'il y a de plus affligeant, c'est qu'ils n'ont conservé du chrétien que le nom. Avec quelle amertume de cœur n'avons-nous pas gémi sur l'état de leur clergé, si l'on peut décorer de ce nom quelques hommes, mariés comme les autres, ignorants comme eux (puisqu'ils ne comprennent pas même les prières de la liturgie), et n'ayant d'autres signes distinctifs que la barbe et les cheveux qu'ils laissent croître démesurément. Nous les avons vus vendre de l'eau-de-vie à la porte de leur église, et changer, pour ainsi dire, le sanctuaire en cabaret, aux yeux des musulmans, justement dégoûtés de cette profanation. De semblables misères sont un grave enseignement pour le catholique, qui voit la foi faiblir et le désordre commencer, à proportion qu'on s'éloigne du centre de la vérité, qui est l'Église romaine.

C'est ainsi que le clergé arménien dissident est incom-

parablement plus digne d'estime que le clergé grec schismatique, parce qu'il a moins dévié de l'esprit des traditions orthodoxes de l'Église. Que ceux qui ne comprennent pas la sagesse et la beauté de l'institution du célibat des prêtres viennent sur ces lieux, pour voir tout ce qu'un ministre du Seigneur perd de noblesse et de dignité à ne point se dégager des liens qui enchaînent les hommes du siècle. On peut d'autant mieux faire cette comparaison que, dans le clergé arménien non catholique, une partie des prêtres est mariée, tandis que l'autre vit dans la continence. Les premiers sont de simples desservants, qui portent le nom de *Derder*. Ils s'acquittent avec plus ou moins de régularité de leurs fonctions, sans parvenir jamais aux dignités ecclésiastiques; et ils n'exercent aucune influence sur le peuple, qui les considère comme ses égaux. Leur instruction n'est guère plus grande que celle des prêtres grecs, dont ils se distinguent seulement par une certaine décence. Les chefs spirituels de la nation sont véritablement les *Vartabeds* ou *Docteurs;* or le premier article de leur règlement est le célibat. Nous nous bornerons pour le moment à ces réflexions sur cette portion du clergé arménien schismatique; nous différons les autres, dans la crainte de nous éloigner de notre sujet, qui est de faire connaître le petit troupeau catholique de cette nation dispersée dans l'intérieur de l'Asie Mineure.

Depuis deux mois que nous avions quitté Constantinople, nous errions par les provinces septentrionales de l'Asie Mineure, sans avoir la consolation de rencontrer aucun frère en religion; et cependant ces contrées se distinguèrent dès l'origine du christianisme par leur foi précoce, le nombre de leurs martyrs et le savoir des pas-

teurs qui les administraient. A peine, nous le répétons, pouvons-nous honorer du nom de chrétien les restes du peuple grec; et, lors même qu'ils auraient conservé plus intègre la religion de leurs pères, nous ne pouvions attendre d'eux cette charité et cet épanchement, que le schisme, qui a toujours pour principe l'égoïsme de l'orgueil, a desséchés comme un vent pernicieux au fond des âmes. Il fallait arriver jusqu'à Tokat, pour être dédommagé de cette privation extrême.

Cette ville, qui portait autrefois le nom d'*Eudochia*, remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne, comme l'indique l'inscription que nous avons trouvée dans la citadelle, qui n'est plus qu'une ruine déserte. Elle est bâtie sur les bords de l'ancien Iris, à deux lieues au-dessous de Comana-Pontica, célèbre, au temps du paganisme, par sa constitution hiératique, par la caste de ses prêtres, le luxe de ses temples et la splendeur de ses fêtes. Les ruines de Comana, illustrées plus tard par la présence et les miracles de saint Jean *La bouche d'or*, ont servi en partie à construire la nouvelle ville, qui, vers la fin du dernier siècle, s'était élevée à un haut degré de prospérité industrielle. Ses ustensiles en cuivre et ses toiles imprimées ont répandu la gloire de son nom dans toute la Turquie et la Perse. Cette branche spéciale de commerce était exploitée par l'active et laborieuse population arménienne, à qui échoit toujours en partage la tâche la plus pénible, celle que dédaigne le musulman, son maître.

Le nombre des Arméniens de Tokat s'élève à douze mille; et les catholiques en forment tout au plus la dixième partie. Unis par les liens d'une douce charité, que l'unité de la foi fortifie encore, ceux-ci composent une petite

nation compacte et pleine de vie, ayant ses lois et ses mœurs particulières, qu'ils respectent et suivent avec le scrupule de l'amour-propre. Ils ne contractent jamais de mésalliance : c'est-à-dire qu'un père ne donnera jamais un de ses enfants à un autre qu'à un catholique. Ils se considèrent comme l'aristocratie de la nation ; et cela avec justice, de l'aveu des Turcs et des autres Arméniens. En effet, ils vivent tous dans l'aisance, et ne s'abandonnent qu'aux professions les plus honorables. Les meilleures fortunes, relativement au pays, sont entre leurs mains ; cependant cet avantage de position et cette supériorité de richesses ne sont point la cause de leur prééminence sociale ; mais, chose remarquable ! un simple effet de leur orthodoxie. Voici comment : ils savent, comme catholiques, que le centre de la vaste Église dont ils sont les membres se trouve à Rome, au pays des Francs, et que le caractère distinctif de leur foi est de vivre en commun avec le chef qui y réside. Parmi leurs prêtres, ceux qui ont les moyens de fortune suffisants vont étudier dans la capitale du monde chrétien la théologie et les autres sciences ecclésiastiques. Ils apprennent généralement le latin, et parlent le plus souvent la langue italienne. Les ouvrages de droit canon, de dogme, de morale et de controverse, écrits par les meilleurs auteurs, leur sont familiers ; et ils ne sont pas étrangers à la science historique, soit de l'Église, soit des monarchies chrétiennes de l'Europe. Ces connaissances éveillent naturellement en eux l'amour de l'étude et le goût de notre civilisation et de notre industrie. Ils initient à cette science leurs frères, et les élèvent insensiblement à leur hauteur intellectuelle. Qu'on leur oppose ensuite le clergé proprement arménien, re-

tranché orgueilleusement dans le cercle fort étroit de sa science théologique, qui se borne à l'histoire dogmatique de sa nation, et ne s'étend que jusqu'au concile de Chalcédoine, puisqu'il prétend être demeuré invariable dans la foi depuis cette époque de leur scission, et l'on comprendra facilement la supériorité d'influence qu'ils doivent nécessairement acquérir sur de tels rivaux.

Ce clergé est convaincu de sa propre infériorité ; mais, au lieu de la reconnaître humblement et de travailler à sortir de son ignorance, il y persiste avec entêtement, et se venge en prodiguant aux catholiques une antipathie qui va quelquefois jusqu'à la haine. Il leur reproche de ne plus aimer leur nation et de pactiser avec les latins ; comme si, dans les questions de foi, il s'agissait de nationalité ; et comme si tous les chrétiens n'étaient pas une seule famille, où tout doit se confondre dans un inépuisable amour. Les catholiques, au lieu de cacher leur propension pour les latins et de s'en défendre comme d'une faute, la manifestent hautement. « Venez donc aussi nous « voir, me criait de sa porte une vieille femme arménienne « de Tokat ; nous sommes Francs. » A ce mot, dont je n'avais pas d'abord compris le véritable sens, je m'arrêtai et j'entrai dans sa maison, curieux de connaître une famille franque qui parlait aussi bien l'arménien. « De quelle « nation êtes-vous ? Seriez-vous par hasard Française ? — « Mais, répondit la vieille femme, ne suis-je pas *Catho-* « *lique?* » Ce mot, sans qu'elle s'en doutât, avait une grande portée dans sa bouche ; puisqu'elle associait naturellement l'idée d'orthodoxie à celle du peuple le plus civilisé d'Europe, qui vit libre du joug musulman. Néanmoins, je me permis de lui dire que la qualité de catho-

lique n'impliquait pas en soi celle de Franc ; et que toutes les nations du monde étaient conviées à entrer dans le grand troupeau , sans perdre leur propre individualité. Par cette explication, donnée devant des schismatiques, je voulais répondre à leur objection capitale , qu'ils ne pourraient reconnaître la suprématie du successeur de saint Pierre, sans cesser d'être Arméniens. Ils affectent même ainsi de donner ironiquement à leurs frères, unis à notre communion, le nom de *Francs*. Plût au ciel qu'ils devinssent aussi dignes de ce titre ! Ils se seraient affranchis, par ce moyen, de l'ignorance et de l'oppression, qui pèsent sur eux, et au sein desquelles ils s'éteindront obscurément s'ils n'y portent enfin remède.

Le caractère des catholiques de Tokat ressemble à celui que les premiers écrivains chrétiens nous tracent de la petite société dont ils faisaient partie, et qui naissait sous les auspices de l'Évangile : même piété, même concorde, même droiture de cœur, et surtout même amour de leurs frères étrangers. Lorsque le bruit se fut répandu parmi eux que deux catholiques venaient du *Frenkistan* pour les visiter, et que l'un d'eux était prêtre-missionnaire, leur vertu naturelle de l'hospitalité excita parmi eux une sorte de conflit généreux : c'était à qui pourrait nous recevoir ; et, lorsque nous eûmes fixé au hasard notre choix, nous reçûmes des autres mille reproches aimables , suggérés par une louable jalousie. Ce sentiment s'accrut en eux par l'effet du franc aveu que nous leur fîmes du but principal de notre voyage, lequel était de visiter les catholiques d'Orient, de les connaître, de les encourager, et d'instruire ensuite les catholiques d'Occident de leur situation actuelle. Ils ne pouvaient trouver d'expressions assez

fortes pour exprimer leur gratitude, et ils ne cessaient de nous dire : « Dieu vous a envoyés vers nous pour le bien « et la gloire de son Église. »

En effet, le catholicisme renaît avec un éclat nouveau dans ces contrées, où Dieu l'avait voilé momentanément, pour l'exécution de ses impénétrables desseins. Les choses que nous avons vues et que nous dirons remplissent l'âme d'un consolant espoir. Ici, comme en Occident, il se prépare, dans le ténébreux chaos des événements politiques, une régénération sociale. La force intrinsèque que perdent l'islamisme et les sectes chrétiennes réduites à l'état de décrépitude passe tout entière au corps de l'Église orthodoxe, qui se montre à la fois, sur plusieurs points, avec un élément de vie, de vigueur et d'unité que la vérité seule possède.

Les révolutions politiques qui agitent la face des empires, et que dirige la main invisible de la Providence, contribuent, à l'insu des hommes qui les provoquent, à l'accomplissement de ses fins ; et c'est de la sorte que la dissolution qui menace la puissance ottomane a servi utilement la cause des catholiques. Ils n'auraient pas vraisemblablement obtenu leur émancipation, si la Porte, affaiblie par la perte de la Grèce, rendue à la liberté, et par ses dernières guerres avec la Russie, n'avait craint de s'opposer aux vives réclamations de la France. De même, dans ces derniers temps, la préoccupation, causée par le soin des réformes intérieures, et les embarras sans cesse croissants qu'apportent au gouvernement les exigences des monarchies européennes, ont rendu les hommes d'État moins jaloux de l'observation des anciens usages, et plus faciles à accorder certaines concessions. C'est à la faveur

de ces circonstances que les firmans autorisant la construction des églises sont accordés présentement avec facilité, grâce à la hauteur de vue du reis-effendi, Reschid-Pacha, que nous avons vu remplir si honorablement les fonctions d'ambassadeur à Paris et à Londres. Je sais plusieurs permissions octroyées *gratuitement!* chose inouïe dans les temps passés, où l'on n'obtenait rien qu'à prix d'argent et après des temporisations désespérantes! Telle est celle qui autorise les catholiques de Tokat à bâtir leur chapelle. L'ordonnance leur était parvenue quelques jours avant notre arrivée; et tout le troupeau était dans la joie. Nous l'avons vu creuser les fondements avec une pieuse activité et poser la première pierre. Certes, Dieu édifie son temple de concert avec eux; et ils ne travaillent pas en vain. L'œuvre est dirigée par un prélat, dont nous avons pu apprécier le savoir et le zèle pour ses ouailles : c'est monseigneur *Michaël Azdouvazadour* ou *Dieu-donné,* archevêque de Césarée, résidant à Tokat; parce que la métropole de la Cappadoce, où siégea le grand saint Basile, est livrée au schisme, et ne compte que peu de fidèles croyants. Élevé dans le monastère arménien du Mont-Liban, il réunit à un éminent degré les deux qualités principales qui distinguent communément ses disciples, je veux dire une piété solide et la plus entière soumission au Saint-Siége. Le patriarche du Liban, ne pouvant étendre sa surveillance sur les extrémités trop reculées de son diocèse, l'a partagée avec monseigneur Michaël, son délégué pour Tokat, Sébaste, Amasia et les autres villes avoisinantes du Pont, qui relève du patriarche résidant à Constantinople. Le clergé qui entoure l'archevêque de Césarée n'est pas considérable; il est propor-

tionné aux ressources de son Église. On connaîtra bientôt qu'elles sont très-restreintes, lorsque nous dirons qu'elles se bornent à trois simples desservants. Ils vivent en communauté et dans une union exemplaire. La salle de la maison qu'ils occupent a servi jusqu'ici d'église ; et, comme elle est beaucoup trop petite pour contenir tous les fidèles, on est contraint de diviser les offices; en sorte qu'ils viennent y assister à tour de rôle.

On conçoit actuellement avec quelle ardeur ils désirent l'achèvement de l'église commencée; et le nouveau motif qui les stimule, c'est que les dissidents ont dans la même ville quatre églises, remarquables par leur décence et même par une certaine somptuosité. En visitant ces temples, qu'un *Derder* me montrait avec orgueil, je gémissais intérieurement de ce que la vérité était ainsi éclipsée par l'erreur; mais j'étais promptement rassuré par cette autre réflexion, qu'il est dans la nature de la vérité de triompher, et qu'indubitablement l'heure de la victoire était venue. Toutefois, il est un obstacle considérable qui retarde la réalisation de ce bel avenir. L'épuisement dans lequel s'affaisse chaque jour davantage l'Empire Ottoman, dont la peste a décimé la population, et dont l'administration, dépourvue de règles, laisse le commerce fort au-dessous de l'industrie européenne, sans cesse progressive et qui lui impose forcément ses produits, a causé une sorte de crise commerciale; et Tokat en a ressenti tout d'abord le contrecoup. Une partie des ateliers a été fermée; un grand nombre d'ouvriers ont été congédiés, et le prix des marchandises, qui ne peuvent soutenir la concurrence des nôtres, a considérablement diminué. La position des catholiques, qui vivent tous de commerce et d'industrie, est

devenue assez précaire; et ils doivent uniquement aux économies de leur prospérité précédente les restes du bien-être qu'ils peuvent goûter. Déjà ils ont consacré la plus grande partie de leurs épargnes à construire la maison du Seigneur, remettant à la Providence les soins d'un avenir que la seule prévoyance humaine envisagerait avec anxiété.

Grand Dieu ! vous n'abandonnez jamais ceux qui ont placé leur confiance en vous; et, pour verser sur eux les dons de votre bonté, vous employez souvent les mains du plus indigne de vos serviteurs ! C'est ainsi que nous espérons devoir contribuer peut-être au soulagement de cette Église, en attirant sur elle les regards de la charité catholique de l'Occident, et principalement de la France. Venus dans ces contrées pour y recueillir les anciens souvenirs de son histoire, vous nous avez encore inspiré le désir de travailler à l'union entre les catholiques de l'Europe et de l'Orient. Soyez béni, et faites que cette bonne pensée germe aussi dans d'autres âmes !

Si nous énumérions à nos lecteurs toutes les qualités de ces Arméniens catholiques, l'intérêt qu'ils leur inspirent déjà s'accroîtrait certainement beaucoup ; mais, dans la crainte de paraître m'acquitter avec trop de conscience du devoir de la reconnaissance, je me contenterai de fixer leur attention sur un point fort important et bien digne de remarque.

Le christianisme seul a élevé dans la famille la femme à la dignité de l'homme; et cela, en considération de la Vierge Marie, mère de notre Rédempteur et si tendrement aimée de lui. Qu'on consulte les annales de l'antiquité; et que, depuis les siècles chrétiens, on parcoure des regards toutes les contrées qui n'ont point encore été gagnées à la doctrine de l'Évangile, dans la Chine, comme

chez les peuplades sauvages de l'Amérique, on verra toujours et partout la condition des femmes abaissée à un état de servage humiliant. Le judaïsme même, figure anticipée et incomplète de notre divine religion, les astreignait à des pratiques gênantes, et ne leur accordait point la sainte liberté qu'elles ont reçue de la seconde et dernière loi, complément de la première. Quand on vient en Orient, un des abus sociaux qui nous choque le plus ouvertement, est l'esclavage des femmes, que le mahométisme y a érigé en loi. Ici elles sont visiblement considérées comme d'une nature moralement inférieure à la nôtre. On les juge incapables de tout acte publiquement utile; et elles ne sortent des éternelles prisons où un dur despotisme les renferme, que pour paraître enveloppées de leurs manteaux, qui ressemblent plutôt à un linceul.

Les peuples chrétiens, assujétis par les musulmans, ont été sans doute contraints de modifier la liberté sociale que le christianisme avait apportée à leurs femmes, et de les tenir enfermées dans l'intérieur de la famille; mais cette mesure réglementaire n'aurait jamais dû conduire les Arméniens schismatiques à suivre pleinement la loi turque, dans leurs rapports de société. Bien que, comme chrétiens, ils repoussent la polygamie; néanmoins, par un fâcheux esprit d'imitation, ils relèguent leur femme, leur mère, leurs filles et les servantes dans une maison, ou du moins dans des appartements séparés, qu'ils appellent immoralement le *Harem*. Qu'ils ne disent pas que cet usage soit nécessité par la présence des Turcs qui les viennent visiter, puisque les Arméniens mêmes observent entre eux une circonspection telle, qu'ils isolent toujours les femmes et surtout les jeunes filles de leurs assemblées. Cette ha-

bitude, contraire à la nature, réussit seulement à entretenir les femmes dans une ignorance blâmable, et à rendre impossible chez les hommes ces manières douces et ce ton exquis, qui caractérisent les sociétés européennes.

C'est encore la société arménienne catholique qui, en prenant, autant que possible, ce qu'il y a de bon dans nos usages, donne l'exemple d'une réforme aussi salutaire qu'elle est urgente. Nous avons donc trouvé à Tokat, contre notre attente, un commencement de société plus avancée peut-être que chez les catholiques de Constantinople; puisque, comme ceux-ci, ils n'ont pas imité quelques-uns de nos abus. Les femmes ne sont point bannies de la présence de l'étranger, surtout lorsqu'il se recommande par son attachement à la même foi, et qu'il manifeste l'intention d'être utile à la cause catholique. L'homme préoccupé des pensées du monde pourrait tracer ici un riant tableau des avantages qui lui ont été prodigués; mais, dans un sujet aussi grave, nous craindrions le reproche de frivolité; et nous reprenons le fil de nos considérations précédentes.

Il faut donc effectivement qu'il y ait dans le catholicisme un élément de vie et de dignité extérieure qui manque au schisme et à l'hérésie; puisque les Turcs, qu'on ne peut accuser de partialité, ont une considération marquée pour les orthodoxes, et qu'ils ne les soumettent jamais aux mêmes avanies que les schismatiques. Le nom de *Catholique* sonne toujours autrement à leurs oreilles; et ils ont l'air de le prendre pour une exception. Cette remarque s'applique surtout à Tokat, qui nous a offert l'exemple inouï d'Arméniens catholiques et de musulmans vivant dans la même maison, avec une intelligence parfaite; au point

que quelquefois, par une singulière méprise, nous saluions comme des frères les enfants du prophète.

Le 1er juillet, nous quittions cette ville, d'agréable mémoire, et nous allions à Siwas, l'ancienne *Sébaste* de Cappadoce. Qui d'entre nous n'a pas lu ou entendu raconter avec attendrissement l'histoire de ses quarante enfants plongés dans un étang glacé par ordre du gouverneur, et mourant tous généreusement pour la foi! Nous avons visité avec vénération le lieu de leur supplice. Il est situé à l'est de la ville, près de la porte de *Césarée*. Il ne reste de l'église élevée dans ce lieu par la piété des fidèles, qu'une fontaine couverte, de trente pieds carrés. Les Turcs savent que c'est un lieu saint, et ils viennent boire son eau pour guérir leurs maladies. L'emplacement s'accorde parfaitement avec le récit des historiens du temps; et j'ai appris des habitants que les ruisseaux qui serpentent dans la prairie voisine, se débordant à la fin de l'automne, inondent les alentours, qui sont transformés en un vaste lac. L'extrême élévation du plateau sur lequel est bâtie la ville y rend l'hiver aussi rigoureux que dans le nord de l'Arménie; pendant plus de quatre mois, la terre est couverte de glace et de neige. L'heure à laquelle je visitais ce lieu saint contribuait à donner à son aspect et à ses souvenirs quelque chose de plus touchant et de plus solennel. C'était au coucher du soleil; et le prêtre musulman chantait du minaret de la mosquée la cinquième prière. Derrière les cimes gigantesques de l'Anti-Taurus, la lune se levait pure et lumineuse. C'est à sa clarté que je puisai avec la main un peu d'eau de la fontaine sainte; et je me rappelai qu'elle éclairait aussi le triomphe des quarante martyrs, quand l'ange du Seigneur descendit du ciel avec les couronnes d'*Immortalité!*

Sébaste est renommée par la multitude innombrable de ses confesseurs, de ses vierges, de ses pasteurs et de ses autres saints.... Elle est citée à chaque page des martyrologes. Là siégea saint Blaise, dont la vertu et les miracles ont porté la gloire de son nom dans les royaumes les plus reculés de l'Occident. Son tombeau a échappé aux pillages et aux dévastations, qui, depuis l'arrivée des Arabes et des Turcs *Seldjoukides*, ont continuellement désolé cette cité. Il est situé au pied de la citadelle, dans une rue habitée par les musulmans. La maison appartient à une vieille femme turque, plus qu'octogénaire, nommée *Katcha*. Elle vint, de sa main tremblante, nous ouvrir la porte; et, appuyée sur sa béquille, elle nous introduisit dans une espèce de caveau, éclairé par une lampe. « Allons prier « notre saint, dit *Katcha*. C'est pour lui que je viens « chaque matin allumer cette lampe; et, cet hiver, j'ai « encore dépensé vingt-cinq piastres pour réparer la toiture « endommagée par les pluies. » A ce mot de *Notre saint*, le sourire vint involontairement sur mes lèvres; et je me permis de lui dire devant un concours d'autres femmes turques, attirées par la curiosité, que ce saint nous appartenait et qu'il était chrétien. — « Point du tout, reprit-elle « avec assurance, il est à nous; mais je ne l'ai jamais « connu. C'était avant moi qu'il vivait; vous étiez alors « fidèles comme lui; et c'est ensuite que vous êtes devenus « *Giaours*. » Il fallait se taire devant cette érudition historique digne des Turcs; et je me contentai de lui offrir la rétribution qu'elle attendait pour l'entretien du tombeau de *Son saint*.

Il n'y a dans Sébaste même que quelques maisons catholiques. Il faut aller à une lieue de là pour trouver les autres. Le village de Perknick, composé de cent soixante

maisons, présente le singulier phénomène de ne renfermer que des catholiques, au milieu d'un pays infidèle ou schismatique. L'époque de sa conversion à la vraie foi remonte au commencement du dernier siècle ; alors qu'on suscitait à Tokat et à Angora de violentes persécutions contre les orthodoxes, et que le bienheureux Gomidas mourait en martyr à Constantinople. Un catholique arménien, nommé *Michel*, vint se fixer dans ce village. Sa vie régulière et pleine de bonnes œuvres lui gagna l'estime et la confiance des habitants. Comme il était instruit et lettré, il profita de cet avantage pour diriger l'éducation des enfants, auxquels il insinua peu à peu les principes de l'orthodoxie. Le desservant de l'église étant mort, on jeta unanimement les yeux sur lui pour le remplacer. Michel, qui croyait devoir accomplir la mission dont le Seigneur le chargeait visiblement, accepta cette dignité; et bientôt il eut gagné à l'Église tout le troupeau. Perknick devint ouvertement catholique.

Dans ces jours, il y avait parmi la nation arménienne un mouvement général de retour ; et c'est ce qui occasionna les persécutions dont nous avons parlé. Les chefs du clergé arménien de Sébaste, effrayés de la glorieuse conquête de Michel, le dénoncèrent charitablement au *Muphti* ou chef de la religion musulmane, ainsi qu'au pacha, en l'accusant d'infidélité envers le Grand-Seigneur et de complot avec les Francs, ennemis de la Porte. Ces accusations injustes furent écoutées ; et Michel fut cité en jugement, puis exécuté, à la porte de l'église de Sébaste, mise sous l'invocation de la Vierge Marie. Les dernières exhortations faites à son troupeau et l'holocauste de son sang, précieux devant le Seigneur, ont répandu sur Perknick une bénédic-

tion efficace. Nous avons trouvé ce village inébranlable dans sa foi. Il est habilement dirigé par trois jeunes prêtres sortis du *Mont-Liban* et d'une instruction fort remarquable. Nous les avons trouvés présidant à la construction d'une église, qui surpassera par sa solidité et son goût celles des Arméniens. Ils ont fait de ce village comme une petite cité chrétienne, dont les excellentes lois ont imprimé aux habitants un caractère de probité qui les fait distinguer jusqu'à Constantinople.

D'après des conjectures historiques, dont Monseigneur Michaël de Césarée, qui est originaire de Perknick, m'a cité les preuves, fondées sur une vieille tradition, ils descendraient tous de la famille des *Pagratides*, race royale, qui les a gouvernés à plusieurs reprises, et qui, si la filiation n'a pas été interrompue, est peut-être la famille du monde la plus ancienne; puisque l'historien Moyse de Chorène nous la montre, dès l'époque des *Arsacides* et des *Sassanides,* occupant les plus hauts emplois de l'État. Toutefois ils n'ont pas l'orgueil aristocratique, qui paraîtrait du moins tolérable chez eux. Nous avons trouvé le frère de l'archevêque paissant lui-même les innombrables troupeaux de moutons, qui font leur unique richesse. Tous sont élevés dans le respect et la plus humble soumission pour le Saint-Siége, signe caractéristique du vrai catholique. Je n'oublierai jamais l'impression que produisit sur moi une vieille femme, plus que centenaire et entourée des quatre générations de ses fils et petits-fils. Lorsque monseigneur Scafi, missionnaire de la congrégation des Lazaristes, résidant à Constantinople, et mon très-honorable compagnon de voyage, se fut nommé à elle comme prêtre romain, élevé à Rome, la vieille femme, en enten-

dant ce nom, vénéré parmi eux, éleva les yeux et les bras au ciel, en le bénissant d'avoir vu avant sa mort un envoyé du Souverain Pontife.

Le temps ne nous a pas permis d'aller à Gurun, petite ville de la Cappadoce, où se trouve un certain nombre de catholiques. Nous savons seulement qu'ils sont pauvres, et qu'ils manquent des avances nécessaires pour bâtir l'église, dont un nouveau firman leur permet la construction.

De Sébaste je voulais gagner Erzeroum, en traversant dans toute sa longueur la *Petite Arménie*, terre encore inconnue des voyageurs européens. Comme tout détail scientifique serait ici déplacé et profane, je renvoie à mes lettres adressées périodiquement à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le récit de la découverte de Nicopolis, ancienne ville, bâtie par Pompée et posée dans les cartes uniquement sur la foi des itinéraires romains, ainsi que le cours de l'Iris et du Lycus, dont j'ai trouvé les sources, ignorées jusqu'ici. Sans sortir de mon sujet, je m'arrêterai à Erzingam, ville du pachalik d'Erzeroum, et la plus importante après celle-ci. Située dans l'ancienne province d'Egérhéatz, elle est souvent mentionnée dans Moyse de Chorène et chez les autres écrivains anciens sous le nom d'*Eriza* et d'*Erez*. Je puis appeler sans crainte cette contrée la terre classique de l'Arménie chrétienne. Effectivement, c'est là que régnait Tiridate, lorsque saint Grégoire, honoré ensuite du titre d'*Illuminateur,* vint annoncer aux Arméniens, encore infidèles, la parole de l'Évangile. Tiridate, zélé pour sa fausse religion, infligea à cet apôtre des tortures si raffinées dans leur cruauté et si multipliées, qu'elles peuvent être opposées à celles du plus célèbre

martyr ; mais , touché de la grâce, après sa guérison miraculeuse , obtenue par les prières de saint Grégoire , il embrassa la foi, qu'il avait méconnue et persécutée. Sa vie pénitente lui a ensuite mérité le titre de saint dans l'Église arménienne.

Tous ces lieux sont pleins des souvenirs de ces deux hommes. Nous avons fait le pèlerinage , justement renommé dans l'Arménie, du tombeau de saint Grégoire. Cette visite offrait d'autant plus d'intérêt dans ce moment, qu'elle est accompagnée de dangers réels. Le mont *Sébouhé*, où se retira le saint patriarche pour y terminer ses jours, se lie à la longue chaîne du *Dassim-Dagh*, qui embrasse tout l'horizon, avec la ceinture éternelle de ses neiges. Or ces montagnes sont un rempart qui protége, depuis un temps immémorial, les tribus insoumises des Curdes, qui sont dans un état de révolte ouverte avec le Grand-Seigneur, et que nous savions occupées aux préparatifs mêmes de la guerre que vient leur livrer *Hafiz-Pacha*. Chaque jour ils sortent de leur retraite et infestent ces lieux saints et les autres vallées environnantes ; au point que le *Mussellim*, ou gouverneur d'Erzingam, ne se croit pas en sûreté dans sa ville. Plusieurs pèlerins récemment dépouillés ont jeté la terreur parmi les autres Arméniens, qui ne viennent plus, comme autrefois, faire cette visite, qu'ils considèrent comme un devoir. Néanmoins nous nous résolûmes à parcourir ces lieux, espérant que notre qualité de Francs, nos armes, notre tenue militaire, et surtout la protection du saint, écarteraient le péril de nos têtes.

Nous partîmes, au nombre de six, guidés par un Curde, connu de tous les autres par son intrépidité, et à la foi duquel nous nous étions confiés. La main de la Providence

nous ramena sains et saufs à Erzingam, après avoir vu le monastère d'Avak, que la tradition fait remonter à saint Thaddée; Tortan, l'antique sépulture des patriarches et des rois arméniens; Sourp - Lousavoritch, placé au pied du Sébouhé, où est creusée l'énorme caverne qui servit de retraite à saint Grégoire, et le couvent d'Agob, bâti par Tiridate, ainsi qu'un grand nombre d'autres qui remplacèrent les temples, élevés par le paganisme à la déesse *Anaïs*, la Vénus des Arméniens.

Le premier patriarche des Arméniens avait admirablement choisi le lieu de sa pénitence. Ni les gorges les plus sauvages de la Suisse et du Tyrol, ni les rocs les plus arides des autres parties de l'Anatolie, ne m'ont présenté un spectacle aussi complet de terreur et de désolation. Le sol, bouleversé dans ses entrailles par les tremblements de terre qui ont renversé huit fois la ville d'Erzingam, a quelque chose de confus et de primitif qui rappelle le chaos. Quelques pins, semés au hasard par le caprice des vents, apparaissent sur les cimes, comme d'humbles arbustes; et les cris des vautours affamés, qui se mêlent au bruissement de mille ruisseaux, alimentés par les neiges, troublent seuls le silence de cette vaste solitude. Sur les plateaux supérieurs, vous trouvez quelquefois un campement de Curdes, avec leurs troupeaux de vaches et de chèvres. Ils viennent là passer quatre mois; puis le froid reprend son empire et les chasse vers la plaine. Déserts de la Thébaïde, qui avez enfanté à l'Église tant de saints anachorètes, j'ose vous comparer les vallées de Tortan et les précipices du Sébouhé! Que l'homme qui veut divorcer avec le monde et perdre l'amour de cette nature sensible, qui nous éloigne toujours de Dieu, vienne s'ensevelir, comme saint

Grégoire, dans ces cavernes, pour y passer ses jours et ses nuits dans la prière et la contemplation ; et bientôt il aura atteint les premiers degrés de la vie spirituelle.

Me voici actuellement à Erzeroum, devenue la ville la plus importante de toute l'Arménie par sa situation favorable sur les limites de l'Empire Ottoman, de la Russie et de la Perse. Depuis la dernière invasion des Russes, elle est fort déchue ; parce que les vainqueurs se sont retirés avec la plus grande partie des familles arméniennes. On jugera de la généralité de l'émigration par le nombre des catholiques restés dans la ville. De quatre cent cinquante familles, il n'en est demeuré que trente-six ; aussi certains quartiers sont déserts et en ruines. Ce petit troupeau orthodoxe a été laborieusement converti par le zèle des jésuites, vers la fin du XVII[e] siècle. En 1688 le Père Roche et le Père Beauvoilier venaient avec un firman, obtenu par le crédit de notre ambassadeur, M. de Guilleragne, établir à Erzeroum une mission centrale. Malgré les persécutions que souleva contre eux la jalousie ignorante des schismatiques, ils avaient dejà retiré de l'erreur plusieurs milliers d'âmes, après quelques années. Dès cette époque, on faisait valoir près des Turcs les injustes et niaises accusations qu'ils conspiraient contre le Grand-Seigneur en faveur des Moscovites. Une secte qui pour sa défense est réduite à mettre en jeu les intérêts et les passions de la politique, prouve suffisamment sa fausseté et son impuissance. Que penser donc des Arméniens, qui, alarmés de l'émancipation des catholiques, ont obtenu, à force d'intrigues et à prix d'argent, le déplorable firman qui défend à tout sujet de l'empire de changer de religion. En travaillant contre le catholicisme, ils portaient un coup funeste au christianisme même,

puisqu'ils éloignaient les musulmans, les juifs ou ceux de toute autre secte qui eussent voulu venir à eux. Quelle effrayante obstination à repousser la lumière! Et quel terrible compte ils rendront au Seigneur d'avoir provoqué la promulgation d'un ordre aussi barbare, qui dépouille l'homme du droit sacré et imprescriptible de la liberté de conscience! Gémissons de voir momentanément le prosélytisme gêné par ces fragiles entraves, qui seront brisées par le premier coup de vent des révolutions qui grondent sur ces pays. En attendant, nous aurons la consolation de dire que la statistique des catholiques arméniens est beaucoup plus satisfaisante que nous ne le pensions, en nous en rapportant aux lettres et aux mémoires des missionnaires protestants. D'après la relation d'un *Voyage en Arménie et en Chaldée,* publiée à Boston, en 1833, par MM. *** et Dwight, on croirait que le catholicisme y est totalement éteint. On va même jusqu'à annoncer, avec un ton de mépris plaisant, que la *secte* ne peut plus se propager en Orient. Qu'il nous soit cependant permis de citer le nombre des *Sectaires* répandus dans le district de Trébizonde et d'Erzeroum; et, lorsque dans une prochaine lettre nous ferons connaître le résultat des missions de ces Messieurs, établis *très-confortablement* à Trébizonde, à Tauris et sur les bords du lac d'Ormiah, lieux que nous avons aussi visités nous-mêmes, nous laisserons au lecteur la peine de juger s'ils ont bonne grâce à tenir ce langage.

A Erzeroum donc il reste trente-six familles catholiques, dirigées par M. Silviani, prêtre arménien, plein de résolution et d'adresse pour manier les Turcs. Elles entreprennent à présent la construction d'une église, faveur que n'avaient jamais pu obtenir les Jésuites, dans les temps les plus

prospères de leurs missions. De ce point, traçant sur tous les pays environnants comme un cercle géographique, nous y ferons entrer les villes et les villages qui ont quelques catholiques. Ainsi, en commençant par la plaine d'Erzeroum, nous nommerons Touandje, où il y a seulement trois familles arméniennes; trente-sept autres ont émigré avec les Russes. A Ardzati, deux familles; cent dix autres ont passé sur le territoire de la Russie. A Inns, dix-huit familles, avec une église et un prêtre. A Rabat, cinq familles; les autres sont parties. A Norachem de Tortoum, trente-sept familles, sans prêtre ni église. A Kumuchkané, sept familles; quarante-trois ont émigré. A Trébizonde, soixante-dix familles et une église, avec deux prêtres. A Artuin, deux mille cinq cents âmes. A Hordzvil, vingt-une familles, avec une église. A Ardanoutche, quatre-vingts familles et une église. A Satlel, soixante-dix familles et une église. A Peghigour, vingt familles. A Devlet, huit familles. A Mamanélis, cinq familles. A Tandzout, dix-huit familles, sans prêtre ni église. Dans la province de Kiskim, on trouve cinq villages, avec leurs prêtres et leurs églises, qui réunissent trois mille catholiques. A Khars, sept familles. Près de là, dans l'ancienne plaine de Chirag, plusieurs familles abandonnées. Dans le district d'Alasgherd, trois villages catholiques, avec une église et deux mille âmes. A Bedlis, une seule famille; mais elle compte cinquante personnes; nous dirons plus tard son histoire. A Mouche, vingt-sept familles. Près de là Oghounk, avec dix-huit familles, et Nordachem, village tout catholique, sur le territoire russe. A Akheltskha, ou en géorgien, *Akhaltsikhe*, c'est-à-dire la *Nouvelle forteresse*, quatre mille catholiques, et quinze cents dans les environs : ils ont cinq

prêtres et deux églises. A Akhirkaleh, mille âmes, avec trois prêtres. A Lorou, cinq cents catholiques et trois prêtres. A Karaéklissé, trente familles et deux prêtres. A Keftarlou, cinquante familles, une église et un prêtre. Près de là, trois villages, peuplés de mille âmes environ. Enfin à Tiflis, soixante familles, qui sont dirigées par les Pères Capucins.

Avant de passer aux réflexions que suggère ce dénombrement assez long des catholiques arméniens, nous ferons quelques remarques sur certains de ces lieux. A Artuin, on bâtit actuellement une église; mais le peuple étant trop pauvre pour payer des ouvriers, toute la population s'emploie avec un infatigable courage. Ils transportent à force de bras, de la distance de deux lieues, des blocs de pierre que les plus fortes machines pourraient à peine mouvoir. Les hommes travaillent le jour et les femmes les remplacent la nuit. Quel zèle digne des premiers chrétiens!

L'origine de la famille de Bedlis mérite d'être citée. Le grand aïeul de cette famille avait été ordonné prêtre, pour diriger les catholiques qui passent dans cette ville fort commerçante, et dont le nombre s'élève toujours à quatre cents. Durant la dernière persécution, les schismatiques emmenèrent comme prisonnier ce bon vieillard, nommé Grégoire Khoroian, au monastère de saint Garabed, le plus célèbre après celui d'Echmiadzin. Là, on le frappait matin et soir à coups de bâton, pour le contraindre d'abjurer sa foi; mais le vieillard ne leur répondait jamais que par ces mots : *Comment changerais-je de l'or pour le fer?* Un jour, le chef d'une tribu curde vint chercher l'hospitalité à ce couvent; et, par hasard, il entendit le cri habituel de Grégoire Khoroian, supportant son épreuve jour-

nalière. Le Curde fait venir le vieillard; et, après s'être informé de la cause de sa détention, indigné de la conduite des Arméniens, il le délivre et le conduit à Norachem. Grégoire continua pendant plusieurs années d'administrer le troupeau catholique dispersé dans les environs; et, lorsque, accablé de vieillesse, il était sur le lit de mort, prêt à rendre sa belle âme à Dieu, le prêtre chargé de le remplacer arriva juste à temps pour recueillir son dernier soupir et lui donner les consolations suprêmes de la religion.

Le village de Norachem est divisé en deux parties, une catholique et l'autre schismatique. Les Arméniens donnent à la première le nom de *Frenk-Norachem*, affectant, comme nous l'avons dit, de confondre ainsi les catholiques avec les Francs. Au temps de la même persécution, ils voulurent s'emparer de leur église, et employèrent à cet effet, l'intervention des Turcs; mais les catholiques, renommés dans tout le pays pour leur courage, prirent le parti de repousser la force par la force. Ils improvisèrent une milice; et, restant sans cesse l'arme au bras, ils déjouèrent les attaques des Turcs et des Arméniens.

Il est triste d'avouer que tous ces catholiques sont privés d'instruction, parce qu'ils n'ont pas les moyens de former des écoles, ni d'entretenir des maîtres. Le clergé manque également de ressources; et les frais occasionnés par les voyages des prêtres visiteurs absorbent en partie ses revenus, qui sont prélevés uniquement sur la piété des fidèles. On conçoit donc combien il serait important d'établir à Erzeroum un centre d'action propre à seconder le clergé du pays et à donner l'instruction aux enfants. Nous savons que le gouvernement russe, ennemi mortel du

catholicisme, prend toutes les mesures nécessaires pour amener avec le temps à sa communion les Arméniens de notre église qui sont passés sur son territoire. A cet effet, il défend aux prêtres d'instruire le peuple; il interdit à tout prêtre étranger l'entrée des frontières; et, comme ils n'ont pas d'évêques, lorsque ces pasteurs viendront à manquer, ils ne seront pas remplacés; et tous tomberont dans le schisme. Que ceux qui sont chargés par le Seigneur de garder et de propager la foi ouvrent les yeux sur l'état de l'Église orthodoxe dans cette partie de l'Orient. Nous les en conjurons; qu'ils viennent au secours de ces frères malheureux; qu'ils les aident à bâtir ou à orner leurs églises; qu'ils leur envoient des hommes capables d'annoncer la sainte et pure doctrine; qu'ils resserrent les nœuds de l'union qui doit identifier l'Église orientale à celle d'Occident; et, sans aucun doute, la vigne du Seigneur poussera encore dans ces contrées des rejetons vigoureux et abondants. Que les prêtres de France ou d'Europe qui ne peuvent employer chez eux leur zèle se consacrent à la vie généreuse et admirable des missions; qu'ils passent la mer, comme leurs ancêtres, pour commencer la croisade intellectuelle. Les temps n'ont jamais été plus propices. Le mahométisme croule de toutes parts, comme la puissance des peuples soumis à ses lois; l'hérésie ne peut lutter contre la science actuelle; et, avant que ces contrées soient peut-être envahies par le voisin qui les convoite, il est bon que le catholicisme prenne de nouveau racine dans cette terre, afin qu'on ne puisse pas l'en bannir.

La France est la patronne temporelle du catholicisme en Orient. Aujourd'hui il a plus besoin que jamais de

son appui. D'ailleurs, si la charité infatigable des Français l'assiste de quelques-uns de ses dons, il en reviendra une gloire durable pour notre patrie et un grand bien pour la religion catholique.

EUGÈNE BORÉ.

---

# PIÈCE A CONSULTER.

Le Mémoire suivant, adressé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ne faisant que répéter des détails déjà donnés dans le *Journal de voyage*, en y ajoutant quelques remarques scientifiques, nous avons cru devoir le rejeter à la fin, comme pièce bonne à consulter.

# MÉMOIRE A L'ACADÉMIE

## DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Tokat, près de l'ancienne *Comana-Pontica*,
ce 24 juin 1838.

MESSIEURS,

Je puis seulement aujourd'hui continuer le rapport des observations principales que me fournit mon voyage à travers l'Anatolie, n'ayant fait aucune halte depuis Héraclée, d'où je vous ai adressé ma première lettre. Cette ville mériterait à elle seule d'occuper quelques instants votre attention; mais, comme elle a été assez récemment l'objet des explorations d'un savant compatriote, je ne m'y arrêterai pas. Il me suffira de vous dire que, parmi les quelques inscriptions qu'on y trouve, celle de l'Acropole est la mieux conservée et la plus importante, et que la célèbre caverne d'Achéruse, où les poètes plaçaient une des portes des Enfers, n'est ni aussi vaste, ni aussi effrayante qu'elle apparaît de loin à notre imagination. D'Héraclée je voulais aller à Tium, en pénétrant dans l'intérieur des terres, au lieu de suivre les côtes, chemin plus court et plus facile à la vérité, mais dénué d'intérêt historique. D'ailleurs, la confusion et l'incertitude des cartes étaient un nouveau motif pour moi d'éclaircir les doutes qu'elles faisaient naître dans mon esprit. Je me dirigeai au sud-est, vers le lieu où les géographes placent les deux villes de Flaviopolis ou *Cratia* et de Claudiopolis. En quittant Héraclée, je suivis pendant deux heures les traces d'une ancienne voie, sur laquelle je trouvai un tombeau de l'époque païenne, près de deux fontaines, qui devaient être sacrées; car elles avoisinaient un temple, dont je reconnus aisément les ruines et l'emplacement. Ensuite j'arrivai aux bords du Lycus, rivière qui ne commence à être navigable qu'à une lieue de son embouchure. Au delà, ce

n'est guère qu'un torrent, dont le lit est formé par des rocs calcaires, que dominent de hautes montagnes. Deux restes de ponts de construction romaine et placés à quatre lieues de distance, me prouvèrent qu'il y avait autrefois une route assez fréquentée entre la ville que je venais de quitter et celles que j'espérais découvrir.

Après douze heures de marche, j'avais remonté jusqu'aux sources du Lycus. Il descend d'un plateau assez élevé, donnant naissance à beaucoup de ruisseaux, qui tous prennent la direction du couchant; tandis qu'au delà de ce plateau l'on entre dans une nouvelle vallée, dont les cours d'eau descendent vers le nord-est. La chaîne de montagnes qui court du nord au sud devait servir de limites au territoire des Mariandyniens, vassaux de la ville d'Héraclée, et à la province des Caucones, dont Tium était la capitale [1]. Je suivis les circuits de cette vallée pendant trois heures; et j'arrivai au village de Tcharchembé, près duquel je pensais rencontrer Claudiopolis (*Bythinium*). Autour de ce village, dans un rayon de quatre à cinq lieues, on en trouve plusieurs autres, qui portent, comme lui, les autres noms de la semaine turque, tels que Bazar et Perschembé, etc., etc. Ce dernier fut pour moi l'occasion d'une méprise, grâce à laquelle je reconnus une erreur des géographes, peu sensible à la vérité sur la carte, mais qui peut néanmoins, comme on va voir, égarer le voyageur et augmenter inutilement ses fatigues. Avant de chercher Claudiopolis, je voulais aller à la découverte de Cratia, placée par Rennell au midi de Tcharchembé et près de Perschembé. Je partis donc avec mon guide pour Perschembé; et je fus tout étonné de me voir conduire au nord, lorsque je comptais marcher au sud. C'est alors que je reconnus l'erreur de ma carte, Perschembé étant en effet plus voisin de la mer que Tcharchembé et sept lieues plus au nord. Je revins sur mes pas et je m'informai si, près du village que je venais de quitter, il ne se trouvait pas quelques ruines. Les Turcs sont générale-

[1] Strab. XII, II, p. 542.

ment d'une insouciance extrême; et, comme ils ne conçoivent pas l'intérêt que l'on peut porter à des pierres, ils ne font aucune attention à celles qui les avoisinent, à moins qu'elles ne soient dans leur propre champ. Leurs réponses sont donc ordinairement négatives ; d'ailleurs, lorsqu'ils affirment, ils vous induisent en erreur, attendu qu'ils n'ont aucune idée de la chronologie, ni de l'histoire, et que tous les styles d'architecture ne font qu'un à leurs yeux. Je parvins néanmoins à savoir que, à quelque distance de Tcharchembé, il y avait une vieille forteresse. Je me dirigeai à l'ouest, pendant une heure environ; et, après avoir franchi une montagne, je descendis dans une espèce de vallée, au milieu de laquelle s'élève une haute colline, qu'un torrent entoure, comme un fossé. La colline s'étend sur un plan incliné vers le midi. Je montai au sommet et j'y vis des fondements de murs de construction romaine. La multitude des pierres roulées dans le vallon prouvait que ce fort avait eu de l'importance comme point militaire. Il devait servir de poste aux Romains, nouveaux conquérants de ces provinces, pour garder le passage des montagnes qui mènent à Héraclée, à Tium ou dans la Paphlagonie. Selon toute apparence, c'est bien l'emplacement de Claudiopolis, que l'on a cru faussement être à Bartan, petite ville toute moderne, située à huit lieues plus au nord-est, sur les bords du Parthenius. Claudiopolis portait aussi le nom de Castromena ; et ce nom convient parfaitement à la ville dont je viens de décrire les ruines ; car elle a dû être plutôt un lieu de campement qu'une cité proprement dite. Elle faisait partie du territoire désigné plus tard sous le nom d'Honorias, dans lequel étaient comprises les villes de Prusias-ad-Hippium, d'Héraclée, de Tium et de Cratia.

Quant à cette dernière ville, je n'ai pu en trouver aucun vestige, ni au nord, ni au midi ; je ne puis donc contredire les géographes, qui la placent à Baïander.

Je n'ai trouvé à Claudiopolis d'autre inscription que celle d'un tombeau, d'une structure romaine fort remarquable; et elle ne donne aucun éclaircissement sur le nom, ni l'histoire de la forteresse. Il n'est pas inutile d'ajouter que cette cité romaine

ne devait pas être située sur la rive orientale du Billœus, ou Falios. Ce fleuve, assez large et fort rapide, coule plus à l'est, à quatre heures de marche.

De Claudiopolis, je fus conduit, en cherchant toujours Cratia, à l'embouchure du Falios, où était la ville de Tium. Ses restes sont dignes de toute l'attention du voyageur; et Strabon me semble la juger bien sévèrement, lorsqu'il dit qu'elle mérite seulement d'être mentionnée à cause de Philetère, de la race des Attales, qui y exerça son autorité. Sa citadelle, d'une construction pélasgique[1], sa double enceinte de murailles, son aqueduc, dont trois arches subsistent intactes, l'emplacement de son arène, les débris de ses temples, dont deux sont encore bien conservés, tout cela annonce une opulence et une autorité politique qui donnent le droit de supposer à cette ville une glorieuse et noble existence. Un de ses temples, construit avec tout le luxe du style corinthien, m'a présenté, sur un des marbres écroulés de son sanctuaire, cette inscription, dont je n'ai pu deviner le sens:

Єπ Α ЄπΚ

Je n'ai pas trouvé d'inscriptions sur dix-huit pierres sépulcrales, semblables par leur forme à celle dont je parlais dans ma dernière lettre. Elles sont situées dans le champ mortuaire de la ville, convenablement exposé au vent froid du nord, sur le bord triste et nu de la mer.

Le 24 mai, je quittai Bartan, éloigné de huit heures de Tium; et je gravis la haute montagne qui sépare cette ville turque assez moderne de l'ancienne Amastris, actuellement Amasserah. Sur le versant septentrional, je trouvai un monument assez curieux. Dans le roc vif, taillé au ciseau perpendiculairement à une hauteur prodigieuse, j'ai vu une statue, représentant un homme vêtu de la toge romaine; les pieds et la tête seulement sont mutilés. Au-dessus de la niche

[1] Suivant quelques anciens historiens, le peuple de Tium était une colonie de Pélasges. *Voyez* Strab. l. XII, c. 2. l. c.

est une inscription, que la mousse recouvre malheureusement. Comme il aurait fallu faire construire un échafaudage pour y atteindre, ce qui aurait exigé plusieurs jours de travail et des frais considérables, j'ai dû renoncer à la lire, et me borner à conjecturer que c'est peut-être la statue de Pompée, qui soumit ces contrées et renversa la puissance de Mithridate, dont le royaume s'étendait jusqu'à Héraclée. A côté de la statue est une colonne d'ordre toscan, surmontée d'un aigle, qui tient entre ses serres deux rameaux d'olivier. Sur le piédestal est une inscription latine à peine visible, où j'ai cru distinguer les deux mots : AMASTRIS SALVATORI. La position de ce monument est admirable; il domine majestueusement la mer et la vallée profonde où est bâtie Amasserah. Les fontaines, les tombeaux et le temple, assez semblable à une grotte, que j'ai rencontrés à quelque distance, prouvent que ce lieu était un but de promenade, et peut-être aussi de pèlerinage pour les habitants de la ville. Après avoir descendu, durant une heure, une pente raide et sinueuse, on arrive à la petite plaine qui était l'emplacement même d'Amastris. Elle est gracieusement assise au bord de la mer, entre ses deux ports, ouverts, l'un à l'ouest, et l'autre à l'orient. Le rocher qui la protége au nord et qui formait sa citadelle est l'ancienne Sésame, que Strabon appelle avec justesse l'acropole d'Amastris [1], et que les géographes placent mal à propos à une lieue de distance plus à l'est. Le port qui regarde le couchant est seul fréquenté aujourd'hui, depuis que le môle qui défendait l'autre des lames de la haute mer a été détruit. L'épaisse ceinture de murailles qui entoure la presqu'île de Sésame, et à laquelle ont été successivement accolées les fortifications mesquines du Bas-Empire par les Génois et les Turcs, donne une haute idée de la force maritime de cette cité, construite par une femme, fille d'Oxyarte, frère de Darius, et épouse du tyran d'Héraclée, laquelle donna son nom à la ville. Mais ces constructions admirables n'égalent point encore celles que j'ai trouvées à l'extrémité méridionale de la ville. Là j'ai compté dix-neuf

[1] Strab. l. XII, p. 544.

voûtes, de onze mètres d'ouverture chacune, formées de pierres massives, jointes entre elles sans le secours du ciment. D'abord je ne pouvais concevoir le but et l'usage de ces énormes bâtisses, que j'ai cru un instant destinées à la défense de la place. C'est en examinant la longue terrasse qu'elles supportent, et son exposition au vent frais du nord, c'est en comprenant l'inutilité de toute espèce de fortification dans ce lieu, situé à mi-côte d'une montagne, dont l'autre côté est baigné par la mer, et surtout en me rappelant les célèbres jardins suspendus de Sémiramis à Babylone, et des rois de Perse à Persépolis et à Suse, que j'ai pensé à attribuer la même destination à ces travaux, entrepris sans doute par une femme qui descendait de ces mêmes rois de Perse, et qui voulait imiter la reine célèbre dans tout l'Orient. Que ceux qui ont mis en doute l'existence des terrasses aériennes de Babylone viennent à Amastris, et ils en comprendront la possibilité. Je craindrais le reproche d'exagération, si j'ajoutais que ces dix-neuf voûtes, ayant une profondeur de quatorze mètres, communiquaient à d'autres voûtes, à l'aide de portes très-apparentes, mais obstruées aujourd'hui par les décombres. Ces deuxièmes voûtes devaient se lier à d'autres, qui se prolongeaient jusqu'à la montagne, dans toute la largeur de la terrasse. Nous retrouvons donc encore ici ces sortes de souterrains royaux, travaux immenses, exécutés, dit-on, par la même Sémiramis dans son château de plaisance, que je dois retrouver à Van[1]. Ce jardin devait être comme un lieu enchanté, durant les brûlantes chaleurs de la canicule; et la végétation vigoureuse des plantes sauvages qui y croissent fait regretter qu'une culture soignée n'embellisse plus ce somptueux parterre. En allant me désaltérer à une fontaine limpide qui l'arrose, et où il me semblait apercevoir quelques traces de constructions, je trouvai avec joie un fragment de marbre, que quelque Turc avait jeté là, sans doute afin de ne pas se mouiller les pieds, en se penchant pour puiser de l'eau. Des caractères grecs de trois pouces de longueur, gravés avec

[1] Moïse de Chorène, *Hist. armén.*, lib. I. chap. XXVI. Xenoph., *Cyrop.*, VIII, op. p. 233. HEEREN, *Uber die Polit. des alten Welt.* 1er vol. p. 540.

une netteté admirable, m'annonçaient que ce même fragment était détaché de quelque monument public d'une certaine importance. Effectivement, mon compagnon de voyage, M. Scafi, prêtre de la mission française des Lazaristes de Constantinople, dont je vous ai déjà parlé, étant allé aux environs à la découverte, m'appela pour me montrer, à l'extrémité de ce jardin, un temple fort bien conservé, de construction romaine. Le frontispice de cet édifice élégant, mais peu étendu, était orné d'une inscription bilingue en latin et en grec. M. Scafi osa se hisser, à l'aide d'une échelle assez peu solide, à la hauteur des lettres, pour écarter les rameaux de lierre qui en couvraient une partie; le reste était endommagé et mutilé à dessein. La pierre de la fontaine venait de ce monument, comme la forme des autres lettres et la nature du marbre l'indiquaient. Elle me sembla même se lier à la partie dont nous avons pu déchiffrer quelques autres lettres. Quant aux caractères latins, ils étaient assez apparents pour me laisser lire le nom de l'empereur Sévère et de la quatrième légion gauloise, qui probablement avait autrefois elle-même édifié ce temple, en se reposant de ses victoires. Je sentis involontairement mon cœur palpiter d'un mouvement d'orgueil national, en pensant que mes barbares ancêtres étaient venus répandre leur sang sur ce sol, où je ne croyais pas trouver un souvenir de ma patrie. Je soumets, Messieurs, à votre critique ce que j'ai lu.

| Pierre de la fontaine. | Monument. | |
|---|---|---|
| . . . . ΚΙΑ | ΝΟΥΣΕΥ | . . . . . ONACIANNISSEVERVS[2] |
| . . ΙΕΙΡΗΣ | ΣΑ. . . | . . . OIHOSXXXIII CAR. . . |
| . . ΛΕΓΙΩ | Ν. . . . | . . LEGIONIS IIII GALLICAE |
| . . ΣΟΥ . ΕΤ | ΡΑ. . . Ε | VSALAE VETERANAE GALLIC...[3] |
| . . ΥΚΑΤΕ | ΣΚΠΟΙΑΣΕΝ.[1] | ORVM SIBI FECIT. |

Au-dessous de ce temple, élevé à la gloire ou à la paix, j'ai vu l'amphithéâtre, dont la largeur est de quatre-vingts mètres. Il avait une forme demi-circulaire. Les deux portes

[1] ἐποίησεν.

[2] Anni f. Severus.

[3] *Præfect*us alæ veteranæ Gall*orum* ? - Gallicanæ ?

d'entrée, semblables et parallèles, restent comme un modèle de la perfection et de la solidité du travail. Au nord, il reste un pan de muraille de soixante pieds d'élévation. Les gradins étaient étagés jusqu'à cette hauteur. Je passe sous silence quelques inscriptions tumulaires, trouvées sur un temple remarquable par les débris de ses énormes colonnes, et la description d'un vaste édifice, que je crois avoir été des thermes, construits sous la domination romaine, pour vous conter en peu de mots une de mes excursions dans les environs d'Amastris.

Le peuple qui avait colonisé Amastris venait, selon les historiens, de Sésame, Tium, Cytore et Kromna. J'avais vu Tium; j'avais retrouvé Sésame dans la presqu'île placée en tête de la ville, et qui est sa forteresse naturelle; je voulais encore découvrir, s'il était possible, Kromna et aller à Cytore, que les Turcs appellent aujourd'hui Kydros. Le trajet d'Amasserah à Kydros est de douze heures par mer, lorsque le temps n'est pas défavorable. Je m'embarquai donc, dans un assez mauvais canot, avec M. Scafi et mon gendarme turc. Le vent nous conduisit heureusement jusqu'au village de Teukung, distant de sept lieues; et là, je crois avoir trouvé dans quelques beaux débris de colonnes et de temple les restes de l'ancienne Kromna, mentionnée par Homère. Je la place à Tchakaraz, qui n'est qu'à trois lieues d'Amasserah. J'avais également remarqué deux belles frises, avec des feuilles d'acanthe d'un travail exquis, servant de fondation à une cabane turque. C'est près de ce lieu que devaient être les Erythriens, que le poëte mentionne avec Kromna. Je n'arrivai à Kydros qu'à la nuit close, et guidé faiblement par la lune, encore toute nouvelle, au milieu des écueils très-nombreux sur cette côte. La pénurie d'hommes et de matelots m'avait contraint à être le pilote de ma barque, que j'eus le bonheur de faire entrer sans accident dans le port étroit et obscur de Cytore. Je ne pus juger qu'au matin des dangers que nous avions courus, en doublant ces rochers, qui, comme de menaçants colosses, défendent le mouillage de cette ancienne ville. Il ne subsiste d'elle que les fondements de son acropole, dont j'ai encore vu enlever les

dernières pierres par l'aga turc du canton, qui se faisait construire une habitation nouvelle. Sa maison est la seule qui occupe l'emplacement de la ville; et dans le port même, mal abrité du vent du nord, on ne trouve que quelques magasins en planches, destinés à recevoir les beaux bois de construction qui y sont amenés de l'intérieur des terres, pour être transportés à l'arsenal du Grand-Seigneur.

De retour à Bartan, je pris, le 28 mai, la route de Castemouni, situé au centre de la Paphlagonie, environ à trente-deux heures de distance. J'employai cinq jours à ce trajet, en suivant pendant deux journées les rivières ou plutôt les torrents d'Olos et d'Owa, qui viennent se jeter dans le Parthenius. Leur lit me formait un chemin, semé de mille difficultés, lorsque le voyageur le suit, comme moi, au moment où il est grossi par quelque orage. Le quatrième jour, j'atteignis de hautes montagnes, couvertes de pins magnifiques, qui peuvent fournir la mâture des plus belles escadres. Je trouvai à cet endroit une longue colonne de granit, tombée d'un monticule, que je suppose être le reste de quelque monument, semblable à celui que l'on me montra le lendemain, à trois lieues de là, près du village de Kérasse, dans la même forêt, à l'entrée d'une vallée entièrement solitaire. Je vis sur une petite élévation un monument circulaire, ayant dix-huit mètres de diamètre. Les murs, conservés jusqu'à la hauteur de six pieds, étaient d'énormes blocs de granit brut, d'une forme plus grandiose que ceux que j'avais précédemment trouvés à Amastris, à Tium et à Prusias. Au pied du monument, du côté méridional, gisait un obélisque fracturé en deux parties, mais primitivement d'un même bloc. Il avait six mètres et demi de long, bien qu'il y manquât la pointe, qui pouvait avoir trois pieds au plus. A la hauteur du sol, il paraissait un ornement semblable à un cordon assez grossièrement fait. Toute la plate-forme de ce monument recouvrait avec des pierres massives un caveau ou souterrain de la hauteur d'un homme, dans lequel on descendait par une ouverture pratiquée au centre. Le caractère simple et

puissant à la fois de cette architecture me fait penser qu'elle est bien antérieure à l'époque romaine; et que cet édifice servait à l'ancien rite paphlagonien. Les nombreux amas de pierres dispersés dans les environs m'ont prouvé en outre que ces lieux avaient été jadis habités. A quatre lieues plus au sud, dans les montagnes, se trouvent, m'a-t-on dit, des ruines assez considérables, auxquelles les Turcs donnent le nom de *Hassarqualeh*. Je ne l'appris qu'au moment de partir pour Castemouni, où j'arrivai le soir même ; et j'ai eu le regret de ne pas les visiter.

Castemouni est l'ancienne Germanicopolis. Cachée au fond d'une vallée fraîche et fertile, elle surprend agréablement le voyageur, qui ne rencontre dans ses environs que des rocs arides et désolés. Elle est le chef-lieu d'un sandjak très-vaste, qui s'étend de Sinope jusqu'à Marsévan. J'ai visité sa forteresse, ouvrage du Bas-Empire; et si, par hasard, je n'avais trouvé un pan de muraille évidemment de construction romaine, j'aurais mis en doute l'antiquité de cette ville, qui ne devait être primitivement qu'un poste militaire. Tasch-Kupri, simple bourg, éloigné de huit lieues à l'est, m'a offert des restes d'antiquité dignes d'examen. Les débris de colonnes et de chapiteaux corinthiens que j'avais remarqués, le 6 juin au soir, en arrivant dans ce lieu, me firent espérer d'y découvrir quelques monuments. Effectivement, le lendemain je trouvai une belle fontaine de marbre blanc, ornée d'une tête de taureau et de guirlandes de fleurs. Chose extraordinaire! les Turcs, ennemis de toute figure et de tout emblème, d'après la loi du Coran, ont respecté ces sculptures et plusieurs autres, qui sont incrustées dans la muraille d'une école, qui avoisine cette fontaine. J'y ai vu une tête de déesse avec une lance, et au-dessous, un bélier avec un mouton, penchés sous le couteau du sacrifice. Cette école est un ancien temple, dont l'intérieur assez bien conservé présente un péristyle interne, orné de dix colonnes, dont deux sont corinthiennes, six doriques et deux autres toscanes. Sur les murs extérieurs, reconstruits depuis la conquête musulmane, j'ai trouvé deux inscriptions,

qui ne me permettent pas de douter que ce simple bourg ne fût autrefois la ville assez importante de Pompeiopolis. Vous pouvez en juger vous-même, Messieurs, par les numéros 2 et 3.

I.

ΥΠΟΜΝΗΜΑ
ΑΓΑΘЄΙΝΟΥΑΘΗ
ΝΑΙΟΥΑΝΤΙΟΧЄ
ωCΑΠΟΜΑΙΑΝ
ΔΡΟΥΚΑΙΠΡΟΥC
ЄωCΤΗCΠΡΟCΟΛ
ΑΥΜΠΟΝΓΡΑΜ
ΜΑΤЄωCΤΥCΤΟΥ
ΒΙωCΑΝΤΟCЄ
ЄΤΗЄΙΧΟCΙΠЄΝΤЄ
ΧΑΙΡЄЄΤЄ

II.

ΑΓΑΘΗΙΤΥΧΗΙ
ΓΝ.ΚΛΑΥΔΙΟΝ
ΓΕΒΗΡΟΝΔΙΣ
ΥΠΑΤΟΝΠΟΝΤΙ
ΦΙΚΑΤΑΜΒΡΟΣ
ΚΑΙΓΑΡΟΣΜΑΥΡΗ
ΛΙΟΥΑΝΤωΝΕΙΝΟΥΣΕ
ΒΗΡΟΥΠΑΤωΝΑΚΑΙΚΤΙ
ΙΤΗΝΗΜΗΤΟΠΟΛΙΣ
ΗΠΑΦΛΑΓΟΝΙΑΣ
ΠΟΜΠΗΙΟΠΟΛΙΣΔΙΑ
Π.ΔΟΜΙΤΙΟΥΑΥΤΟΡΕΙΝΟΥ
ΚΛωΔΙΟΥΚΑΛΒΕΙΝΟΥ
ΠΡωΤΟΥΑΡΧΟΝΤΟΣ

—

ΡΟΗ ΕΤΕ

## III.

ΑΓΑΘΗΙΤΥΧΗΙ
ΓΑΙΟΝΧΛΑΥΔΙΟΝ
ΓΑΛΛΙΤΤΙΑΝΟΝΥΙ
ΟΝΓΑΛΛΙΧΟΥΑΓΟΡΑ
ΝΟΜΗΣΑΝΤΑΦΙΛΟΤΕΙ
ΜΩΣΗΒΟΥΛΗΚΑΙ
ΟΔΗΜΟΣΤΗΣΜΗ
ΤΡΟΠΟΛΕΩΣΠΟΜ
ΠΗΙΟΠΟΛΕΩΣ
ΑΝΕΣΤΗΟΑΝΔΡΙΑΣ

—

ΕΤΕΙΣ [1]

Je ne crois donc plus permis de placer Pompeiopolis à Tiresia, ainsi que l'ont fait Rennell et d'autres géographes distingués.

A une heure de ce lieu, je quittai la route, attiré par les restes imposants d'une forteresse, bâtie sur une haute montagne. Je la gravis. Arrivé au sommet, j'admirai sept énormes tours de construction romaine et l'emplacement d'une citadelle, qui pouvait au besoin servir de refuge à une armée. Elle garde le passage des montagnes qui séparent la Paphlagonie de la Cappadoce. De l'autre côté de cette chaîne, dans la petite ville de Boiavad, j'ai retrouvé une autre forteresse, qui devait, selon les lois de la stratégie, correspondre avec celle-ci et maintenir dans le respect l'autre partie de ces provinces. La beauté de l'architecture du premier château, appelé par les Turcs *Quizqualeh*, ou la *Forteresse de la Fille*, dénomination au sujet de laquelle ils racontent un ro-

[1] Ἀγαθῇ τύχῃ. Γάϊον Κλαύδιον Γαλλικιανὸν, υἱὸν Γαλλικοῦ, ἀγορανομήσαντα φιλοτείμως, ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος τῆς μητροπόλεως Πομπηϊοπόλεως. Ἀνέστη ὁ ἀνδρὰς ἔτει...

man, qui ne peut trouver ici sa place, le choix parfait de la position, les énormes et incompréhensibles travaux exécutés dans le roc et nécessités, par le transport des matériaux à ces hauteurs, augmentent involontairement l'idée que nous avons de la puissance du peuple-roi.

A dix-huit lieues de là, toujours à l'est, après avoir traversé le Kizil-Irmak, l'Halys des anciens, fleuve justement célèbre et qui fut longtemps la limite des puissantes monarchies de l'Orient, j'arrivai à une petite ville, nommée présentement *Visir-Kuprisi,* ou le *Port du Visir.* Les rues étaient jonchées de pierres sculptées et monumentales, qui me révélaient l'existence d'une ville grecque. Je cherchai des inscriptions; et je parvins à en découvrir, qui appartenaient tant à l'époque païenne qu'à l'époque chrétienne. Je ne fus pas, comme à Tashkupri, assez heureux pour y lire le nom de la ville. Toutefois, comme elle faisait partie de l'Hellenopontus, vaste diocèse, dont Amasia était la métropole, il me sera possible plus tard de trouver son nom à l'aide des auteurs ecclésiastiques, d'autant mieux qu'une des inscriptions que j'y ai recueillies est consacrée à la mémoire de deux martyrs. Les médailles s'y trouvent abondamment; un seul orfévre m'en a apporté une cinquantaine; je regrette que le temps m'ait manqué pour les étudier; elles pourront peut-être aussi lever le doute et l'obscurité répandus sur l'existence de cette ville.

Elle est éloignée de dix-huit lieues de Samsoun, l'ancienne Amisus, colonie de Milet, suivant les uns; selon les autres et plus vraisemblablement, d'Athènes, car son port avait aussi le nom de Pirée. Tout vestige d'antiquité a disparu. Les Turcs ont détruit de fond en comble Amisus. J'y ai reconnu seulement les fondements de la citadelle et des murailles, qui s'étendent du nord au sud sur la hauteur occidentale, située à une demi-heure de la ville actuelle. L'espèce de forteresse qu'on voit dans cette place est bien bâtie avec les débris de l'ancienne; mais toutes les pierres sont brisées et morcelées; aucune inscription n'a échappé à la barbarie. La plaine des Amazones, placée à huit heures à l'est, au delà de Tcharchembé,

est aussi fertile et aussi abondante en fruits qu'au temps de Strabon. On peut même l'appeler en quelque sorte le jardin de Constan inople, puisque tous les fruits qui approvisionnent le marché de la grande cité viennent de ce point, que les Turcs appellent encore Djanik.

De peur de fatiguer votre attention, Messieurs, je me hâte d'arriver à Amasie, distante de vingt-deux lieues au sud. Pendant trois jours, je l'ai visitée dans tous les sens, Strabon à la main; et je puis dire que la description qu'il fait complaisamment de sa patrie est si fidèle, qu'on reconnaît aisément cette ville, unique pour sa situation au milieu des hautes montagnes qui l'entourent, comme un amphithéâtre, et des jardins verdoyants qui cachent les maisons dans leur épais feuillage. On trouve encore l'antique citadelle, élevée à une hauteur effrayante, et que sept enceintes de murailles plus modernes protégeaient, à l'arrivée des Turcs. Les tombes des rois ont été respectées par la barbarie ottomane; parce que, pour les détruire, il eût fallu renverser le rocher même dans lequel elles sont creusées. On n'a à regretter que les inscriptions, ou les noms des morts illustres qui y étaient déposés. Au nord de la ville, j'ai trouvé une tombe plus vaste que toutes les autres, portant une inscription et une peinture à fresque, qui me font conjecturer qu'elle était le tombeau de quelque saint évêque, probablement de saint Basilique, prélat que l'église d'Amasie révérait avec une piété particulière. Une voie pavée conduit à cette grotte, profonde de quarante pieds environ et polie avec tant d'art à l'extérieur, qu'on l'appelle le *Miroir*. Le village, situé à un quart de lieue plus loin, a conservé en turc le nom de *Ziaret*, qui signifie pèlerinage. Généralement la signification grecque ne disparaît pas dans les noms propres de villes ou de villages; et quelquefois les conquérants n'ont fait que la traduire dans leur langue, sans en comprendre le sens. Ainsi le village situé à l'est et tout près d'Amasie porte le nom de *Dieudonné* ou *Tauriavermische*; ce qui est, comme on sait, la traduction exacte du mot *Mithridate*, et, chose assez remarquable! il avoisine

un monument que je n'ai vu mentionné par aucun voyageur. C'est un château fort, situé dans la même direction, à deux lieues de distance, et qu'on nomme *Qualeh-Keni.* Les deux tours qui restent et surtout les souterrains sans fond pratiqués dans la montagne, m'ont fait croire quelques instants que c'était le château neuf (καινὸν χωρίον) où, selon Strabon[1], Mithridate avait caché ses trésors. La situation pittoresque de ces ruines, sur une montagne au pied de laquelle coule une petite rivière, s'accorde assez avec la description du géographe grec. Leur distance seule de la ville de Magnopolis, que je crois avoir trouvée, comme j'aurai l'honneur de vous le dire, m'empêche de m'arrêter sérieusement à cette conjecture. Pour vous donner seulement en passant, Messieurs, une idée de l'immense travail de ce souterrain, creusé dans le roc vif, je vous dirai qu'il est taillé en pente douce dans la montagne avec les dimensions de 4 mètres 65 centimètres de hauteur, sur 3 mètres 10 centimètres de largeur; et chaque degré de l'escalier est de quatorze pouces de large sur huit d'élévation. Après avoir descendu cent trente-cinq marches sous terre, je me suis vu à regret arrêté par un éboulement de pierres, qu'on a fait rouler à dessein dans ce gouffre, comme disent les gens du pays, pour ensevelir dans cette retraite les mauvais génies qui l'habitent. Ce souterrain conduisait sans aucun doute à deux ouvertures pratiquées dans le flanc de la montagne, et qui ont la même forme que les tombeaux d'Amasie. Aucun chemin n'y mène; et elles sont trop élevées pour que l'œil puisse discerner si elles sont ou non surmontées d'inscriptions.

La ville de Magnopolis, dont je vous parlais tout à l'heure, Messieurs, et qui fut ainsi appelée par le grand Pompée, me semble être située au confluent du Lycus et du Jekil-Irmak, l'ancien Iris, à seize lieues environ d'Amasie. Voici sur quoi se fonde mon opinion : j'avais lu attentivement ce passage de Strabon : « Immédiatement après le territoire de Pharnacie, « viennent la Sidène et la plaine de Themiscyra. Au-dessus de

[1] Liv. xii, c. ii, p. 556.

« ces pays est la Pharnarœa, le meilleur canton du Pont; car « elle produit de l'huile et de bon vin, et possède tous les « autres avantages d'un territoire fertile. Elle a, du côté de « l'orient, le mont Paryadrès, auquel elle est parallèle dans « toute sa longueur; du côté de l'occident le Lithrus et l'Ophli- « mus. Au milieu de ces montagnes, la Pharnarœa forme une « vallée d'une longueur et d'une largeur considérables, traver- « sée par le Lycus, qui vient de l'Arménie et par l'Iris, qui « sort des défilés près d'Amasie. Ces deux fleuves se réunissent « vers le milieu de la vallée. A leur confluent est la ville « d'Eupatoria, ainsi nommée du nom de son premier fonda- « teur [1]. Pompée l'ayant prise avant qu'elle fût achevée, y « joignit un territoire, la peupla et lui donna le nom de Ma- « gnopolis : cette ville occupe le milieu de la plaine. A envi- « ron cent cinquante stades plus au midi, au pied du Parya- « drès est située Cabira. Dans celle-ci on voit le palais de Mi- « thridate [2]. »

Après un renseignement si positif, je ne comprends pas les erreurs des géographes, qui posent cette ville près de la rivière de Tcharchembé, qui n'est que le Lycus uni à l'Iris, à six lieues environ au nord de leur confluent. Cette contrée n'est pas telle que les cartes la représentent. La vallée de l'Iris, par exemple, en sortant d'Amasie et en descendant son cours, a plus de cinq lieues d'étendue, ainsi que l'écrit Rennel. J'ai marché un jour et demi, tantôt par des jardins fertiles et peuplés, tantôt par des sortes de steppes abandonnés, où erraient quelques familles turques nomades. En approchant de Magnopolis, la vallée s'élargit considérablement et devient une plaine magnifique, dont les rares moissons, en parfaite maturité au 21 juin, prouvent l'extrême fécondité. La ville a complétement disparu, à l'exception de quelques débris d'un temple, transformé d'abord en église, ensuite en mosquée, et dont j'ai retrouvé une inscription près d'une claire fontaine. Les cinq arches du

[1] Συμβάλλουσι δ' ἀμφότεροι κατὰ μέσον που τόν αυλῶνα. Ἐπὶ τῇ συμβολῇ δ' ἵδρυται πόλις, ἣν... Πομπήϊος... Μαγνοπολιν προσεῖπεν.

[2] Strab. XII, p. 556.

pont, construit au confluent même des deux rivières de Césarée et d'Amasie, résistent encore à l'impétuosité du courant, et montrent qu'elles unissaient la ville à la forteresse, située au delà, à un quart d'heure de marche, sur une éminence, où elle apparaît comme la clef des défilés des hautes montagnes qui se prolongent au nord, jusqu'au pays des Amazones. La construction de ce fort n'est pas d'un style romain pur. Les Grecs du Bas-Empire l'ont refait ou plutôt défait; jusqu'à ce que les Turcs y soient venus ajouter, dans les derniers siècles, quelques maçonneries et percer les murs de meurtrières. Presque totalement ruiné il y a douze années, par un tremblement de terre, il a été déserté par ses habitants, qui se sont portés sur le penchant occidental de la colline, et y ont formé un chétif village, nommé le *Village de la nouvelle ville, Jénischéhir-keni* (village des Janissaires).

De Magnopolis je suis venu à Tokat, lieu d'où je vous écris cette lettre, sans prendre la route ordinaire de Nikissar ou Néocésarée. Suivant ma première résolution, j'ai préféré suivre une voie ignorée des autres voyageurs. Ce détour m'a procuré la découverte de deux villages, situés à cinq à six lieues au midi, et nommés Bouhama et Loiddik. Dans l'un et l'autre, de nombreux débris de temples et d'autres monuments publics m'ont révélé que ces lieux avaient été jadis plus florissants. A Bouhama, l'iman m'a aidé à déterrer près de sa mosquée un bloc de marbre, où j'ai lu une inscription en l'honneur de Constantin empereur, conquérant de ce pays. Les lettres latines en recouvraient d'autres grecques, qui vraisemblablement appartenaient à l'époque païenne.

Je termine ici mon rapport, Messieurs, dans la crainte d'être indiscret et diffus. Me voici arrivé aux frontières de l'Arménie, d'où j'espère vous envoyer prochainement des détails dignes de votre intérêt. Le moment d'explorer ce pays n'a jamais été plus favorable qu'aujourd'hui. Le fanatisme a disparu chez les Turcs par la force des événements politiques accomplis en ces dernières années, et surtout par l'effet de la volonté puissante du réformateur Mahmoud. Du reste, c'est

le seul bien opéré dans ces contrées, où l'industrie et le commerce sont totalement anéantis par la charge indéfiniment croissante des impôts. La misère est extrême ; et je ne sais ce que ces peuples deviendront, si on n'y porte un prompt remède. La septième partie des terres labourables est à peine cultivée, faute d'hommes et à cause de la mauvaise organisation du gouvernement, qui prive ses sujets chrétiens de tout droit civil[1]. On parle d'élever les raïas au même rang politique que les musulmans; mais je ne sais si ceux qui sont à la tête des affaires en auront le courage. Quoi qu'il en soit, il y a chez ces peuples, autrefois si ennemis du christianisme, un retour bien surprenant vers la civilisation des peuples chrétiens. Le Frenkistan[2] est le point vers lequel tous les yeux sont tournés; ils sont portés à admirer tout ce qui s'y fait et tout ce qui en vient, aveu assez direct de leur propre infériorité ! Ainsi il n'est pas d'honneurs, d'égards et de prévenances que je ne reçoive des autorités civiles et religieuses des lieux où je passe, avantage que je dois à mon nom de *Français* et au titre que je fais valoir d'être votre très-humble et très-indigne correspondant,

Eugène Boré.

[1] Le lecteur doit se souvenir que cette lettre a été écrite avant l'avénement du sultan actuel.

[2] La France.

# TABLE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.






U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 08 10 21 22 2